

LES VIEUX M'ONT CONTÉ



BELLARMIN



Bibliothèque Nationale du Québec





LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Les Éditions Bellemare
MONTREAL

1960

Les Éditions Bellemare
PARIS

Autres ouvrages de Germain Lemieux

- *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons*. Collection « Documents historiques », 45 et 46, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1963.
- *De Sumer au Canada français sur les ailes de la tradition*. Collection « Documents historiques », 51 et 52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1968.
- *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte-type 938*. Collection « Archives de Folklore », n° 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.
- *Les jongleurs du billochet*. Conteurs et contes franco-ontariens, Bellarmin, Montréal; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.
- *Les vieux m'ont conté*. Volume 1 à 29, 1973-1990, Bellarmin, Montréal; Maisonneuve et Larose, Paris. Quinze de ces volumes présentent des contes et des récits franco-ontariens. Le volume 6 présente des contes et des légendes de l'Ontario et du Manitoba.
- *Chansonnier franco-ontarien 1* (1974) et 2 (1975). Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury.
- *Le four de glaise*. Les Éditions Prise de Parole, Sudbury, 1982.
- *La vie paysanne 1860-1900*. Les Éditions Prise de Parole, Sudbury, 1982.

Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Sudbury, Ontario, Canada

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Tome 30

récits traditionnels

Répertoire de Joseph Tremblay

Les Éditions Bellarmin
MONTRÉAL

1990

Maisonneuve et Larose
PARIS

Tous les textes du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Maison d'Youville, à Sudbury.

Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre

Les Vieux m'ont conté: contes franco-ontariens

(Publications du Centre franco-ontarien de folklore)

Sommaire partiel: t. 30. Répertoire de Joseph-Tremblay

Comprend des références bibliographiques et des index.

ISBN 2-89007-709-8 (v. 30).

1. Littérature populaire canadienne-française — Ontario. 2. Littérature populaire canadienne-française — Québec (Province). 3. Canadiens-français — Ontario — Folklore. 4. Canadiens-français — Québec (Province) — Folklore. I. Lemieux, Germain, 1914- . II. Université de Sudbury. Centre franco-ontarien de folklore.

GR113.V54

398.2'09713

C74-382100-4rev.

Couverture: Pierre Peyskens

Dépôt légal: 4^e trimestre 1990

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Copyright © Centre franco-ontarien de folklore, 1990

ISBN 2-89007-709-8

GR
113.5
95V53
n.30

REMERCIEMENTS

- au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967, 1969 et de 1972 à aujourd'hui, a financé, en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs contes de ce volume;
- à tous nos conteurs qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes sur bande sonore;
- à Monsieur Luc Lacourcière, fondateur des Archives de folklore de l'Université Laval, qui a bien voulu analyser nos contes d'après la classification Aarne—Thompson.



BIOGRAPHIE de Joseph Tremblay

Joseph Tremblay est né à Saint-Donat de Rimouski, en 1878, et a été élevé à Cap-Chat. Il a quitté cette paroisse vers l'âge de 16 ans (1893) et a vécu dans la Vallée de Matapédia jusqu'à vers 1936, date de son retour à Cap-Chat. Il a souvent gagné sa vie dans les chantiers où il a appris plusieurs récits de son répertoire.

PRÉSENTATION

Les lecteurs qui nous ont suivis jusqu'ici ont fait connaissance d'un bon nombre de conteurs traditionnels, conteurs ontariens, acadiens, manitobains et gaspésiens.

Ce trentième tome de récits populaires nous apporte, comme plusieurs autres, des thèmes bien connus: des princes, des princesses, des Ti-Jean, des seigneurs, des curés ou des évêques. Est-ce à dire que le présent volume n'apporte rien de neuf? Nous avons signalé, en présentant les autres conteurs, que deux titres semblables pouvaient conduire à des contes très différents; par contre, deux récits passablement différents peuvent porter un titre similaire.

Il serait intéressant, dans un but de comparaison, de relire le conte intitulé LE BERGER ou TU AS MENTI¹. Le vieillard n'y raconte pas les mêmes mensonges que le conteur Joseph Tremblay, dans le présent volume; Ti-Jean obtient le même résultat, en mettant le roi hors de lui-même et finit par lui faire dire «Tu as menti!»²

On n'en finirait plus de comparer les versions déjà publiées du «Fin Voleur». L'Acadien Camille Chiasson fait pénétrer le voleur Jack chez le roi par une porte de cave négligemment laissée ouverte²; le conteur franco-ontarien, Alexandre Brault, introduit les voleurs dans la banque du roi par un boyau souterrain³; le Gaspésien, Gustave Saint-Louis, raconte que les deux voleurs se sont fait embaucher comme maçons et ont négligé intentionnellement de cimenter une pierre de la base de la banque royale. Ainsi ils peuvent dévaliser le trésor du roi, après avoir retiré cette pierre⁴. Ces contes présentent tous le même récit, mais en introduisant ou en retranchant certains épisodes; ce sont des phénomènes facilement explicables par la qualité de la mémoire ou de l'imagination de conteurs différents, parfois de la même région, mais reliés à une tradition différente.

Le répertoire de Joseph Tremblay, enregistré en 1955, alors que le conteur avait 77 ans, nous rapporte donc des récits oraux qui égayaient nos ancêtres à la fin du 19^e siècle. Malgré toute la naïveté de cette ancienne littérature, notre génération peut y trouver une bonne occasion de repos et même d'inspiration poétique pour les artistes du dessin, de la peinture, des lettres ou du cinéma.

Germain Lemieux, directeur

1. Tome 2, pp. 191ss.

2. Tome 20, p. 238.

3. Tome 2, p. 80.

4. Tome 29, p. 44.

1 — L'ARBRE CHANTEUR... L'OISEAU PARLEUR...

Il me fait plaisir de vous raconter l'histoire d'un homme et d'une femme qui avaient une fille unique. L'épouse était orgueilleuse au point de croire qu'aucune autre femme ne pouvait la dépasser en beauté.

Cette femme avait pour marraine une fée. Ah! vous savez, sans doute, ce qu'est une fée? Une personne qui sait tout et le raconte à tout venant.

La fille unique commence à grandir. Quand elle atteint l'âge scolaire, elle aborde les études. À l'âge de dix ou douze ans, elle est déjà d'une beauté qui promet de devenir extraordinaire.

Chaque matin, la mère, pendant sa toilette, s'adresse à son miroir: «Beau miroir, joli miroir, je suis la plus jolie femme de l'univers, n'est-ce pas?»

Un jour, sa fée-marraine lui apparaît: «Ma filleule, c'est toi qui es la plus jolie femme, mais si les événements ne changent pas, ta fille sera bientôt aussi jolie que toi et peut-être plus jolie!

— Eh bien! marraine, si la beauté de ma fille menace de dépasser la mienne, il va falloir trouver une façon de faire disparaître cette rivale. Je veux demeurer la plus jolie femme de l'univers!»

La vie se poursuit, l'enfant fréquente toujours l'école et se développe physiquement. Les gens de son entourage constatent que la beauté de la fillette s'accroît de jour en jour.

Un beau matin, la mère questionne de nouveau son miroir: «Beau miroir, joli miroir, dis-moi que je suis la plus jolie femme de l'univers!

— Ma filleule, répond la fée, dans une apparition, c'est toi qui es encore la plus jolie, mais ta fille va bientôt devenir plus belle que toi et même beaucoup plus belle que toi!

— Ah! si vous me dites la vérité, marraine, il faut tout mettre en œuvre pour faire disparaître cette fille! Trouvez un moyen qui puisse m'en débarrasser!

— Eh bien! voici un conseil! Les vacances approchent. Tâche de décider ton mari à placer sa fille au couvent. Dès que cette décision sera prise, il faudra acheter un trousseau à la couventine, lui préparer une belle garde-robe. Une fois les vacances terminées,

tu feras atteler un cheval à la voiture et tu accompagneras ta fille vers le couvent. Tu surveilleras les abords de la route. Quand tu apercevras une baissière, tu y verras l'orifice d'un ancien puits reconnaissable par une sorte d'encadrement en bois. Tu descendras de voiture et tu iras regarder dans ce puits. Tu n'y verras rien, mais tu diras à ta fille que tu y vois des objets très attrayants. La fillette va se fier à ton témoignage; elle va s'approcher du puits et va regarder vers le fond du puits en déclarant qu'elle ne voit rien. Tu lui diras: «Penche-toi, penche-toi encore. Plus tu te pencheras, plus tu pourras admirer de jolies choses!»

Quand elle approchera la limite du déséquilibre, bouscule-la à l'intérieur du puits. Elle va s'y engouffrer et tu ne la reverras plus!»

La mère exécute à la lettre le plan de la fée. Pendant les vacances, la femme propose à son mari de placer leur fillette aux études dans un couvent. «Fais comme bon te semblera, ma femme. Quant à moi, il m'est égal de payer sa pension au couvent ou ailleurs. Nous avons une fille unique et il faut qu'elle reçoive une éducation soignée!»

On achète à la fillette le trousseau d'usage et la mère prépare le départ de l'étudiante. Les vacances terminées, la femme demande à son mari de lui atteler un cheval à la voiture. Elle a l'intention de conduire elle-même sa fille au couvent.

Le mari obéit à la requête de sa femme et celle-ci entreprend de parcourir une distance passablement longue. Comme le lui a recommandé sa marraine, la maman surveille les abords de la route. Soudain, la mère aperçoit au centre d'une dépression de terrain, une sorte de carré de bois annonçant l'orifice d'un puits. Elle se dit: «Ce doit être le puits dont m'a parlé ma marraine!»

Elle descend de voiture, file au puits, commence à regarder dans ce gouffre. «Viens donc ici, ma petite, crie la maman à sa fillette. Je vois des choses ravissantes. Je voudrais que tu les admires, toi aussi!»

La petite fille quitte la voiture et vient jeter un regard dans le puits. «Maman, dit-elle, je ne vois rien!

— Penche-toi, penche-toi. Plus on se penche, plus le spectacle est admirable!»

Quand la maman s'aperçoit que l'enfant approche de la position d'équilibre instable, elle la bouscule dans l'orifice du puits. Les parois de ce trou étaient recouvertes d'éclisses de bois reliées par des sortes de barreaux. La fillette culbute dans le puits, déchire un peu ses habits, mais tombe sur ses pieds au fond de ce précipice, sans ressentir le moindre mal.

Elle lève la tête et aperçoit là-haut un petit trou rond de la grandeur d'un goulot de bouteille. «Que vais-je donc faire? se demande la fillette, elle se lamente et essaie de s'agripper aux barreaux des parois pour remonter à la surface, mais elle se trémousse en vain. Malgré tout, elle ne souffre d'aucune blessure.

En cherchant des points d'appui pour sortir du puits, elle met la main sur une poignée de porte. Elle s'élance, parvient à pousser ce panneau et se trouve en pleine lumière de soleil. « Comment se fait-il, se demande l'enfant, que, dans le fond d'un puits si profond, je sois en plein soleil? »

Elle regarde devant elle, elle aperçoit un petit bocage à travers lequel elle voit reluire une sorte de château. Elle s'avance, aperçoit un homme dans le jardin parmi les arbres. Elle fait le tour du château, et constate que l'édifice est bâti au bord de la mer, mais dans le cas des hautes marées, il devient entouré d'eau. Elle file au bord de la mer et fait le tour du château, de ce beau château. Elle y pénètre et regarde par la fenêtre. Elle revoit cet homme qui travaille dans le jardin, sans la voir. Il s'occupe au sarclage.

Il est à peu près neuf heures et demie, je crois, quand elle entre dans le château. Elle aperçoit vingt couverts sur la table. « Ils sont donc vingt! » se dit-elle.

En effet, c'étaient vingt voleurs. Il y avait un chef, et tout le groupe travaillait à agrandir le terrain défriché. L'un d'eux restait toujours au château pour préparer le repas, naturellement.

D'habitude, le préposé à la préparation du dîner et qui travaillait dans le jardin, apparaissait à sa cuisine, vers onze heures, pour y cuire le dîner. Dès que la fillette entre dans le château, elle prépare un repas d'une qualité supérieure à tout ce que les voleurs ont pu connaître auparavant. Elle ne cesse de surveiller l'homme du jardin. Quand elle se rend compte qu'il va quitter son travail pour entrer au château, la fillette se cache de façon que personne ne puisse la trouver.

Le préposé au dîner s'étonne, en entrant, de trouver la nourriture, la viande, le thé, sur la table et irradiant une chaude vapeur. « Qui a bien pu, se demande-t-il, s'introduire dans notre château et préparer un pareil menu? »

Le cuisinier avait l'habitude d'annoncer le dîner en criant à son monde seulement à midi. Mais, ce jour-là, il crie à ses compagnons à onze heures et demie. Le chef des voleurs s'étonne de ce changement d'horaire et se demande: « Qu'est-ce qui se passe au château? Il annonce le dîner avant l'heure de midi. Il se passe quelque chose d'anormal, mais allons-y quand même! »

Le groupe de voleurs arrive au château et y trouve le dîner prêt, servi tout chaud sur la table. « Pourquoi nous as-tu averti si tôt, ce midi? demandent-ils au cuisinier.

— Pourquoi? Je ne le sais vraiment pas. Vous voyez la table dressée et tous les mets chauds qu'elle contient? Eh bien! j'ignore totalement qui a préparé ce repas. J'ai travaillé pendant deux heures au jardin, et quand je suis rentré pour préparer le dîner, la table, le repas, tout était prêt comme vous le voyez actuellement!

— Et tu n'as vu personne dans le château? »

On cherche partout dans le château; on ne trouve personne. Le chef de la bande annonce: « Demain, nous nommerons un autre cuisinier avec mission de surveiller attentivement ce qui se passe ici! »

Le groupe de voleurs passe l'après-midi dans le bois; la fillette demeure dans sa cachette jusqu'au lendemain. Ce jour-là, un autre membre du groupe reste au château pour s'occuper du dîner. Il s'installe à l'intérieur du château jusqu'à neuf heures et demie. À ce moment-là, il se dit: «Il est maintenant trop tard pour que le cuisinier mystérieux puisse préparer le dîner. Je vais aller travailler dans le jardin quelques instants!»

Le voleur-cuisinier sort dans le jardin et commence à y travailler.

Dès qu'il reprend l'ouvrage, la fillette sort de sa cachette et prépare le dîner, tout en surveillant, par la fenêtre, le préposé au repas.

Vers onze heures, le voleur entre et constate que la table est mise comme la veille. Tout y est en ordre parfait, et le fumet des mets est des plus appétissants. Il constate que le repas a été préparé avec grand art.

À onze heures et demie, le cuisinier officiel annonce au groupe que le temps de dîner est arrivé. Les voleurs convergent vers le château en se disant: «Il se passe encore quelque chose de neuf là-bas!» Le chef de la bande aborde le cuisinier officiel: «Tu nous a convoqués tôt, toi aussi?»

— Il s'est produit aujourd'hui un phénomène semblable à celui d'hier. J'ai travaillé une heure et demie dans le jardin, et quand j'ai regagné la salle à manger, tout était préparé comme vous le voyez!

— Serait-ce une intervention du diable? Quoi qu'il en soit, c'est moi qui occuperai ton poste de cuisinier, demain!»

Le lendemain matin, le chef des voleurs reste au château. Mais au lieu de s'occuper du dîner ou d'aller travailler au jardin, il se cache de façon à pouvoir observer le cuisinier mystérieux.

Vers neuf heures et demie, la fillette ne voit personne; elle pense que tout le groupe a quitté le château, elle sort de sa cachette et commence à faire de l'ordre. Le chef de la bande regarde faire la fillette et se contente de dire: «Ah! la belle enfant! Quelle beauté et quel savoir-faire!» Elle évolue dans la pièce, autour du poêle ou de la table. Quand le dîner est prêt, elle se prépare à retourner à sa cachette. «Hé! lui crie le chef. Arrête, ma petite!»

La fillette a un sursaut de surprise. «Non, inutile de sursauter, ma petite! continue le chef. N'aie pas peur! Tu es trop bonne cuisinière pour que je te chasse! Tu vas passer d'heureux moments chez nous. Nous sommes un groupe assez imposant, mais personne ne te fera de mal. Va te cacher avant le retour de mes hommes. Je vais les appeler. c'est moi leur chef! Je vais placer deux pistolets sur la table, et je vais obliger tous mes compagnons à promettre par serment de ne te faire aucun mal, de ne jamais te manquer de respect. De sorte que le premier qui sera infidèle à ce serment devra dire adieu à la vie!»

On exécute ce plan. La fillette se cache, le chef crie à ses compagnons; ceux-ci ne tardent pas à arriver et entendent le chef dire: «J'ai enfin trouvé qui faisait nos repas!

— Qui est-ce? Vite, dis-nous-le!

— Ayez un peu de patience!»

Le chef dépose deux pistolets sur la table. «Maintenant, écoutez-moi bien! J'ai trouvé une petite fille d'une grande beauté, un soleil, quoi! Mais avant de vous la présenter, j'exige que vous promettiez tous, par serment, sur ces deux pistolets, de ne jamais manquer de respect à cette fillette, de ne jamais lui faire de mal.

— Ne craignez rien, chef, nous respecterons cette jeune fille!» répondent les voleurs.

Ces derniers prononcent leur serment, puis le chef va chercher la fillette. La troupe des voleurs tombe en admiration devant la beauté de cette jeune personne. «Ma petite, lui disent-ils, tu vas être bien traitée ici!»

Chaque jour, les voleurs vont travailler en forêt pendant que la fillette garde le château. La jeune cuisinière commence à se promener au bord de la mer, dans les parages du château. Parfois, elle retourne même près de la porte où elle est entrée dans ce pays mystérieux. La porte est restée ouverte.

La mère veut savoir si sa fille est morte ou si elle est encore en vie. Un matin, elle s'adresse de nouveau à son miroir: «Beau miroir, joli miroir, dis-moi quelle est la plus jolie femme de l'univers!

— Ma filleule, répond la fée, ta petite fille, qui vit dans le château des voleurs, est dix fois plus jolie que toi! Elle porte de beaux atours, on la respecte comme une grande dame, on l'aime à la folie!

— Comment? Mais elle n'est donc pas morte?

— Non; elle n'est pas morte!

— Marraine, enseignez-moi un moyen de la faire disparaître de la terre!

— Eh bien, ma filleule, je vais te donner un chapeau. Cours au puits où elle est tombée et appelle-la à grands cris. Elle se promène dans son parterre; elle va t'entendre crier, et elle va venir à la porte, au fond du puits. Lance ce chapeau dans le puits et dis-lui de le mettre sur sa tête. Elle n'en a jamais porté d'aussi joli depuis qu'elle habite le château des voleurs. En posant ce chapeau sur sa tête, elle va tomber endormie. Les voleurs ne sauront pas la cause de cette métamorphose. Ils vont la croire morte et vont l'enterrer vivante.»

La mère reçoit le chapeau magique des mains de sa marraine. Une matinée, vers neuf heures et demie ou dix heures, au moment où la fillette fait sa promenade, elle se rend au puits et crie à plusieurs reprises. La fillette entend crier et se rend à la porte sans savoir qui lance ces cris. La mère lui dit: «Ma petite, je t'envoie un chapeau. Mets-le sur ta tête. C'est le plus beau chapeau que tu n'as jamais porté!»

Le chapeau tombe au fond du puits ; la fillette le ramasse et trouve qu'il est vraiment joli. Elle en a rarement vu de semblable.

Elle revient au château des voleurs, dépose son chapeau dans sa chambre, puis commence à préparer le dîner. Une fois que le repas est chaud, prêt à être servi sur la table, la fillette court à sa chambre, se faire un brin de toilette et, à la vue de son chapeau, se dit : « Si j'essayais mon chapeau, je ne m'en porterais pas plus mal ! »

Elle met le chapeau sur sa tête, et, à l'instant, elle tombe inanimée.

L'heure de midi arrive, les voleurs n'entendent pas le cri d'appel habituel. Le temps passe. Rien ! « Quelque chose est arrivé au château ! se disent-ils. Allons voir ce qui y est arrivé ! »

Ils entrent au château, le repas est chaud sur le poêle, la table n'est pas encore dressée. Ils cherchent, ils foncent dans la chambre de la fillette et la trouvent inanimée. Ils attrapent la petite, la placent dans un sens, la placent dans l'autre. À force de la remuer le chapeau vient à tomber de sa tête, et soudain elle reprend vie. « D'où vient ce chapeau-là ? lui demande-t-on.

— Ah ! c'est un cadeau que j'ai reçu aujourd'hui. Je l'ai mis sur ma tête et aussitôt je me suis endormie.

— Des cadeaux de ce genre, petite, ne les refuse pas, dit le chef, mais, avant de t'en servir, montre-les-moi. Je te dirai, moi, s'ils t'apportent le bonheur ou le malheur ! »

Une autre journée se passe. La mère interroge de nouveau son miroir : « Beau miroir, joli miroir, dis-moi qui est la plus jolie femme de l'univers !

— La fée-marraine répond : Ma filleule, ta fille qui est dans le château des voleurs est quinze fois plus jolie que toi !

— Mais elle n'est pas encore morte ?

— Ah ! non ; elle a mis son chapeau, elle s'est endormie. Mais les voleurs l'ont secouée, remuée en tous sens, son chapeau est tombé et ta fillette est revenue à son état normal !

— Eh bien ! marraine, trouvez un moyen capable de la faire disparaître à tout jamais, cette fois-ci ! »

La fée lui donne donc deux pommes, deux pommes admirables qui satisferaient les yeux et tenteraient n'importe quel acheteur, je crois bien.

La mère prend les deux pommes, retourne à l'orifice du puits et appelle de nouveau la fillette. Celle-ci accourt et, dans le fond du puits, attrape les deux pommes que sa mère lui lance de là-haut en disant : « Les voleurs en ont des pommes dans leurs vergers, mais ils n'en ont pas d'aussi délectables que celles-ci ! »

La fillette emporte les pommes et les dépose sur la table, au château. Elle se sentait l'appétit pour y goûter, mais elle se rappelle l'ordre du chef des voleurs. Elle résiste à la tentation d'en prendre une seule bouchée. À l'heure du dîner, les voleurs reviennent au château pour prendre leur repas, et regardent ces deux pommes. « D'où viennent ces fruits? demande le chef.

— C'est un autre cadeau que j'ai reçu aujourd'hui, de répondre la jeune cuisinière.

— Tu as bien fait de ne pas les manger! Si tu y avais goûté, ta vie se serait terminée aujourd'hui même. Nous n'aurions pas pu t'en libérer l'estomac et tu serais demeurée sans vie. Si tu reçois un autre cadeau, dépose-le sur la table, et, à mon tour, je te dirai ce que tu dois en faire! »

Une journée plus tard, la mère se place de nouveau devant son miroir, désireuse de savoir si sa petite fille est morte. La fée-marraine apparaît et vient encore faire le malheur de sa filleule: « Ma filleule, ta petite fille qui vit dans le château des voleurs est vingt fois plus jolie que toi!

— Elle n'est donc pas morte d'avoir mangé les pommes?

— Non, elle ne les a pas mangées, et elle est encore vivante!

— Ma marraine, il faut lui donner quelque chose qui puisse absolument lui faire perdre la vie! »

La fée donne un jupon à sa filleule. Un jupon de grande qualité, un jupon qui pouvait se tenir debout. Il était fabriqué de soie ou de satin, peu importe, mais c'était une des plus belles pièces vestimentaires de l'univers.

La mère retourne à l'orifice du puits, appelle sa fille et lui crie: « Tiens! ma petite, je t'apporte une belle pièce de vêtement. Porte-le et tu constateras que tes robes t'iront beaucoup mieux, grâce à ce jupon. Tu vas paraître d'une élégance insurpassable avec cette pièce d'habillement! »

La mère lance le jupon dans le puits. La petite fille le prend, l'apporte au château, le dépose à sa chambre et commence à voir aux préparatifs de son dîner. Quand le repas est prêt à passer sur la table, elle décide d'aller faire sa toilette. Elle monte à sa chambre, met une autre robe, puis pense à son cadeau, son jupon. « Ah! je vais l'essayer! »

Elle soulève sa robe, saute dans le jupon, le ramène sous sa robe et l'attache. À l'instant même, elle tombe inanimée, une autre fois.

À midi, elle ne donne aucun signal aux voleurs qui travaillent en forêt. Cependant, ils finissent par se rendre au château. Ils ne voient pas la petite cuisinière. Le dîner est préparé, mais il est encore sur le poêle; la table n'est pas dressée. Ils vont à sa chambre. Ils la trouvent sur le plancher, sans vie. Ils la tournent, la retournent, la secouent en tous sens, ils la suspendent au bout de leurs bras, ils activent artificiellement sa respiration, mais en vain. Toutes ces mesures ne mènent à rien. « Puisque notre petite cuisinière est morte, se disent-ils, on ne lui fera pas de funérailles comme aux gens ordinaires. »

Leur château était bâti au bord de la mer. Les voleurs ont dit: « Nous allons la placer dans un coffre que l'on va fixer sous le larmier du château. Puis, nous allons ramasser tous nos biens, notre or, notre argent, nos pièces les plus jolies ou de plus grande valeur, et nous allons nous enfuir ailleurs. Ils nous sera impossible dorénavant de vivre ici. Nous ne pourrions penser à autre chose qu'à notre petite cuisinière, incapables que nous serons de manger la bonne nourriture qu'elle nous préparait. Allons-nous-en ailleurs! »

Les voleurs mettent bientôt leur plan à exécution. Ils fabriquent un coffre dans lequel ils déposent le corps de la fillette, attachent cette sorte de cercueil en-dessous du larmier du château. « Quand viendront les hautes marées, pensent les voleurs, les cordes vont probablement se rompre, le coffre va flotter sur la mer et personne ne pourra nous accuser de la mort de la fillette! »

Mais en face de ce bras de mer aussi étroit, je dirais, que le Saint-Laurent à Québec, se trouvait une ville gouvernée par un jeune roi encore célibataire. Au moyen d'une longue-vue, il regardait souvent le château des voleurs et se rendait compte de ce qui s'y passait d'étrange, de nouveau, surtout les traces de meurtres ou autres attractions.

Ce jour-là, le roi pointe sa longue-vue vers le château des voleurs, et y observe un coffre placé sous le larmier. « Eh! diable! Je voudrais que la mer se déchaîne et aille briser les câbles qui retiennent ce coffre! Je pourrais ainsi voir ce que contient cette boîte. »

Mais vous savez que, dans un conte, les souhaits deviennent rapidement des réalités!

Une nuit, une tempête s'élève et fait monter la mer jusqu'au pignon du château des voleurs. Les vagues secouent tellement le rivage que, le lendemain matin, le jeune roi constate l'absence du coffre sous le larmier du château. Il scrute l'horizon, mais la mer est encore trop houleuse pour permettre d'y reconnaître les objets avec précision. Dans la matinée, le vent se calme, la mer redevient presque normale, et bientôt le roi détecte une masse blanchâtre qui flotte à la surface de l'eau. « Ah! se dit le roi, ce doit être le coffre qui s'est détaché du château des voleurs! Si la mer continue à se calmer, je vais aller chercher cette boîte! »

En effet, entre midi et treize heures, la mer reprend son calme habituel. Le jeune roi sort de son château par la porte ordinaire qui donne sur sa chambre, monte dans sa chaloupe et file vers le coffre. Il s'approche de ce dernier, et, malgré ses proportions assez encombrantes, il parvient à le hisser sur son embarcation et revient vers son château.

Il traîne ce coffre jusqu'à sa chambre sans attirer l'attention des gens du château. Curieux de connaître le contenu de la boîte, il l'ouvre et aperçoit cette jolie fillette. Il appuie le coffre presque verticalement à l'encoignure de sa chambre et en vient à se poser la question suivante: « Comment expliquer que cette personne conserve son teint naturel tout en étant morte? Son visage a conservé les couleurs d'une personne bien portante! Ah! quelle beauté! »

Il trouve ce cadavre tellement joli qu'il renonce à le faire enterrer. Il l'appuie au mur de sa chambre et il en interdit l'entrée à qui que ce soit. S'il est dans sa chambre, il la tient fermée à clé; s'il en sort, il la tient également fermée à clé.

Il maintient cette interdiction pendant une quinzaine de jours. Sa mère en est toute désolée. « Que se passe-t-il chez lui? se demande-t-elle. Il ne veut plus que l'on entre-tienne sa chambre, son lit, son mobilier. Qu'il soit à l'intérieur ou à l'extérieur, sa porte est toujours fermée à clé! »

Ce jeune roi avait eu un père qui avait souffert de longues guerres. Un autre roi, un roi puissant, était venu en aide au père de ce jeune roi troublé par le cadavre de la fillette. Ce roi, autrefois fort militairement, se trouve maintenant en guerre et sollicite l'aide du jeune roi. Ce dernier commande à ses généraux de réunir leurs troupes et de les préparer au départ, dans huit jours. À la date prévue, les troupes sont rangées autour du château, prêtes à partir. Le jeune roi donne les clés du château à sa mère au cas où il ne reviendrait pas. Cependant, il insiste sur un point: « Maman, je vous interdis de pénétrer dans ma chambre. Je tiens énormément à cette interdiction!

— Sois sans crainte, mon fils, je n'irai pas dans ta chambre! »

Le jeune roi fait ses adieux à toute la cour et quitte le château. Une fois son fils parti, la reine se pose une question importante. « Que cache-t-il dans sa chambre de si terrible pour m'interdire d'y pénétrer? Je vais attendre que les domestiques et les servantes aillent au lit, que tout le château repose dans le sommeil, et j'irai toute seule jeter un coup d'œil dans sa chambre. Ainsi, personne n'en aura connaissance! »

Le soir, quand tout le personnel du château est au repos, la vieille reine entre dans la chambre dont son fils lui a interdit l'entrée. Elle aperçoit la fillette dans un coffre appuyé à l'encoignure de la chambre. À la vue de ce cadavre, elle s'écrie: « Ah! le misérable! Pourquoi garde-t-il cette morte dans sa chambre? Même si elle a le teint d'une personne vivante, même si son cadavre a été embaumé, même si son visage n'est pas changé, elle est pourtant morte et je vais la faire disparaître, moi, sans que personne n'en ait connaissance! »

Cette vieille reine avait l'habitude, chaque année, de faire du vin avec du raisin ou différents fruits, je crois. Elle plaçait soigneusement les bouteilles de vin dans des paniers qu'elle faisait enterrer dans le jardin. La liqueur restait un an dans la terre et, paraît-il, acquérait une saveur la plus haut cotée à cette époque.

Pendant la nuit, la vieille reine prépare deux paniers de vin: un petit et un grand. Dans le grand, elle place d'abord le cadavre de la fillette toute recroquevillée, et remplit le panier de cruches ou de bouteilles de vin neuf. Elle fait de ce panier un immense paquet soigneusement ficelé pour prévenir toute indiscretion.

Le lendemain matin, après le lever des gens du château, quand le ménage ordinaire est terminé, la reine s'adresse à deux de ses servantes: « La nuit dernière, j'ai souffert d'insomnie. Je suis préoccupée par le sort de mon fils parti en guerre. J'ai toujours peur

qu'il y perde la vie. Comme je ne pouvais dormir, j'ai préparé deux paniers de bouteilles de vin, et vous voudrez bien les enterrer dans le jardin, au cours de la journée. Les fosses sont creusées; il ne reste qu'à transporter les paniers!

— Entendu, madame! »

Les deux servantes transportent le petit panier et vont l'enterrer. Elles reviennent au château pour y prendre le gros panier. En se dirigeant vers le jardin, elles se permettent d'échanger une remarque: « Qu'il est donc lourd ce démon de panier! Combien de bouteilles y a-t-elle placées? Si tu es de mon avis, dit l'une des servantes, ouvrons ce paquet. Chacune de nous prendra une bouteille qu'elle conservera ailleurs. L'an prochain, si nous sommes encore au château, nous pourrons tirer un bon parti de ces deux bouteilles-là!

— Je suis tout à fait de ton avis! »

Elles déballent le gros panier et y constatent la présence d'un cadavre. « Une jeune fille ici! s'écrient-elles. Comment expliquer ce fait? Et comme elle est jolie, cette fillette! »

En effet, sa figure avait conservé son teint rosé d'autrefois. « Ah! voilà le grand secret de la chambre du roi! La reine est allée enlever ce cadavre et elle le fait enterrer pour que personne n'en ait connaissance! »

Les jeunes servantes sont toujours un peu curieuses. Elles s'aperçoivent que la fillette est richement vêtue. Les voleurs ne négligeaient pas sa garde-robe: blouse de grand luxe, jupe de haut style. Mais elles désirent voir si les vêtements de dessous sont aussi riches. Elles aperçoivent le jupon magique. « Enlevons-lui ce jupon! Ah! les beaux mouchoirs, les beaux ornements que nous pourrions en tirer! La vieille reine ne s'apercevra pas de la disparition de ce jupon, puisque nous allons refaire le paquet avec soin. »

Elles s'empressent d'enlever le jupon de la jeune fille inanimée. Dès que le jupon est enlevé, la fillette se redresse. « Mais, s'écrient les servantes, vous n'êtes pas morte?

— Non, je ne suis pas morte! C'est la magie de ce vilain jupon qui me paralysait. Cette pièce de vêtement vient d'une fée! Vous, mes demoiselles, prenez ce jupon et allez le brûler pour ne pas subir mon sort!

— Ah! jeune fille, repartent les servantes, attendez-nous ici. Nous allons enterrer ce panier et nous revenons vers vous! »

Une fois la fosse remplie, les deux servantes accompagnent la fillette et la conduisent à la reine. « Voici, belle reine, la fillette que vous vouliez enterrer. Regardez! Elle n'est pas morte! C'est la même qu'il y avait dans le panier! »

La reine ne peut se rassasier de la beauté de cette fillette. « Eh bien! puisque mon fils tenait tant à garder cette jolie personne dans sa chambre, nous allons l'héberger au château; à son retour, le jeune roi décidera de son sort! »

Le temps passe, les semaines se succèdent. Bientôt la reine reçoit un message annonçant le retour imminent du jeune roi, son fils, vainqueur de l'ennemi. Son arrivée aura lieu à telle date bien précise.

Le jour du retour du roi, la reine fait habiller la fillette comme une princesse, l'assoit dans un fauteuil de la chambre du roi. On lui place un beau livre dans les mains. « Quand le roi va entrer dans sa chambre, pense la vieille reine, mon fils va jouir de la beauté de la fillette maintenant vivante! »

Le roi arrive au château vers trois heures de l'après-midi. Il saute de cheval et s'adresse immédiatement à la vieille reine: « Maman, les clés de ma chambre! »

— Les voici, mon fils! »

Le jeune roi ouvre sa porte de chambre et aperçoit la fillette assise dans un fauteuil, un livre en main, et qui lui sourit. Elle est belle, les amis, elle est belle! Ignorant ce qui s'est passé, le roi est tellement surpris qu'il en recule d'un pas. « Comment? Vous n'êtes pas morte, vous, mademoiselle? »

— Non, je n'ai jamais été morte. Une pièce de lingerie magique me maintenait dans une sorte de paralysie. On m'a enlevé cette pièce de vêtement et j'ai repris une vie normale.

— Ah! que je suis heureux à présent! Je vais jouir de votre présence au moins quelque temps au château!

— Je suis disposée à m'engager ici et à travailler pour vous. Je suis habituée à faire la cuisine et plusieurs autres travaux.

— Votre tâche, mademoiselle, ne sera pas très pénible! »

Au cours des mois qui suivent, le roi devient amoureux de la fillette, et inutile de dire que son amour se développe rapidement. De son côté, la jeune fille ne refuse pas l'amitié du roi, elle, si misérable et si pauvre. Elle accepte le roi pour son mari, ils s'épousent et l'on assiste à des noces grandioses.

Le roi avait deux sœurs. Elles étaient mariées et elles habitaient deux châteaux bâtis de chaque côté de celui du roi, leur frère. Ainsi, le frère et les deux sœurs vivaient dans le voisinage l'un de l'autre.

Le jeune roi, après son mariage, conscient d'avoir la plus jolie femme de l'univers, devient orgueilleux de la beauté de son épouse. Il n'allait pas visiter ses sœurs sans leur rappeler hautainement qu'il avait la plus jolie femme de l'univers, ce qui lui valait aussi d'autres avantages. Les deux sœurs finirent par se lasser de ces vantardises. Elles se sont dit: « Notre frère a trop d'orgueil, il va lui arriver malheur! »

Au bout d'un an de mariage, l'épouse du jeune roi donne naissance à un joli petit garçon, à un beau petit prince. Les deux sœurs se disent: « C'est le temps ou jamais! Nous allons dérober cet enfant et le faire disparaître sans le tuer de nos propres mains! »

Le roi leur avait confié le soin de l'enfant pendant la maladie de la maman. Une nuit, le bébé disparaît. Mais les deux sœurs avaient inventé un scénario pour faire croire que la maman avait mangé son enfant. En utilisant le sang d'une poule, ils répandent du sang dans le berceau puis vont maculer la reine de façon à démontrer qu'elle a dévoré son bébé.

Ils prennent l'enfant, en pleine nuit, le placent dans une boîte étanche et le lancent dans le courant d'une rivière qui fournit l'énergie motrice à un moulin à farine.

Cette nuit-là, le meunier s'affairait à moudre le grain, en compagnie d'un apprenti. Ce dernier s'aperçoit que la grand' roue ralentit et se demande, que diable! quelle est la cause de ce manque de pouvoir. Il grimpe lentement vers le canal d'alimentation du moulin et aperçoit cette longue boîte qui obstrue la vanne principale du système d'aqueduc; elle donne passage seulement à un mince filet d'eau. Il s'empare de la boîte et l'apporte au meunier: «Le moulin ne fonctionnait que lentement à cause d'une pénurie d'eau. Je suis allé inspecter la vanne et voici la boîte que j'y ai trouvée!

— Qu'y a-t-il dans cette boîte, mon ami?

— Je ne sais; ouvrez-la vous-même!»

Le meunier prend la boîte et l'ouvre; il y trouve un bébé enveloppé de chaudes couvertures et qui semble bien portant. «Diable! comment expliquer la présence d'un enfant dans ce coffre?»

C'était en pleine nuit; la meunière dormait. «Regarde donc, ma femme, dit le meunier en la réveillant! Nous avons déjà nos enfants, mais en voilà un autre qui nous arrive! On ne peut laisser périr un enfant!

— Eh bien! mon mari, nous allons l'élever en plus des nôtres!»

Elle prend l'enfant et commence à en prendre soin.

Au château, le lendemain matin, le roi se lève et aperçoit sa femme toute maculée de sang. «Ma femme, lui dit-il, tu as dévoré ton enfant!

— C'est impossible, mon mari! Une mère ne peut dévorer son enfant, voyons!

— Mais ton enfant est disparu, le berceau est tout maculé de sang... Comment expliquer ces faits? J'espère que cette scène ne se représentera plus. Autrement, il me faudra en appeler à la sévérité de la loi!»

Dans les contes, le temps s'écoule rapidement. Naît un deuxième enfant, un autre petit prince. Le roi le confie de nouveau à la surveillance de ses deux sœurs. Quand tout le personnel du château tombe de fatigue et de sommeil, elles se procurent de nouveau du sang de poule, en inonde le berceau, s'emparent du bébé et le lancent à la rivière, après l'avoir enfermé dans un coffre. L'enfant aboutit encore chez le meunier.

La reine donne naissance à une fille, son troisième enfant. Cette petite princesse parvient, elle aussi, chez le meunier. Celui-ci se rend bien compte qu'il s'agit, à cause d'une grande ressemblance, de deux frères et d'une sœur.

Le meunier et sa femme élèvent ces enfants princiers. Le roi, de son côté, prend sa reine, l'emprisonne dans les cachots souterrains et la condamne au pain et l'eau pour toute nourriture. Les deux sœurs du roi disent à tout venant: «Si notre frère n'avait pas été si orgueilleux, ces malheurs ne lui seraient pas arrivés! C'est l'orgueil qui l'a rendu si malheureux!»

Le roi ne sait que penser de son sort. Mais quittons le roi, et suivons ses trois enfants... Ils ont été élevés chez le meunier; la cadette a maintenant quinze ans et les deux garçons ont respectivement seize et dix-sept ans. Ces adolescents ne soupçonnent même pas qu'ils sont étrangers à la famille. Les vrais enfants du meunier ne savent pas non plus que des étrangers se sont joints à la famille, tellement l'introduction des trois enfants princiers s'est faite à un rythme normal et régulier. Tous ces enfants ont reçu la même éducation et tous se regardent comme frères et sœurs. Jamais il n'a été question d'enfants étrangers dans cette famille.

Mais, un jour, le meunier se sent frappé d'une maladie sérieuse. Il fait demander un médecin et, ce dernier, après examen du malade, s'adresse au meunier: «Mon cher ami, je regrette de vous dire que vous êtes en grand danger. Je vous conseille d'user de prudence et de ne pas retarder la mise au point de toute mesure légale, surtout votre testament. Ne retardez rien!»

Le meunier fait venir le notaire et ce dernier rédige le testament du malade. Les véritables enfants du meunier — et ils sont nombreux — reçoivent chacun une part d'héritage. Mais le malade n'oublie pas les trois étrangers. Son testament terminé, le meunier fait venir les trois enfants adoptifs et leur fait cette déclaration: «Mes enfants, on ne vous a jamais révélé, par le passé, que je ne suis pas votre père et que ma femme n'est pas votre mère. Ceux que vous preniez pour vos frères et vos sœurs ne le sont pas réellement. Vous êtes arrivés ici, à un an d'intervalle, dans une petite boîte transportée par le courant de la rivière. Nous nous sommes aperçus que vous étiez tous trois, frères et sœur, à cause de votre grande ressemblance.

— Eh bien! papa, puisque nous vous avons toujours appelé papa, nous allons continuer à vous considérer comme notre père. Et comme nous sommes maintenant assez grands pour gagner notre vie, nous allons émigrer dans des centres où nous pourrions trouver un emploi pour continuer à vivre heureux.

— Non, mes enfants, je ne vous abandonnerai pas! Je vais vous faire don de cinq cents dollars. De plus, je vous fais cadeau d'une propriété d'un mille carré que je possède, à une bonne distance d'ici. Je vais envoyer quelqu'un vous conduire là-bas, avec une voiture, un cheval et des provisions de bouche pour assurer les débuts de votre nouvelle vie. Vous garderez le cheval; le charretier s'en reviendra à pied. Sur cette propriété, vous bâtirez une petite maison et vous y vivrez. Vous pourrez faire la chasse, aller pêcher dans les nombreux lacs et rivières de cette région, vous pourrez donc vivre à l'aise. Si vous voulez vous livrer à la culture, vous trouverez sur cette propriété une grande pièce de terre déjà labourée à la charrue.

— Ah! papa, vous êtes trop bon! Nous n'en méritons pas tant. C'est déjà beaucoup de nous avoir élevés et de nous avoir donné accès à une bonne éducation.

— Mes petits enfants, je suis capable de vous faire ce cadeau sans nuire à mes autres enfants! »

Le lendemain matin, les trois adolescents préparent leur bagage, avec l'aide de la meunière; et le meunier charge un employé d'aller les conduire sur leur nouvelle propriété: «Toi, tu vas aller conduire ces trois jeunes là-bas, sur mon terrain. Tu feras le tour de cette propriété et tu en rafraîchiras les marques de limites, de sorte que ces jeunes soient réellement chez eux! »

L'employé obéit aux ordres du meunier. Il va conduire les trois adolescents avec des provisions suffisantes pour un temps assez long. Les deux frères et la sœur s'installent dans une tente au bord de la forêt. «Maintenant, disent les garçons à leur sœur, toi, tu vas rester sur place pour nous préparer nos repas, pendant que nous, nous allons faire la chasse, tout en préparant la construction d'une maison. Nous disposons de cinq cents dollars; le salaire des menuisiers n'est pas très élevé, nous avons un cheval pour transporter les poutres au moulin à scie dans le voisinage; nous l'aurons bientôt, notre demeure! »

Les deux frères abattent les arbres, en forêt, les transportent au moulin et en rapportent leur bois de construction. Ils bâtissent une belle maison ou plutôt une sorte de petit château. La maison bâtie, les deux frères se fixent un emploi du temps. «Maintenant, nous allons consacrer nos journées à faire la chasse; toi, petite sœur, tu resteras à la maison pour y préparer notre nourriture. »

Les frères s'adonnent à la chasse et à la pêche. Ils vendent leur pelleterie et leur poisson dans une ville assez rapprochée; ils vivent à l'aise, et le groupe s'entend à merveille. Pendant deux ou trois mois, rien ne vient troubler leur bonheur.

Mais un jour où la fillette est seule à la maison, elle entend frapper à la porte. Elle va ouvrir et se trouve en face d'une petite femme. «Bonjour, madame! Entrez! »

La petite femme, toute petite, toute blanche, franchit le seuil de la porte: «Bonjour, ma petite!

— Bonjour, madame! Ah! que vous n'êtes pas grande!

— Je suis petite par nature; je n'ai jamais beaucoup grandi! »

La fillette offre une chaise à la visiteuse, la débarrasse de ses habits. À l'heure du dîner, la petite bonne femme veut se retirer, mais la fillette la retient: «Non, non, restez manger avec moi. Je suis seule: mes frères sont partis chasser et pêcher. Votre présence me désennuie. Je ne reçois que très peu de visiteurs, ici! »

La petite visiteuse blanche prend le dîner, cause jusqu'à quinze heures. «Eh bien! maintenant, dit-elle, il me faut m'en aller! »

Elle reprend ses habits et se prépare à partir, mais la fillette l'invite à visiter la maison. « Vous savez, ce n'est pas un château, c'est une construction que nous avons faite nous-mêmes, d'après notre propre inspiration et adaptée au voisinage de la forêt.

— Voilà qui est merveilleux! »

En compagnie de la fillette, la petite visiteuse monte les escaliers, visite les trois ou quatre étages de la maison, redescend et, avant de partir, communique ses impressions à la petite fille: « Vous avez un beau petit château, mais il pourrait devenir encore plus attrayant. Dans votre demeure, il vous manque trois merveilles.

— Quelles sont ces merveilles, madame? demande la fillette.

— Je ne vous le dirai pas, parce qu'il vous sera impossible de les découvrir! Des centaines et des centaines, même des milliers d'aventuriers ont tenté, mais en vain, de trouver ces choses merveilleuses. Ils ne se sont jamais rendus à destination. »

La fillette saisit la petite femme blanche par sa robe et lui dit: « Il faut, petite dame, que vous ne disiez quelles sont ces choses merveilleuses qui manquent à notre bonheur! Si vous ne me le dites pas, je vais en vain chercher le repos!

— Eh bien! si tu veux le savoir, je vais te le dire, mais n'essaie pas de les obtenir. Tu n'y réussiras pas!

— De quoi s'agit-il, petite dame?

— Il manque à votre bonheur la fontaine d'or, l'arbre chanteur et l'oiseau parleur.

— Mais où se trouvent ces merveilles, madame?

— Où elles se trouvent? Il faut les trouver, ma petite! Je t'ai avertie. Je ne voulais pas te nommer ces choses merveilleuses, parce que je savais que tu te ferais beaucoup de souci à leur sujet. »

La petite femme blanche souhaite le bonjour à la fillette et quitte les lieux. La fillette reste songeuse. Le reste de l'après-midi, elle ne peut chasser de son esprit les merveilles dont a parlé la petite dame blanche. Cette conversation la préoccupe énormément.

Le soir, les deux frères sont de retour et s'aperçoivent que leur petite sœur a un comportement qui ne lui est pas naturel. « Dis donc, petite sœur, tu as l'air triste. Es-tu malade?

— Non, je ne suis pas malade!

— Personne n'est entré ici pour te faire du mal ou t'effrayer?

— Non, non, personne n'est venu... sauf une petite dame blanche. Elle a dîné avec moi et ensuite, nous avons causé.

— Mais qu'as-tu, petite sœur? Quelque chose est changé en toi. Tu as perdu ta gaieté, tu as l'air songeur...

— Eh bien! écoutez-moi, mes petits frères! Vous vous exposez à devenir comme moi, je suppose. La petite dame blanche m'a parlé d'un secret. Je lui ai demandé de me révéler ce secret. Elle a d'abord refusé, mais je l'ai harcelée de questions jusqu'au moment où elle s'est décidée de me le dire. Voilà la raison de mon allure soucieuse. Et vous, si je ne vous révèle pas ce secret, vous allez insister comme moi pour le connaître. Si je vous en fais part, eh bien! nous nous exposons tous à périr!

— De quel secret s'agit-il, petite sœur?»

Les deux frères commencent à questionner leur sœur, ils la fatiguent de leurs questions. Un remplace l'autre, sans lâcher prise. Finalement, elle leur révèle les propos de la petite visiteuse. «Oui, repartent les frères, l'oiseau parleur, l'arbre chanteur et la fontaine d'or! Où se trouvent ces trois choses merveilleuses?

— Eh bien! mes frères, la petite dame blanche ne le sait pas elle-même, mais elle sait qu'elles existent!

— Très bien! reprend l'aîné du groupe, puisqu'il en est ainsi, je vais partir, moi, à la recherche de ces merveilles!»

Le lendemain matin, le plus âgé des frères casse une feuille d'arbre et dit aux autres: «Tenez! mon petit frère et ma petite sœur. Placez cette feuille sur la tablette de la fenêtre. Aussi longtemps que cette feuille conservera sa verdeur, ne vous souciez pas de mon sort. Mais si elle vient à se flétrir, vous viendrez à mon secours, si le cœur vous en dit!»

L'aîné prend la route et marche, marche une journée ou deux, je pense bien, et parvient, un jour, à une cabane de bois rond, une sorte de camp rustique près d'une grande route qui longe une montagne. Le jeune voyageur frappe à la porte de la cabane. Un vieil ermite lui ouvre: «Bonjour, mon jeune homme!

— Bonjour, bon vieillard!

— Ah! mon jeune homme, tu entreprends un voyage plus sérieux que tu ne saurais le croire!

— Je n'en sais rien, vieillard!

— Eh bien! moi, je le sais! Je connais le but de ton voyage. J'ai vu passer des milliers et des milliers de voyageurs qui cherchaient ce que tu cherches. Mais pas un seul n'est encore de retour! Tu vas bien à la recherche de la fontaine d'or, de l'oiseau parleur et de l'arbre chanteur?

— Exactement!

— Eh bien! couche ici, ce soir, et je te dirai, demain matin, ce que tu as à faire.»

Le jeune voyageur passe la nuit chez l'ermite, y prend le déjeuner, puis écoute les recommandations de son vieil hôte: «Tu vas suivre la route qui passe près d'ici; suis-la jusqu'au bout, c'est-à-dire, à un mille ou un mille et demi. Là, tu vas apercevoir un

grand escalier qui monte. Prends cet escalier et suis-le. En t'engageant dans cet escalier, tu vas entendre chanter à ta droite et à ta gauche; on va te crier: «Beau prince, beau roi de France, d'où venez-vous? Donnez-nous des nouvelles de nos familles. Il y a tellement longtemps qu'on n'a vu personne de la parenté! Comment s'arrangent-ils là-bas?»

Plus tu vas monter dans l'escalier, plus tu vas percevoir de jolis ramages de différents oiseaux qui chantent à l'unisson; tu vas entendre des concerts de beaux instruments de musique jouant ensemble. Mais ne retourne pas ta tête!

Quand tu atteindras le milieu de cet escalier, tu vas recevoir des coups de pieds dans le fessier, des taloches sur le crâne. Ne détourne pas la tête; continue ton ascension! Une fois sur la montagne, si tu te rends jusque là, tu vas apercevoir un oiseau blanc cramponné à une branche et qui tient sa tête sous une de ses ailes. Empare-toi de cet oiseau; il te dira ce que tu devras faire par la suite!»

Le jeune homme prend la route, se rend à l'escalier, entend chanter, il entend crier dans sa direction, il monte, monte jusqu'au milieu de l'escalier. Mais soudain, il reçoit un rude coup de pied qui le force à regarder en arrière. À l'instant même, le jeune homme est transformé en masse de sel comme ceux qui l'ont précédé.

Le soir, le frère et la sœur restés à la maison se rendent compte que leur aîné a de grandes difficultés. «Moi, dit le deuxième frère, je pars à la recherche de mon aîné.

— Ah! cher petit frère, dit la sœur, nous allons tous y aller et allons tous mourir avec lui!

— On ne meurt qu'une fois... Je pars!»

Le lendemain matin, le deuxième frère se prépare à partir; il donne une feuille verte à sa sœur, prend la même route que son aîné et parvient chez le même vieil ermite, frappe à la porte. «Bonjour!

— Bonjour! répond le vieillard. Ah! pauvre petit garçon, tu viens à la recherche de la fontaine d'or, de l'oiseau parleur et de l'arbre chanteur, comme ton frère?

— Oui, bon vieillard! Vous savez où se trouvent ces merveilles?

— Certainement! Couche ici, et demain, je te dirai comment t'y prendre!»

Le lendemain matin, le vieil ermite lui répète les indications données aux autres voyageurs: les chants, les cris, le ramage des oiseaux et tout et tout. «Tu recevras, sans avertissement, des coups de pieds au derrière et des taloches sur le crâne, mais ne retourne pas la tête. Une fois rendu au sommet de la montagne, tu trouveras l'oiseau agrippé à une branche. Prends-le dans tes mains et demande-lui ce que tu dois faire.»

Il entreprend l'ascension de l'escalier, mais au même endroit que son frère, il est changé, lui aussi, en masse de sel.

Le soir, la fillette se rend compte que son second frère a besoin d'aide, lui aussi. «Moi, se dit-elle, je suis maintenant seule sur terre, mais je ne mourrai pas ici! Je vais

aller mourir à côté de mes frères. Ils sont morts; si je meurs, moi aussi, il ne restera personne pour s'appitoyer sur le sort des disparus!»

La fillette prend la route, marche en se dépêchant; elle ne prend pas plus de temps que ses frères à se rendre chez le vieil ermite. Le soir, elle frappe à la porte du vieillard et entre. «Bonjour, ma petite! Eh bien! je pourrai dire que j'ai tout vu!

— Bon vieillard, je sais ce que vous pensez de moi!

— Ce que je pense de toi? Tu viens, toi aussi, à la recherche de l'oiseau parleur, de l'arbre chanteur, de la fontaine d'or et de tes deux frères!

— Oui, bon vieillard!

— Eh bien! couche ici et je te dirai, demain matin, ce que tu auras à faire, pour remplir ta mission!»

Le lendemain matin, la fillette se prépare à partir et l'ermite lui fait les mêmes recommandations qu'il a faites à ses frères. De plus, il lui donne une petite bouteille longue comme le doigt. «Tiens, dit-il, mets cette bouteille dans ta poche. Si tu te rends sur la montagne, tu en descendras avec l'oiseau, l'arbre et la fontaine. Pendant que tu te dirigeras vers le bas de l'escalier, asperges-en les deux côtés au moyen de cette bouteille. Je dis bien «si tu te rends», mais je crains que tu ne fasses comme les autres!»

La fillette quitte l'ermite, gagne le pied de l'escalier et entreprend l'ascension de la montagne. Elle entend crier: «Belle petite princesse, belle petite reine, comment se portent les gens de chez nous? Ah! depuis si longtemps que nous nous ennuyons de nos parents! Parle-nous donc!»

Mais la fillette ne dit pas un mot et monte l'escalier sans tourner la tête. Un peu plus loin, elle entend le ramage des oiseaux, puis les musiciens, les plus belles mélodies jamais entendues. Elle monte, monte sans s'arrêter, sans tourner la tête. Soudain, elle reçoit un rude coup de pied dans le fessier. Elle se retrouve trois marches plus haut; elle se cramponne aux gradins pour retrouver son équilibre et finalement elle parvient au sommet de la montagne.

Elle aperçoit l'oiseau qui tient sa tête sous son aile. Il se laisse approcher et attraper. «Bonjour, mon oiseau! dit-elle.

— Bonjour, ma petite fille! répond-il.

— Dis donc, toi, pourrais-tu me dire où se trouve la fontaine d'or?

— Certainement! Regarde en bas, droit devant toi. Tu la vois, la fontaine d'or!

— Oui, mais comment ferais-je pour la transporter dans les parages de notre château? Cette fontaine est remplie d'or liquide!

— Mais tu n'as pas apporté une petite bouteille?

— En effet, j'en ai une!

— Prends ta bouteille et remplis-la d'or jusqu'au goulot et dépose-la dans ta poche en ayant soin de la bien boucher. Chez toi, tu feras creuser par tes frères, une fontaine de mêmes dimensions que celle-ci et tu y videras ta petite bouteille. Tout l'or d'ici se transportera dans ta fontaine!

— Alors, c'est un travail très facile! Et puis, où se trouvent les arbres chanteurs?

— Les voici! Ils ne chantent pas actuellement parce qu'il n'y a pas de vent, mais que le vent s'élève, ils chanteront!

— Ah! il me sera impossible d'emporter ces gros arbres! Leur tronc est gros comme un seau.

— Avance-toi et casse-toi quelques branches; tu en trouveras une à chaque noeud de tige. Fais-en un petit fagot pour les protéger, et, une fois chez toi, tu planteras ces petites branches où tu voudras et tu les disposeras en rangées ou en carrés, comme bon te semblera. Dès que les branches seront plantées, il n'y aura plus aucun arbre chanteur ici; ils seront tous rendus chez toi!

— Merci! c'est excellent! »

La fillette s'empare de tout ce qu'elle cherchait; elle possède maintenant la fontaine d'or, l'arbre chanteur et l'oiseau parleur. Elle reprend l'escalier vers le bas de la montagne. Chemin faisant, elle prend la petite bouteille de l'ermite et en asperge le voisinage de l'escalier. Ah! Seigneur! Les masses de sel se transforment en personnes. Il y en a... Il y en a une armée. Quand elle parvient au bas de l'escalier, une immense foule l'accompagne. Elle prend la route qui longe la montagne.

Bientôt, ses deux frères la rejoignent. « Ah! petite soeur, s'écrient-ils, tu as été plus adroite que nous deux! Tu as réussi à conquérir l'oiseau merveilleux. Nous deux, nous n'avons pas eu autant de constance que toi. »

Ils parviennent chez le vieil ermite, tous les trois, suivis d'une multitude de gens qui défilent à la largeur de la route en criant: « Merci, petite fille! C'est toi qui as été la plus brave, la plus intelligente de tous ceux qui ont tenté d'escalader la montagne! »

Cette foule défile pendant deux heures, à pleine route, et pourtant la route était large.

Le vieil ermite dit à la fillette: « C'est toi la plus jeune de tous ceux qui ont tenté d'aller chercher l'oiseau parleur sur la montagne, et tu es la seule à avoir réussi dans cette tâche difficile. Tu vois cette foule. Tous ces gens ont tenté de passer à travers cette épreuve mais ils ont tous perdu la vie. Tu les as tous ressuscités! Maintenant, retournez tous trois chez vous et faites ce que l'oiseau parleur vous ordonnera. Cet oiseau, placez-le dans une cage et suspendez-le dans la tour de votre château, »

Après avoir remercié le vieillard, ils reprennent la route, heureux d'avoir trouvé les merveilles qu'ils étaient allés chercher.

En passant par un petit village, ils arrêtent chez un marchand et achètent une cage pour leur oiseau parleur. Ils le déposent dans cette cage et le portent dans la tour de leur château où ils le soignent. Cet oiseau cependant n'était pas des plus réjouissants. Il ne parlait jamais, sauf quand on le questionnait.

Les frères et la soeur se retrouvent tous les trois dans leur château et y vivent heureux et dans le confort. « À présent, petite soeur, disent les frères, nous allons goûter un parfait bonheur ! Toi, tu vas rester au château pour préparer la nourriture, et nous, nous allons continuer de faire la chasse ! »

Les deux frères repartent chasser. Chacun possédait un bon cheval de selle et s'en servait pour aller visiter les pièges ou aller pêcher dans de beaux lacs poissonneux. Quand la pêche était bonne, ils allaient vendre leur surplus à la ville ou dans les campagnes éloignées. Leur château était à une bonne distance des centres habités.

Un jour, les deux frères partent à la chasse et franchissent les frontières de leur domaine sans s'en apercevoir. Soudain, ils font rencontre d'un roi accompagné d'un peloton de cinq ou six soldats. L'aîné des frères dit à l'autre : « Regarde où nous sommes rendus ! Nous avons franchi les bornes de notre domaine. Je crois que nous sommes actuellement sur le domaine d'un roi ! »

— Retournons chez nous, alors !

— Non, petit frère. Si l'on nous a vus, notre fuite pourrait indisposer le roi. Il nous faut aborder franchement le roi et lui présenter nos excuses. Il comprendra que nous manquons d'expérience et que nous ignorons les règles de la cour ! »

Ils poursuivent donc leur chevauchée et rejoignent le roi. Ils font une révérence au personnage royal et lui demandent d'excuser leur intrusion dans son domaine : ils ont franchi les bornes de leur propriété sans s'en rendre compte. « Ah ! répond le roi, oubliez cet incident ! Vous êtes excusés. D'ailleurs, vous ne m'avez causé aucun dommage ! »

— Non, nous n'avons causé aucun dommage, mais à notre insu, nous nous trouvons chez vous ! »

Les jeunes chasseurs engagent la conversation avec le roi et ses compagnons. Tout à coup, une bête sauvage passe à toute vitesse près du groupe. Le roi donne un commandement à ses soldats : « Tirez donc et abattez cette bête ! » Ordinairement, les soldats sont entraînés à tirer juste. Mais cette fois-là, le tireur manque la cible.

L'aîné des frères dit au roi : « Si vous me le permettez, Sire, j'essaierai de l'abattre, cette bête ! »

— Eh bien ! Mes soldats ont pourtant l'habitude d'être adroits. Fais comme eux, tire ! »

Le jeune homme épaula et tira. Bang ! La bête tombe sans vie. « Tu es habile, mon jeune ! Tu tires avec une précision remarquable ! »

La conversation se continue un certain temps, soudain, une autre bête sauvage passe près du groupe, et file à grande allure. Le roi dit à ses soldats: «Tâchez donc de faire attention et d'abattre cette pièce!» Ils tirent, mais ratent encore le coup. Le plus jeune des deux frères dit au roi: «Sire, permettez que je tire, moi aussi!

— Prends ta chance! Fais comme les autres!»

Le jeune tireur s'aplombe et... bang! La bête plante casse-cou et tombe inerte. «Ah! vous êtes d'excellents tireurs, mes enfants!

— Maintenant, Sire, disent les deux frères, nous ne pouvons nous attarder plus longtemps. Permettez que l'on vous quitte. Nous vous sommes reconnaissants de n'avoir pas puni notre gaucherie. Nous avons franchi les limites de votre domaine sans nous en rendre compte!

— Écoutez, mes enfants! Au lieu de retourner chez vous, venez donc dîner avec moi! J'ai, dans mon château, des choses rares qui peuvent vous intéresser. Nous pourrions nous lier d'amitié et ensuite nous entraider!»

— C'est très bien, Sire le roi, nous allons prendre le repas avec vous, ce midi, et demain matin, nous nous rencontrerons de nouveau ici, et vous viendrez à votre tour prendre le dîner avec nous, dans notre château.

— Entendu! répond le roi. Voilà un marché des mieux réussis!»

Les deux frères vont prendre le dîner au château du roi et ils y sont traités avec grande attention. Le roi a de bonnes cuisinières, et les jeunes visiteurs mangent des mets recherchés. Ce bon repas fait leur bonheur.

Au début de l'après-midi le roi leur fait visiter son château, les bocages, les jardins. «Ah! Sire, vous avez des choses beaucoup plus intéressantes que les nôtres. Nous ne sommes évidemment pas aussi riches que vous!»

Vers trois heures de l'après-midi, les deux frères se disent: «Vite, retournons chez nous! Notre petite soeur doit être inquiète à notre sujet. Nous avons l'habitude de retourner prendre le dîner avec elle, chaque midi. Comme nous n'y sommes pas allés aujourd'hui, elle doit s'inquiéter de notre sort!»

Les deux frères regagnent leur demeure et y trouvent leur soeur dans un profond désarroi. Depuis longtemps elle courait fébrilement d'une fenêtre à l'autre dans l'espoir de voir revenir les chasseurs. «Ah! dites-moi, mes petits frères, ce qui vous fait rentrer si tard!

— Ce n'est rien, petite soeur; tu t'inquiètes pour trop peu! À la chasse, nous ne pouvons pas toujours revenir à temps. Tu n'as pas besoin de tant t'inquiéter de nous!»

Et les jeunes chasseurs font à leur soeur le récit de leur aventure: ils ont rencontré le roi et sont allés dîner à sa table; et ils l'ont prié, à leur tour, de venir dîner avec eux, le lendemain midi. «Mais, mes pauvres frères, vous n'avez pas de sens commun! Vous

savez bien qu'une jeune fille comme moi qui n'a aucune expérience culinaire ne peut recevoir un roi à notre table. Qu'est-ce que je vais lui faire comme menu de qualité satisfaisante? Je n'ai aucune idée, moi, du menu ordinaire d'un roi!

— Mais maintenant, petite soeur, notre invitation est irrévocable! Tout finira bien par s'arranger!»

La fillette ne réplique pas. La nuit se passe, le lendemain matin, les deux frères vont rencontrer le roi. Ils se rendent au même endroit que la veille, prennent plaisir à causer de longs moments avec le roi, puis invitent de nouveau le roi à les suivre chez eux. Ils font bientôt route vers leur château.

Dans la matinée, la fillette se demande nerveusement ce qu'elle va servir au roi comme dîner convenable. «Je n'ai pas d'expérience dans la pâtisserie, mais j'y pense! Mon oiseau dans la tour! Je ne lui ai jamais demandé quoi que ce soit. Peut-être pourrait-il me donner un bon conseil?»

Elle grimpe à la tour et rejoint le volatile merveilleux. «Dis donc, mon oiseau, tu ne sembles pas passer des moments très heureux, tu ne me parles pas souvent.

— Eh bien! tu n'as qu'à me parler; je te répondrai!

— Voici! Le roi doit venir prendre son dîner ici, ce midi, et je ne sais pas du tout ce que je pourrais lui préparer comme repas!

— Tu as le tour de toujours t'en faire pour rien! Retourne à ta cuisine et détrempe de la farine, de l'eau et un peu de sel. Fais-en une sorte de pâte un peu comme de la pâte à gâteau. Tu sais comment on prépare du pain sucré? Une fois ta pâte prête, place-la dans le fourneau et fais-la cuire lentement pour l'empêcher de brûler. Tu vas voir comme le roi va apprécier ce mets!»

La jeune cuisinière ne croit pas beaucoup à l'efficacité de cette recette, mais elle entreprend de profiter du conseil de l'oiseau. Elle descend à la cuisine, prend un plat et commence à détremper de la pâte en se disant: «Diable! quel bon mets je ferai avec de l'eau, de la farine et du sel! Je m'imaginais que ce sera un gros succès!» Toutefois, elle prépare sa pâte comme le lui a recommandé l'oiseau. Elle verse cette pâte dans une casserole de dimension moyenne et la place dans le fourneau du poêle.

Elle attend une vingtaine de minutes, le temps que peut prendre la pâte à lever, puis elle se dit: «Il faut que je surveille mon gâteau. Je vois d'ici ce chef-d'œuvre!»

Elle ouvre le fourneau. Quelle surprise! Elle est en face d'un beau gâteau de couleur doré, surmonté de cinq petits bonshommes très jolis, semblables à celui que les chasseurs ont observé chez le roi. Mais ceux du gâteau encore au four sont bien mieux habillés que celui du roi. «Ah! s'écrit la fillette, ce démon d'oiseau m'a fait réussir un vrai beau gâteau! Je suis certaine que le roi n'a jamais vu un pareil chef-d'œuvre chez lui!»

Elle achève de faire cuire son gâteau et le place dans le réchaud. Les convives étaient à la veille d'arriver.

Bientôt les deux frères entrent au château avec le roi accompagné de quatre ou cinq soldats. Le roi naturellement ne sortait pas sans ces gardes du corps. Les deux frères présentent leur petite soeur au roi; les visiteurs s'assoient en attendant que la fillette prépare la table. «Eh bien! mes petits frères, faites placer le roi au bout de la table, ses gardes près de lui, et vous autres, prenez place ici.»

Le roi s'approche de la table. La fillette apporte son gâteau et le place devant le roi. «Mes enfants, dit le monarque, vous avez une cuisinière de grand talent. Je n'ai jamais vu un pareil mets sur ma table, chez moi!

— Nous ne savons pas comment elle s'y est prise pour réussir cette pièce. Elle est encore jeune, vous voyez; elle n'a jamais étudié l'art culinaire, mais ce gâteau est un succès!

Sire, continuent les jeunes chasseurs, vous avez vos domestiques près de vous, faites-vous servir par eux. Ils sont plus habiles que nous en ce domaine.

— Ah! répliquent les gardes, nous, nous ne touchons pas à ce mets; débitez-le vous-mêmes!

— Eh bien, si personne ne veut séparer ce gâteau, il sera impossible de le manger! » dit l'ainé. Ce dernier prend un couteau et une fourchette, détache du gâteau les petits soldats et les distribue aux invités. On commence à manger et chacun loue la qualité de ce mets. Le roi ne tarit pas d'éloges à propos de ce chef-d'œuvre et des autres plats du repas.

Le dîner terminé, les hommes se retirent au salon, pendant que la fillette dessert la table, range la vaisselle et remet tout en ordre. On cause pendant de longs instants. «Maintenant, dit le roi à ses soldats, nous allons regagner notre château!

— Excusez-moi, Sire mon roi, dit l'un des jeunes chasseurs; nous aussi, nous voulons vous faire visiter notre propriété.

— Très bien! je vous suis! »

Ils s'en vont au jardin. Le vent était passablement fort. Le roi entend chanter. «D'où proviennent ces agréables chants? demande le roi.

— Sire, ce sont les arbres de notre jardin qui chantent. Approchons-nous pour mieux entendre! »

Plus ils s'approchent du jardin, plus la force du chant augmente. «Mais, commente le roi, vous me disiez que vous n'aviez rien d'extraordinaire, chez vous. Je n'ai rien de semblable, chez moi!

— Et nous possédons encore d'autres choses de grande valeur! »

Ils amènent le roi au milieu du jardin, près de la fontaine d'or. «Voici un autre point d'attraction, Sire mon roi!

— Mais, mes petits entants, vous êtes plus riches que moi! Une fontaine de cette grandeur, une pareille quantité d'or! Vous rendez-vous compte de la valeur de cette fontaine?

— Maintenant, Sire, nous possédons une autre curiosité, mais pour la voir, il faut monter dans la tour du château!»

Les jeunes chasseurs accompagnent le roi et ses gardes dans la tour du château. «Sire, vous allez faire la connaissance de l'oiseau parleur!

— Un oiseau qui parle? Eh bien! faites-le donc parler, mes petits enfants!

— Sire, répondent les jeunes chasseurs, commencez à lui parler et il va soutenir la conversation!»

L'oiseau voit entrer le roi. Il a une drôle de réactions; il se redresse, se secoue les ailes, s'étend tout de son long sur le parquet, puis se dresse sur ses pattes. C'est une sorte de mise en garde; les enfants ne l'ont jamais vu faire une telle démonstration.

— Eh bien! mon oiseau, commence le roi, as-tu quelque chose à me demander?

— J'en aurais, sans doute, Sire le roi!

— De quoi s'agit-il? demande le roi.

— Eh bien! repart l'oiseau, je vais te poser une question qui ne t'a jamais été demandée. Tu t'es marié, toi, un jour, n'est-ce pas?

— Certainement! Je me suis marié.

— As-tu eu des enfants?

— Oui, j'en ai eu trois!

— Et que leur est-il arrivé?

— Je n'en ai pas gardé un seul. Ma femme les a dévorés! Les deux premiers étaient des garçons, et une fille, la troisième. J'ai puni ma femme en la renfermant dans mes prisons souterraines.

— Ah! Tu as vraiment cru que ta femme avait dévoré ses enfants? C'est une impossibilité! Une femme ne peut dévorer ses enfants! Ta crédulité est une grossière erreur!

— Comment se fait-il, poursuit le roi, que mes enfants ont disparu, laissant un berceau tout tacheté de sang, leur mère également maculée de sang?

— Toi, tu ne sais pas comment les événements se sont passés, mais moi, je le sais! Tes enfants sont encore vivants. Et si tu les voyais, les reconnaîtrais-tu?

— Non, je ne les ai jamais vus! Je les ai à peine vus lors de leur naissance, et c'est tout!

— Eh bien! avant de connaître tes enfants, envoie immédiatement chercher ta femme qui souffre dans tes prisons souterraines, et ensuite je te dirai où sont tes enfants!

— Mes enfants seraient donc vivants?

— Oui, tes enfants sont vivants, et je te raconterai plus tard comment ils sont disparus de ton château!»

C'est une tâche délicate que d'aller chercher sa femme au fond des prisons! Il y a si longtemps qu'elle y est détenue! Sa plus jeune fille a seize ans, donc il y a seize ans que la reine est prisonnière et elle n'a pas toujours été traitée avec tous les ménagements dus à une reine. « Envoie immédiatement, dit l'oiseau, envoie des soldats chargés de commander à des servantes de l'habiller, de la transporter avec respect, de l'aider à monter dans le carrosse sans l'obliger à marcher ou à faire le moindre effort. Qu'on la transporte à la porte de ce château et ensuite que les gardes la portent ici dans leurs bras! »

On obéit aux ordres de l'oiseau merveilleux. Des soldats du roi retournent au château royal, ordonnent à un valet d'atteler à l'instant deux chevaux sur un carrosse. Ils avertissent des servantes d'aller chercher la reine en prison et de la ramener coûte que coûte.

Les servantes s'affairent à préparer la prisonnière. Cette dernière offre une certaine résistance par crainte d'une sentence plus sévère. Elle se sentait tout à fait innocente.

Les servantes réussissent à la transporter au château royal où on la lave et on l'habille élégamment. Ensuite, des soldats déposent la femme du roi dans le carrosse et filent vers le château des jeunes chasseurs. La reine ne peut deviner le pourquoi de tout ce branle-bas.

Une fois rendus à destination, les soldats prennent la reine dans leurs bras et la conduisent en procession, jusqu'à la tour du château des jeunes chasseurs. Bientôt, il ne reste autour de la reine que le roi, deux gardes, les deux garçons et la fillette. « Ah! recommence l'oiseau parleur, elle a changé ta femme! Elle n'est plus aussi jolie qu'autrefois

— Non, répond le roi; il y a bien seize ans qu'elle vit dans les prisons souterraines.

— Et tes enfants, continue l'oiseau, quels noms portaient-ils?

— Tel nom, tel nom...

— Quel âge ont-ils?

— Le plus vieux, répond le roi, aurait dix-huit ans, le second, dix-sept, et la fille aurait seize ans!

— Eh bien! Tu les as retrouvés tous les trois, tes enfants! Ils sont près de toi! Voici l'aîné, le second, et ta fille! C'est elle, et elle seule, qui a réussi à venir me chercher

sur la montagne. Aujourd'hui, je te dis ce qui fait ton bonheur, mais je vais aussi te dire ce qui a fait ton malheur.

C'est bel et bien ton orgueil qui a causé tes déboires ! Tu ne sais peut-être pas où ont été élevés tes enfants ? C'est le meunier de tel endroit qui en a eu soin. Ce sont tes deux soeurs qui les ont dirigés chez le meunier, sans le savoir. Tu as tellement harassé tes soeurs en leur disant et redisant que tu avais la plus belle épouse de l'univers ! Tu leur a aussi reproché d'être comme ci ou comme ça ; si bien que tu les as tournées contre toi et qu'elles se sont vengées en t'enlevant, l'un après l'autre, tes trois enfants qu'elles ont placés dans de petits coffres, à un an d'intervalle, et les ont lancés dans la rivière qui alimente le moulin du meunier. Voilà les faits ! Si ta femme a vécu longtemps dans tes prisons, c'est ta faute. Tu étais trop orgueilleux de la beauté de ta femme. Maintenant, tu vas être plus modéré !

— Mes enfants, dit le roi, puisque la situation a été mise au clair, vous allez tous me suivre chez moi, au château royal !

— Et que ferons-nous de nos arbres chanteurs, demandent les enfants ?

— Eh bien, vos arbres, répond l'oiseau, vous les transporterez dans le jardin de votre père et de votre mère. Vous procéderez comme la fillette l'a fait pour les transplanter dans votre jardin.

— Alors, ce sera assez facile !

Les trois adolescents ont cassé des branches d'un arbre chanteur, ils ont rempli une bouteille d'or liquide de leur fontaine, ils ont rapaillé leurs souvenirs les plus précieux et ont gagné le château du roi, leur père.

Même installée dans le château du roi, la reine n'avait pas une santé très florissante. Mais, grâce aux attentions du roi, aux bons soins des servantes et à l'intervention des médecins, la reine fit preuve, de jour en jour, d'une plus grande vigueur. Sa beauté d'autrefois réapparut, son poids et son apparence s'améliorèrent rapidement.

Le bonheur entra dans le château royal pour toujours. Les trois adolescents étaient tout heureux de vivre avec leur père et leur mère, heureux de mieux fraterniser au sein de la famille.

Ils passèrent le reste de leur vie dans le même château. Quant au roi, il décéda un peu plus tôt que la reine sans lui laisser d'autres jeunes enfants.

Et moi, ils m'ont envoyé ici pour vous raconter cette histoire...

L'ARBRE CHANTEUR, L'OISEAU PARLEUR

Récit raconté le 28 juillet 1955, à Cap-Chat, Gaspésie, par Joseph Tremblay (77 ans) qui l'avait appris, vers l'âge de 30 ans, dans les chantiers du Témiscouata, Québec.

Enregistrement n° 786. Conte-Type 709 I (jalousie de la mère), IIb (voleurs), IIIa (chapeau), c (pommes et jupon), IVa, b, V, glissement au conte 707 I altéré, IIb, c, influencé par 710 (la mange-enfant), 707 IIIa, b, c, d, IVa, b, c.

Enn' fois, c'est bon d' vous dire, c'ète' in homme et eunn' femme et p'i' i' avaient seul'ment qu'enn' p'tit' fille. Ça fait que c'tte femme-là, 'a été' orgueilleux' de sa beauté; alle été' assez bell' qu' 'a carculé't' qu'i' 'n n'avait jamais d'aut'e aussi bell' comme elle.

Mé', sa p'tit' fill' qui grandissé't, p'is la mârchain' de sa p'tit' fill' c'était enn' fée, câ... Non! La mârchain' d' la mère, c'tè' enn' fée, câ! Vous savez de quoi c' que c'est qu'enn' fée, hein! Ça sé't tout' p'is ça cont' toute!

Te'hours, la p'tit' fille à grandi. Quant' c'est v'nu l' temps d' la mettre à l'école, b'en, i's l'on [ont] envoyée aux études, mé' rendue à di' douze ans, la p'tit' fill' promet-tait d' v'nir bell' terriblement. Ça fait, qu'in bon jour... la mère, à tou' 'és matins, 'a été't dans son miroèr quand 'a faisait sa toélette: «Beau miroèr, joli miroèr, c'est moé qu'est la plus bell' du monde!» Sa fée, 'a gu'i apparaissé't, mé': «Ma fillol' [fil-leule], c'est toé qu'es la plus bell' du monde, mé', si ça continue, ta fill' vâ v'nir aussi bell' comm' toé, p't-êt' b'en plus belle!

— B'en, 'a dit, ma mârchain', 'a dit, si ma p'tit' fille, 'a dit, vient p'us bell' que moé, 'a dit, vâ folloèr trouvé' in moyen pour la fair' détruire! 'A dit, j' veux rester la plus bell' du monde!»

To'hours, ça fil' de minme encor' que'qu's jours. T' sé's b'en, l'enfant vâ te'hour' à l'école, et p'i' 'a grandit; mé', d'enn' journée à l'aut'e, i's s'aparcoèv'nt que l'enfant vient bell' terriblement. C' fait qu'in bon matin, la mère été' encôr' dans l' miroèr: «Beau miroèr, joli miroèr, c'est moé qu'est la plus bell' du monde!

1. *Calculer*: Penser, estimer.

— 'A [la fée] dit, oui, ma fillol', c'est encôr toé, mé', ta p'tit' fill' vâ v'nir plus bell' que toé, 'a dit, pâs mal plus bell' que toé!

— B'en, 'a dit, si ma p'tit' fill' vient plus bell' que moé, 'a dit, faut travailler pour la fair' détruire. Faut qu' vous m'enseignié in moyen, 'a dit, pour la fair' détruire!

— B'en, 'a dit, m'âs t'en enseigné in, in moyen! 'A dit, lâ, 'a dit, v'lâ la vacance; 'a dit, tu d'mand'râ à ton mari pour mett' ta p'tit' fille au couvent. Ça fait qu' pour la mettre au couvent, b'en, i' vâ gu'i ach'ter du linge, vous allez gu'i ach'ter du linge, vous allez la préparer. Mecqu' la vacanc' seill' [soit] pâssée, tu gu'iras la m'né² au couvent; tu f'râ att'lé in jual par ton mari su' enn' slaï [slice].³ Et p'is, i' dit, en t'en allant, du long du ch'min, tu f'râ attention. Mecqu' tu vienn's dan enn' baisseur,⁴ tu vas voèr in câdr' de fontaine, lés ancienn's fontain's câdrée en bois, lâ; 'a dit, tu r'gârd'ras dans c'tte fontain'-lâ, tu débarqu'ras p'is tu r'gârd'râs dans c'tte fontain'-lâ. Tu voèras r'guien, mé', tu f'râ accroère à ta p'tit' fill' que tu voés d' quoi d' beau, dans c'tte fontain'-lâ, qu' c'est beau terrib'e. Tu sé's, ta p'tit' fille, 'a vâ s' fié à toé, 'a vâ descend'e, p'is lâ, b'en, 'a vâ r'gârd'èr; tu dirâs... « Moé, 'a vâ dire, j' voés r'guien! » Tu gu'i diras: « Pench'-toé pluss'... pluss' tu vâs t' pencher, pluss' tu vâs voèr de quoi! » Mecqu'a soeill' b'en penchée, b'en, tu gu'i denn'râ enn' poussée, p'i' 'a descendrà in d'dans, p'is tu 'a r'voèras plus!»

C' qui fut dit, fut faite! Quant' la vacanc' prend fin, la femm' parl' de câ à son mari; 'a dit, on vâ mett' not' p'tit' fille au couvent, 'a dit, c't automne, hein, 'a dit, mon mari!

— I' dit, fais comm' tu voudras! Moé, payé' au couvent, payé' alguieurs [ailleurs], i' dit, on n'a r'guien que c'tte enfant-lâ. On ést aussi b'en d' la fère él'ver comm' faut!»

Te'jours qu'i' gu'i ajète l' butin⁵, p'is la mér' la prépar' durant la vacance; après la vacance, b'en, lâ, 'a dit: « Mon mari, tu vâ att'lé in jual, su' 'a slague, lâ, p'i', 'a dit, m'â' aller m'ner ma p'tit' fille au couvent.

— C'est b'en!

Ça s' trouvè in peu loin... in peu éloigné. En s'en allant, comm' sa mârtrain' gu'i avait dit, quand 'a vient dan enn' baisseur, 'a voét câ c' câdr' de fontain'-lâ; 'a dit: « Ça doé' èt' câ! » 'A débarqu', p'i' 'a s'mè' su' l' câdr' d' la fontaine, p'i' 'a s' mè' à r'gârd'èr... 'A dit: « Viens don voèr, ma p'tit' fille! 'A dit, j' voés d' quoi d'assez beau, écitte, moé! Si tu voyais câ, 'a dit, comm' c'est beau!»

Te'jours, la p'tit' fill' débarque, p'i' 'a s' mè' à r'gârd'èr... 'A dit: « J' voés r'guien, 'a dit, m'man!

2. *Mener*: Conduire, accompagner.

3. *Slice* (angl.): Voiture à quatre roues dont la plate-forme de bois flexible sert de ressorts.

4. *Baisseur*: Baissière, dépression de terrain.

5. *Butin*: Vêtements, trousseau, lingerie.

— 'A dit, pench'-toé plusse! Plus qu'on s' penche, 'a dit, plus qu' c'est beau!»

Quand 'a voét qu''a ést b'en penchée, 'a gu'i sapre⁶ enn' poussée: la p'tit' fill' descen en bâs! Mé', ô' â dit que c' trou-lâ, c'était boisé en bois, p'is dés éclisses, dés barreau' après câ, lâ. 'A â descendu, déchiré sa robe in peu, mé' alle arriv' dans l' fond d'boute [debout]. 'A avait pas d' mal!

Lâ, b'en, 'a r'gârde en l'air: 'a voét r'guien qu'in p'tit trou rond qu'est grand d' minme. «Dis-moé don, 'a dit, quoi c' que m'â' fêre?» Lâ, 'a s' lament' p'i' 'a asseille à po'gné' 'és barreaux pour asseyé' à monter; alle a pas trop d' mal... Mé', tout en charchant d' minm', dans l' fond, 'a trouve enn' po'gnée d'porte. 'A rouv' la porte: all' la pousse... 'A ést en plein saleil! «Dis-moé don, 'a dit, comment ça s' fait que c' trou-lâ ést si creux qu' câ? P'is qu'en rouvrant c'tte port'-lâ, 'a dit, que j' su's t-en plein saleil?» 'A s' mè à r'gardé' en avant d'elle, 'a voé' in beau p'tit bôcag', p'i' i' y â d' quoi qui r'lui' au travers de câ, qués'ment comm' si ça avè' été in p'tit château qu'i' y avait lâ.

Alle avance, p'i' 'a fait l' tour; 'a voét qu'i' y â in homm' dans l' jardin au travers dés... i' y avait dés arb's dans l' jardin, lâ. 'A fait l'tour grand, jusqu'au bord d' la mer. C' château était bâti au bord d' la mer, assez qu' quant' la mer montait b'en haut, l'eau faisait l' tour du château. P'is, 'a fait l' tour du long d' la mer, p'i' a fait l' tour, p'i' 'a aparcoét qu' c'est in beau château. 'A rent' dans l' château. Après qu''a ést rentrée dans l' château, 'a r'gâr' dehors, 'a voét l'homm' qu'est lâ, qui grouill' pas, qui travaill' dans l' jardin: i' ést en train d' sarcler. 'A rent' lâ, i' ést à peu près neuf heure' et d'mie, j' compt'⁷ b'en.

Lâ, 'a voét qu'i's sont vingt: i' y â vingt couverts su' 'a tab'e. 'A dit, i's sont vingt z-homme', éci'tt'! Câ, c'étaient vingt voleurs. I' y avait l' boss⁸ avec 'és aut's, p'i' 'és aut's travaillé't pour égrandir le parterr', c'est-à-dir' comme on dirait, d' l'abatis, et p'i' i' y en avait to'jour in qui restè' à la maison pour faire à manger, comm' de raison.

To'jours... que celui-lâ qu'est dans l' jardin, lui, i' avait coutum' qu'i' s'en v'né't ver' onze heur's pour préparer son dîner. La p'tit' fille ést dans l' château, ell', p'is qui prépare l' meilleur dîner qu'i' ont jamè' eu encôre. Mé', 'a ouatch' [watch]⁹ le gârs dans l' jardin. Quand 'a voét que l' gârs ést pour s'en v'nir, qu''a l' voét partir, 'a s' cache assez b'en qu'i's sont pas capab's d' la trouver.

Lâ, lui, i' trouv' câ assez b'en curgieux, quand i' arriv', p'is que l' manger boucane,¹⁰ la viande, l' thé, tout' câ ést chaud su' 'a tab'e. «Dis-moé don qui c' qu'est v'nu, dans not' château, préparé' in dîner semblab'e à câ?»

6. *Saprer*: Autre forme de *SACRER*. Là, donner une poussée.

7. *Compter*: Penser, estimer, croire.

8. *Boss* (angl.): Contremaître, gérant, chef.

9. *Watch* [to] (angl.): Surveiller, guetter.

10. *Boucaner*: Fumer, laisser échapper de la fumée.

To'jours, là, i' avait coutum' qu'i' criguait r'guien qu'à médi à sés homm's. Mé', là, i' crie avant, à onze heure' et d'mie. (E) l' boss trouv' ça curguieux, i' dit: « Qu'est-c' qu'i' â, lui? I' dit, i' ést d' bonne heure à médi! B'en, to'hours, i' dit, i' y â que'qu'chose, i' dit, descendons? »

I's descende', i' arriv'nt, la tab'e ést prê', tout ést chaud su' 'a tab'e. I' ont dit: « Quoi c' que t'âs, nous criguiet si d' bonne heure? »

— B'en, i' dit, quoi c' que j'ai? I' dit, je l' sé's pas! Voyez-vous quoi c' que gu'y â su' 'a tab', là, tout l'manger qu'est chaud? I' dit, je l' sé's pâs qui c' qu'il l'â mis l'â! J'ai été deux heur's dans l' jardin, p'is quante j' su's r'venu pour préparer l' dîner, tout était comm' c'est là su' 'a tab'e!

— P'is, t' âs r'guien vu r'guien en tout'? » I' ont charché partout, p'i' i' ont r'guien trouvé.

(E) l' boss dés voleurs, l' chef dés voleurs, i' dit: « Demain, i' dit, on en mettrâ in aut', pour voèr, i' dit, pour asseillé' à voèr quoi c' c'est çâ! »

To'hou's, comm' de faite! Dans l'apros-médi, ça s'en vâ dans l' boâs, mé', 'a reste à sa place; ça vâ jusqu'au lend'main.

L' lend'main, c'en ést in aut' qui rest', p'is quant' ça vient vers neuf heure' et d'mie, bon... b'en... i' dit: « À l'heur' qu'i' ést là, i' dit, alle a'râ pas l' temps d' préparer l' dîner, i' dit, m'â' aller travailler dans l' jardin in n-escousse!¹¹ » I' vâ travaillé' in n-escouss' dans l' jardin, mé', dés qu'i' ést parti, alle ést dans l' château, p'i' 'a prépare à diné' encôr' p'i' 'a l' ouatch'.

Ver' onze heure', i' s'en vien encôrè; i' arriv', la tab'e ètè' encor prê' comme alle était la veuille: i' y avait r'guien d' p'us beau à voèr! P'is c'était bon. Lés voleurs mangeaient, p'i' i's disaient: « Qu' c'est don d' quôé d' bon à manger, p'is c'est don b'en fait! »

To'hours, ça ress' de minm', là; à onze heure' et d'mie, i' crie encôrè à sés homm's. Sés homm's descendent, i's s'en vienne' encôrè; i' ont dit: « I' y â encôr' que'qu' chos' qui s' pâsse. »

Lâ, i' arrivent; l' cheuf dés voleurs dit, i' dit: « Quoi c' que t' âs? »

I' dit, c'est encôr' pareil comme hier! I' dit, v' voyez la tab'e; i' dit, j'ai été in n-heure et d'mie dans l' jardin, p'is quant' j'ai arrivé tout était fait' de minme!

— B'en, i' dit, c'est pareil 'm l' guiâb'e! Demain, i' dit, c'est moé qui vâs rester! »

Comm' de faite! Le lend'main matin, c'est l' cheuf dés voleurs qui ress'. Mé', lui, au l'guieu [lieu] d' fère à manger p'is d'allé' au jardin, i' s' cache, i' s' fourr' dan enn' place pour pouvoèr la voèr. Mé', quant' ça vient vers neuf heure' et d'mie, 'a voét

11. *Secousse*: Laps de temps, espace de temps.

r'guien, 'a dit, i's sont tou' partis! 'A sort p'i' 'a s' mè' à bardasser¹², i' la r'gârde, p'i' ah! i' dit: «La bell' p'tit fille! Qu''a ést-i' belle! P'is qu''a ést-tu smatt'¹³!» 'A vâ, 'a gliss' su' l' plancher, su' 'a tab'e, p'is partout su' son poêle. P'is quant' ça vient que l' mangé' ést prêt p'is qu''a vâ pour s' sauver, i' ést rendu: «Heill'! i' dit, arrett', ma p'tit' fille!» 'A fè' in saut. «Ah! i' dit, t' as pâs besoin d' fêr' de saut, i' dit, aie pas pêur! I' dit, tu fais trop b'en à manger, tu vâ êt' b'en a'ec n'us aute' écitt. O' ést enn' gagn' [gang]¹⁴, mé', i' dit, pâ' in vâ t' fair' de mal! Toé, i' dit, lâ, tu vâs t' cacher avant qu' lés homme' arriv'nt! M'â' 'és app'ler, p'is, i' dit, tu voés, moé, i' dit, c'ést moé qu'ést l' cheuf dés voleurs. M'â' mett' deux révolveurs [revolvers]¹⁵ su' 'a tab', p'is vâ folloèr qu'i's fêz'nt tout' sarment que parsonn' d' 'és aut's te fêz' mal ni t'insulte! Parc' que l' premier qui vâ t'insulter ou qui vâ t' fair' mal, i' dit, on vâ gu'i flambé' 'a tête!»

Comm' de faite! 'A était cachée, p'is, lâ, b'en, lui, i' crie aux aut's; lés aut's s'en vienn'nt, p'i' i' dit: «J'ai trouvé, i' dit, quoi c' qui fè' à manger!

— Quoi c' que c'ést? I' dit, dis-nous-lé!

— I' dit, m'âs vous l' dir' b'e'tôt. I' dit, arrêté' in peu!» I' prend deux révolveurs. «Quiens! i' dit, j' mets çà su'a tab'e. I' dit, c'st enn' p'tit' fill' que j'ai trouvée! C'ést la beauté, c'ést in saleil! Mé', i' dit, avant qu' vous la voyiez, faut qu' vous fait's sarment su' deux révolveur', icitt', que parsonn' de vous aut'es l' l'insult' ni qu'i' gu'i fêz' mal.

— Ah! i' ont dit, i' y â pas d' danger!»

Lâ, i's font dés sarments, tu comprends b'en... To'hours, i' vâ charcher sa p'tit' fille... Ah! b'en... écout' si i's sont charmés d' leu' p'tit' fille! I' ont dit: «Ma p'tit' fille, tu vâ êt' b'en, écitt'!» Bon...! ça b'en!

On vâ dir', lâ, qu'à tou' 'és jours, l'â, qu'i's s'en vont, i's s'en vont dans l' boâs, lâ, travailler, p'i' 'a ress' à 'a maison, au château. Mé', 'a s'ést pas prom'née encôre elle. 'A s' prom'né't, t' sé's b'en, alentour, l' bord d' la mer, p'i' alle allait r'virer jusqu'à la port' dé i où c' qu'alle avait sorti. P'is la porte avait resté ouvarte.

Lâ, sa mér', lâ, qui veut savoèr si sa fillole [fille] ést mort', lâ, ou b'en don si 'a ést en vie, in bon matin, 'a ést encôre à son miroèr: «Beau miroèr, joli miroèr, dis-moé qui ést la p'us bell' du monde?

— Sa mâraine, ah! 'a dit, ma fillol', ta p'tit' fill' qu'ést dans l' château dés voleurs, 'a dit, 'a ést dix fois p'us bell' que toé! Alle ést assez b'en habillée, 'a ést portée su' 'a main, p'i' ils l'eum'nt, p'i' ils l'eum'nt qu'i' en sont fous!

— Comment, 'a dit, 'a ést pas morte?

12. *Bardasser*: Voir au ménage, à la maison.

13. *Smart* (angl.): Agile, habile, adroit.

14. *Gang* (angl.): Groupe, grand nombre.

15. *Revolver*: Pistolet.

— 'A dit, non!

— Faut qu' vous m'enseigné' in moyen pour la fair' détruire', ma mâraine!

— B'en, 'a dit, quiens! 'A dit, j' m'a' vâs t' deuné' 'a dit, in chapeau. Vâ au trou, lâ, où c' qu' 'a été't, p'is tu vâs criguié'. 'A s' promèn' dans l' parterr', lâ; 'a vâ t'attend' [entendre] criguié', p'i' 'a vâ v'nir, p'is tu gu'i envoêrâs c' chapeau-lâ, p'is tu gu'i diras qu''a mett' câ, qu''a 'n n-â jamé' eu d' minm', dans l' château dés voleurs depu's qu''a ést lâ! En mettant câ, 'a vâ s' trouver emmorphôsée¹⁶, p'i' i's pourront pas trouver quoi c' qu'alle â; p'is lâ, b'en, i's vont l'enterrer: i's vont la crêr' morte!»

Comm' de faite! 'A prend l' chapeau qu' sa mâraine gu'i denn', p'i', enn, bonn' journée, 'a s'en vâ, vers neuf heure' et d'mie dix heur's, du temps qu' la p'tit' fill' s' prom'né't; alle ést au trou, lâ, su' l' trou, lâ, p'i' 'a crie, p'i' 'a crie... To'hours, la p'tit' fill' l'attend [entend] criguié', 'a gu'y vâ: 'a s'é't pas qui c' que c'ést!

P'i' 'a dit: «Ma p'tit' fille, 'a dit, j' t'envoëlle in chapeau. 'A dit, mets-lé! 'A dit, c'est l' p'us beau chapeau qu' t' as jamais mis su' la tête encôre!» L' chapeau arrive en bas. Ah! i' ést beau! Écoutez qu' c'ést in beau chapeau in peu râre!

Te'hours, 'a s'en vien à son château. 'A met son chapeau dans sa chamb', p'is, après câ, 'a s' mène à bardasser pour son dîner. Avant d' criguié' à sés homm's, son dîné' ést prêt, tout ést chaud, prê' à mett' su' 'a tab'e. 'A s'en vâ dans sa chamb'e, 'a fait sa toélette; 'a dit, si j'assaierais câ, c' chapeau-lâ, 'a dit, câ m' f'rait pas grand grand tort? 'A prend l' chapeau p'i' 'a l'asseille. Après qu'all' l'â mis, 'a tombe emmorphôsée. Bon...!

Lâ, médi arrive; lés voleur' attende' r'guien criguié'; ça pâss' l'heure, i' ont dit, i' y â que'qu' chose au château! Allons-y! I's part'nt, i' arriv'nt: l' mangé' ést chaud su' l' poêle, i' y â r'guien su' 'a tab'e encôre. I's vont voèr partout, i's vont voèr dans sa chamb'e: 'a ést emmorphôsée! Po'gn' la p'tit' fill', p'is brâss' su' in sens, p'is brâss' su' l'aut'! P'i' à forc' d' la brâssé' i's gu'i font partir son chapeau, hein! 'A r'vient tell' qu'alle é'tait. I' ont dit: «Quoi c' que c'ést câ que c' chapeau-lâ?

— B'en, 'a dit, c'st in chapeau qu' j'ai eu par cadeau aujo'rd'hui, p'is, 'a dit, je l' l'ai mis su' ma têt', p'is, en l' mettant, j' me su's trouvé emmorphôsée!

L' cheuf dés voleurs dit: dés cadeaux d' minme, i' dit, ma p'tit' fille, i' dit, r'fus'-les pas! Mé', i' dit, avant d'és mett'e, i' dit, mont'-moé-les; j' te dirai si i's sont bons ou si i's sont pas bons!»

Ça vâ à la deuxieum' journée. La deuxieum' journée, sa mère é'te' encôr' dans l' miroèr: «Beau miroèr, joli miroèr, dis-moé qui ést la p'us bell' du monde?

— Sa mâraine dit, ma fillole, [ta fille] 'a dit, qu'ést dans l' château dés voleurs, 'a dit, 'a ést quinz' fois p'us bell' que toé!

16. *Emmorphosé* [amorphosé]. Métamorphosé.

— Comment? 'A ést pas morte encôre?

— Ah! non. 'A dit, alle â mis son chapeau, 'a ést tombée emmorphôsée, p'i' ils l'ont brâssée, p'i' i's l'on escouée, p'is son chapeau a tombé, p'i' alle ést r'venue!

— B'en, 'a dit, vous allez m' deunnen que'qu' chose, 'a dit, à c' cou' [coup] écitt', pour qu' 'a n'en r'vienn' pas!»

Te'jours, comm' de faite! 'A gu'i deunn' deux pomm's, lés deux p'us bell's pomm's, j' cré's b'en, qui font plésir à voèr p'is qui sont bonne' à vou' 'és vend'e. Ça fait qu' lâ, 'a gu'i deunn' deux pomm's, p'is la mère, 'a s'en vâ encôre à la minm' place, p'i' 'a crie encôre à 'a p'tit' fille; la p'tit' fill' s'en vient... 'A gu'i envœill' cés deux pomm's-lâ; 'a dit: «Mang'-les; 'a dit, lés voleur' en ont dans leu's pommiers, lâ, mé', 'a dit, i's 'n n'ont jamè' eu qui sont aussi bonn's que câ!»

Mé', la p'tit' fille emport' lés pomm's p'i' 'a lés met su' 'a tab'e. Ça gu'i diré't d'és manger, mé', 'a pens' quoi c' que l' fin voleur gu'i â dit... Te'hous... 'a toff' [tough]¹⁷, 'a toff' jusqu'au médi, p'i' 'a 'és mang' pas. Lés voleur' arriv'nt pour dîner... i's vœill'nt câ. L'voleur r'gârd' câ... «Ah! I' dit, où ça d'pârt câ?

— 'A dit, c'est encôre in cadeau qu' j'ai eu aujo'rd'hui!

— T' âs b'en fait' de pâ' 'és manger! Si tu 'és avè' eu mangé', t' arè' été emmorphôsée pour la vie! Lâ, i' dit, on n'a'rait pas pu t' 'és fère r'mett'e, p'is t' étais fénie! Tout' cadeau, i' dit, mets-lé su' 'a tab', p'is quant' je r'viendrai, moé, i' dit, j'arrang'rai câ!»

Ça vâ à la t'oâsieux' journée. La t'oâsieux' journée, la mère ètè' encôr' dans son miroèr, p'i' alle ést curguieus' de voèr si sa fille ést morte! Lâ, sa mâraine r'ssou'¹⁸ à elle. «Ma fillole, 'a dit, ta p'tit' fill' qu'ést dans l' château dés voleur' 'a ést vingt fois p'us bell' que toé!

— Comment, 'a dit, 'a a pâs mangé 'és pomm's?

— 'A dit non!

— 'A dit, faut qu' vous gu'i portez quelque chose, 'a dit, ou qu' vous deunnez que'qu' chos' pour gu'i porter, pour (e) l'emmorphôser direct'!»

To'jours, lâ, la mârain' gu'i deunne in jupon. C'est l' plus beau jupon! T' sé's b'en, on l' met d'bout', p'i' i' ress' debout'. C'est la p'us bell' soie ou satin, je l' sé's pas... En tou' 'és câs, c'est l' p'us beau morceau d' butin qui peut s' voèr su' 'a terre!

«Lâ, quiens! 'A dit, ma p'tit' fille, 'a dit, j' t'emport' c' morceau d' butin-lâ. 'A dit, mets-lé'; tu vas voèr qu' tés rob's vont b'en fère avec câ! 'A dit, ça s' quient b'en, câ, p'i' 'a dit, tu vas voèr que tu vâ' a'oèr bonn' mine avec câ!» To'hours, elle â envoyé

17. *Tough* [to] (angl.): Endurer, attendre.

18. *Ressoudre*: Arriver à l'improviste.

l'jupon. La p'tit' fille l' ramâsse. Alle arrive au château; 'a vâ mett' câ dans sa chamb'e encôr', p'i' 'a bardass' son dîner. Quant' son dîné' ést prêt, lâ, prê' à mett' su' 'a tab'e, 'a dit: «J' vâ aller fér' ma toélette»...

'A s'en va, p'i' 'a s' chang' de rob', mé', l' jupon, lâ, alle attend... 'A dit: «J' vas l'asseiller!» 'A leuv' sa rob', p'i' 'a l'emmèn' par dessour, p'is, en l'attachant, bagn'! 'A tombe encôr' lâ! Bon...!

Lâ, rendu à médi, 'a crie pas. Lés voleurs descend'nt tout's... I' arriv'nt... pas d'tit' fille! L' mangé' ést su' l' poêle, i' 'est chaud, mé', i' y en n'a pâs su' 'a tab'e! I's vont voêr dans sa chamb'e... 'a ést encôr' à terre, 'a ést emmorphôsée. Ah! i' 'a brâss'nt, p'i' i' 'a teurd'nt su' tou' 'és sens, p'i' i' 'a r'vir'nt, i' 'a r'pend'nt, p'i' i' gu'i font la respirâtion, tout câ, mé', r'guien! Ça met r'guien, c'ést comme r'guien! «B'en, i' ont dit, à c'ette heur', puisque not' 'tit' fille ést morte, on l'enterr'ra pas comm' lés aut's.»

Leu' château éstait bâti su' l' bord d' la mer. I' ont dit: «On vâ prend'e... on vâ fêre enn' boêt' [boîte], p'i' on vâ l'attacher sour les renvoi-d'eau¹⁹ du château; p'is n'us aut's, on va tout' ramâsser de quoi c' qu'on l'â, notre or et not' argent, c' qu'on l'â d' meilleur, de plus beau, p'i' on vâ sacrer not' camp²⁰: on s'râ p'us capab' d' viv'e écite; on vâ penser r'guien qu'à not' p'tit' fill', qu'on l'aurâ p'us d' bon manger. On vâ sacrer not' cam [camp] alguieurs [ailleurs]!»

Comm' de faite! C' qui fut dit fut faite! I's fon enn' boêt' p'i' ils l'amârr'nt dedans, p'i' i's la mett'nt dedans, p'i' ils l'amârre' en-d'ssour dés renvoi-d'eau. «Mecqu' la grand mer vienn' lâ, i' ont dit, mecqu' la mer monte, 'a va 'ted b'en brisé' 'és cord's, lâ; lés cord's vont s' couper, ça vâ partir à 'a mer, câ, pis ça pass'ra pas qu' c'ést n'us aut's qui l'â tuée!»

Mé', d' l'aut' côté de c' bras d' mer-lâ... on diré't qu' ça s'rait r'guien qu'in bras d' mer qués'ment comme avant d'arrivé' à Québec... c'éstait pas b'en large... I' y avè' enn' vill', l'aut' bord, p'is c'été' in roi que gu'y avait lâ, in jeune roi qu'éstait pas marguie [marié] encôr'. I' r'gârdé't souvent au château dés voleurs a'ec enn' longu'-vue, p'i' i' voyait to'hours de quoi d' nouveau, d' quoi d'étrang', dés r'liquâts qu'i' avaient tués, p'is différent's chos's.

To'hours, c'tte journée-lâ, i' r'gârde, i' voé' après l' château dés voleurs, enn' boêt' qu'ést amârrée sou' 'és renvoi-d'eau. «Ben maudit! C'ést d' valeur²¹, i' dit, qu' la mer mont' pâs, i' dit, pour brisé' 'és câb's, p'i' i' dit, ensuit' de câ j' voèrai d' quoi c' qu'y â d'dans!»

Mé', vous savez, c'ést in cont', p'is quant' lés chos's, b'en, s' sont pâs pâssées, i' faut qu'i's s' pâss'nt! Enn' bonn' nuit, v'lâ enn' tempêt' qui s' prépar', més amis:

19. *Renvoi-d'eau*: Larmier.

20. *Camp* (sacrer le): Déguerpir, quitter en vitesse.

21. *Valeur* (de): Malheureux, lamentable.

la mer mont', la mer mont' jusque s'u l' comb'²² du château. 'A brâsse assez, c'tte boêt'-là, à la mer, que l' lend'mon matin, le roi r'gârd', p'is la boête est partie. I' r'gâr' au larg', mé', i' y â trop d' mer²³ encôre: i' peut pas voèr. Mé', à mesur' qu' la mer s' calmé't, l' vent tomb' dans l'avant-midi.

Ça fait qu' b'e'tôt, i' voé' in tapon blanc. I' dit, ça doé' êt' la boête! I' dit, si 'a mer peut calmir comme i' faut, i' dit, m'a vâ's gu'y allé' 'a charcher. Comm' de faite! Quant' ça vient vers médi in n-heur', lâ, la mer ést pas mal calme, i' sort par enn' port', par la port' qu'i' avait coutum' de sortir, du bord de sa chamb', p'i' i' embarqu' dans sa chaloup', p'i' i' fil' lâ.

En arrivant lâ, i' prend c'tte boêt'-là, c'est moyenn'ment long, i' met câ dans son vaisseur, p'i' i' s'en vien à son château. I' rent' câ, sans qu' parsonne en eill' connais-sance, dans sa chamb'e. P'is lâ, faut qu'i' voeill' quoi c' qu'i' y â là-d'dans. I' rouv'e c'tte boêt'-là, i' aparçoét c'tte bell' créyatur' [créature]²⁴; il l'accot'²⁵ de minm' dans l' coin d' la chamb'e. I' dit: «Comment ça s' fait que c'tte créyatur'-là ést mort', p'is i' dit, alle ést rougeade, alle â tout's sés bell's couleurs? P'i' alle ést-i' belle in peu!» En tou' 'és câs, i' 'a trouve assez bell' qu'i' veut pas la fére enterrer: il l'accot' dans l'coin d' sa chamb, p'is lâ, p'us parsonn' sont capab's d'allé' 'oèr dans sa chamb'e! I' rent' dans sa chamb'e, i' 'a bârré²⁶; i' sort, i' 'a bârr'... Ça fil' de minm, pendan eunn' quinzain' de jours. Sa mère étè' accupée d' câ: «Dis-moé don quoi c' qu'i' â, qu'i' veut p'us qu'on lav' dans sa cham'e r'guien en tout', son lit, tout câ, i' bârr' la porte, aller-retour!»

Mé', au bout d'enn' quinzain' de jours, ce jeune roi-lâ, lui, son père avè' eu dés gross's guerr's. I' y avait v'nu enn' puissanc' de roi qu'été't v'nu édé' à son pér', p'is lâ, i' s' lamente à ce roi-lâ pour gu'y allé' en éd' [aide], qu'i' s' trouve en guerr' lui 'tou! C' fait qu' lâ, lâ, le roi deunn' command'ment à sés capitain's d'organiser tout', et p'is faut partir dan 'és huit jours. Au bout d'huit jours, lâ, i' ést prè' à partir, sés troup's sont tout's greillés [gréer]²⁷, tout à l'entour du château, p'is faut s' greyer p'is partir!

Lâ, i' s'en vient, p'i' i' deunn' lés clés d' son château à sa mère. «Tout d'in coup, i' dit, qu' je r'viens pas! Mé', i' dit, mou'an, i' dit, j' vous défends d'aller dans ma chamb'e! Câ, i' dit, j' vous l' défends!

— 'A dit, j' guirai pas dans ta chamb'!» P'is lâ, le roi pârt, p'i' i' fait sés adieu' à tout' sa cour, p'i' i' pârt.

22. *Comble*: Toit, le pignon.

23. *Mer*: Houle.

24. *Créature*: Femme ou fille.

25. *Accoter*: Appuyer contre un mur dans une position penchée.

26. *Barrer*: Fermer au moyen d'une barre. Ici, fermer à clé. *Débarrer*: enlever la barre, ouvrir une porte fermée à clé.

27. *Gréer* (ou greyer): Préparer, organiser.

Après qu'i' ést parti, la mér' dit: «Dis-moé don, 'a dit, de quoi c' qu'i' y â, 'a dit, dans c'tte chamb'-là, qu'i' veut p'us qu'on rent' là-d'dans. 'A dit, j' m'âs laisser coucher tous lés sarvants²⁸ p'is lés sarvant's, p'is toute l' mond', p'is, 'a dit, j' gu'irai voèr câ t'ut seule; parsonne en attendrà parler!»

Comm' de faite! Après qu' tout l' mond' sont couchés dans l' château, l' soér, la vieill' reine, elle, 'a pârt, p'i' 'a débârr' la port', p'i' 'a rent'e. Alle aparçoét c'tte criatur'-là, dans l' coin: «R'gârd'-moé câ, 'a dit, c' misérab'e! Pourquoi c' qu'i' gard' câ là? 'A dit, c'tte criatur'-là ést morte: alle ést d'enn' bell' couleur, 'a â été embaumée, que'qu' chos', mé', 'a dit, alle ést pas changée pâ'-en-tout'! Enn' bell' couleur! Mé', 'a dit, m'âs la fêr' disparaîtr', moé, p'is parsonn' vâ 'n n-avoèr connaissance!»

C'tte rein'-là, à tou' 'és ans, alle avait la mod' qu''a faisait du vin, du vin d' raisin, du vin d' différents fruits, j' cré's b'en, p'i' 'a mettait câ dans dés pagniers [paniers], b'en arrangé dans dés pagniers, p'i' 'a faisé' enterrer câ dans l' jardin. Ça resté' in an là. I's dis'nt qu'au bout d'in an, c'était du meilleur vin qui pouvait jamais s' boér, dans c' temps-lâ. Dans la nuit, 'a s' prépar' p'i' 'a fait deux pagniers d' vin; 'a n'en fè' in p'tit, p'i' 'a n-en fè' in grand. P'is, 'a prend c'tte fill'-là, p'i' 'a la mè' en rond dans l' pagnier, p'i' 'a rajeuv' [rachève] de remplir (e) l' milguieu avec dés bouteill's de vin qu''a avait préparées, dés cruch's, p'is là, 'a paqu' [paqueter] Câ, comme i' faut pour pas qu' parsonn' voeill' ça.

Ça été au lend'mon matin. L' lend'mon matin, après qu' toute l' bardâ²⁹ ést fait', que tout l' mond' sont l'vés, 'a vâ chercher deux de sés sarvant's, 'a dit: «J' m'endormais pas, j'été' accupée d' mon garçon qu'ést en guerr', lâ; j'ai to'hours pèur, 'a dit, qu'i' s' fèz' tuer! 'A dit, j'ai préparé deux pagniers d' vin; 'a dit, v's allé' enterrer câ dans l' jardin aujo'rd'hui. Lés trous sont creusés tout', lâ.

— I' ont dit, oui, la mère!»

Ça fait qu'lés deux fill's prenn'nt le p'tit pagnier, l' premier, p'i' i's vont l'enterrer. Après qu'i' â été enterré, i's r'vienn'nt qu'ri³⁰ l' gros pagnier. Mé', en s'en allant avecque c' gros panier-lâ, i' ont dit: «Mé', i' ést b'en pésant c' démon d' pagnier-lâ! 'A 'n n-â b'en mis là-d'dans! Un' qui di' à l'aut', si v' voulez dir' comm' moé, 'a dit, on l' dépaqu't'rait, p'i' on en prendrait chaquin enn' bouteille; on lés mettré' à pârt. L'année prochain', b'en, 'a dit, si on ést encôre écitt', on a'rait câ, cés deux bouteill's de vin-lâ.

— T' âs b'en raison!»

I's démanche' l' bord, mé' en l' démanchant, i's voeill'nt câ, c'tte criatur'-là. I' ont dit: «Quoi c' que ça veut dire, enn' criature écitte? P'i' i' ont dit: 'gâr' si alle ést belle!» 'A été' encôr' rougeaud' comme alle été't. «Çâ, i' dit, c'ést câ qu' le roi

28. *Servants* (angl.): Serviteurs.

29. *Barda* (Berda): Ménage.

30. *Quérir*: Chercher.

avait dans sa chamb', p'is la mère â été la charcher, p'i' 'a 'a fê' enterrer pou' pâs qu' parsonne en eill' connaissance!»

V' savez, b'en, lés fill's, c'est to'hours curguieux! I's r'gârd'nt la jupe; 'a était b'en habillée en démon, hein, su' 'és voleurs! Alle â enn' bell' blouse... alle â enn' bell' jup', mé', faut r'gârdér l' butin de d'ssour, p'i' i' aparçoè'n t c'tte bell' jup-lâ [jupon]. I' ont dit: «Ôtons-y don câ, c'te jupon-lâ! Lés beaux mouchoèrs qu'on a'rét [aurait] là-d'dans! P'is dés beaux morceaux...! La rein' s'en aparcevra pas! On vâ l' paqu' ter comme i' faut...»

Lâ, r'guien d' p'us pressé, i's détache' l' jupon. En détachant l' jupon, la jeun' fille s' leuve. «Mé, comment, i' ont dit, vous êt's pas morte?»

— 'A dit, non, j' su's pas morte! 'A dit, c'est seul'ment c' jupon-lâ, 'a dit, qui m'a emmorphosée. C'st enn' fée...ça vient d'enn' fée. 'A dit, vous aute', 'a dit, prenez câ p'is j'tez câ dans l' poêl', parc' qu' 'a dit, vous allez fair' comm' moé!

— Ah! b'en, i' ont dit, à c'tte heure...»

I' ont pris l' pagnier p'i' i's l'on enterré. I' ont dit: «Attendez-nous!» I' ont parti a'ec la fill' chaquin leu' bord, p'i' i's l'on emm'née à 'a reine.

I' ont dit: «B'en, bell' rein', la fill' qu' vous nous avez envoyé enterrer, 'a ést pas morte. I' ont dit, r'gârdéz! C'est elle!» Ah! démon, qu' la rein' la trouv' belle! «B'en, a' dit, puisque mon garçon eumait tan 'a l'avoèr, 'a dit, dans son château, dans sa chamb'e, 'a dit, on vâ la garder, p'i' 'a dit, mecqu'i' r'vienn', b'en, on voèra, i' [a] dit, lui, décid'ra quoi c' qu'i' veu' en fère.»

Ça fil' de minme, on vâ dire enn' bonne escousse. Bon, b'en, b'e'tôt, v'lâ la mér' qui r'çoé' enn' novell' que son garçon s'en vient: «I' â gagné enn' victoèr a'ec lés aut's troupes, p'i' i' s'en vient: i' vâ arriver; enn' tell journée, i' s'râ rendu lâ!»

C' fait comm' de faite! À la journée, lâ, on prépar' la fille, on l'habille en princess', p'is, lâ, on l'assit dan in beau fauteuil, dans la chamb' du roi. Et p'is, lâ, on gu'i deunne in beau livr', p'i' 'a â l' liv'e à 'a main. «Mé', mecqu'i' arriv', qu'i' vienn' pour rentrer, b'en, lâ, 'a dit, i' vâ la trouver bell', lâ, par 'zemp'! 'A ést en vie!»

Comm' de faite! Le roi arriv' vers t'oâs heur's, d' l'apros-médi; r'guien d' p'us pressé, i' saute en bas d' son jual: «Mou'man, i' dit, lés clés d' ma chamb'e!

— Sa mér' dit, quiens, lés v'lâ!» Lâ, i' s'en vâ, p'i' i' rouvr' la porte. Mé', en rouvrant la porte, i' aparcoét c'tte criatur'-là qui ést dan in beau fauteuil, a'ec in liv'e à 'a main p'i' 'a sourit. P'i' alle ést bell', mecieu'! qu'alle ést belle! Il l' sé't pas; ça l' surpren' assez qu'i' n'en racule. «Comment, i' dit, vous êt's pas morte, vous, la d'moéselle?

— Ah! 'a dit, non! J'ai jamè' été morte; 'a dit, j'ai été emmorphôsée par in morceau d' butin, mé', 'a dit, i' m'on ôté l' morceau d' butin, p'i' 'a dit, j' su's démorphôsée³¹.

— Ah! b'en, i' dit, j' su's b'en content, i' dit, à c'tte heure, j' su's b'en content; j' vas téjours vous gardé' enn' p'tite escousse à mon château!

— Ah! 'a dit, j' peux b'en m'engagé écitt' pour vous. 'A dit, moé, j' su's t'accoutumée d' travailler dan 'a cuisin', dans tout'.

— Ah! i' dit, vous travaill'ez pas fort! »

To'hours... ça fil' de minm'. Mé', lâ, le roi s' pren en amour avec la bell' fill', p'is pas b'soin d' dir' qu' ça prend pas grand temps. La fill', b'en, 'a r'fus' pas le roi, v' comprenez b'en; ell' qu'avait tan eu d' misér' p'is qu'était si pauv'e. 'A r'vien au roi... te'hours b'en qu'on vâ dir' qu'i's s' marigu'nt. La noce s' célèb'e, p'is c'est dés bell's noc's...

Ce roi-lâ, lui, i' avait deuss's de sés soeurs qu'étaient marguïées, p'is le roi leu's avait fait' bâtir in château chaqu' bord du sien. Ça s' fait qu'i's s' trouvaient lés deux soeurs p'is l' frér' voésins tou' 'és troâs.

Lâ, c'te roi-lâ, lui, après qu'i' â été marguïé, b'en, i' avait' enn' bell' femm', comm' de raison, la p'us bell' femm' du mond', mé' i' été' assé' envieu' en caus' qu' 'alle été't bell', p'i' i' ést allé' su' sés deux soeur' avè' câ, p'is: « Moé, j'ai la plus bell' femm' du mond', p'is c'est ci, p'is c'est câ... p'is lâ, i' 'n en fesè' autant. » Sés deux soeurs sont v'nues qu' ça lés â étrivées³². I' ont dit: « I' y â trop d'argueil, i' vâ gu'i arriver malheur! »

Comm' de faite! On va dir' qu'au bout d'in an qu'i' ont 'té marguïés, alle â fait trouvaill'³³ d'in beau p'tit garçon; écoutez, l' beau p'tit prince! B'en lâ, lés deux soeurs ont dit: « C'est l' temps! On vâ voler câ, c't enfant-lâ, p'i' on vâ l' fêr' disparaîtr', sans l' tuer, n'us aut's! »

Comm' de fait'! I' leu's â dit, c'st eux aut's qui von avoèr soin d' l'enfant, tant qu' la femme ést dans l' lit', mé', enn' bonn' nuit', l'enfant disparaît. Mé' i's s'étaient greyé d' quoi pour fêr' voèr qu'alle avait mangé son enfant. I' avaient tué enn' poul', p'i' i' avaient ramassé l' sang, p'is lâ, i' on été charcher l'enfant dans la nuit', p'is lâ, i' ont graissé l' ber³⁴ de sang, p'i' i' ont graissé jusqu'à 'a rein', pour fêr' voèr qu' c'était ell' qu'avait mangé son enfant. Eux aute' ont pris c't enfant-lâ p'i' i's l'ont mis dan enn' boêt' b'en étanch', p'i' ils l'ont envoyé dan enn' riviére où c' qu'i y avè' in moulin à farine.

31. *Démorphosé*: Rendu à son état normal, après métamorphosé.

32. *Étriver*: Choquer, fatiguer, agacer.

33. *Trouvaille* (faire): Mettre au monde, donner naissance à...

34. *Ber*: Berceau.

Dans la nuite, l' mugnier [meunier] qu'ète' après moudr', c'tte nuit'-là, l'apprenti s'aparçoét que l' moulin ralentit; i' dit: «Guiâb'e, i' dit, qu'est-c'que gu'y â?» I' mont' tranquill'ment par d'ssu' 'a dale; i' voét c'tte boêt' qu'est longu' qui bouch' l'empell'ment: r'guien qu'in peu d'eau qui pâssait. Po'gn' la boêt' p'i' i' l'emporte. I' dit: «R'gâdez don, i' dit, mugnier, c'est c'tte boêt'-là qu'i' avé't. J' pouvais pas voèr quoi c' qu'i' y avè' au moulin, qu'i' y avait pas d'eau; ça virait p'us, p'is j'ai été voèr en haut, j'ai trouvé ça!

— De quoi c' que c'est?

— Ah! i' dit, r'gâdez!»

Lâ, l' mugnier prend c'tte boêt'-là, p'i' i' dépaqu't' ça... In enfant, p'i' i' ést chaud, p'i' i' ést tend'e! «Guiâb'e! i' dit, quoi c' que ça veut dire?» S'en va trouver sa femme. C'ète' en plein' nuit'; sa femm' dormait. I' dit: «R'gâr' don, ma femme, i' dit, on l'â pâ' assez d' nos enfants, i' dit, r'gârde, i' dit, i' nous en arrive in! P'i' i' dit, c'est pas tuab'e³⁵, in enfant!

— Ah! b'en, 'a dit, mon mari, 'a dit, on vâ l'él'vé a'ec lés nôtr's!» Prend l'enfant, p'is s' mè' à en avoèr soin. Alle l'élève. Bon...!

Lâ, l' lend'mon matin, le roi s' leuv'; la reine ést tou' graissée d' sang... Ma femme, i' dit, t' as dévoré ton enfant!

— 'A dit, ça s' peut pas, mon mari! 'A dit, ça arriv' pas, ça!

— Mé', i' dit, ton enfant ést disparu, p'is l' ber ést tout graissé d' sang, p'is quoi c' que vous voulez...! I' dit, ça besoin d' pâ' arriver trop souvent! Si ça arriv' trop souvent, b'en, i' dit, on s'ra ôbligé d'allé' à la grand loi!»

On vâ dir' que dans lés cont's, ça vâ vite! Ça vâ au deuxieume. Le deuxieum', c'est encôre in p'tit gârs, in p'tit garçon. Lâ, lés deux aut's, lés deux soeurs, le roi leu' fait veiller son enfant. Mé', i's sont fin's comm' dés démon's. I's laisse' endormir (e) l' monde; quand l' mond' sont tou' fétigués p'is qu'i's s'endorment, i's prene' encôr' du sang d' poul', p'i' i's vole encôr' c't enfant-lâ, p'is i's l'envoeille' encôre à 'a minm' place dans l' dalot.

On vâ dir' que la troâsieum', c'est enn' p'tit' fille. P'i' i's s'en vont tout' à la minm' place, i's s'en vont tout' su' l' mugnier! Lâ, l' mugnier s'aparçoét, par lés enfants, qu' c'est lés deux frér's p'i' 'a soeur; i's se r'ssemb'nt comm' dés goutt's d'eau!

On vâ dir' que c'est eux aut's, lâ, qu'éleuv'nt cés enfants-lâ; p'is le roi, lâ, lui, b'en, i' prend sa femm' p'i' i' a fait pas mourir, mé', i' 'a met dan 'és bâss'-fôss's, au pain p'i' à l'eau. Ça fait qu' lâ, lés deux soeurs, b'en, i' ont dit: «Si i' avait pâs

35. *Tuable* (pas): Impossible de tuer; interdit de tuer.

'té argueilleux, p't-êt' b'en qu' ça gu'i a'rait pâ' arrivé! Mé', i' était trô' argueilleux! » I' vient qu'i' sé't p'us quoi fère avec câ... Bon, lâ, on vâ laisser le roi-lâ, p'i' on vâ prend' lés enfans...

Lés enfans, i's sont él'vés su' l' mugnier, jusqu'à la p'tit' fill', quinze ans, l'aut' p'tit garçon, seize ans, p'i' in d' dix-sept ans. Lâ, v'lâ l' mugnier qu'est malad' pour mourir. Mé', cés enfans-lâ savaient pas qu' c'éte't dés étrangers; i's savaient seul'ment pâs qu' c'éte't dés étrangers pour 'és aut's. I' avaient v'nu au travers dés enfans, i' avè' été instruits pareil, p'is ça se r'gardait tout' comm' dés frér's p'is dés soeurs. C'avait jamè' été parlé qu' c'était dés enfan étrangers.

To'hours, v'lâ l' mugnier, in bon coup, qu'est malade; on fait v'nir (e) l' dacteur, p'is l' dacteur dit: « Mon pauvre ami, i' dit, vous aut's, i' dit, i' y â p'us d' réchapp'³⁶ pour vous! Si vous avez dés papiers à fér', dés testamen à fère, i' dit, fait's-les. I' dit, vous êt's mieux d' prend' vos précautions! »

Comm' de faite! Son pér' fait v'nir in natair', p'is lâ, l' notair' fait l' testament, p'is l' mugnier, lâ, i' deunne à sés enfans de quoi c' qu'i' avè' à deunner. I' 'n n'avè' enn' gagn' [gang] lui 'tou! P'is lâ, i' ress' cés troâs-lâ. Après qu' son testament est faite, i' fait v'nir cés troâs enfans-lâ. I' dit: « Més enfans, vous aut's, i' dit, on vous l'â jamais dit, mé', i' dit, vous êt's dés enfans, i' dit, hors de not' famille. O' est pas vot' pér' ni vot' mér', p'is vous étiez pas vos frér's p'is vos soeurs! I' dit, vous avez arrivé écite, i' dit, dans la riviér', dans dés p'tit's boêt's, in an in après l'aut'e. On s'est aparçu que vous étiez lés deux frér's p'is la soeur, parc' que vous vous r'ssemblez tou' 'és t'oâs.

— Ah! b'en, i' ont dit, d' minm', not' pére, on vous a te'jour' app'lé not' pér', p'i' on vâ vous app'lé' encôr' puisque c'est d' minme, i' dit, à c'tte heure, i' dit, chez nous, i' dit, on est capab' de gâgner not' vie, b'en, i' dit, on vâ s'en aller dans des places, i' dit, pour qu'on peuv' gangner not' vie, p'i' i' dit, on s'ra h'ureux pareil.

— I' dit, non! I' dit, j' vous ambâdonn'rai pas d' minme! I' dit, j' m'as vous deunner cinq cents piasse' argent, p'i' i' dit, j'ai in terrain à peu près d'in mill' cârré, éloigné d'écitt', mâs vous envoyer m'ner lâ a'ec in jual p'i' enne 'oétur', p'i' i' dit, dés provisions, pour commencer. P'is lâ, vous allez vous en aller lâ, p'is, i' dit, vous allez garder l' cheval, lâ; l'homm' s'en r'viendrâ tout seul, p'i' i' dit, vous allez vous bâtir enn' p'tit' maison, p'i' i' dit, vous rest'rez lâ! Vous pourré' allé â 'a chasse, i' y â dés lacs là-d'ssus, dés riviér's, d' la pêche. Lâ, b'en, i' dit, vous vivrez, lâ, à travailler, p'i' i' y â in bon morceau d' terr' de faite à 'a chârue, si vous voulez l' cultiver...

— B'en, i' ont dit, c'est b'en qu' trop bon, câ! I' ont dit, on mérit' pâs câ: vous nous avè' él'vés comme i' faut, b'en instruits.

— I' dit, j' su's capab' de vous l' deunner sans fair' pâtir més enfans!

36. *Réchappe*: Action de réchapper d'une maladie. *Plus de réchappe*: condamné à mourir.

To'hours, comm' de faite! L' lend'mon matin, lés enfants greil'nt leu's bagag's, la mér' leu's éde [aide], i' y â in homm' qui ést nommé. I' dit: «Quiens, toé, tu vâ aller m'ner cés enfants-lâ su' mon terrain d' là-bas; p'is tu vâs tout' leu' r'plaquer³⁷ leu' terrain en neu': tu vâs t'en aller dans l' boâs, tu frâs l' tour du terrain, qu'i's ress' cheu' z'eux!

— C'est b'en!»

T'jours, (e) l' gârs vâ lés m'ner avec enn' charg' de provisions pour enne escousse, p'is lâ, b'en, i's s'en vont lâ; p'is lâ, i's prenne' enn' tent', lâ; pour commencé' i' avé' 'in qu'enn' tent', p'is lâ, i's s' fon enn' tent' dans l' bord du boâs. I' ont dit: «À c'tte heure, not' 'tit' soeur, toé, tu vâs resté' éci pour faire à manger. N'us aut's, on vâ fér' la chass' p'i' on vâ asseyé' à s' bâtir enn' maison. On â cinq cents piass' argent, lés ouvriers sont pâs chers, n'us aut'e' on â in jual, i' y â in p'tit moulin qu'est pâs loin.»

I's s' sont mi' à s' fér' du boâs, p'i' ils l' porte' au moulin pour (e) s' bâtir. I's s' sont bâti enn' bell' maison; ça r'ssemblè' à in château, enn' magniér' de château. To'hour' après qu' leu' château â été bâti, b'en, i' ont dit: «À c'tte heure, on vâ s' mette' à fér' la chass', p'is toé, tu vâs resté' écitt' nous fère à manger.»

Lâ, 'és aut's, i's s' mette' à fér' la chass' p'is la pêche. I's vend'nt leu' pell'trie, i's vend'nt du poésson, i's vont à enn' vill' qu'est pâs b'en loin de d'lâ. I's viv'nt b'en, ça vâ b'en tou' 'és troâs. I' y â r'guen d' p'us beau penden in deux t'oâs moâs, j' cré's b'en, l' bonheur était pour eux aut's.

Mé', enn' bonn' journée, la p'tit' fille ést tou' seule. Qui c' qui r'ssout lâ? Enn' p'tit bonn' femm' pâ b'en grande... 'A arriv' p'i' 'a frappe à 'a porte. «Bonjour, madame!

— 'A dit, rouvrez!»

La p'tit' bonn' femm' rentre: enn' p'tit' bonn' femm' qu'est à peu près longu' de minme, enn' p'tit bonn' femm' blanche. «Bonjour, 'a dit, ma p'tit' fille!

— 'A dit, bonjour, madame! 'a dit, vous êt's pâs grand', vous!

— Ah! 'a dit, non! J'ai jamè' été grand', j'ai te'jour' été d' minme.»

Lâ, 'a gu'i denne enn' chais'... dégreyez-vous³⁸ T'jours, la p'tit bonn' femm' s' dégreille in peu. Quant' ça vient l' temps d' dîner, la p'tit' bonn' femm' veut partir. 'A dit: «Non; 'a dit, restez don à dîner a'ec moé! J' su's tou' seule, lâ; més p'tits frér's sont partis pour allé' à 'a chass' p'i' à 'a pêche. Ça vâ m' désennuyer! J' voés pas grand monde écitt'!» Quand la bonn' femm' voét câ, b'en, 'a dîne avec elle; 'a j'âs' jusqu'à t'oâs heur's d' l'apros-médi. À t'oâs heur's d' l'apros-médi, 'a dit, i' faut que j' m'en a'lle. To'hours, 'a s' greill' pour partir: «B'en 'a dit, 'tit' bonn' femme, 'a dit, avant

37. *Plaquer*: Indiquer les bornes d'un terrain en faisant des «plaques» sur les arbres.

38. *Dégreyer* (se): Enlever ses habits, ses habits de voyage.

d' partir, 'a dit, vous allez v'nir voèr mon p'tit château. C'est pâ' in beau château, v' savez: c'est n'us aut's qu'a bâti çà d' minme, 'a dit, on a bâti çà d' not' magniér'; c'st en plein boàs!

— B'en, 'a dit, b'en sûr!»

Ça fait qu' la p'tit' bonn' femm' pâ'r a'ec la p'tit' fill', p'i i's monte' en haut, p'is vont partout, t'oàs quat' étag's de haut... Quand 'a r'descend de d'lâ, p'is qu' 'a vient pour partir, 'a dit: «Ma p'tit fille, 'a dit, vous avé' in beau p'tit château, p'is d' quoi d' fère encôr' b'en mieux qu' çâ; parc' que lâ, 'a dit, i' vous manque encôr', bonn' dame, 'a dit, i' vous manqu' troàs chose', 'a dit, dans vot' château!

— 'A dit, quoi c' que c'est, bonn' femme?

— B'en, 'a dit, j' te l' dis pas, vous l' trouverez pas! Çâ, 'a dit, i' y â dés centaine' et dés centaine' et dés mill' parsonn's qui sont allés pour trouver çâ, p'i' ils l'ont jamais trouvé: i' ont jamè' été capab's de s' rend'e. » P'is, lâ, lâ, la p'tit' fill' la po'gn' par sa robe, p'is: «Faut qu' vous me l' dit's, 'tit' bonn' femm', p'is faut qu' vous me l' dit's! Si vous me l' dit's pas, m'â' êt' accupée...³⁹.

— B'en, 'a dit, tu veux l' savoèr, mé', 'a dit, me vâs te l' dir', mé', 'a dit, vas-y pas! Tu réussiras pas!

— Quoi c' que c'est?

— 'A dit, i' vous manqu' la fontain' d'or, l'arb' qui chant' p'is l'oéseau qui parle!

— Où c' que c'est?

— Ah! b'en, 'a dit, où c' que c'est? Faut l' charcher, 'a dit, ma p'tit' fille! J' te l'ai dit; j' voulais pas te l' dir' parc' que j' sé's b'en qu' tu vas resté' accupâtionnée!»

To'hours... la p'tit' bonn' femm' s'en vâ; 'a gu'i souhette l' bonjour. La v'lâ partie! Bon...! Lâ, la p'tit' fille 'a ress' songeuse. Ça vâ b'en, tout' l'apros-médi, p'i' 'a ést accupée, p'i' 'a pense r'guien qu'à çâ. Sés p'tits frère' arrive', l' soèr. I's s'aparçoèv'nt qu' leu' p'tit' soeur ést pas comm' de coutume. «Dis-moé don, ma p'tit soeur, t' âs l'air triss'; és-tu malade?

— Non, 'a dit, j' su's pâs malade!

— I' y â pâs que'qu's-uns qui sont v'nu' écitt' pour asseyé' à t' fér' du mal, que'qu' chose?

— Non, non, parsonn' sont v'nu' écitte. 'A dit, i' ést v'nu' écitte enn' p'tit' bonn' femm' seul'ment; p'i' 'a â dîné a'ec moé, à médi, p'i' 'a â jâsé...

— De quoi c' que t' âs? Es-tu malade? T' és pas comm' de coutum', t' és pas gaie, t' as l'air songeuse...

39. *Occupé* (être): Être préoccupé, sans repos, affaîssé.

— Ah! 'a dit, écoutez, més p'tits frér's. 'A dit, vous voulez fér' comm' moé, j' compt' b'en? 'A dit, moé, 'a dit, la p'tit bonn' femm' m'a di' in segret [secret], et p'is j' gu'i ai d'mandé quoi c'éte't. 'A voulait pas me l' dire; je l' l'ai charlantée⁴⁰, j'voulais pàs lâcher, jusqu'à temps qu'a me l'eill' dit. C'est pour ça que j' su's dans l'occupâtion. P'is, vous aut's, si j' vous l' dis pas, vous allez fér' comm' moé; p'is, si j' vous l' dis, b'en, on vâ tou' périr!

— Quoi c' que c'est?»

Lâ, i's s' mette' aprè' elle; i' 'a tann'nt⁴¹ à leu' tour, enteur eux aut's... To'hours, 'a fénit par leu' dire. I' ont dit: «Oui! L'oèseau qui parle, l'arb' qui chant' p'is la fontain' d'or! I' où c' que c'est?

— Ah! b'en, 'a dit, més p'tits frér's, 'a dit, 'a l' sé't pas dé où c' que c'est, mé', 'a sé't qu' ça existe!

— Oué, b'en, l' plus vieux dit, puisque c'est d' minme, i' dit, j' m'à' allé' 'a la r'charch' de ça!»

L' lend'mon matin, l' p'us vieux dés frér's pren enn' p'tit feuille: «Quiens! i' dit, mon p'tit frér' p'is ma p'tit' soeur, i' dit, vous mettrez ça su' l' châssis⁴². Tant qu' ma p'tit' feuell' vâ êtr' vart' de minm', soyez pâ' accupés d' moé! Mé', i' dit, si 'a vient qu'à flétrir, vous viendrè' à mon secours, si vous voulez v'nir!»

Comm' de faite! I' prend l' chemin, p'i' i' marche; i' marche enn' journée ou deux, j' compt' bien. I' arrive, in bon jour, à enn' cabane en boàs, in camp' comme on dit, p'i' in beau grand ch'min, dans l' pied d'enn' montagne, qui file. Lâ, i' arriv', p'i' i' frappe à 'a port'. L' vieu' armit' — c'éte' in vieu' armit' qu'i' y avait lâ — «Bonjour, i' dit, mon jeune homme!

— Bonjour, i' dit, bon vieillard!

— Ah! i' dit, mon jeune homm', t' enteurprends pàs qu'in p'tit voyag', toé, lâ!

— Ah! i' dit, je l' sé's pas!

— Moé, i' dit, je l' sé's! Je l' sé' où c' que tu vâs! I' dit, i' y â dés mill' p'is dés mill' parsonn's de pâssées pour aller lâ, mé', i' dit, i' y en n'â pâ' in de r'venu encôre! Lâ, tu vâ' à la r'charch' d' la fontain' d'or, l'oèseau qui parl' p'is l'arb' qui chante?

— I' dit, oui!

— B'en, i' dit, couche écitt' pour à soèr, p'i' i' dit, j' te dirai quoi fér', demain!»

Comm' de faite! I' couch' lâ, p'is l' lend'mon matin, l'armit' gu'i deunne à déjeuner. «Quiens! i' dit, tu vâs suir' ce ch'min-lâ. Au bout' de c' chemin'lâ, i' dit, à peu

40. *Charlanter*: Chercher à persuader, insister auprès de...

41. *Tanner*: Fatiguer de questions.

42. *Châssis*: Fenêtre.

prè' in mille et d'mi d'écitte, in mille in mille et d'mi, tu vâs voèr enn' grande escalguier [escalier] qui monte. I' dit, prend l'escalguier, p'is monte! Mé', mecqu' tu prenn's l'escalguier, tu vâ' attend' [entendre] chanter chaqu' bord de toé, p'is tu vâ' attend' criguièr: «Beau prince, beau roi d' France, où c' que vous d'venez, p'is deunnez-nous don dés nouvell's de cheu' nous, depu's l' temps qu'on lés â pas vus! Comment c' que ça vâ?»

Ah! i' dit, b'e'tôt, plus que tu vâs monter, tu vâ' attend' le plus beau ramag' d'oéseaux, tout's sort's d'oéseaux qui chante' ensemb'e; les plus bell's mésiqu's, tout' câ marche ensemb'e. Mé', i' dit, vir' pâ' 'a têt' de bord! B'e'tôt, i' dit, mecqu' tu vienn's dans l' milguieu, tu vâ' avoèr dés coups d' pieds, dés claqu's par la tête... Vir' pâs la têt' de bord! I' dit, monte! Rendu su' 'a montagn', si tu t' rends lâ, tu vâs voèr l'oéseau blanc, i' dit, qu'est branché, et p'i' i' dit, i' â ta têt' sour l'aile. Prends-lé, p'is, lui, i' t' dirâ l' restant! Eh b'en...!»

Mé', comm' de faite! L' pauv' jeune homm' pârt, p'is quand i' ést rendu, lâ, qu'i' attend chanter, qu'i' attend criguié' après lui, i' monte, i' monte, i' mont' jusque dans l' milguieu. Mé', b'e'tôt, i' gu'i arrive in coup d' pied dans l' darguière, assez dur, i' se r'vir' de bord pour r'gârdèr, p'i' i' ést emmorphôsé en mass' de sel, lui 'tou!»

Bon...! Le soèr, sés p'tits frér's, p'is sa p'tit' soeur, lâ, s'aparçoèv'nt qu'i' ést en peine. L'aut' dit: «Moé, i' dit, j' vâ' à sa r'charche.

— Ah! 'a dit, mon p'tit frère, 'a dit, on vâ b'en tout' gu'y aller, p'i' on vâ b'en tout' mourir a'ec lui!

— Mourir pour mourir, i' dit, j' gu'y vâs!»

To'hours, v'lâ l'aut' parti, l' lend'main! I' fait pareil: i' deunne enn' p'tit' feuille à sa soeur; i' po'gne l' minm' chemin d' l'aut', p'i' on vâ dir' qu'i' arriv' su' l' minme armit' que l'aut', su' l' vieu' armite. I' arriv' lâ, p'i' i' frappe à 'a porte... «Bonjour!

— Bonjour!

— Ça fait que: Ah! pauv' p'tit garçon! I' dit, tu t'en viens, lâ, toé, à la r'charch' d' la fontain' d'or, d' l'oéseau qui parl' p'is l'arb' qui chante, p'is, i' dit, d' ton frère?

— I' dit, oui, i' dit, bon vieillârd! Vous connaissez tout câ?

— I' dit, oui! couche écitt'; d'mon matin, j' te dirai quoi fère!»

L' lend'mon matin le vieu' armit' gu'i' deunne encôr' la minm' leçon dés aut's: ça vâ chanter, ça vâ criguièr, p'is les ramag's d'oéseaux, tout' câ!... «B'e'tôt, tu vâs r'cevoèr dés coups d' pieds dans l' darguièr, p'is dés claqu's par la tête... Vir' pâs la têt' de bord. Mecqu' tu soeill's rendu, l'oéseau ést lâ, branché. Prends-lé, p'is tu gu'i d'mand'râs, i' dit, quoi c' que tu veu avoèr!»

I' pârt, mé', rendu à la minm' place de son frère, i' ést encôre emmorphôsé, lui 'tout! L' soèr, la p'tit' soeur, b'en, 'a dit, moé, j' su's tou' seule écitte, 'a dit, j' mourrai

pas tou' seule! J' m'â' aller mourir a'ec mës frér's: i's sont tou' morts; de minme, 'a dit, on s'ra pâ' accupé!

V'lâ c'tte p'tit' fill'-là partie! P'i' 'a mène⁴³, 'a mène, alle ést rendue aussi vit' comm' sés frér's, su' l' vieu' armite, l' soèr; 'a frappe à 'a porte; l' vieu' armit' dit, ouvrez! 'A rentre. «Bonjour, i' dit, ma p'tit' fille! B'en, i' dit, v'lâ l' restant!

— Ah! 'a dit, bon vieillard, 'a dit, j' sé's pas, 'a dit, quoi c' que vous pensez d' moé.

— Ah! i' dit, je l' sé's b'en, i' dit, quoi c' que j' pens' de toé! Tu viens, i' dit, à la r'charch' de l'oèseau qui parl', l'arb' qui chant', p'is la fontain' d'or, p'i' i' dit, tés deux frér's?

— 'A dit, oui, bon vieillard!

— B'en, i' dit, couche écitt', p'is j' te dirai quoi fér' demon matin! »

Le lend'mon matin, lâ, 'a s' greill', p'i' après qu'a ést prê' [prête], i' qu'i deunn' tout' la minm' leçon qu'i' avait deunnée à sés frér's. P'i' i' gu'i deunne enn' p'tit' bouteill' d'eau qu'ést longu' comm' câ: «Quiens, i' dit, mets câ dans ta poch', p'is, i' dit, par câs, i' dit, qu' tu t' rends su' 'a montagn', comm' j'ai faite à tout' 'és aut's; en descendant, mecqu' tu eill's l'oèseau, p'is, i' dit, lés arb's, i' dit, en descendant, prends ta p'tit' bouteill', p'is, i' dit, arros' chaqu' bord de toé! Si tu t' rends... Mé', i' dit, tu vâs fér' comm' tou' 'és aut's!»

To'hours, la p'tit' fill' pârt, p'i' 'a s' rend jusqu'au pied d' l'escalguier, p'is lâ, 'a monte. Alle attend criguièr: «Bell' p'tit' princess', bell' p'tit' rein', comment c' que ça vâ par cheu' nous? Depu's l' temps qu'on s'ennuie d' nos parents, p'is v'lâ longtemps qu'on vous a pas vue! Parlez-nous don...!» Mé', 'a parl' pas, p'i' 'a r'vir pas d' bord!

B'e'tôt, alle attend lés ramag's d'oèseaux avec dés musiciens; c'ést la plus bell' chos' qu'alle â jamè' attendu d' sa vie. Mé', à mont' pareil. 'A r'vir pâs la têt' de bord. B'e'tôt, i' gu'i arrive in coup d' pied dans l' darguière: 'a saut' troâs march's, p'i' 'a s' pogn' su' 'és aut's march's, p'i' 'a quient b'en, 'a vien à envoyer qu'à s' rend jusqu'en haut.

'A arrive en haut, 'a voét l'oèseau qu'a l' cou sour l'aile; 'a l' ramâsse. I' ést pas farouche. «Bonjour, 'a dit, mon oèseau!

— I' dit, bonjour, ma p'tit' fille!

— 'Cou' don, 'a dit, és-tu capab' de m'dir, toé, 'a dit, où c' qu'ést la fontain' d'or?

— Ah! b'en, i' dit, b'en sûr que j' su's capab' te l' dire! I' dit, r'gârde en bas, la place qu'alle ést, lâ!

— Oui, mé', 'a dit, comment c' que j' vâs fér' pour emporter câ cheu' nous? C'ést d' l'or en liquide!

43. *Mener*: Se déplacer rapidement.

— Quiens! mé', i' dit, t' as pâ' emporté enn' p'tit' bouteille?

— 'A dit, oui!

— B'en, i' dit, prends ta p'tit' bouteill', lâ, emplis-la d'or, b'en plein', p'is mets çâ dans ta poche. Bouch'-lâ comme i' faut; rendue che' vous, i' dit, tu t' f'râs creusé' enn' fontain' de minm' grandeur de çâ, par tés frér's, p'is, i' dit, tu vid'ras ta p'tit' bouteill' dedans, i' y a'râ p'us d'or lib'e...

— Ah! c'est pas malisé, d' minme!

P'is, 'a dit, lés arb's qui chant'nt, lâ, 'és aut's, là?

— C'est 'és aut's!»

I' ventait pas pâ'-en-tout', p'is lés arb's chantaient pas. Ça chanté't quand i' venté't, çâ! «B'en, 'a dit, c'est gros d' minme!

— Quiens! Vâ, p'is câss'-toé enn' branch'... toute enn' branche à chaque accav' [encave (?)]⁴⁴; p'is, i' dit, t' attach'ras çâ comme i' faut, pour pâs briser çâ. Tu t'en iras che' vous, tu plant'râs cés p'tit's branch's-lâ où qu' tu voudrâs, lâ, en rangée' ou en carreaux, comm' tu voudras. La menut' qu'i's von' êt' plantés, i' y a'ra p'us d'arb'e écitte; i's vont tout' êt' rendus lâ!

— Bon, b'en, c'est correck'!»

To'hours, 'a prend tout' quoi c' qu'i' gu'i faut; 'a a tout': alle â la fontain' d'or, alle â lés arb's qui chant'nt p'i' alle â l'oéseau qui parle... 'A prend l' bas d' la montagne. En descendant, a'ec sa p'tit' bouteille, p'i' alle arrose. Seigneur! V'lâ l' mond', ça s' leuv', mecieu! I' y en â, i' y en â assez, i' y en â assez! Alle ést rendue dans l' pied d' l'escalguier, p'is c'est noèr chaqu' bord de elle', p'i' 'a s'en vâ.

Alle ést rendue... B'e'tôt, c' qu'arrive à elle? Sés deux frér's! «Ah! i' ont dit, ma p'tit' soeur, t' â' été b'en p'us smatt' que n'us aut's! T' és v'nue à bout d'avoèr l'oéseau. N'us aut's, on n'a pâ' eu la capacité, i' dit, qu' t' â' eue, toé!»

Bon...! Lâ, i' arriv'nt su' l' armit', lâ; i's sont lâ tou' 'és t'oâs, p'is v'lâ l' mond' qui pâss' su' a largeur du ch'min, p'i' i' attend'nt criguiet: «Marci, ma p'tit' fille! C'est toé qu'â' été la plus brave, la plus fin' de tout's lés ceus's qui sont v'nu écitt'!»

Ça pâss' pendant deux heur's de temps à 'a largeur du ch'min, p'is l' chemin était joliment large...

Bon...! b'en, lâ, b'en, l' vieu' armit' dit: «Ma p'tit' fill', c'est toé qui és la plus p'tite, i' dit, qu' 'a' parti pour monter su' 'a montagn', pour aller charcher l'oéseau, p'is c'est r'guien qu' toé qu'â' réussi. Tu voés, i' dit, tout c' mond'-lâ, i' dit, qui sont partis, p'i' i' ont tout' été emmorphôsés. Lâ, i' dit tu 'és as... T' as tout' faite r'venir

44. Encave: Là où la branche présente une faiblesse, une sorte d'entaille(?)

c' mond'-là. À c'tte heure, allez-vous-en che' vous, p'i' i' dit, fait's quoi c' que l'oéseau vous dira. P'is, i' dit, votre oéseau, vous gu'i greill'ré' enn' cag', p'is vous l' mettez d'dans, dans la tour de vot' château!»

Bon...! I' ont r'marqué l' vieu' armit', p'is, là, i's sont partis tou' 'és toàs, d' bonne humeur, i' avaient tout' c' que gu'ieu' [leur] folé't [fallait]. En s'en allant, i' ont passé dan' in p'tit village; i' y avè' in marchand; i' on [ont] ach'té enn' cage à leu' p'tit oéseau; ils l'ont mis d'dans, p'i' ils l'ont monté che' z-eux, dans la tour du château. Ils l'ont accroch'té, p'i' i' allaient l' soégner. Mé', i' était pas drôle à plein. C'était pâ' in gars... c'était pâ' in oéseau qui parlé' à plein, mé' quand i's l' faisaient parler...

Bon...! C'est b'en! Lés v'lâ encôr' tou' 'és troàs, là, p'i' i's sont d' bonne humeur, i's sont b'en installés. I' ont dit: «À c'tte heur', ma p'tit' fill', là, faut tout' êt' joyeux. P'is, là, tu vâs resté' écitt', tu vâs fère à manger, p'is n'us aut'e', on vâ continué' à fair' la chasse!»

Lâ, lés v'lâ encor' partis, 'és aut's, dan' 'a forêt. I' avaient chaquin in bon jual, là, d' sell'; p'is là, i' embarqu'nt tout' su' leu' jual, p'i' i' allaient voèr à leu's tentur's⁴⁵; p'is ça pêchait; i' y avait dés beaux lacs, p'i' i' y avait du poésson. P'is, quand i's 'n n-avaient pour la peine, i' allaient vend' çà à 'a ville, p'is dan' 'és campagne' éloégnées d' cheu' z-eux. Cheu' z-eux, i's s' trouvaient loin du mond' pas mal.

To'hours qu'enn' bonn' journée qu'i' étaient partis pour allé' à 'a chass' de minme, i' ont passé leu' terrain sans 'n n-a'ouèr connaissance. B'e'tôt, c' qu'i's voeille' en avant d' 'és aut's? In roi, avec enn' p'tit' troup' de mond', cinq six saldâ' a'ec lui! L' plus vieux di'a son p'tit frère, i' dit: «R'gâr' don, i' dit, on l'a passé not' terrain. Dis-moé où c' qu'on ést rendu! On ést rendu su' le roi!

— I' dit, on n'à r'guien qu'à r'virer d' bord!

— I' dit, non! I' dit, si i's nous ont vus, là, i' dit, on peu' insulter le roi! I' dit, on vâ aller trouver le roi, p'i' on vâ gu'i d'mandé' excuse. On n'est pâ' accoutumé b'en b'en, p'i' on n'a pâ' aucune... [notion du protocole...(?)]» Comm' de faite, i's fil'nt.

En arrivan au roi, i's font la révérence au roi, p'i' i's gu'i d'mand'nt d' lés excuser, qu'i' ont passé leu' terrain sans s'en aparcevoèr.

— Ah! i' dit, c'est r'guien, més p'tits garçons! Vous êt's tout excusés; vous avez pas fait d' mal!

— I' ont dit, non! On n'a pas fait d' mal; seul'ment, on â passé not' terrain, p'i' on s'est aparçu qu'on était rendu su' vous aut's!»

To'hou' qu'i's s' mette' à jâser, p'i' à jâser tout ensemb'e. B'e'tôt, i' y avè' enn' bêt' qui pâsse; t' sés b'en, ça pâss' comme enn' balle. Command' sés saldâts: «Tirez

45. *Tentures*: Pièges, collets à lièvres.

don ça, c'tte bê't-là!» Lés saldâts, c'é' 'a coutum' que c'est drillé [to drill]⁴⁶ pour tout' tirer. I's sont pas capab's d' la tuer! L' plus vieux dit, i' dit: «Si vous voulez, i' dit, Sir' mon roi, j'assè'rai b'en à tiré' in coup.

— B'en, i' dit, més salda' ont coutum' d'êt' b'en adrett's [adroits], pourtant. Ah! i' dit, tire! Fais comm' lés aut's!» I' s'en vâ, p'is bagn'! La bê't tombe à terre.

— Tu tir's b'en, i' dit, mon jeune! Tu tires, i' dit, terriblement b'en!»

To'hours... i's jâse' encôr', jâse' encôr'; b'e'tôt, n-en v'lâ encô're in n-aut' bê't pareill'! P'is ça mène! Lâ, i' di' à sés saldâts, i' dit: «Tâchez d' vous planter⁴⁷, i' dit, pour l'emm'né' à terre!» C' fait qu'i' asseill'nt, mé' c'est comme r'guen! C' fait que l' p'us jeun' dit: «Si vous voulez, Sir' mon roi, (e) j' tir'rai b'en, moé 'tou!

— Asseille! I' dit, fais comm' lés aut's!»

I' asseill', p'is du premier coup... bagn'! La bê'te r'vole⁴⁸ encôr', plant' câss'-cou.

— B'en, i' dit, vous tirez b'en, més enfants!

Bon! I' ont dit: «À c'tte heur', Sir' mon roi, on peut pâ' êt' b'en b'en longtemps. Vous allez nous excuser, p'i' on vous r'marcie d' nous avoèr pardonné d'êt' v'nu su' vot' terrain...

— I' dit, écouté', 'és enfants! I' dit, allez vous-en pas cheu' vous! I' dit, v'nez dîné' avec moé! Moé, i' dit, j'ai d' quoi d'étrang', vous allé' 'oèr, p'is, i' dit, on vâ fêr' dés ami' ensemb'e, p'is ça vâ aller b'en!»

— To'hours, comm' de faite! I' s'en vont: B'en, i' ont dit: «C'est correck', Sir' mon roi! On vâ aller dîné' a'ec vous, à médi, mé', d'mon matin, on viendrâ s' rencontré' écite ensemb'e, p'is vous viendrez dîné' avec n'us aut'e', à not' château!

— Oui, c'est correck'! Çâ, i' dit, c'est c' qu'on appelle in marché b'en fait'!»

I's vont dîné' au château du roi. B'en, écoute! I's sont b'en traité' au château du roi. I's mang'nt b'en: i' y â dés bonn's cuisigniér's, p'is tout's sort's de chos's de bon! To'hours, i's mang'nt b'en, p'i' i's sont contents. Le roi leu' fait visiter son château, dans l'apros-médi et p'is lés beaucag's qu'i' avait, dés jordin's... I' ont dit: «Vous avez d' quoi d' b'en plus beau qu' n'us aut's, Sir' mon roi! On 'n n'a pâs d' si beaux qu' ça, n'us aut's!»

Ça fil' de minme. Lâ, l' soèr, à t'oâs heures, i' ont dit: «Dépêchons-nous pour s'en aller che' nous: not' p'tit' soeur vâ être accupée: on a coutum' d'aller dîner che' nous tou' 'és médis, p'is lâ, on gu'y â pâ' été, 'a vâ être accupée!» I's part'nt, p'i' i's s'en vont cheu z-eux. Lâ, leu' p'tit' soeur ètè' accupée: 'a était dan 'és châssis p'i' 'a r'gardé't. 'A dit: «Dis-moé don, més p'tits frér's, quoi c' que vous avez faite?

46. *Drill* [to] (angl.): Entraîner, exercer, apprendre méthodiquement une technique.

47. *Planter* (se): Faire de grands efforts, agir avec grande attention.

48. *Revoler*: Être projeté, bousculé.

— Ah! i' ont dit, c'est r'guien, ma p'tit soeur! T' as pas besoin d' t'accuper pour câ! On fait la chass'; dés fois, on peut' êt' en r'târd. T' as pas besoin d'être accupée pour câ!»

P'is, lâ, i' gu'i cont'nt câ: i' ont rencontré le roi, p'i' i' ont 'té dîné' avec le roi. P'is, lâ, b'en, ils l'on invité pour v'nir dîné' a'ec 'és aut's, demain médi.

— Mé', 'a dit, més pauv's enfants, 'a dit, més p'tits frér's, vous avez pas d' conscience! Enn' si p'tit' fill' comm' moé qu'â jamais fait à manger, p'is, 'a dit, vous allé' am'ner le roi écitt'! Quoi c' que j' vâs gu'i fère à mangér, 'a dit, pour qu' c'eill' du bon sens? 'A dit, j' su's pâ' assé' accoutumée d' fère à manger pour in roi, moé!

— Ah! b'en, i' ont dit, à c'tte heure, lés affér's sont fait's, ç'a bon!» Te'hours...

La p'tit' fill' dit pâ' in mot. La nuite s' pâss', p'is l' lend'main, b'en, les p'tits frér's von encôr' rencontrer le roi. Comm' de faite! S'en von encôre à 'a minm' place, s'amuse' à jâsé' encôre in n-escousse; après qu'i' ont jâsé in n-escousse, ah! i' ont dit: «'A c'tte heure, on vâ aller cheu' nous! Te'hou's, i's s'en vont che' z-eux. La p'tit' fille...

La p'tit' fill', dans l'avant-médi, 'a di' à ell'-minm', que c' que j' vâs fère, 'a dit, au roi, pour qu' c'eill' du bon sens? J' su's pâ' accoutumée dan 'és pâti'ss'rie' à plein... Mé', 'a dit, i' y â mon oèseau, en haut! J' gu'i ai jamais r'guien d'mandé! P't-êt' b'en qu'i' peut m' deunné' in bon conseil! 'A pârt, p'i' 'a monte en haut: «'Cou' don, 'a dit, mon oèseau, 'a dit, t' as pas l'air à avoèr enn' grand façon: tu m' parl's pas souvent!

— B'en, i' dit, t' as r'guien qu'à m' parler, j' te parlerai!

— 'A dit, le roi ést pour venir écitt', pour dîner, 'a dit, p'is j' sé's pas quoi gu'i fère à manger!

— Quiens! to'jour' en peïn' de r'guien! I' dit, va-t'en dans ta cuisin', p'is, i' dit, prends d' l'eau p'is d' la farine, p'is, i' dit, in peu d'sel; p'is, i' dit, détremp' câ, i' dit, détremp' d' la pâte, lâ, comm' d' la pâte à gâteau, par 'hemp' [exemple]. Tu sé's comment c' que c'est, du pain sucré comme on disé't dans c' temps-lâ, p'is, i' dit, tu mettras câ dans l' four, p'is tu f'ras cuir' câ in p'tit peu, lâ, tranquill'ment pour pâs qu' ça brûle. Tu vâ 'oèr, i' dit, qu' le roi vâ êt' content!»

To'hours... 'a prend l' conseil, p'i' 'a descen en bas, p'i' 'a pren in plat, p'i' 'a commence à détremper d' la pâte. 'A dit: «Ça doét fêr' de quoi d' beau en guiâb'e, câ! 'A dit, d' l'eau, p'is d' la farin' p'is du sel! 'A dit, j' m'imagin' que ça vâ êt' beau!»

To'hours, 'a détrempe' câ, p'i' 'a fait comme i' gu'i a dit. 'A met câ dan enn' câss'role, enn' moyenn' câss'rol', p'i' 'a met câ dans l' fourneau du poêle.

'A laiss' fère à peu prè' enn' vingtain' de menut's, à peu près qu' ça peut l'ver. P'i' 'a dit: «Faut que j' gu'y a'lle [aille] voèr à câ, c' gâteau-lâ! I' doét 'n n-avoèr de quoi d' beau!» 'A rouv' le fourneau... C'est pas câ, c'est l' p'us beau gâteau: c'est

jaun' comm' de l'or, p'i' i' y â cinq p'tits bonhomm's dessus, p'is dés beaux p'tits bonhomm's, lâ, comm' qu'i' 'n n-avè' in, d' câ, chez le roi, lâ, qu'est mieu' habillé qu' lés aut's... B'en, 'a dit, r'gâr' don c' démon d'oéseau-lâ si i' m'â fait fêre in beau gâteau! J' su's b'en çortain' que le roi 'n n-a jamè' eu d' minm' cheu' z-eux!»

To'hours, 'a reveuv' de fêr' cuir' son gâteau, p'i' 'a l' met s'u l' panneau [du poêle], lâ, pour qu' ça ress' chaud. I's sont à 'a veuill' d'arriver!... »

Quiens! B'e'tôt, lés p'tits frère' arrive' avec le roi, p'i' i' â quat' cinq saldâ' avec lui. To'hour' enn' p'tit' troupe' comm' de raison! C' fait qu'i' arriv'nt, i's gu'i' introduis'nt [introduce]⁴⁹ leu' p'tit' soeur. Après câ, i's gu'ieu' deunn'nt dés chais's, p'is, après câ, b'en, la p'tit fill' prépar' la table et p'i' 'a met tout câ su' 'a tab': « Quiens! 'A dit, mès p'tits frér's, 'a dit, fait's mett' le roi, 'a dit, au bout d' la tab', sés gens's à côté d' lui, p'is vous aut's, câ, écott'! C'est b'en!»

To'hours, i's font mett' le roi à tab'e. B'e'tôt, 'a s'en vâ charcher c' gâteau-lâ; 'a met câ en avant. Le roi, mès vieux, (e) r'gâr' câ. I' dit: « Mès p'tits enfants, i' dit, vous avé' enn' cuisinière, i' dit, in peu rare. I' dit, j'en n'ai jamais vu d' minm', che' nous, su' ma tab'e!

— Ah! i' ont dit, on sé't pas comment c' qu''a a fait' pour fêr' câ! Tu comprends b'en, 'a ést jeune encôr', p'i' alle â jamais beaucoup été à la cuisin', mé', i' ont dit, alle a b'en réussi itou⁵⁰!»

To'hours, lâ, le roi... Lâ, lés jeune' homme', i' ont dit: « Sir' mon roi, vous avez vos sarvants, fait's-vous sarvir par vos sarvants: i's sont accoutumé', 'és aut's!

— Ah! i' ont dit, n'us aut's, on touch' pâ' à câ; débitez câ, vous aut's!

— B'en, i' ont dit, si on l' débit' pas parsonne, on mang'râ pas!»

(E) l' p'us vieux pren in couteau p'i' enn' fourchett', p'i' i' débit' tout's lés p'tits saldâts, p'i' i' leu's en deunn' chequin in. Ça mang', p'is c'est assez bon! Le roi en ést enchanté de quoi c' qu'i' â mangé lâ! P'i' i' y avait d'aut's chose' à mangé' in peu.

Te'hour', après qu'i' ont fêni d' manger, ça se r'tir' d' la tab'e, et p'is la p'tit' soeur ramâss' tout' la tab'e, 'a lav' la vaiselle, 'a met tout à l'ord'e. Après qu'i' ont jâsé enn' bonne escouss', le roi dit: « 'A c'tte heur', b'en, i' dit, on vâ s'en aller, mès saldâts!

— B'en, i' dit, écoutez, Sir' mon roi! I' dit, vous allez v'nir a'ec moé: on â que'qu' chose à vous montrer, n'us aut'e' étou!

— Oué? C'est b'en!

49. *Introduce* [to] (angl.): Présenter.

50. *Itou*: Pareillement, quand même.

I's part'nt, p'i' i's s'en von au jordin. En s'en allant, i' ventait pas mal fort; le roi attend chanter. Quoi c' que c'est câ, cés chants-lâ, cés beaux chants-lâ?

— I' ont dit: c'est nos arb's qui chant'nt dans l' jordin, lâ! Allé' 'oèr! Approchez, lâ!»

Plu' i' s'appoch', plus ça chant' fort! Mé', le roi dit: «Vous m' disiez qu' vous aviez r'guen d' beau! I' dit, j'en n'ai pas de d'câ, moé! I' dit, c'est b'en plus beau qu' cheu' nous, câ, écite!»

— I' ont dit, on â encôr' d'aut' chos' que câ!»

Ils l'emmèn'nt jusque dans l' milguieu du jordin: leu' fontain' d'or ést lâ! I' ont dit: «R'gârdéz! On â encôr, câ, écite!»

— Mé', i' dit, més p'tits garçons, vous êt's p'us rich's que moé! I' dit, enn' fontain' d'or, à la grandeur qu'a a lâ, lâ! V's vous imaginez pas lés richess's que vous avez, vous aute', écite'!

— B'en, i' ont dit, à c'tte heur', Sir' mon roi, on â encôre in n'autre affère à vous montrer; c'est dans not' château!»

Lâ, i's part'nt, p'i' i's s'en von au château, p'i' i's mont'nt en haut, lâ. I' ont dit: «Câ, Sir' mon roi, c'est in oéseau qui parle!

— Ah! ah! i' dit, fait's-lé parler, i' dit, més p'tits enfants!

— I' ont dit, Sir' mon roi, commencé' à gu'i parler, p'i' i' vâ vous répond'e!»

Lâ, notre oéseau voét le roi rentrer, lâ; j'sé's pâs, i' se r'dress' p'i' i' s'escoue 'és ail's, t' sé's b'en, p'i' i' s'élong', p'i' i' se r'mât⁵¹ su' sés patt's, lâ: i' y â que'qu' chos' lâ! Ils l'avaient jamais vu se r'mâter comm' câ.

To'hours, le roi dit: «B'en, i' dit, mon oéseau, i' dit, âs-tu que'qu' chose, i' dit, à nous dire?

— Ah! i' dit, oui, j'en ai b'en manque⁵², i' dit, Sir' mon roi, i' dit, à dire!

— I' dit: quoi c' que c'est?

— B'en, i' dit, m'âs te d'mandé' enn' chos' pour la premiér' fois, i' dit. I' dit, tu t'és pâs marguié, toé, i' dit, in jour?

— Ah! i' dit, oui, j' me su's marguié!

— P'is, i' dit, as-tu eu dés enfants?

— I' dit, j'en ai eu troâs!

51. *Remâter* (se): Faire le beau, prendre des airs prétentieux.

52. *Manque* (bien): Peut-être, probablement.

— P'is, i' dit, ensuite?

— B'en, i' dit, ensuit' de câ, i' dit, j'en n'ai pâs gardé in; i' dit, c'est ma femm' qu'i' 'és â dévorés! P'is l' troâsieum', b'en, i' dit, c'ètè' enn' fille deux garçons p'i' enn' fill' p'is, i' dit, j' l'ai pénie par la fér' mett' dan 'és bass's-fôss's.

— Ah! ah! p'is, i' dit, t'as cru câ, i' dit, toé, i' dit, que ta femme avait dévoré tés enfants! Ça s' peut pâs, câ! I' dit, enn' femme ést pâs capab' de mangé' in enfant; i' dit, c'est trop gros!

— I' dit, comment c' ça s' fait qu' més enfan ont disparu, p'is, i' dit, qu' lés ber' étaient graissés d' sang, p'is, i' dit, ma femm' graissée d' sang?

— Ah! ah! i' dit, tu l' sé's pas, mé', moé, je l' sé's, par 'zemp'! P'is, i' dit, tés enfants, i' dit, i's sont b'en vivan encôre! P'is, i' dit, si tu 'és voyé's, lés r'connaîtrais-tu?

— I' dit, j' lés r'connaîtrais pâs, i' dit, j' lés ai jamais vus! J' lés ai vus quand i's sont v'nu au mond' p'is c'est tout'!

— B'en, i' dit, tés enfants, i' dit, m'a' vâs t' dire enn' chose, i' dit, moé! Envœill' charcher ta femme, aujo'rd'hui, qu'est dan é's bâss's-fôss's, p'i' ensuit' de câ, j' te dirai é ou c' qu'i's sont, tés enfants!

— Comment ça, i' dit, més enfants viv'nt?

— Oui, i' dit, tés enfants viv'nt! P'i', i' dit, j' te dirai, i' dit, la caus' que tés enfants ont disparu, itou'!»

C'est pas r'guien d'aller qu'ri sa femm', lâ! Ça fait longtemps qu'a ést dan 'és bâss's-fôss's: la p'tit' fille ést rendu à seize ans! Ça fait seize ans qu' 'a ést dan é's bâss's-fôss's! 'A avait pâ' été soégnée, lâ, su' tout c' qu'i' y avait d' bon p'is d' meilleur. P'is lâ, i' dit: «Envœill'-lâ charcher par dés saldâts, qu' i's dise' aux sarvant's de l'habiller, d' la manoeuvrer b'en poliment, et p'i' eux aut's l'embarqu'ront dans l' cârross' pour pâs qu' 'a marche, ni qu' 'a eill' d' la misère à monter. P'is qu'ils l'emmène' écitt', p'is, rendu' écitté, i' 'a prendront, p'i' i' 'a mont'ron écitt', dans leu's bras.»

To'hours, comm' de faite! I' y â dés saldâts qui part'nt p'is s'en von au château, p'i' i' ont di' à in valet, i' ont dit: «Toé, tu vâ' allé' att'lé' in cârross' t'ut' suite avec deux jouaux d'ssus!

Lâ, i's s'en vont trouver lés sarvant's pour aller charcher la femm' du roi, p'is lâ, on l'emmèn' bon gré, mal gré. 'A veut pâs: alle avait pâ' eu tort. Mé', on la po'gn' p'i' on l'emmèn' dans l' château, p'is lâ, lés sarvant's la lav'nt, ils la brosse' in peu, i's la toélett'nt p'i' i's l'habill'nt comme i' faut; p'is lâ, b'en, c'é' 'és saldâts qui po'gn'nt la femm', p'i' i' 'a mett'nt dans l'cârosse. Lés v'lâ parti' avec!

'A peut pas voèr de quoi c' que c'est câ que c'tte affér'-lâ, qui lés prend lâ! Rendu au château dés troâs enfants, b'en lâ, lés saldâts la po'gne' encôr', p'i' i's la pâsse' en

procession jusqu'à l'étag' du château. Là, le roi ést là, p'i' i' â encôre enn' couple de saldâts, lés deux p'tits frér's sont là, la p'tit' soeur. Ah! ah! l'oéseau dit: « 'A â changé ta femme, hein! Alle ést pas si bell' comme 'a été't?

— I' dit, non! I' dit, ça fait seize ans, i' dit, qu''a ést dan 'és bâss's-fôss's!

— B'en, i' dit, tés enfants, quels noms qu'i's portaient?

— In tel nom, p'i' in tel nom!

— B'en, i' dit, quel âg' qu'i' ont?

— B'en, i' dit, l' p'us vieux, i' dit, a'rait dix-huit ans, p'is l'aut', dix-sept, p'is la p'tit' fille a'rait seize ans!

— B'en, i' dit, tu 'és as tou' 'és troâs, tés enfants! C'est eux aut's, câ, i' dit, tés enfants, qu' t' â' avec toé, là! I' dit, v'lâ l' plus vieux, v'lâ l' deuxieum', v'lâ la p'tit' fille! C'est r'guien qu'elle, i' dit, qu'est v'nue, qu'â réussi pour v'nir me charcher su' la montagne. Aujo'rd'hui, i' dit, j' te l' dis, mé', i' dit, j'e m'en vâs t' dire étou qui c' qu'est ton malheur.

C'est ton orgueil, i' dit, qui t'â causé ton malheur. Sé's-tu, i' dit, où c' qu'i on été él'vés, tés enfants? I' on été él'vés su' l' mugnier, dans n' tell' place, là. Qui c' qui 'és â envoyés là? C'est tés deux soeurs, parc' que tu 'és âs tracassées qu' t'avé' enn' bell' femm', p'is qu''és aut'e' étaient comm' ci, p'is qu''és aut'e' étaient comm' câ, p'is toé, t' avais la p'us bell' femm' du monde! Tu 'és as mis que tu 'és as virées d' bord, et p'is c'est 'és aut's, i' dit, qui ont pris tés enfants tou' 'és troâs p'is qu'i' 'és ont mis dans dés p'tit's boête' à tout' 'és ans, p'i' 'és on envoyés su' l' mugnier. I' dit, v'lâ, i' dit, c' qui t'â arrivé! Si ta femme â été dan 'és bâss's-fôss's, i' dit, c'est d' ta faute! I' dit, c'est parc' que t' â' été trop orgueilleux d' la beauté d' ta femme! Tu peux t' quiend' tranquille!

— B'en, i' dit, puisque c'est d' minme, i' dit, més enfants, à c'tte heur, tout ést déclaré, p'i' i' dit, vous allez tout' vous en v'nir à mon château.

— Mé', i' ont dit, nos arb's qui chant'nt?

— B'en, l'oéseau dit, lés arb's qui chant'nt, vous lés transport'ré' écitte au château du roi, d' vot' pér' p'is d'vot' mér', pareil comm' vou' 'és avez pris' su' 'a montagn' p'is vous lés avé' emporté' écit't'.

— B'en, i' ont dit, ça s'ra pâs malisé à fére. »

Ça fait qu'i' ont cassé encôr' dés branch's d'après cés arb's-lâ, p'i' i' ont pri' enn' bouteill' d' la fontain' d'or, p'i' i' ont ramassé c' qu'i' avaient d' p'us précieux, p'i' i's sont en-allé' au château du roi.

Ah! là, la rein', b'en, écoutez qu''a était pas forte! Mé', là, avec le roi, b'en là, lés sarvant's, là, le roi leu's a dit comment la soégner, p'is lés dacteurs, tout câ...

Quiens! I's sont aparçus d'enn' journée à l'aut' qu'a commencè' à r'prend' d' la vigueur! 'A ést v'nue aussi bell' comme 'a été't, p'is gross' p'is grasse.

P'is là, b'en, l' bonheur a 'té dans c' château-là pour le restant d' leu's jours, hein! I' étaient tout' contents p'is tout' heureux: là, i' avaient leu' pér, leu' mér', p'i' i's s' connaissaient tout'. Là, b'en, i' ont tout' rajué [rachevé] leu's jours tout ensemb', p'is le roi ést mort que'que' année' avant, mé' i' ont pàs r'trouvé d'aut's p'tits enfants: i' avaient r'guien qu' cés troàs-là.

P'i' i's m'on envoyé écitt' pour vous conter çà!

2 — LES TROIS PETITS PETS

Une fois, c'était un défricheur nouvellement marié. Il était propriétaire d'un coin de forêt où les arbres étaient gros. C'était à l'époque où l'exploitation forestière n'était pas encore organisée.

Ce défricheur était un homme trapu, robuste et plein d'ardeur. Il travaillait d'arrache-pied sans jamais ralentir. Il bûchait du matin au soir sans se préoccuper de la sueur qui inondait sa chevelure.

Un jour, un étranger arrive à l'improviste en lui disant: «Bonjour, monsieur!

— Bonjour! répond le défricheur.

— Comment vont les affaires?

— Elles vont... elles vont assez bien!

— Malheureusement, mon ami, vous n'en avez pas pour très longtemps à vivre!

— Que dites-vous là?

— Hélas! mon ami, dès que vous aurez lâché trois petits pets, vous allez tomber mort. Vous en aurez fini avec la vie!»

Le défricheur perd un peu d'enthousiasme, mais finit par reprendre son aplomb. L'étranger continue sa route. Le défricheur reprend sa hache et continue à bûcher. Il s'attaque à un gros merisier dur à abattre à cause de sa contexture capricieuse. Le bûcheron s'élance de toutes ses forces pour libérer entièrement l'entaille de ses copeaux et ainsi accélérer la chute de l'arbre. L'effort exigé par son travail lui fait oublier la menace de mort annoncée par l'étranger. Il échappe tout à coup un petit pet. «Mon Dieu! la mort qui approche! pense-t-il. Déjà, il a l'impression que ses bras et ses jambes faiblissent. «Ah! Je vais mourir!»

Peu à peu, notre défricheur reprend courage et recommence à manier sa hache.

C'était au mois d'avril, au début d'une période assez chaude, à l'époque où on libère le sol de ses arbres et de leurs branches pour le mettre en culture. Le défricheur bûche avec ambition. Il ne pense plus à la mort. Mais il échappe un autre petit pet. «Ah! à présent, mon Dieu, c'est la fin! Ma vie s'achève!»

Après un instant de réflexion, il continue son travail en pensant à autre chose qu'à la mort. Arrive l'instant du troisième petit pet ! Le bûcheron tombe par terre, sans mouvement et y demeure immobile le reste de la journée. Le soir venu, la femme du bûcheron s'inquiète de l'absence de son mari. Elle s'adresse aux voisins. « Allez donc à la recherche de mon homme. Je ne sais pas s'il s'est estropié ou s'il est mort. Il n'est pas venu manger, ce midi ! »

Les deux voisins se mettent en route et parviennent au lieu où travaille le défricheur. Ils le trouvent mort. Aussitôt, ils préparent une civière à chaque bout de laquelle ils adaptent une ceinture, puis ils entreprennent de transporter le mort à sa demeure.

Ils arrivent à la bifurcation de deux sentiers. Comme la neige s'était liquéfiée, l'entrée des chemins était inondée. L'un des deux voisins dit à l'autre : « Quel chemin allons-nous suivre ? Celui-ci m'a l'air plus praticable ! »

— Non ; l'autre m'a l'air plus solide !

— Je ne sais vraiment pas quel sentier utiliser ! Les deux me paraissent à peu près de même qualité ! »

Le mort fait alors entendre sa voix : « Moi, de mon vivant, je passais par celui-là ! »

— Eh bien ! Tu vas y passer encore une fois ! »

2 — LES TROIS PETITS PETS

Histoirette racontée par M. Joseph Tremblay (77 ans), à Cap-Chat, Gaspésie, en juillet 1955. Il a appris cette histoire il y a à peu près 70 ans, (vers 1885).

Enregistrement n° 754. Conte-type 1240 (2^e partie)

B'en,enn' fois, c'tait bon d' vous dire, c'été¹ in colon¹, p'is c'été¹ in colon qui éta't nouvell'ment marié, p'i' i' ava' un lot que le boâ' [bois] éta't gros. P'is dans c' temps-lâ, b'en, i' ava't pâs d' chanquier [chantier]. P'is c'éta' in gros t-homm' capab', t' sé's b'en, p'i' ambitieux, i' travaillé't d'arrach'-pied tout l' temps. I' bûché't, t' sé's b'en, du matin au soèr, la broue² dans l' toupette [toupet].

Touhours qu'un bon hour [jour], qu'i' r'ssou³ in homme à lui.

« Bonjour, mecieu' !

— I' dit, bonjour !

— I' dit, comment ça vâ ?

— I' dit, ça vâ a... assez b'en.

— Oué ? Mé' i' dit, vous n'avez pâs pour longtem [longtemps] à viv'e, i' dit, vous, mon ami !

— Comment câ ? i' dit.

— I' dit, vous avez seul'ment t'oâs p'tits pet' à lâcher, p'i' i' dit, vous allez tomber mort, p'i' i' dit, vous r'viendrez p'us ! »

Ah ! l'aut' se décourage un peu, mé' te'jours ! L'homm' s'en vâ p'i' i' pâss' tout drette. Mon gârs qui s' ma' [met] à bûcher, hein ! P'is c'éte't du gros m'risier qu'i' tordé't. I' s' planté't pour bûcher p'us fort pour fer' sortir tout's lés écopeau' un p'tit peu pour aller plus vite. To'jours qu' tout en forçant, i' vient qu'i' oublie câ, qu' l'aut'e qu'i' a dit d' lâcher dés p'tits pets.

1. *Colon* : Défricheur ; premier occupant d'une terre de colonisation.

2. *Broue* : Écume.

3. *Ressoudre* : Arriver à l'improviste.

I' lâche un p'tit pet. « Mon Dieu, i' dit... » I' sent comm' si' és brâs' gu'i affaiblis-saient p'is lés jamb's. I' dit « J' vâs b'en mourir, lâ! » Mé', to'jou's...

I' s' encourage' p'i' i' s' mène encôre à bûcher. On ést dans l'moâs d'avri' [avril], dans le temps d' chaleur, dans l' temps qu'on fa't d' l'abatis⁴. Lâ, i' bûche encôre avec ambition; i' vient qu'i' perd l'idée de son p'tit pet encôre. Te'jours, i' lâche encôre in p'tit pet: « Lâ, enfin, mon Dieu, j'ajeuv' [achève], i' dit, je n'ai pâs pour longtem à viv'e! » Bon, te'jou's!

Mé' i' r'commence encôr' tranquill'ment p'i' i' vient qu' ça qu'i pâr' encôr' d' l'idée, i' vâ jusqu'au t'oâsièm' p'tit pet. Le t'oâsièm' p'tit pet, b'en, i' ést mort, i' tombe à terre. I' pâss' la journée lâ. Rendu au soèr sa femme éta' accupée, 'a vâ charcher lés deux voésins. 'A dit: « Allez don 'oèr à mon mari, j' sé's pâs si i' ést estropié ou b'en don si i' ést mort, 'a dit, i' ést pâs v'nu diné' à médi, mé'... »

Lés deux voésins part'nt tou' 'és deux p'i' i' arriv'nt lâ, i' ést mort. « Bon! i' ont dit, i' ést mort! » I's po'gn'nt du boâs, p'i' i's fon in boéyart [boyart]⁵ p'i' enn' ceintur' p'is s' mett'nt câ su' l' dos p'is l'emport'nt.

I' arrive' enn' plac' qu'i' y ava't deux p'tits ch'mins. La neig' 'tait tout fondue, i' y ava't d' l'eau dans lés bords. Ça fa't qu'i' 'n n-â in qui s' mène à dire, i' dit: « Par quel bord qu'on vâ pâsser, i' dit, l' chemin, lâ, i' a l'air plus beau!

— L'aut' dit, c'ui-lâ, i' â d' l'air... p'us beau.

— Ah b'en, i' dit, lâ, on vâ prend'e, i' 'n n-â in qui di' à l'aut'e, i' dit, j' se's b'en pâs, i' dit. I's sont à p' pras pareils tou' 'és deux. »

Lui, qu'éta't mort: « B'en, i' dit, moé, du temps d' mon vivant, i' dit, j' pâssa's par ce'ui-lâ.

— B'en, i' ont dit, tu vâs gu'y pâssé' encôre! »

4. *Abatis* (faire de l'): Dans le défrichement, opération consécutive à l'enlèvement des bois utiles et consistant à abattre, entasser et brûler sur place le bois, branches, arbustes et autres détritrus.

5. *Boyart*: Brancard, civière.

3 — LA PETITE PLUME BLANCHE

Il me fait plaisir de vous raconter l'histoire d'un roi et d'une reine. Ce roi était riche, riche au point d'ignorer la limite de sa fortune; mais il était aussi avare et pingre que fortuné. Sa reine, plus raisonnable, n'osait élever la voix pour dénoncer le travers de son mari.

Un bon jour, se présentent au château un vieux mendiant et une vieille mendiante; appuyés sur des bâtons, ils demandent au roi une aumône, au nom de Dieu. Le roi les reçoit rudement: «Sortez d'ici, espèces de vieux fainéants! Si vous aviez travaillé comme moi dans votre jeune âge, vous auriez pu amasser de l'argent pour assurer maintenant votre subsistance!»

Le couple fait demi-tour, reprend la route, en s'aidant de leurs bâtons. À la vue d'une si triste réception, la reine fond en larmes. «Qu'as-tu à pleurer, ma reine? demande le souverain.

— Écoute, mon roi; je trouve étrange qu'un homme aussi riche que toi puisse refuser de l'aide à de misérables mendiants qui ont peine à marcher. Le bon Dieu a bien dit qu'il y aurait toujours des pauvres sur la terre, mais sache que ta grande richesse pourrait en soulager quelques-uns!

— Oui; c'est vrai, ma femme. Tu as parfaitement raison!»

Le roi envoie un valet avertir et ramener le couple de mendiants. On leur sert un copieux dîner préparé par les meilleurs cuisiniers du château. Avant le départ, on prend le temps de causer. Les invités remercient leur hôte et lui souhaitent beaucoup de chance. On se sépare.

À la suite de cette heureuse scène, la reine s'enhardit jusqu'à faire une suggestion au roi, son mari: «Tu es riche au point de ne pas savoir comment dépenser ton argent; par contre, les gens de notre ville crèvent de faim. Si tu donnais de l'emploi à ces bonnes gens, leur travail apporterait, chaque semaine, de l'argent dans la communauté. Tous pourraient vivre et s'entretenir plus commodément.

— Mais que veux-tu que je fasse, ma femme? Je n'ai aucun travail à faire exécuter!

— Eh bien! Tu as d'immenses domaines entièrement boisés. Fais abattre les arbres, fais-les brûler; la charrue permettra de faire produire la terre. Ces travaux, au début, occasionneront de grosses dépenses, mais les récoltes rapporteront de gros revenus.

— Tu as raison, ma reine! Je n'avais jamais pensé à un tel projet. Dimanche prochain, je demanderai au crieur de la paroisse d'annoncer, à la porte de l'église, mon intention de distribuer des contrats en vue du défrichement de mes domaines. »

Le dimanche, le crieur, sur l'ordre du roi, offre du travail à tous ceux qui veulent prendre part au projet royal de défricher ses terres aussi longtemps qu'il lui sera possible de le faire. Le lundi matin, on peut difficilement s'imaginer le nombre d'ouvriers qui se présentent chez le roi. Les uns conduisent des chevaux, les autres n'offrent que leurs bras; on forme des équipes de quatre ou cinq bûcherons munis de câbles et de crampons. Un ouvrier grimpe dans la tête de l'arbre, d'autres en coupent les racines, et l'arbre s'écroule. Bientôt une épaisse couche de billots recouvre la terre. On nettoie, on arrache ce qui reste de racines avant d'utiliser la charrue.

Chaque jour, le roi va faire son tour dans les domaines en voie de défrichement. Le travail des bûcherons intéresse le roi au point qu'il se fait installer un fauteuil au milieu des ouvriers de la forêt. Il ne pouvait se rassasier de la beauté de ce travail.

Tous les employés travaillaient avec cœur. Le samedi soir, ils touchaient leur salaire; cet argent honorablement gagné leur procurait d'abondantes provisions.

Les travaux duraient déjà depuis quelque temps. Un bon midi, le roi revient au château en carrosse conduit par le cocher. Il est à noter que le roi ne se déplaçait pas à pied! Il entre au château et s'adresse à la reine: « Pourquoi ne viendrerais-tu pas, cet après-midi, visiter les travaux de défrichement de mes domaines? Si tu savais comme ces travaux sont magnifiques!

— Tiens, tu prends goût à ce chantier maintenant?

— Ces gens-là travaillent avec un tel cœur! C'est une merveille de voir les bûcherons abattre les arbres, les débiter en criant d'enthousiasme. C'est un spectacle ravissant.

— Alors, c'est bien; j'irai avec toi! »

Après le repas, le roi et la reine font la sieste, puis le roi commande d'atteler deux superbes chevaux à un élégant carrosse. Le couple royal y monte, le cocher prend place en avant sur un siège élevé, et la voiture s'ébranle. On suit d'abord une rue de la ville, puis on s'engage sur une route conduisant au domaine du roi, route utilisée aussi par les ouvriers de la forêt et les colons en train de défricher de nouvelles terres. Le carrosse suit cette route rurale; à un angle de la route, le roi aperçoit, à sa grande surprise, un magnifique château à l'horizon. Ce n'était pas la première fois qu'il passait à cet endroit, et pourtant ce château frappait ses yeux pour la première fois! « Diable! se dit-il, d'où vient donc ce château-là? » Le carrosse file. Une fois en face du château, les passagers voient un tapis en or flotter dans l'air et venir tomber en avant des chevaux. Le cocher, impassible, fait mine de vouloir continuer sa route. Le roi l'interpelle: « Hé! Cocher, ne laisse pas les chevaux passer sur ce tapis! C'est de l'or! Il faut tirer parti de cette pièce! Descends de voiture et ramasse le tout soigneusement! »

Le cocher arrête l'attelage et essaie de ramasser ce pesant tapis. Impuissant, il demande l'aide du monarque. Celui-ci, ambitieux et ménager, aide son valet à rouler le tapis et tous deux réussissent non sans peine, à le placer à l'arrière du carrosse. Le travail terminé, on file. Mais après un parcours d'une centaine de mètres, apparaît à la place du tapis, une fée. Placée dans le dos de la reine, elle s'adresse ainsi au roi : « Toi, si tu n'arraches pas les yeux de ta femme, pour l'envoyer dans la forêt, et si tu ne me prends pas pour ta femme, alors ta ville va être métamorphosée sur place. » Le roi en perd la parole et se tient coi. Quant à la fée, elle tire une petite fourchette de sa poche, arrache les deux yeux de la reine qu'elle fait descendre du carrosse, et l'abandonne dans la forêt. Laissons-la se tirer d'affaire quelques instants et suivons le roi.

Peu satisfait de cette nouvelle compagne, le roi rebrousse chemin et conduit la fée au château. Il reprend la route et va visiter ses hommes au travail.

Revenons tout de suite à la reine aveugle. Celle-ci entre dans le bois avec peine, souvent se traînant sur ses pieds et ses mains, et pénètre assez loin en forêt. Dans ce coin, résidaient deux chasseurs ; l'un d'eux, âgé d'une quarantaine d'années et l'autre beaucoup plus jeune ; les deux étaient mariés et vivaient avec leur femme. Chacun possédait son camp et son terrain de chasse pour ne pas se nuire réciproquement. Ils se nourrissaient de gibier à l'année longue.

Un bon jour, le plus vieux des chasseurs, faisait sa ronde dans le bois comme d'habitude, portant son arme et son repas dans un sac. Tout à coup, il aperçoit une masse blanchâtre qui se traîne sur quatre pattes ! La reine, la robe toute déchirée, n'avait plus rien que son jupon. Dans ce temps-là les femmes portaient de longs cheveux et cet être d'une couleur étrange semblait s'avancer, la queue en avant. « De quelle bête s'agit-il ? » se demande le chasseur. Trop prudent pour tirer, il se cache derrière un arbre, le doigt sur la gachette de son fusil. « Je vais d'abord m'assurer si c'est une bête ! » se dit l'homme.

Bientôt la reine parvient à un tronc d'arbre renversé ; elle le tâte, relève sa chevelure et s'assoit sur l'obstacle qui lui barre la route. « Diable ! pense le chasseur, ce n'est pas une bête, c'est une personne ! Mais que se passe-t-il ? » Il fonce vers cette apparition.

À la vue de cette belle femme dont les yeux débordent de liquide visqueux, il s'écrie : « Dites-moi donc, madame ou mademoiselle, d'où vous venez ? »

— Ah ! cher monsieur, dame ou demoiselle, je ne vous connais pas : je vous entends parler, c'est tout ! On m'a arraché les yeux on m'a envoyée dans la forêt !

— Grand Dieu ! quel malheur ! Si je n'avais pas une femme quelque peu jalouse, je vous amènerais tout de suite chez moi. Mais quoi qu'il en soit, je ne vous abandonnerai pas sans abri ! »

Le chasseur bâtit une petite cabane bien recouverte d'écorces de bouleau, lui fabrique un bon lit de branches de sapin et lui donne son propre repas. Au moyen d'une petite chaudière il lui apporte de l'eau d'une source. Il lui recommande de ne pas sortir

de son gîte, et ajoute : « Demain matin, je m'arrangerai pour obtenir plus de nourriture et vous en donner davantage. Il se peut que dans quelques jours, je puisse vous ramener chez moi ! »

— C'est entendu ! »

La cabane une fois installée — travail d'une bonne partie de la journée — le chasseur fait une course près d'un ruisseau, visite quelques pièges et regagne sa demeure à une heure un peu plus tardive que d'habitude.

Après un bon souper, on se met à causer. Le chasseur suggère à sa femme de lui donner un peu plus de nourriture pour le lendemain. « Tu sais, le gibier s'éloigne avec le temps, il faut marcher plus longuement pour parcourir le territoire. » L'épouse soupçonneuse, demande à son mari d'avouer qu'il nourrit quelque amante en forêt. L'époux répond sans perdre contenance : « Abandonne donc cette imagination, ma femme ! Tu sais bien qu'une trop grande distance sépare la ville de notre retraite en forêt pour que les femmes viennent nous visiter. Et crois-tu que je constitue une si grande attraction pour les femmes ? »

— Ah ! Tu trouves toujours une porte de sortie ! »

Les choses en restent là. De grand cœur, elle donne à son homme, le lendemain matin, un gros sac de nourriture. Le chasseur se hâte de rejoindre l'aveugle de la cabane. Il ouvre la petite porte faite de branches et donne à la pauvre femme sa réserve de nourriture. De plus, il lui procure une petite quantité d'eau. Il garde seulement quelques galettes pour apaiser un peu sa faim au cours de sa randonnée, et il répète le conseil de la veille : « Restez ici, madame ! Ne sortez pas de votre cabane ! »

Trois jours se passent. Chaque matin le chasseur requiert un peu plus de nourriture. Sa femme ne cesse de le semoncer et de l'accuser de vouloir nourrir des tas de gens.

Un bon jour, n'en pouvant plus, l'épouse du chasseur va trouver une jeune voisine, qui était réputée comme fameuse tireuse de cartes. « Je suis venue vous visiter, dit-elle à la voisine, pour que vous lisiez, dans vos cartes, des événements, à mon avis, assez louches. Depuis quelques jours, mon mari me demande de préparer de plus en plus de nourriture pour apporter en forêt. Je le soupçonne d'entretenir une concubine cachée au fond des bois ; si telle est la situation, je comprends pourquoi il exige tellement de nourriture chaque matin ! »

— Madame, je me charge de votre cas ! »

La cartomancienne brasse ses cartes, les éparpille devant elle, y fixe les yeux et déclare d'une voix mystérieuse : « Oui. Je vois une femme dans le bois, abritée dans un minuscule abri, mais une femme d'un comportement anormal. Elle est malade ou infirme, je ne sais trop dire. Ton mari ne peut pas te dire de quoi souffre cette femme. Il voudrait l'amener ici, mais il ne peut se décider. Voilà qui explique son attitude ! »

— Attendons à demain matin, poursuit l'épouse du chasseur; je vais aller épier mon mari dans la forêt! »

Le lendemain matin, la femme du chasseur met son plan à exécution. Elle donne à son mari une bonne quantité de nourriture dans un sac et elle le suit de loin. Soudain, elle le voit ouvrir la porte de la cabane de branchages. Il y laisse sa nourriture. Puis, il va quérir de l'eau, referme la cabane et reprend sa route en forêt.

« Ma foi! se dit la femme du chasseur, s'il aime cette personne, il ne la visite pas longtemps! » Quand son homme est rendu assez loin, elle atteint la hutte et y découvre la dame aveugle. « Ah! s'écrie la femme jalouse, dites-moi, madame, pourquoi vous êtes ici?

— Ah! pauvre dame ou mademoiselle, on m'a arraché les yeux et l'on m'a abandonnée dans la forêt où un chasseur m'a secourue! Ce dernier, après avoir bâti ce petit abri, m'apporte à manger tous les jours en me laissant espérer que sa femme, un peu jalouse, lui permettra peut-être de me transporter dans sa maison.

— Eh bien! Ce soir, je viendrai moi-même, avec mon mari, pour vous amener chez moi!

— Vous êtes bien bonne! »

La situation se clarifie. Le mari, le soir, par une sorte de pressentiment, arrive plus tôt que d'habitude. Aussitôt entré, il doit affronter l'interrogation de sa femme: « Pourquoi laisses-tu cette dame aveugle dans une hutte?

— Ma femme, tu te connais assez pour savoir que tu me soupçonnes sans cesse d'entretenir des amantes dans la forêt. J'ai pris cette dame sous ma protection à cause de ses malheurs. Elle a perdu la vue; ses habits tombent en lambeaux, elle est presque nue.

— Nous allons aller la chercher, conclut l'épouse du chasseur.

— Je ne demande pas mieux, ma femme! »

Le chasseur et sa femme s'empressent de transporter la pauvre aveugle dans leur camp de style primitif et lui préparent une alcôve au moyen de couvertures. Quand les améliorations sont terminées, la femme du chasseur s'adresse charitablement à l'infirme: « Maintenant, ma bonne dame, vous allez demeurer avec nous. Même si les enfants du voisinage viennent nous visiter, ils ne vous verront pas. À votre lever, le matin, j'irai vous aider à vous habiller et je verrai à bien prendre soin de vous.

— J'apprécie votre grande charité! »

Grâce à de bons soins, les yeux de la reine guérissent parfaitement. Le temps passe. Quatre ou cinq mois après son arrivée chez le chasseur, la reine accouche d'un beau garçon, du plus beau petit prince qu'on puisse imaginer.

Vu l'incapacité physique de la reine de prendre soin de son enfant, la femme du chasseur et son mari s'en chargent. On les voit donc tour à tour promener le bébé dans leurs bras ou dans un havresac, à la façon des Amérindiens. Un jour, ils vont le faire baptiser; ils agissent comme parrain et marraine. Ils lui donnent le nom de Ti-Jean. Sous l'œil attentif de ces bonnes gens, l'enfant grandit rapidement, comme il arrive toujours dans les contes. L'enfant atteint quatre, cinq, six ans. Le voilà rendu à l'âge de huit ans.

Un bon jour, après une chasse fructueuse, l'homme se voit obligé d'aller en ville pour y vendre ses fourrures. Ti-Jean saisit l'occasion pour demander au chasseur de lui acheter un fusil: «Papa, quand je serai grand, vous, vous serez déjà âgé et vos jambes refuseront de vous porter. À ce moment, je pourrai, au moyen de ma chasse, assurer votre subsistance.

— Tu as raison, mon petit! Ton discours est plein d'une grande bonté!»

Une bonne journée, le chasseur se décide de sortir de la forêt et d'aller vendre sa pelleterie en ville. Ce trajet demandait un jour et demi de marche. Quant au retour, c'était l'affaire d'une longue journée: il quittait la ville tôt le matin et parvenait à la maison tard dans la soirée. Le chasseur rapporte de la ville un beau petit fusil comme cadeau à Ti-Jean. L'enfant est déjà au lit.

Le lendemain matin, Ti-Jean, plutôt, le petit prince, particulièrement matinal s'empresse d'aller saluer son père: «Vois, mon garçon, dit le chasseur, je t'ai acheté une belle petite carabine 22. C'est une arme de grande précision, tu verras!

— Merci, papa!»

L'enfant déjeune rapidement. Le temps semble le presser. Tout de suite après la dernière bouchée, le chasseur quitte la maison en compagnie de Ti-Jean, glisse une cartouche dans la carabine de l'enfant. De sa hache, il prépare une cible sur un arbre et invite Ti-Jean à s'exercer au tir. À peine l'enfant a-t-il tiré deux ou trois fois, que le chasseur constate chez l'apprenti une dextérité de vieux tireur. «Eh bien! mon garçon, s'empresse de conclure le papa, tu seras un maître tireur! Tu tires déjà avec une précision remarquable!»

Le temps s'écoule... Au bout de quelques jours, Ti-Jean fait une suggestion à son père: «Quand vous partirez pour une excursion pas trop longue, voudriez-vous me permettre de vous accompagner? Je suis encore jeune, mais j'ai une bonne jambe et une bonne santé...

— Certainement, je t'amènerai, mon enfant!»

Un bon matin, le chasseur et Ti-Jean se dirigent tous les deux vers la forêt. Ti-Jean gambade et court comme un enfant tout à fait comblé. Le chasseur apporte une collation pour deux. On marche...

Après quelque temps, Ti-Jean signale à son père qu'il a un besoin naturel à satisfaire sans retarder l'excursion: «Papa, continuez tranquillement votre chemin; je vous rejoindrai en courant. Vous verrez comme je vous rattraperai rapidement!»

Le chasseur file pendant que Ti-Jean reste sur place à satisfaire la nature. Quelques minutes plus tard, Ti-Jean se dirige à la course dans la direction du chasseur.

Mais, arrivé à une bifurcation de la route, l'enfant se demande de quel côté est allé son père ! Sa décision prise, il continue à courir et à courir encore, sans retrouver trace du chasseur. La brunante s'annonce, la nuit vient, pas de chasseur en vue ! La peine au cœur, notre petit prince avance, avance... Soudain, il aperçoit une petite lumière. Un espoir luit dans son esprit : « C'est peut-être la demeure de mon père ? J'y suis probablement revenu par un sentier de détour ! » Ti-Jean s'approche de la lumière. Déception ! Il se retrouve près d'une misérable cabane.

Ti-Jean frappe à la porte. Une petite voix claire répond : « Ouvrez ! » Il entre et voit une belle petite bonne femme blanche qui lui dit : « Bonjour, Ti-Jean !

— Bonjour, petite bonne femme ! Tu me connais ? Moi, je ne te connais pas !

— Je connais tout le monde !

— Vraiment ?

— Après t'être écarté du chemin que ton père a pris, te voilà ruiné de fatigue. Mais, tu vas coucher dans ma cabane ! »

Ti-Jean ne se fait pas prier. Il mange un peu, ne parle pas longtemps et se plonge dans un bon lit que lui a préparé la charitable hôtesse. Il dort toute la nuit comme un bienheureux. À son réveil, le matin, il a mal à la tête et se sent les jambes raides : « Grand-mère, je suis pas mal fourbu !

— Ne t'en fais pas, mon garçon, repose-toi encore, mange et je vais prendre soin de toi ! »

Sitôt remis de ses fatigues, il manifeste à la petite vieille le désir de s'en aller. « Arrête, mon petit ! Pas si vite ! J'ai l'intention de te proposer un programme pour aujourd'hui. D'abord, tu m'as l'air intelligent et je crois pouvoir me servir de toi pour faire une bonne action !

— Ah ! que veux-tu dire, petite vieille ?

— Écoute bien ce que je vais te conter !

Tu sais, le chasseur où tu demeures, que tu appelles ton père, et sa femme que tu appelles ta mère... Ce sont ton parrain et ta marraine, même si ce sont eux qui t'ont élevé. Ta mère, c'est une reine, la belle grosse femme qui a perdu la vue. Ta mère a eu les yeux crevés par une fée qui l'a abandonnée dans la forêt. C'est là que le chasseur l'a secourue. Tu es venu au monde dans la maison du chasseur, mais comme ta mère était aveugle, elle n'a pas pu veiller sur ton éducation ; ce sont le chasseur et sa femme qui s'en sont chargés.

Si tu veux me faire confiance et obéir à mes recommandations, tu vas découvrir tous les dessous de ce drame.

— Mais qu'est-ce que je peux faire, moi?

— C'est moi qui vais te tracer ton programme, et tu vas réussir, sois-en certain!

— Je puis toujours essayer... »

La petite femme remet alors une petite plume blanche à Ti-Jean: «Tiens, mon enfant, prends cette petite plume dans ta main et par sa puissance tu vas être transporté sur le domaine du roi. Le moment venu de partir, tu répéteras: «Petite plume blanche, envoie-toi rapidement et emporte-moi sur le domaine du roi!»

— Oui; c'est très facile!

— Une fois rendu chez le roi, tu demanderas un emploi. Je t'avertis que la reine a très mauvais caractère. Elle endure ses employés un jour ou deux, puis elle les chasse. Mais toi, sois gentil avec elle, tente de lui faire plaisir et tu pourras ainsi travailler pendant une couple de jours. Si elle t'assigne une tâche trop pénible, reviens m'en parler.

— Je t'obéirai, ma petite femme blanche!»

Ti-Jean prend sa plume dans sa main et récite sa formule: «Petite plume blanche, envoie-toi rapidement et emporte-moi sur le domaine du roi!» La petite femme blanche lui avait décrit les traits caractéristiques d'un roi. Ti-Jean n'avait aucune idée de ce qu'était un roi.

Ti-Jean parvient au roi. Il le trouve assis sur un fauteuil, parmi les bûcherons. En apercevant les riches diamants et les bijoux du monarque qui reluisaient au soleil, Ti-Jean conclut qu'il est en présence du roi. «Bonjour, Sire mon roi!

— Bonjour!»

Ti-Jean, peu habitué à tant de grandeurs, agissait d'après les avertissements de la petite femme blanche. «Sire mon roi, vous n'auriez pas besoin d'un petit employé?

— Pauvre enfant! J'en prendrais à mon service, mais c'est la reine qui se charge de cette tâche. Ah! ma reine ne s'endure pas facilement!

— Sire mon roi, je suis certain de pouvoir m'entendre avec elle. Je suis un bon enfant et surtout patient. Je gagnerai sa confiance avec mes manières d'agir et de l'amuser!

— Eh bien! Alors, viens au château avec moi!»

Tous deux se rendent au château. Le roi dit à la reine: «Voici un petit engagé, un garçon intelligent, que tu trouveras de ton goût. Tâche de le garder!

— Je le garderai comme les autres, s'il fait mon affaire, sinon, je le congédierai!»

Ti-Jean de rétorquer: «Vous allez voir que nous allons nous entendre!» Et le roi se retire précipitamment.

Ti-Jean passe la journée dans la maison, suivant la belle reine pas à pas, la suppliant de lui dire ce qu'il lui faut, plein d'extrême habileté à lui apporter tout ce qu'elle désire. Il lui donne l'impression qu'il est expert en tout.

Une journée passe; la reine ne grogne pas. La deuxième journée, elle trouve à redire: «Ti-Jean, dit-elle à l'enfant, tu es tellement adroit que tu vas aller me chercher une bouteille de lait de chèvre.

— Où, belle reine?

— Eh bien! Tu chercheras et tu trouveras!

— C'est entendu, belle reine! Je vous rapporterai le lait désiré. Je trouve tout ce que je veux, vous le verrez bien! »

Ti-Jean tourne les talons, se rend à l'orée du bois et demande à sa petite plume blanche de le transporter rapidement à la cabane de sa petite bonne femme blanche. Il passe à travers le bois comme une perdrix, et quelques instants plus tard, il frappe à la porte: «Ouvrez! entend Ti-Jean.

— Bonjour, petite bonne femme!

— Tu es en peine, Ti-Jean?

— Oui!

— Qu'y a-t-il?

— La reine m'a ordonné de lui procurer une bouteille de lait de chèvre.

— Ah, ah! Alors, la reine veut te faire mourir! Mais elle ne réussira pas. C'est moi qui vais te guider!

La chèvre broute là-bas dans un champ gardé par deux gros géants les plus féroces de la terre. Voici un petit bâton de vingt-cinq centimètres. Prends ce petit bâton dans ta main, procure-toi une bouteille et suis le sentier dans le bas de la montagne, toujours le même. Tu vas arriver dans un grand parterre où pâit une chèvre. Tu vas la traire et elle ne bougera pas. Tu rempliras ta bouteille et la mettras dans ta poche. En te levant, donne un coup de pied à la chèvre, assez fort pour qu'elle en gronde, pour qu'elle en bête. Là, tu vas voir partir deux géants du sommet de la montagne.

Dans leur course, ils vont culbuter les merisiers et les précipiter en bas en même temps que des rochers. Les géants vont foncer vers toi, pour te manger, en vociférant: «Mon petit ver de terre, nous allons te réduire en chair à pâté!» N'aie pas peur. Laisse-les approcher, et tout à coup, tu leur lanceras ton bâtonnet et tu lui donneras ce commandement: «Détruis-les, mon petit bâton!» Tu verras les géants s'éparpiller en quartiers. Ce sera le moment d'aller porter le lait de chèvre à la reine.

— Merci, grand-mère! Tu me rassures.»

Peu de temps après, Ti-Jean découvre la chèvre, en trait le lait et lui décoche un vigoureux coup de pied. Aussitôt, il voit apparaître deux féroces géants. Les merisiers, les érables, les rochers dégringolent de la montagne dans un tapage d'enfer. « Petit ver de terre, hurlent les géants, tu ne te contentes pas de venir traire notre chèvre, tu essaies en plus de la tuer ! Nous allons faire de la fricassée avec ta carcasse !

— Approchez, approchez, s'écrie Ti-Jean. Je ne suis pas un peureux ! »

Au moment où les géants se préparent à mettre la main sur Ti-Jean, ce dernier leur lance son bâtonnet et prononce sa formule : « Détruis-les, mon petit bâton ! » Ah ! sainte mère ! Le bâton se trémousse entre les deux monstres et les débite en morceaux ; la tête, les bras, les jambes, tout le corps se disloque. Ti-Jean a alors recours à sa plume magique : « Petite plume blanche, envole-toi rapidement et transporte-moi au château du roi ! » Ti-Jean trouve la reine couchée. Pas mal surprise de voir la bouteille de lait, elle se dit en elle-même : « Tu ne vivras pas longtemps, toi ! »

Le lendemain matin, la reine était encore malade. Ti-Jean tourne autour du lit et exhorte la reine à lui dire quel remède elle désire se procurer : « Je peux vous le trouver parce que je trouve tout !

— Tu es tellement adroit, Ti-Jean, que tu vas aller me chercher, à la fontaine magique, une bouteille d'eau qui ramène les morts à la vie.

— Belle reine, j'y vais, et je rapporte ce remède sans tarder ! »

La plume merveilleuse ramène encore Ti-Jean vers sa petite bonne femme. « Bonjour !

— Bonjour ! Encore en peine, Ti-Jean ?

— Que veut-elle, cette fois-ci ?

— Une bouteille d'eau de vertu !

— C'est de la pure imagination ! Cette fontaine n'existe pas. Je vais te dire quoi faire, moi ! »

Elle lui montre un petit violon et un archet minuscule. « Prends cet instrument et rends-toi au château des fées, au coin de la rue ! Là, vivent trois fées, les filles de la femme qui demeure avec le roi, ton père. Elles sont toutes trois d'un âge différent. Arrivé au château, fais-en le tour. Tu vas t'apercevoir qu'il n'y a pas de porte d'entrée au niveau du sol ; seulement des fenêtres ! Les portes sont dans la partie supérieure et donnant sur une véranda qui fait le tour du château. Privé de tout moyen d'entrée, même privé d'échelle, tu t'assoiras sur un morceau de bois ou sur une pierre et tu commenceras à jouer du violon !

— Ah ! Non, je n'ai jamais joué de cet instrument, madame !

— Tu vas jouer, Ti-Jean, et tout ce que tu vas vouloir ! D'ailleurs ce sont des filles qui raffolent de la danse. Elles vont te hisser sur la galerie au moyen d'un câble qu'elles

vont te lancer. Une fois dans le château, sois attentif! Je ne puis tout te dire, mais observe et surtout sois prudent. Que rien de ce château ne t'échappe. Si tu es fidèle à ces conseils, tu sortiras de là vainqueur!

— C'est bien, bonne grand-mère!»

La conversation cesse. La plume de Ti-Jean le conduit au château des fées. Tout se déroule selon le programme prévu. Assis sur une grosse roche, Ti-Jean joue du violon avec tellement de virtuosité que les trois fées sortent sur la galerie et commencent à danser. «Ah! Ti-Jean, viens donc nous faire danser au son de ton petit violon!

— J'aimerais y aller, mais comment voulez-vous que j'atteigne votre balcon? Il n'y a pas de porte; je n'ai pas d'échelle.

— Attends, Ti-Jean, crient les fées, nous allons te hisser au bout d'un câble!»

Les trois filles lancent à Ti-Jean un long filin dont elles retiennent le bout. Ti-Jean s'entoure la taille au moyen du câble et se laisse hisser. Son poids léger favorise une ascension rapide.

En posant les pieds sur la galerie Ti-Jean amorce un pas de danse et entre dans la maison: «Ah! bonjour, mesdemoiselles! N'êtes-vous que trois, ici?

— Parfois, c'est un peu monotone.

— Alors, la présence d'un jeune homme comme moi capable de vous faire danser, va apporter un élément de gaieté. Nous allons avoir du plaisir!»

L'aînée affirme qu'elle peut danser une heure et demie sans arrêter! «Oui! et toi, la deuxième?

— Je danse une heure sans arrêt!

— Et toi?

— Moi, je suis la plus jeune, je danse une demi-heure!»

À la vue de tant de curiosités dans le château, Ti-Jean sent le besoin de questionner, mais se montre prudent. Comment donc préparer ses flûtes pour savoir à quoi servent ces objets-là? Il conçoit vite un plan. Il offre à la plus jeune de se préparer à danser. La fillette va chausser ses souliers et sa robe de danse. Ti-Jean attrape son violon et fait virevolter la danseuse. Au bout de vingt minutes, elle est à bout de forces. «Arrête, Ti-Jean!» Mais la musique continue. Bientôt, la fillette tombe inerte par terre.

La deuxième, qui se vante de danser une heure d'affilée, blâme la jeunesse, la faiblesse et le peu d'habitude de sa plus jeune sœur. Ti-Jean lui demande de revêtir ses habits de danse et promet de la faire danser aussi longtemps qu'elle le désirera: une heure, deux heures même, sans interruption. Quand le violon jouait, personne ne pouvait se retenir de danser. Ti-Jean accorde son violon pendant que la danseuse se prépare, et zigne, zigne, zigne....!

Au bout de trois quarts d'heure, la seconde jeune fille gît par terre complètement épuisée. Ti-Jean profite de ce second arrêt pour causer avec l'aînée des fées: « Dis donc; tu ne t'ennuies pas, seulement avec tes deux sœurs, dans ce grand château. Il me semble que le temps paraîtrait moins long, si je restais avec toi.

— Très bien! Mais cette solution n'est pas des plus faciles, Ti-Jean!

— Ah! Si tu es de mon avis, nous nous marierons tous les deux. Je suis plus jeune que toi, il est vrai, mais, ce n'est pas un empêchement tellement sérieux. Après mon mariage, je resterais avec vous trois, et je vous apprendrais des jeux, je vous ferais danser à satiété. La vie serait si agréable à quatre!

— Si tu aimes rester ici, Ti-Jean, je ne refuserais pas, moi non plus, de me marier!

— Alors, nous allons voir à nos préparatifs et nous nous marierons!

— Cependant, Ti-Jean, dit la fée, j'exige, comme première condition, que tu me fasses danser...

— Oui, oui, aussi longtemps que tu le désireras, ma belle!»

Ti-Jean avait remarqué beaucoup d'objets bizarres depuis son arrivée au château. Mais le temps n'était pas encore propice aux questions. « Alors, la belle, nous allons nous épouser? C'est décidé, n'est-ce pas?

— Oui, Ti-Jean! Je vais d'abord danser... Dans une journée ou deux, nous préparerons la noce!

— Entendu, la belle!»

Ti-Jean fait danser la fillette quelques minutes et s'arrête brusquement: « Hé! À quoi sert cette corde, dans le coin, là-bas?

— Tu n'as pas besoin de le savoir!

— Tiens, dis-moi tout! Je n'ai pas d'expérience et j'aime les jeux; quand j'aurai trois filles à mes trousses, il me faudra m'enfuir rapidement comme un diable pour éviter de me faire attraper. Il se peut que je m'agrippe à ce cordon et que je le casse. Et c'est peut-être encore bon à quelque chose?

— En effet, c'est un objet très précieux, Ti-Jean!

— Dis-moi ce que c'est.

— C'est une chaîne.

— À quoi sert-elle, cette chaîne-là?

— Eh bien... si... si l'on saisit cette chaîne en criant: « Château, je veux me trouver là-bas!» à l'instant même on est rendu à cet endroit. Le château s'envole comme un oiseau et se dépose par terre avec grand bruit.

— Diable! C'est un moyen commode pour voyager, pour aller visiter les parents! Point n'est besoin de voiture! Tu as bien fait de me renseigner là-dessus. Je suis maintenant rassuré; il aurait pu se faire que ce fût un objet fragile et je l'aurais ruiné involontairement. Maintenant, reprends ta danse...»

Peu après, Ti-Jean interrompt encore la musique et questionne de nouveau sa fiancée: «Eh! la belle, qu'est-ce que renferme ce bocal, là-haut?

— Ti-Jean, tu n'as pas besoin de le savoir!

— Dis-moi-le donc! Tu sais que parfois, j'exécute des bonds assez étonnants et je pourrais tout innocemment heurter ce bocal, en passant, ou même le mettre dans ma poche et le déplacer.

— Ce bocal contient les yeux que ma mère a arrachés à la reine!

— Ces yeux-là, c'est bon à rien!

— Attention! Celui qui placerait ces yeux dans leurs orbitres d'origine contribuerait à redonner à la reine sa vue d'autrefois.

— En quoi ces yeux peuvent-ils m'intéresser? Je n'en ai pas besoin. Je ne connais pas cette reine et je ne commencerai pas à la chercher!

— Ah! Que de choses nous allons apprendre ensemble!»

Ti-Jean recommence à brasser l'archet. Sa curiosité l'emporte encore: «Qu'est-ce qu'il y a là?

— Tu n'as aucun besoin de le savoir!

— Voyons. Ne me cache rien. J'ai peur de causer du dommage. Ce me semble fragile; c'est un cou... un oiseau étrange!

— Oui, c'est un pigeon!

— Un pigeon? Bonne mère! Je n'en ai jamais vu de semblable! À quoi ça sert? Est-ce bon à manger? À fournir un mets quelconque?

— Ce pigeon-là, Ti-Jean, protège la vie de ma mère: dans son corps, il cache un œuf. Celui qui prendrait cet œuf pour le casser dans le front de ma mère mariée au roi, mettrait fin à sa vie!

— Je suis heureux de connaître ce renseignement! J'aurai pu, par maladresse, tordre le cou de cet oiseau et écraser l'œuf sans savoir que j'avais tué ta mère. Et je me serais demandé comment expliquer cette mort! Je suis chanceux de t'avoir... Maintenant, je sais que tu veux danser!»

Ti-Jean tire une autre mélodie de son violon; la fée tourbillonne. Tout à coup, Ti-Jean s'arrête et jette un coup d'œil sur la table où il aperçoit trois petites chandelles

de différentes longueurs. « Dis-moi donc, la belle, à quoi servent ces trois chandelles allumées que je vois sur la table ? »

— Ah ! il n'est pas nécessaire que tu le saches !

— Pourtant, à mon avis, ce sont des objets très fragiles. Quand vous me poursuivrez, vous trois, il est possible que j'aie me cacher sous cette table et que je brise tout, en la renversant peut-être !

— Tu as bien raison. Ces trois chandelles, Ti-Jean, entretiennent nos vies, à nous trois. Si elles s'éteignaient nos vies prendraient fin.

— Je te suis reconnaissant de m'avoir mis au courant de ce phénomène. Comme je vais me surveiller pour ne pas heurter cette importante table et la renverser de peur de te tuer, toi ou un autre. Je prends mes précautions et j'ai intérêt à en savoir le plus possible. Je sais comme je suis malhabile ! »

C'est encore le temps de danser ! Notre violoneux se met à jouer avec frénésie. Au bout d'une heure et quart, la danseuse le supplie d'arrêter, mais nenni ! Pas d'arrêt ! Si bien que, à bout de forces, la belle s'évanouit. Ti-Jean souffle une à une les trois chandelles. « En voilà trois de mortes ! pense Ti-Jean. L'autre aura son tour bientôt ! »

Il ouvre une fenêtre, prend les trois cadavres un à un et les lance hors du château. Enfin, Ti-Jean saisit la chaîne magique et récite la formule : « Château, je veux me rendre près du palais du roi ! » Aussitôt il se sent soulevé dans les airs et tout de suite déposé par terre avec bruit. Le château des fées ne fait plus qu'un avec celui du roi !

Ti-Jean avait eu soin de tuer le pigeon et d'en retirer l'œuf qu'il tenait enveloppé dans un mouchoir. Il faut dire ici, que la reine était réellement malade. Sa maladie de théâtre était devenue réelle.

Ti-Jean entre et constate que le roi ne comprend pas pourquoi sa reine est malade et se lamente. En voyant entrer Ti-Jean, la reine crie : « Ti-Jean, tu m'as trahie ! Si tu me manques, je ne te manquerai pas moi ! »

— Ne crains rien, je ne raterai pas mon coup ! J'ai travaillé fort mais je n'ai pas peiné pour rien ! »

Ti-Jean, de temps en temps, serrait l'œuf et la reine criait de plus belle. Elle élongeait les bras pour essayer de saisir le jeune homme et le détruire. Mais Ti-Jean prend son temps. Il s'approche lentement de la reine et l'endort peu à peu en serrant l'œuf entre ses mains. Au moment où la reine ne bouge plus les bras, Ti-Jean lui brise l'œuf dans le front.

« Sire mon roi, dites maintenant à vos valets d'aller enterrer ce hideux cadavre sous le tas de fumier. C'est la seule sépulture qu'elle mérite ! » Les valets s'occupent des restes de la reine. Le roi ne comprend rien à ce drame. Et ce jeune homme habillé simplement, sans habit princier, où prenait-il cette autorité ? Pourtant, quand les scènes pénibles sont

terminées, le jeune homme fait une proposition au roi : « Suivez-moi dans mon château, Sire, j'ai quelque chose d'intéressant à vous montrer.

— Je vous suis, jeune homme! » répond le roi.

Le soir, après le coucher de la maisonnée, Ti-Jean tire sur la chaîne de son château volant et s'écrie : « Château, je veux te voir près de la cabane de mon père! » Aussitôt, le château donne la sensation de filer dans les airs comme un avion, et tout à coup s'immobilise à terre bruyamment.

Vu les ténèbres de la nuit, les deux compagnons font un somme en attendant le jour. Au matin, le vieux chasseur, à son lever, trouve que le soleil hésite étrangement à pénétrer par les fenêtres. « Comment le soleil éclaire-t-il ce matin?

— Tiens! Comme d'habitude, voyons!

— Non! Ce n'est pas là sa lumière habituelle! »

Le chasseur met le nez à la fenêtre et s'écrie, stupéfait : « Ma vieille, il y a un château près de notre cabane!

— Voyons, tais-toi! Tu perds la tête!

— Viens voir, alors! Il y a même deux hommes qui se promènent sur la galerie d'en haut. Je ne connais aucun d'eux et je n'y comprends rien! L'un est bien vêtu, tout galonné d'or, mais l'autre est plus jeune! »

La femme incrédule, sort du lit et constate les mêmes faits. Le chasseur franchit la porte... Quand Ti-Jean voit son père nourricier, il lui crie : « Mon bon vieux chasseur, apportez-nous donc une échelle pour nous aider à descendre d'ici!

— Diable! Qui êtes-vous?

— C'est Ti-Jean qui vient vous rendre visite! »

Depuis longtemps, le couple croyait que Ti-Jean était mort. Quelle joie maintenant de le savoir en vie! Le vieux chasseur prend l'échelle appuyée à sa cabane et la dresse sous le balcon du château. Le roi descend. Ti-Jean tenait précieusement dans ses mains deux coussinets moelleux contenant deux yeux, deux yeux encore vermeils, deux yeux apparemment d'une personne de quinze ans.

Ti-Jean marche à côté du roi et lui glisse à l'oreille : « Sire le roi, une grande surprise vous attend ici!

— Que se passe-t-il? demande le roi.

— Je ne vous déclare rien maintenant; vous vous en rendrez compte vous-même dans quelques instants! »

On entre dans la cabane du chasseur, une maisonnette d'assez bonne allure, mais construite de bois rond. On fait asseoir le roi sur la chaise la plus confortable. Ti-Jean

dit à la femme du chasseur: «Maman, dit-il, je vous ai toujours considérée comme ma mère... aidez donc à la vieille dame de l'alcôve à s'habiller et dites-lui qu'un visiteur veut absolument la voir!»

La femme du chasseur transmet ce message à la reine. Celle-ci se lève, s'habille, sans savoir qui a affaire à elle. Malgré sa cécité, la reine se présente devant les visiteurs. Le roi, à la vue de sa femme, s'exclame: «Bonjour, ma reine! Tu as perdu la vue, mais je te reconnais encore; bien portante, en plus!

— Comment, c'est mon roi?

— Eh oui! C'est moi!»

On se donne la main, on se donne l'accolade et l'on échange des caresses et des cajoleries. «Que j'aimerais donc avoir mes yeux pour te revoir!

— Bien, ne te décourage pas, car j'ai l'espoir de te rendre la vue!»

Ti-Jean demande à la femme du chasseur de nettoyer attentivement la plaie des orbitres de la reine, puis il ouvre ses coussinets et replace un premier œil. La reine voit comme une jeune personne. Ti-Jean replace l'autre œil et la reine recouvre une vue parfaite. Après l'explosion d'embrassades, de baisers et de remarques réciproques, le vieux chasseur s'adresse à Ti-Jean: «Comme je comprends les choses, le roi est ton père, et la reine, ta mère! Tu es donc de sang royal et non de sang roturier comme nous! Quatre ou cinq mois après l'arrivée de la reine aveugle, dans notre maisonnette, elle t'a mis au monde. Comme elle était infirme, c'est nous qui avons veillé à ta subsistance. Aujourd'hui...

— Comme vous avez eu bien soin de la reine et de son enfant, interrompt le roi, vous allez venir finir vos jours au château royal avec nous!

— Ce serait mon plus grand désir, à moi aussi,» enchaîne Ti-Jean!

Après avoir ramassé les plus beaux souvenirs de famille, le chasseur et sa femme montèrent avec Ti-Jean et le roi dans le château magique. Peu après, ils arrivent au château royal. Là, on leur donne les plus beaux appartements, un service de valets et de servantes, une abondante nourriture à leur gré, de l'argent en abondance et la possibilité de voyager à volonté. Ils n'avaient qu'à dire au cocher: «Attelle les chevaux au carrosse, nous voulons aller nous promener à tel endroit!»

Ils ont toujours vécu ensemble et heureux jusqu'à ce jour. S'ils ne sont pas morts, ils vivent encore!

LA PETITE PLUME BLANCHE

Conte populaire raconté le 7 juillet 1955, à Cap-Chat, Gaspésie, par Joseph Tremblay (77 ans) qui l'avait appris dans les chantiers, vers 1905.

*Enregistrement n° 755; conte-type 798 A**

Enn' fois, c'est bon d' vous dire, c'éte' in roi et eunn' reine. Ce roi-lâ était b'en riche, riche, riche, fortuné, i' connaissait pàs l' bout' d' sés richesses. Mé', i' éte' aussi avâr' p'i' aussi ménager comme i' était riche! P'i' i' y avait sa reine, b'en, 'a était pàs si pir' comm' lui, mé', 'a voyé't qu'i' avait l'air avâre, lui, terriblement. Ça fait qu' 'a gu'i parlait pàs d' grand chose...

Mé', to'hour' in bon jour, c' qui arriv' lâ? In vieux quêteux p'i' enn' quêteuse appuyée su' enn' canne et p'is qui d'mand'nt la charité pour l'amour du bon Dieu. Le roi lés r'vire: « Allez-vous-en, band' de vieux lâches! C'était d' fair' comm' moé: travailler dans vot' jeune âge, i' dit, vous a'rez ramâssé du bien pour vous faire viv'e. »

Te'hours, lés vieux r'parte' en r'virant d' bord, p'i' 'a p'tit' canne à 'a main, p'i' i's s'en vont tou' 'és deux. Mé', après qu'i's sont partis, sa reine 'a s' mè' à pleurer: « Ça gu'i fait d' la peïn' d' lé' [les] oèr.

— I' dit, qu'est-c' que t' â' à pleurer, ma reine?

— B'en, 'a dit, écoute, 'a dit, mon mari, 'a dit, j' trouve ça curgieux, 'a dit, in homme aussi riche comm' t' és riche, p'i' 'a dit, r'fuser la charité à des pauvres quêteux! 'A dit, tu se's pàs, 'a dit, que l' bon Dieu a dit qu'i' y a'rait te'jours dés pauvr's su' 'a terre? P'is, 'a dit, tu r'fus's la charité à deux mendiants, 'a dit, qu'ont d' la misère à marcher! P'is, 'a dit, t' és riche, 'a dit, tu connais pàs l' bout d' tés richesses!

— Oué! I' dit, c'est vré', ma femme, i' dit, t' âs raison! »

I' renvoueille in valet charcher lés vieux, p'i' i' 'és ramène à la maison, p'i' i' gu'ieux deunne in bon dîner, comme on di' in bon dîner, de quoi c' que gu'y â d' mieux dans l'château, p'is lâ, après qu'ils ont b'en mangé, i' jâse in peu avec 'és aut's, p'is lâ, i' lés renvoueille, p'is lés deux vieux le r'marcient, p'i' i's gu'i souhett' d' la chance en masse. Bon... c'est b'en!

Te'hours qu' après qu'i's sont partis, la rein' s' mè' à dire à son roi, 'a dit: « Mon mari, 'a dit, t' és riche, 'a dit, tu sé's pàs quoi fér' de ton argent, p'i' 'a dit, t' â' enn' vill' qu' ést pauv'e que l' mond' creuv' de faim dans ta ville. 'A dit, si tu denne' d' l'ouvrage à c' mond'-là, 'a dit, i's gangn'raient d' l'argent, i's travaill'raient, p'i' 'a dit, à tou' 'és s'main's, tu 'és paierais, ça leu' frét d' l'argent pour s'enteurtenir, pour viv' p'is s'habiller!

— Mé', i' dit, quoi c' que tu veux que j' fèse, i' dit, ma femme? I' dit, j'ai r'guien à fére!

— Mé', 'a dit, t' âs dés parterr's tout en beau boâs [bois] vert, immenses, lâ; 'a dit, fais don fair' câ à 'a charrue c'tte terr'-là! Fè' abatt' câ, brûl' câ, p'i' 'a dit, câ t' frâ d' la terre. Ça vâ t' coûter cher pour commencer, mé', 'a dit, t' a'râs dés gros r'venus avec ta terre. Tu frâs cultiver câ!

— T'âs b'en raison, i' dit, j'ai pàs pensé à câ. B'en, i' dit, dimanche, m'âs fér' le cri à la port' d' l'église, p'is, i' dit, m'âs vâs n'en deunné à 'a djob [job]¹. »

Comm' de faite! (E) l' dimanche, i' fait l' cri à la port' d' l'église, que tout's lés ceus's qui voudront travailler pour le roi, de venir, qu'i' vâ fér' fér' d' la terr' tant qu'i' y aura moyen d'en fér' fére! V's comprenez b'en que l' lundi matin, du mond' que gu'y en â! I' y en â qu' ont dés jouaux, d'aut's qui sont tou' seu's: ça s' rassembl' quat'e cinq, p'i' i' ont dés câb's, mecieu'! p'i' in monte avec dés ép'rôns dans 'a têt' d'in âb'e, lés aut's coup'nt lés racin's, p'is ça s'abât. P'i' i' arrach'nt tout', cliné [clean]² à 'a charrue. I' y â assez d' boâs que l' terrain en ést couvert pour troâs pieds d'épais.

To'hours, à tous lés jours, le roi allait fére in tour dans son parterre, lâ où c' qu'i's bâchaient. I' trouvait câ assez beau qu'i' â pri' 'a pein' de s'emporté' in fauteuil, p'is qu'i' pâssé't dés journées lâ... Bon!... I' trouvait câ beau!

Tu sé's b'en, l' mond' travaillait; ça travaillait d'in ambition, p'i' à tou' 'és sam'di' au soèr, i' 'és payait. L' monde était content d' travailler, p'i' i' était content d'voèr d' l'argent. Ça gu'ieux dennait dés provisions: i' avaient d' quoi manger.

Ça fil' de minm' [même] pendan in çertain temps. Mé', in bon moment deunné, le roi arrive à son château, l' médi, avec son valet, en cocher — i' s' prom'nait pâ' à pied — i' arriv' cheu' z-eux: « Quiens, i' dit, ma reine, i' dit, tu viendrais pàs fére in tour, voèr câ, apro-médi? J' te dis qu' c'ést assez beau!

— Quiens, 'a dit, tu trouv's câ d' ton goût, à c'tte heure?

— Ah! i' dit, ça travaille avec assez d'ambition, i' dit, j' te dis qu'i' y â r'guien d' plus beau d' voèr tomber l' boâs, p'is d' bâcher câ, p'is l' monde, ça crie, i' dit, il n'y â r'guien d' plus beau!

1. *Job* (angl.): Travail, tâche, emploi. Donner un travail «à la job»: travail effectué à forfait.

2. *Clean* [to] (angl.): Nettoyer, débarrasser.

— Ah! 'a dit, j' mont'rai b'en avè' toé!»

Ça fait qu' comm' de faite! Après l' dîner, i' se r'pose in peu, p'is là, i's fon att'llé' in beau cârrosse, deux beaux jouaux d'ssus, p'is la reine embarque avec son roi, p'is l' cocher su' l' devant, p'is ça pârt. I's fon in bout' dan enn' grand rue, p'is là, b'en, câ, c'ète' enn' terr' qu'i' y avait du long d'enn' route, comme on dirait, pour monté' en forêt ou dans lés colonies, je l' sé's pàs.

To'hours! Mé', comme i's vienne' à r'viré' au coin d' la route, câ surprend le roi: i' voé' in beau château. I' avait pàs vu câ encôre depu's qu'i' voyageait là. Guiâb'e! I' dit, quoi c' que ça veut dir' que c' château-lâ, don? Ça fait que to'hours, i' file. Mé', quant' i's vienne' à passer vis à vis du château, mecieu'! i's voueill'nt partir in tapi' en or qui descend p'is qui vient tombé' en avant dés jouaux. L' cocher voé't câ, mé' le roi qu' était là: «Hé! I' dit, cocher, i' dit, pàs' pàs là-d'ssus, i' dit, c'est d' l'or, i' dit, faudrait ménager câ! Pàs' pâ' 'és jouaux d'ssus l'or. I' dit, tu vâs débarquer p'is ramâss' câ.»

Te'hours, l' cocher débarque, p'i' i' asseille ramâsser, mé', l' tapi' ést b'en trop pésant. Le roi dit: «B'en, i' dit, ramâsse-lé!

— I' dit, i' ést trop pésant, Sir' mon roi, i' dit, j' su's pàs capab'e de l' ramâsser, i' dit, v'nez m'éder!»

To'hours, le roi débarque, ambitieux, p'is ménager, i's po'gnent l' tapis à leu' deux, p'is c'est tout c' qu'i's peuv'nt fêr' pour le mett' su' l' darguiér' du cârrosse. Bon!... Après que l' tapi' ést embarqué, ça pârt. Mé', on fait pâ' enn' demi-arpen [arpent] avec câ; quoi c' que gu'y â à la place du tapis? C'est enn' fée! 'A ètè' en arguiér' d' la reine, p'i' 'a dit: «Toé, 'a di' au roi, là, si tu arrach's pâ' 'és deux yeux de c'tte femme-lâ, p'i' 'a dit, l'envoyer dans la forêt, p'is m' prend'e pour ta femme, 'a dit, b'en, ta ville vâ tout' v'nir emmorphosée³, écite.»

Mé', le roi parl' p'us. Ça gu'i ôte la parole. Quant' 'a voé't câ, elle, 'a pren enn' p'tite fourchett' qu' 'a avait dans sa poche, 'a arrach' lés deux yeux d' la reine, et p'i' 'a 'a lâche. 'A prend l' boâs, comm' de raison, 'a prend la forêt. Mé', là, on vâ lés laisser là.

Le roi, b'en, après qu'i' â c'tte femme-lâ, c'tte reine-lâ, i' 'a trouve pàs d' son goût. I' r'vir' de bord p'i' i' vâ m'ner câ au château. I' s'en vien encôre' voèr sés homm's qui travaillent.

Lâ, la vieill' reine... on vâ laisser le roi p'is la jeun' reine, là, là, p'i' on vâ prend' la rein' qu' â lés yeux arrachés.

'A prend l' boâs, à quat' patt's comme 'a peut, p'i' 'a file, p'i' 'a file. Ça fait qu' 'a marche, 'a rent'e dan in grand boâs, 'a vâ joliment loin. I' y avait, dans c'tte forêt-lâ,

3. *Emmorphosé* (amorphosé): Métamorphosé.

deux chasseurs qui restaient là, in homme avec... qui était tout seul avec sa femme, in homme âgé, à peu près d'enn quarantain' d'années, p'i' in aut' jeun' ménage. I' avaient chacun in camp', p'i' i' avaient chacun leu' terrain pour la chasse, p'i' i's s' nuisaient pàs ni in ni l'aut'e. I's faisaient la chasse à l'année, là, 'és aut's.

Ça fait que l' chasseur, in bon jour, le plus vieux chasseur, in bon jour, i' s'en vient dans l' boàs, comm' de coutume avec son dîner et p'is son fusil, sa carabine et p'i' i' file. Mé', tout d'in coup, b'e'tôt c' qu'i' voé't v'nir? In tapon blanc, à quat' pattes. La reine, son butin était tout' déchiré su' elle, sés robes, 'a avait p'us r'guien qu' son butin de d'ssous. I' voé' câ, ça monte à quat' pattes, p'is dans c' temps-là, lés créature' avaient dés grands jueux [cheveux]; ça gu'i fait parait'e quésiment comme enn' queue, en avant. I' dit: «Quell' sort' de bêt' que c'est câ?»

Mé', i' ôs' pàs tirer. I' s' cache à l'abri d'in â'b'e [arbre] avec sa carabine prè'; m' âs to'hours b'en 'ouèr si c'est enn' bête! Mé', b'e'tôt, la reine arrive à râ' in beau gros corps d'â'b'e, 'a mè' 'és mains d'ssus, p'i' 'a po'gn' lés jueux, p'i' 'a lés renvoueille en arguière, p'i' 'a s'assit. «Guiâb'e! I' dit, c'est pâ' enn' bête, câ, i' dit, c'est enn' parsonne! I' dit, quoi c' que gu'y â lâ?

Pârt, p'i' i' gu'y vâ.

I' arriv' lâ, i' voé't c'tte bell' gross' créature⁴, lés yeux tout' maquiéreux [matière: pus], ça coule! «Mé', dit's-moé don, dame ou d'moéselle, d'où c' que vous d'venez?

— Ah! 'a dit, cher mecieu', ou dame ou d'moéselle, 'a dit, j' vous connais pàs: j' vous attends parler seul'ment, c'est toute! 'A dit, j'ai eu lés deux yeu' arrachés d'dan 'a tête, p'is j'ai été envoyée dan 'a forêt.

— 'Ouégns! B'en, i' dit, c'est d' valeur! I' dit, si j'avais pâ' enn' femm' qui s'rè' in peu jalouse, i' dit, j' vous emmèn'rais t'ut' suite à méson! Mé', en tou' 'és câs, i' dit, j' vous laiss'rai pàs déhors.»

I' gu'i bâti' enn' p'tit' caban' a'ec dés écorc's, p'is du bouleau en masse, p'i' i' d'i' r'couveur câ comme i' faut, p'i' i' gu'i fè' in bon lit' de branch's de sapin, p'i' i' gu'i deunn' son lonch' [lunch]. I' avè' enn' p'tit' chéguière [chaudière], i' vâ gu'i qu'ri' [chercher] enn' p'tit' chéguierée d'eau à eunne r'sourc' que gu'y avé't. I' dit: «Resté' écitte, par 'zempe! Éloignez-vous pàs, partez pàs d' vot' cabane! D'mon matin, b'en, i' dit, j'assèrai à avoèr in p'tit brin plus d' manger, p'i' i' dit, j' vous en deunn'rai encôre! P't-êt' b'en qu' dans que'qu's jours d'écitte, j' pourrai vous ram'ner cheu' nous!

— C'est correck'!»

Ça fait, comm' de faite! I' fait sa p'tit' cabane, ça gu'i prend quésiment tout' la journée; i' vâ fère in p'tit tour du long d'in ruisseau où c' qu'i' avait que'qu's

4. Créature: Femme ou fille.

tentures⁵, p'i' i' s'en r'vient. I' arriv' cheu' z-eux in p'tit brin p'us târd, l' soèr. To'hours, i' s' mête' à 'a tab' pour souper. Ça fait que l' chasseur dit: « Ma femme, i' dit, demain, i' dit, mets-moé z-en in p'tit brin plus d' manger! Tu sé's, i' dit, la chasse 'a éloign' tout l' temps, hein, et plus que j' vâs, b'en, plus que j' vâs loin. Ça fait qu' faut que j' me dépêch' pluss', i' dit...

— Ah! 'a dit, oui! T' âs que'qu' démonn' dans l' boâs, çartain, qu' tu nourri' avè' toé, lâ?

— Lâch' don de l' dire, i' dit ma femme! Tu comprends b'en qu'i' y â b'en trop loin au travers du boâs, à traverser d'enn' ville, là-bâs, pour qu' lés créatur's vienn'nt nous voèr écite. P'is, i' dit, j' su's pâ' assez tentatif pour çâ!

— Ah! oui, t' âs téjours que'qu' chos' pour t' défend'e!»

Ça ress' de minme! Bon cœur, l' lend'mon matin, 'a gu'i greille in beau sac de manger, p'i' i' pâ'r' a'ec çâ. I' arrive à 'a cabane avec la femme, p'i' i' rouv' la p'tit' port' que gu'y avait lâ, avec dés branches, et p'i' i' gu'i deunne à manger. I' vâ gu'i qu'ri' enn' p'tit' cheguiérée d'eau. Resté' écite! Lâ, i' gu'i deunn' qués'ment tout' son manger. I' n'en gard' que'qu's p'tit's galette' étou pour manger, pour s'ôté' [enlever] 'a faim in peu. Ça vâ à la troâsieum' journée d' minme; mé', i' d'mandait te'jours plus d' manger d'enn' foi' à l'aut'e. P'is, sa femme l' disputait te'jours. I' n'n'avait te'jours que'qu's-un's.

La dargniér [dernière] journée, 'a s'en vâ trouver sa voésine. C'tè' enn' jeun' femme, p'i' 'a tiré' aux cart's comme enn' démonne. « 'A dit, 'cout' don, 'a dit, tir' don aux cart's pour moé! 'A dit, depu's que'qu's jours, 'a dit, mon mari me demand' te'jours pluss' à manger. J' pens' qu'i' â que'qu' démonn' dans l' boâs, avec lui, qu'i' nourrit, p'is c'est pour çâ gu'i prend tant d'quoé à manger.

— Te'jours, 'a dit, ça bon!»

Prend lés cart's, p'i' 'a brâss' lés cart's, p'i' 'a s' mète' à tiré' aux cart's. 'A r'gârde. « 'A dit, oui, 'a dit, i' â enn' créatur' dans l' boâs; 'a ést comm' dan enn' p'tit' bâtisse, mé', 'a dit, alle â que'qu' chos' c' créature-lâ. 'A ést pâs naturelle: i' y â que'qu' chos' comm' si alle était malade ou infirme, mé', alle â que'qu' chose, lâ, et 'a dit, qu'i' peut pâs te dire, p'is, 'a dit, i' voudrait l'emm'né' écite, p'is j' pense, 'a dit, qu'i' ést assi' entor deux, p'is c'est pour çâ.

— Oui, b'en 'a dit, d'mon matin, 'a dit, m'âs l' suir [suivre]!»

Comm' de faite! L' lend'mon matin, 'a gu'i greille in bon sac de manger, p'is lâ, 'a l' suit. 'A s'en vâ par d'arguier lui, de d' loin, p'i' i' en'oueille [marche rapidement]! Quiens, i' arrive à c'tte p'tit' cabane-lâ; 'a l' voét, i' arriv' lâ, i' rouv' la porte, i' gu'i denn' son sac de manger, p'i' i' vâ gu'i charché' enn' p'tit' chaguiérée d'eau, i' gu'i r'met la chaguiérée d'eau, p'i' i' r'farm' la porte, p'i' i' pârt, p'i' i' s'en vâ.

5. Tenture: Piège ou collet à lièvres.

'A dit: «I' ést te'jours pâs longtemps, 'a dit, si i' eum' [aime] c'te créature!»

Te'jours, après qu'i' ést rendu p'us loin, 'a gu'y vâ. 'A arriv' lâ, 'a voét câ c'tte gross' créature. «Mé', dit's-moé don, madame, 'a dit, pour quelle raison qu' vous ête' écite, vous?

— Ah! 'a dit, pauv' dame ou d'moéselle, 'a dit, j'ai eu lés deux yeu' arrachés de d'dan 'a tête, p'is j'ai 'té envoyée dan 'a forêt, p'is c'st in vieux chasseur qui m'â sauvée, qui m'â bâti c'tte p'tit' cabane-lâ. 'A dit, i' m'emporte à manger tou' 'és jours; i' m'â dit qu'i' m'emmèn'rait b'en cheu z-eux, mé', i' avè' enn' femm' qui ètè in peu jalouse, de laisser fair' que'qu's jours, p'is qu'i' allait 'ted b'en v'nir...

— Oui, b'en, 'a dit, à soèr, 'a dit, j' vâs v'nir vous charcher, moé, 'a dit, avec mon mari!

— C'est bon!»

Te'jours, comm' de faite! (E) l' soèr, lâ, après qu' son mari ést arrivé... i' avait senti que'qu' chos' de fer, lui: i' s'été't douté d' que'qu' chose. I' a arrivé in peu p'us d' bonne heure. «B'en, 'a dit, mon mari, pourquoi c' que c'tte créature-lâ, qui voét pâs clair, pourquoi c' que tu 'a laiss's lâ, don?

— B'en, i' dit, ma femme, tu sés's, i' dit, comment c' que t' és! T' âs to'jours l'ambition d' me dir' que j'ai to'hours dés créatur's que j' gard' dans l' boâs. J' la gardais parc' qu''a ètè' assé' infirme. Tu voés, 'a voét pâs clair, 'a ést presque tou' nue, alle a tout brisé son butin...

— 'A dit, on vâ aller la chercher!

— C'est b'en!!»

C' fait qu' lâ, i' d'mandait pâs mieux; i's vont charcher la femme, i's l'emmen't. Rendu dans sa p'tit' maison à tête, i's gu'i fon enn' bell' p'tit' chamb'e avec dés couvart's, tout câ, p'i' quant' alle ést à abri, t'in, i' ont dit: «La mère, à c'tte heure, resté' écite, vous êt's b'en, et p'i' co' minm' qu'i' viendrait des enfants du voésin, i's vous voéront pâs. Quand vous vous l'v'rez, l' matin, vous me l' direz, j'irai vous édé' à vous habiller, p'is vous allé' êt'e b'en!

— C'est b'en!»

Te'hours, qu' lâ, la vieill' rein' qu'ést lâ, qu' sés yeux guériss'nt, p'is tout l' tour dés yeux, lâ. Sés yeux guériss'nt comme il faut!

Mé', ça file, comme on dit, in quat' cinq mois, après qu' 'a ést rendue lâ, 'a fait trouvâill' d'in beau p'tit garçon, elle; in plus beau p'tit princ' qu'on pouvè' avoèr'.

Lâ, c'tte femme-lâ ést pâs capab' d'él'ver c't enfant-lâ: 'a voét pâs clair! La vieill' femm' du chasseur p'is lui, ils l'élèv'nt. On vâ dir' qu' c'est eux aut's qu'i's sort'nt l'enfant, lâ, dans leu's bras, ou in pac-sac [havre sac] su' l' dos comm' lés sa'vag's qués'ment, p'i' i's vont l' fér' baptiser, p'i' i' gu'i deunn'nt le nom d' Ti-Jean. Eux

aut's sont parrain p'is marraine. Bon!... I's r'monte' avec, p'is quant' l'enfan â grandi, — v's savez, parc' que dan in conte, ça vâ vit', câ — l'enfan ést rendu à quatre ans, cinq ans, six ans, huit ans...

In bon jour, le chasseur avait joliment d' la chasse, i' dit, faut que j' descende à la ville! C' fait qu' Ti-Jean qui ést lâ, i' dit: «Mon père, i' dit, mécu' vous allé' à la ville, lâ, i' dit, vous m'emport'ré' in p'tit fusil, que j' m'accoutume à tirer. I' dit, j' vâs grandir, p'i' i' dit, j' m'âs m'accoutumé' à fér' la chasse; quante j' s'rai grand, i' dit, vous, vous s'rez vieux, vous s'rez p'us capab' d' marcher. B'en, i' dit, moé, j' vous f'rai viv'e avec la chasse!

— T' âs b'en raison, i' dit, mon p'tit gârs! Tu parl's b'en!»

Comm' de faite! Enn' bonn' journée, te'hours, i' avait joliment d' la pell'trie⁶. I' sor' à 'a ville; ça gu'i prenè' enn' journée et d'mie pour gu'y aller. I' partait b'en matin, p'i' i' r'venait l' soèr tard. Te'hours, i' r'monte in beau p'tit fusil à son p'tit garçon. I' arrive l' soèr, i' ést couché. Bon!...

Mé', l' lend'mon matin, l' p'tit garçon ést matinal. L' p'tit prince ést matinal comme l' guiâb'e. Te'houl', i' s' leuv', p'i' i' dit: «Mon père?...

— Ah! i' dit, oui! J' t'ai emporté [apporté] enn' bell' p'tit' carabine, enn' bell' p'tit' vingt-deux. P'i' i' dit, câ tir' b'en, tu vâs voèr!

— C'ést b'en!»

To'hours qu'i' s' dépêche à déjeuner. L' p'tit garçon ést pressé. P'is l' vieux chasseur s'en vient lâ avec lui, p'i' i' mè' enn' p'tit' cartouch' dans sa p'tit' carabine, p'is lâ, i' gu'i fè' in blanc, p'i' i' l' fait tirer. Ah! mecieu'! I' â pâs tiré deux troâs coups, i' tire, i' y â r'guen d' mieux! «B'en, i' dit, tu vâs fére in bon tireur, i' dit, mon p'tit garçon! T' arriv's juss'.»

Ça fil' de minme encôr' que'qu's jours. Au bout' de que'qu's jours, l'chasseur... Ti-Jean di' à son père, i' dit: «Emm'nez-moé don avec vous, quant' vous gu'irez pâs trop loin. J' su's t'encôr' jeune, mé', i' dit, j' peux marcher. J'ai enn' bonn' santé!...

— C'ést correck'!»

In bon matin, «Quiens, i' dit, tu vâs v'nir a'ec moé, Ti-Jean!»

Bon! V'là Ti-Jean parti a'ec son père! B'en, Ti-Jean éstait content. Ça court! V's savez c' que c'ést qu'in enfant! I' ést content. L' père â in lonch' [lunch] pour lés deux... Ça pâsse!

Mé', Ti-Jean, après qu'i' a fait in bout', lui, i' di' à son père, i' dit: «Allez-vous-en to'hours dans l' chemin, lâ; m'â fére... j'ai enn' p'tite djob [job] à fére, p'i' i' dit, j' courrai pour vous rattraper. I' dit, j' cours fort.»

6. *Pelleterie*: Peau; ensemble de peaux.

Comm' de faite! I' pârt. Son pér' pârt tranquill'ment, p'is lui, i' fait sa p'tite ouvrage, p'i' après ça i' pârt à 'a course.

Avant qu'i' rattrap' son père, i' arrive à deux fourch's de ch'min, lui. «Bon, i' dit, à c'tte heure, quel bord que mon pér' ést pris? I' ést-i pris lâ, i' ést-i pris lâ, t-i pris lâ? I' dit, m'â prend'e écite!»

I' prend c'tte fourche-lâ, mecieu'! Bye-bye! P'is lâ, i' court, i' court, p'i' i' court, p'i' i' court: i' â to'hour' ambition d' rattraper son père, mé', i' l' rattrap' pàs. B'e'tôt, v'lâ l' soèr qui s'en vient, v'lâ la nuit' noère, et p'is lâ, i' â pàs rattrapé son père! I' ést pàs mal en peine, mé', te'jour', i' fè' encôre in p'tit bout'. B'e'tôt, i' voé' enn' p'tit' lumière. «Quiens, i' dit, c' teud' b'en cheu' nous, c' teud' b'en in ch'min qui fait l' tour!»

I' s' rend lâ, mé', non! C'st enn' p'tit' cabane.

I' frappe à porte. Ça dit: «Ouvrez! Enn' p'tit' voix claire. I' rent' là-d'dans, enn' p'tit' bonn' femm' blanche, enn' bell' p'tit' bonn' femm' blanche!

— Bonjour, 'a dit, Ti-Jean!

— Bonjour, p'tit' bonn' femme! Tu m' connais, j' te connais pàs!

— Moé, 'a dit, j' connais tout l' monde écite.

— Oué?

— 'A dit, t' és fatigué, lâ, 'a dit, tu t'és t-écarté, p'is tu t'és trompé d' chemin, p'is ton père ést pris l'aut'e chemin, p'is de d' lâ... B'en, 'a dit, tu vâs couché' écite!

— Ça bon!»

Te'jou' qu' Ti-Jean couch' lâ. I' ést fatigué, t' sé's b'en. La p'tit' bonn' femm' gu'i deunne à mangé' in peu. Mé', i' placott' pàs longtemps. 'A gu'i greille in lit' p'i' i' s' couche. I' dort tou' 'a nuit' comme in père. L' lend'mon matin, i' â dés p'tits ch'feus qui sont raide' in peu, lés jamb's raides; i' dit: «J' su's fourbu⁷ pàs mal, i' dit, grand'mére.

— 'A dit, c'ést r'guien, 'a dit, tu vâs te 'posé' in peu, lâ. B'en, m'as t' deunné' à manger; 'a gu'i deunne à manger, p'i' 'a l' soègn' comme i' faut.

— Bon, b'en, i' dit, à c'tte heure p'tit' vieille, i' dit, à c'tte heure, la p'tit' bonn' femme, à c'tte heur' que j'ai b'en mangé, i' dit, j' m'âs m'en aller.

— 'A dit, arrette in peu. 'A dit, j'ai d'aut'e chos' que ça, moé, à t' fér' fère, à matin. 'A dit, tu m'âs d' l'air intelligent à plein, p'i' 'a dit que j' peux fér' que'qu' chos' de bon avec toé!

— I' dit, quoi c' que gu'y â?

7. *Fourbu*: Qui a de la difficulté à marcher à cause d'un excès de fatigue.

— B'en, 'a dit, m'en vâs tout' te conter câ. T' sé's b'en, 'a dit, l' vieux chasseur, lâ, qui t'éleve, tu l'appell's ton père, p'is sa femme, ta méré' câ! C'est ton pàrrain p'is ta mâraine, par 'zempe, p'is c'est 'és aut's qui t'on él've. Ta mère, 'a dit, c'est eunn' reine, la gross' créiature, lâ, la bell' gross' créiatur' qui voét pas clair. Câ, ta mère â eu lés deux yeu' arrachés par enn' fée, elle, p'i' 'a â été envoyée dan 'a forêt, p'is c'est l' chasseur qui l'â sauvée. P'is t' és v'nu au mond' lâ. Mé', elle, 'a voyait pâs clair: 'a â pâ' été capab' de t'él'ver, c'est eux aut's. P'is, si tu veux m'écouter, p'is fér' tout' quoi c' m'âs t' dire, tu vâs tout' trouver câ, étou.

— Comment c' que m'âs pouvoèr fére?

— 'A dit, m'âs tout' te dir' quoi fére, p'i' 'a dit, tu vâ' aller b'en.

— C'est b'en, i' dit, j'assèrai b'en!»

'A gu'i denne enn' p'tit' plum' blanche: «Quiens, 'a dit, prends c'tte p'tit' plum'-là dans ta main. 'A dit, tu vâs t'en aller dans l' terrain du roi. Tu vas dire: ma p'tit' plum' blanche, va vite, cours vit' jusqu'au roi qu'est dans la forêt, lâ, qui ouatch [to watch]⁸ sés homm's!

— I' dit, oué!

— Lâ, 'a dit, tu vâs t'engager. 'A dit j' te dis qu' la rein' p'is le roi, lâ, lâ, qu'alle ést faroc' [féroce] pas mal! 'A 'n n'endur' pas pluss' qu'enn' journée, deux jours, p'i' 'a 'és envoueille [envoie]. Mé', 'a dit, fais l' bon p'tit garçon, p'i' 'a dit, asseille à la flatté' in peu pour tâcher d' rester là enn' coupeul [couple] de jours, p'is si 'a vien à t' deunner que'que ouvrag' que t' és t-en peine, 'a dit, viens m' trouvé' écite!

— C'est correck', p'tit' bonn' femme!»

Mon p'tit Jean prend sa p'tit' plume: «Ma p'tit' plume, cours vit' p'is va vit' jusqu'au roi!»

'A gu'i avait dépeint in roi, comment c' que c'éte't: i' avait jamais vu câ, lui. I' ést assis dan in fauteuil, dan in terrain, lâ, d'où c' que l' mond' travaille; tu d'iras gu'i parler!

Comm' de fait'! Quiens, i' voét câ, en arrivant, l' soleil eurlui' [reluit] à tous les diamants... lés richesses! Ça doé' êt' câ. I' arriv' lâ: «P'is bonjour, Sir' mon roi!

— Bonjour!

— P'is tout' in affér' de minme... 'A gu'i avait dit comment fére: tout allait b'en, all' l'avait b'en instruit.

— Sir' mon roi, i' dit, vous a'rez pâs besoin, i' dit, d'in bon p'tit engagé?

8. *Watch* [to] (angl.): Surveiller, guetter.

— Ah! i' dit, mon pauvre enfant! je 'n n'aurais b'en... Moé, j'en n'ai pas besoin, mé', i' dit, ma reine... I' dit, j' te dis qu'alle ést malaisée à endurer, i' dit, qu'a ést difficile!

— I' dit, vous allez voèr que j' m'arrang'rai b'en avec, i' dit, Sir' mon roi. Moé, i' dit, j' su's t-in bon p'tit garçon, p'i' i' dit, j' su's patient. I' dit, vous allez voèr, i' dit, m'âs gu'i fér' dés gess', [gestes] m'âs l'amuser: i' dit, j'en viendrai b'en à bout.

B'en, i' dit, c'est bon! Vien a'ec moé au château.»

Ça fait qu'i' s'en vâ au château avec Ti-Jean, p'i' i' arriv' lâ, cont' ça à sa reine: «T'ens, i' dit, voés-tu, i' dit, j' t'ai encore emm'né [amené] in p'tit engagé; i' dit, i' ést fin, i' dit, tu vas l' trouver d' ton goût. C'ui-lâ, tu vâs l' garder!

— Ah! b'en, 'a dit, je l' gard'rai comm' lés aut's; 'a dit, si i' fait mon affère, c'est bon, si i' l' fait pàs, 'a dit, je l'envoierai [enverrai]!

— C'est b'en... Ti-Jean dit: la mère, vous allez voèr, i' dit, qu'on vâ s'accorder p'is ça vâ aller b'en!»

Te'hours, le roi r'vir' de bord vit'ment.

Ti-Jean passe, t' sé's b'en, la journée dan 'a maison, p'i' i' ést avec la vieill' reine, p'i' i' ést alentour de elle, p'is quoi c' que gu'y â, bell' reine? «P'is, quoi c' qu'i' vous faut? P'is dit's-moé-lé! I' dit, vous allez voèr que j' su's s'matt [smart]! D'mandez-moé c' que vous voudrez, p'is j' m'en vâ' aller vous l' charcher. J' connais tout'!»

To'hours que ça fil' de minme enn' journée ou deux. La deuxieum' journée, ça vâ pàs. «'A dit, toé, 'a dit, t' és trop fin. Tu vâ' aller m' charché, enn' bouteill' de lait d' chèv'e!

— Où c' que c'est câ?

— B'en, 'a dit, tu l' charch'râs!

— C'est b'en, i' dit, bonn' reine. J' vous trouverai b'en! Vous allez voèr, i' dit, que j' trouv' tout'!»

Ti-Jean r'vir' de bord, p'is quant' i' ést rendu dans l' bord du boâs, i' prend sa p'tit' plum' blanche: «Ma p'tit' plum' blanche, bell' p'tit' plum' blanche, cours vite, va vit' jusqu'à ma p'tit' bonn' femm' blanche! Dans l' temps de l' dire, i' pâss' comme enn' pa'dri' [perdrix] au travers du boâs, p'i' i' arrive à 'a p'tit' bonn' femme, frappe à 'a porte.

— Ouvrez! I' rent'e.

— Bonjour, p'tit' bonn' femme!

— Ah! 'a dit, t' és t-en peine, Ti-Jean?

— Oué!

— 'A dit, quoi c' que t' âs?

— B'en, i' dit, lâ, i' dit, la rein' m'envouell' charché' enn' bouteill' de lait d' chèv'e.

— Ah! ah! 'a dit, lâ, 'a dit, 'a veut t' fér' mourir! Mé', 'a dit, 'a r'ussirâ pâs! C'est moé, 'a dit, qui vas t' dire où aller.

— 'A dit, la chèv'e, lâ, 'a ést dans l' champ, lâ, p'i' alle ést gardée par deux gros giants, lés giants lés plus faroc's d' la terre. M'âs t' deunné in p'tit bâton qui ést long d'minme. 'A dit, prends c' 'tit bâton-là, p'i' 'a dit, pren enn' bouteille, p'i' 'a dit, suis l' chemin dans l' pied d' la montagne. Suis to'hours le minm' chemin; tu vâ' arriver dan in grand parterre, tu vâ' 'ouèr [voir] la chèv'e, lâ. P'is, tu gu'irâs la tirer, tu vâ' 'a tirer. 'A grouill' pâs. Tu vâs remplir ta bouteille, bouch'-la comme i' fait, p'is mets-la dans ta poche. P'i', en te l'avant, 'a dit, sapre⁹ in coup d' pied à 'a chèv'e, lâ, qu''a n'en gronde, lâ, qu''a n'en bœugle. Tu vâs voèr partir deux giants, 'a dit, d'su' la montagne, tu vâs voèr lés m'risiers qui descend'nt comm' dés pierr's qui tombe' en bâs. Lâ, i's vont vouloèr te manger, i's von arriver su' toé: «Mon p'tit ver de terre, on vâ t' mettre en chair à pâté!» Aie pas pœur! Laiss'-lè' approcher, p'is quant' i's s'ron assez proch's, prends ton p'tit bâton, p'i' envouelle, p'is crie: «Fesse, mon p'tit bâton!» Tu vâs voèr r'voler lés morceaux partout, des morceaux d' giants. Lâ, tu descendras l' lai' à 'a bonn' femme.

— C'est b'en!»

C' fait qu' c'ést pas long; Ti-Jean ést rendu lâ, p'i' i' â tiré 'a chèv'e, p'i' i' gu'i sacre in coup d' pied. Comm' de faite! I' voét descend' deux giants dés plus faroc's. Mecieu'! lés m'risiers, les érab'es, lés roch'es, ça descend! L' guiâb'e ést en bâs! I' ont dit: «Mon p'tit ver de terre, tu t' content's pâs de v'nir tirer not' chèv'e, t' as l' courag' d' la tuer! On vâ fér' d' la fricassée¹⁰ avec toé!

— Approchez! I' dit, j' su's pâs pœureux!»

Mé', comme i's vienn'nt pour po'gner Ti-Jean: «Fess', mon p'tit bâton!»

Ah! sainte mère! 'A chaqu' coup que l' p'tit bâton denne, in quarquier [quartier] qu'i r'vol': p'i' 'a tête, p'i' 'és jambes, p'i' 'és bras, tout' 'vole.

Ti-Jean, lâ, sa p'tit' plume: «Ma p'tit' plume, cours vit' jusqu'au château du roi!» Lâ, i' arriv', la reine ést couchée. I' â la bouteill' de lait. Ça 'a surprend pas mal! Mé', 'a parl' pas fort.

— 'A di' à ell'-minme, 'a dit, tu vivras pâs longtemps!»

Comm' de faite! Ça été jusqu'au lend'mon matin. L' lend'mon matin, la reine ést pas mieux, mé', Ti-Jean ést alentour, p'i' i' fait l' tour du lit. «P'is, bell' reine, quoi

9. *Saprer*: Autre forme de *sacrer*. Ici, donner, lancer, appliquer.

10. *Fricassée*: Sauce très épaisse contenant de menus morceaux de viande.

c' que gu'y â, quel r'mèd' voulez-vou' avoèr? J' peu' encor' le trouver! Moé, i' dit, j' trouv' tout'!

— 'A dit, t' és trop fin, à matin! 'A dit, tu vâ' aller m' charcher, 'a dit, enn' bouteill' d'eau d' la fontain' de vartu qui fait r'venir lés morts!

— M'â' y aller, bell' reine, ça s'ra pâs long!»

To'hours, v'lâ Ti-Jean qui prend sa p'tit' plume: «Encôre, ma p'tit' plume, cours vit' jusqu'à ma p'tit' bonn' femme!» Bon...! V'lâ mon p'tit Jean qui ést rendu à sa p'tit bonn' femme: «Bonjour, p'tit' bonn' femme!

— Bonjour! Ah! 'a dit, t' és t-encôre en peine?

— Oué! Lâ, i' dit, j' su's pâs mal en peine!

— Quoi c' qu' 'a veut, lâ?

B'en, 'a veu' enn' bouteill' d' l'eau d' la fontain' de vartu.

— 'A dit, i' y en â pâs d' câ! 'A dit, c'ést pâs câ qu' tu vâ' aller... 'A dit, m'en vâs t' dir' quoi fêre, moé!»

'A sor' in p'tit vialon qu'ést long d' minme, avec la p'tite archette.

— 'A dit, tu vas prend' c'te p'tit vialon-lâ, p'is tu vâ' allé' au château des fées, château, 'a dit, au coin d' la route, lâ. C' château-lâ, 'a dit, i' y â troâs fées là-d'dans. Câ, c'ést lés fill's d' la bonn' femme, lâ, qui reste avec ton père. C'ést troâs fées, câ! I' y en â toute eunn' plus vieill' que l'aut'e. Lâ, 'a dit, Ti-Jean, tu vâ' arriver lâ, tu vâs fêre l' tour du château; i' y â pâs d' porte en bâs, pour entrer. C'é' 'ien qu' dés châssis. Mé', i' y en â en haut, p'is, i' y â enn' bell' gal'rie tout l' tour. Lâ, tu pourras pâs rentrer, comm' de raison: i' y â pâ' aucune échelle. Tu vâs t'assir su' in morceau d' boâs que tu trouvera' ou eunn' pierre, p'i' tu vâs t' mett'e à jouer du vialon.

— Ah! non! mé', j'ai jamais joué, la mère!

— Tu vâs jouer, Ti-Jean, p'is tu vâs voèr que tu vâs jouer tout c' que tu vâs vouloèr! P'is, c'ést dés fill's qu'eume' à danser terribelment. Lâ, 'a dit, i's vont t' fêr' monter. I's vont t'envoyé' in câb'e, p'is tu vâs t'attacher d'dans, p'is, i's vont t' monter dan 'a gal'rie. Mé', lâ, soé' smat' [smart]. Moé, 'a dit, j' peux pâs tout t' dir', mé', soés prudent! Mé', curguieux [curieux], p'is b'en prudent! Fè' attention à tout' quoi c' que gu'y â lâ. Si tu réusssi' â tout', t' és vainqueur!

Oué! C'ést b'en, bonn' femme!» P'is Ti-Jean coup' câ lâ!

I' â embarqué su' 'a p'tit' plume: «Vite, ma p'tit' plume, mèn'-moé jusqu'au château dés fées! I' arrive à c' château-lâ, i' voét câ, i' fait l' tour de d' câ: i' y â pâs d' port' pour entrer, i' y â pâs d'escalier pour monter! S' trouve enn' roche, enn' gross' roch' que gu'y avait lâ; i' s'assit d'ssus, p'i' i' s' mène à jouer du vialon. I' joue assez dur que lés troâs fées, mecieu'! ça sort de d'dans, su' 'a gal'rie, p'is ça s'mène à danser.

— Ah! Ti-Jean, t' a' in beau p'tit vialon, viens don nous fêr' danser!

— (E) j' gu'irais b'en, mé', comment c' que vous voulez que j' monte? I' dit, j'ai pâs d'échelle, i' y a pâs d' porte.

— Ah! b'en, on vâ t' monter, Ti-Jean!

— Ça bon! »

P'is lâ, p'tit Jean... les fill's prene' enn' corde, lâ, et p'i' i' 'a descende' en bâs, p'is Ti-Jean mont' là-d'dans. I' ést pâs b'en gros, i' ést pâs pésan à monter. I' arrive en steppant [to step]¹¹ p'i' i' rent' dan 'a maison: « Ah! bonjour, les fill's! Mé', êt's-vous r'guien qu' tou' 'és t'oâss écite!

— Ah! i' ont dit, oui! I' ont dit, on ést b'en, tou' 'és touasse' écite!

— Mé', vous vous ennuyez pâs, r'guien qu' tou' 'és touâss'?

— Ah! i' ont dit, i' y â dés fois qu'on s'ennuie in peu!

— B'en, avec in p'tit gârs comm' moé pour vous fêr' danser, lâ, i' dit, ça vâ êt' drôle, par 'zempe! On vâ avoèr du fonn' [fun]!

— Ah! la plus vieill' dit, moé, 'a dit, j' danse in heure et d'mie san arreter!

— Oué? Toé', lâ, la deuxieume?

— Moé, 'a dit, j' danse in heur' san arreter!

— Toé?

— 'A dit, moé, j' danse enn' demi-heure. 'A était jeun' c'tte all'-lâ.

Mé', lâ, Ti-Jean ést curguieux [curieux], mé', i' ést prudent. I' voét b'en d' quoi dans l' château, lâ, lui. Commen amancher son histoère à c'tte heure, pour savoèr à quoi c' que c'est bon, çâ?

— Ah! b'en, i' dit, ça bon! I' di' à la plus jeune, lâ, i' dit, tu vâs t' greyer pour danser. »

Ah! 'a vâ mett' sés p'tits suguiers [souliers], p'is sa robe, p'is lâ, i' s' mè' à jouer du vialon. 'A dans', p'i' 'a dans', mé', ça fait vingt ménut's qu''a danse, 'a ést sans connaissance à terre. « 'A crie, arrette, Ti-Jean! » Mé', ça arrett' pâs. La v'lâ à terre.

— La deuxieum' dit: tu sés b'en, c'est trop jeune, çâ! C'est pâ' accoutumé, p'i' 'a dit, c'est feub' [faible]; 'a dit, dans l' temps de l' dire... Mé', 'a dit, moé, j' dans'rè' in heur' san arreter!

— Oui? B'en, i' dit, c'est b'en! I' dit, tu vâs t' greyer toé 'tou, p'i' i' dit, m'âs t' fêr' danser tant qu' tu voudrâs: in heure, deux heur's raït throu [right through]! »

11. *Step* [to] (angl.): Avancer en sautillant ou rythmant ses pas comme à la danse.

Ah! lâ, 'a vâ s' greuiller drouette, p'is lâ, 'a arrive; Ti-Jean monte encôr son vialon, p'is tant qu' l' vialon jouét, i's pouvaient pâ' arreter.

'A dans' troâs quarts d'heur', mé' au bout' d' troâs quarts d'heure, 'a tomb' sans connaissance à terre. Lâ, Ti-Jean ést avec la plus vieille. «Cou' don, i' dit, toé, tu t'ennuies pâs tou' seule écite avec cés deux fill's-lâ? Me semb' que ça s'rait plus désennuyant si j'ète' avec toé, écite!

— Oui, mé', 'a dit, c'est malaisé, 'a dit, Ti-Jean!

— Quiens! I' dit, si vous voulez dir' comm' moé, i' dit, on s' marieré't tou' 'és deux! I' dit, c'est vré' que j' su's b'en plus jeune que toé, mé', i' dit, ça veut r'guen dir' câ! Après que j' s'rai marguîé, b'en j' rest'rai avec vous aut's, p'is j' vous f'rai jouer, j' vous f'rai danser tant qu' vous voudrez. P'i', i' dit, on a'rait-i' du désennui, tou' 'és troâs, tou' 'és quat'e!

— Ah! b'en, 'a dit, si t' eum's câ, 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, j'aguirais [je hairais] pâs câ, moé non plus, m' marguier.

— B'en, i' dit, si tu l' veux, i' dit, on vâ fér' nos marchés, p'i' i' dit, on s' mariera!

— Mé', vâ folloèr qu' tu m' fêz' dansé' avant!

— Oué, oué, i' dit, j' te f'rai danser tant qu' tu voudrâs!

Mé', Ti-Jean avait vu b'en d' quoi, lâ. «Après câ, quiens, i' dit, d' minm', c'est décidé qu'on s' marie?

— 'A dit, oui! Câ, 'a dit, j' m'en vâs danser, p'i' 'a dit, dan enn' journée ou deux d'écitte, 'a dit, on f'ra lés apparâts¹², p'is...

— C'est b'en! »

Lâ, Ti-Jean commence à fér' zigne zigne... «Mé', i' dit, quoi c' que c'est câ que gu'y â dans l' coin, lâ?

— Ah! b'en, t' as pâs besoin d' savoèr câ!

— Quiens! Dis-moé tout'! Moé, i' dit, tu sé's, j' su's pâs prudent, p'is, i' dit, j' su's gingueux¹³; mecqu' j'en eill' troâs qui coure' aprè moé, i' dit, va folloèr que j' me sauve en guiâb, pour pâs manger dés coups, j' peux b'en m' po'gné' après câ p'i' arracher câ, p'is charche à quoi c' que c'est bon, câ!

— Ah! câ, 'a dit, c'est d' quoi, 'a dit, b'en utile, Ti-Jean!

— Oui? I' dit, quoi c' que c'est?

— Câ, 'a dit, c'est enn' chaîne!

12. *Apparats*: Préparatifs.

13. *Gingueux*: Porté à danser ou à gambader.

— P'is, i' dit, à quoi c' c'est bon, c'tte chaîne-lâ?

B'en, 'a dit, on â 'ien qu' à prendre c'tte chaîn'-lâ p'is on dit «château, j' veu' êtr' rendu lâ», p'i' on ést rendu! On s'envol' comme in oéseau, p'is, bagne! On ést rendu à terre!

— Mé', i' dit, ça vâ-tu êt' c'mmod pour aller nous prom'ner, pour aller voèr nos parents. On a pâs besoin d' voéture! T' as b'en fait' d' me l'avoèr dit! I' dit, voès-tu, ça a'rait pu êt' fragile, p'is j'a'rais brisé câ!

— Oué!

— Mé', ça bon! tu veux danser... Mé', i' dit, quoi c' c'est câ qu'i' y â lâ?

— Ah! 'a dit, t' as pâs besoin d' savoèr câ!

— Quiens, dis-moé don câ!

— C'est haut in peu, câ! Mé', i' dit, j' te dis qu' dés foâs, j' fais dés terribles sauts, moé, p'is j' peux sapré' enn' claque à câ, en passant, p'i' en faisant semblant de r'guien, p'is dans ma poche, p'is l'emporter!

— Câ, 'a dit, c'est les yeux d' la rein' que mon père [ma mère] â arrachés, câ!

B'en, à quoi c' c'est bon, câ? bon à r'guien, câ, i' dit, cés yeux-lâ, lâ!

— B'en, 'a dit, crains pâs! Celui-lâ qui prendrait cés yeux-lâ p'is qui gu'i mettré't d'où c' ça d' pârt... j' cré's b'en, 'a dit, qu' c'est b'en bon, mé', en tou' 'és câs, 'a dit, si 'a se r'trouvé't, 'a voirait clair pareil comme alle été't.

— Ah! b'en, que l' guiâb'e emport' câ, i' dit, j'ai pâs besoin d' câ, p'is j' connais pâs câ, moé, c'tte reine-lâ, p'is j' cour'râi pâ' après câ!

Tu vâ 'ouèr, 'a dit, qu'on vâ fér' dés bonn's affér's tou' 'és deux!»

Te'hours, Ti-Jean commence encôr' zigne...

— Mé', i' dit, quoi c' c'est câ qu'i' y â lâ, lâ?

— Ah! b'en, t' as pâs besoin d' savoèr câ!

— Quiens, i' dit, dis-moé dont tout'! I' dit, j' t'ai dit que j' su's prudent! ça m'â l'air fragile: câ l' cou... in oéseau qu'ést curguieux...

— Câ b'en, 'a dit, c'est in pigeon!

— In pigeon! B'en, l' guiâb'e, i' dit, j'ai jamais vu câ! À quoi c'est bon, câ? C'est-i' bon à manger, c'est-i' bon à fér' que'qu' chose?

— Câ, 'a dit, c' pigeon-lâ, 'a dit, c'est la vie d' ma mère! 'A dit, dans l' corps de c' pigeon-lâ, 'a dit, i' y â in œuf. Celui-lâ qui prendrâ c't œuf-lâ p'is qui l' câss'râ dans l' front d' ma mér' qui ést marguîée avec le roi, 'a ést morte! 'A â plus d' vie!

— Ah! b'en, t' âs b'en fait' d' m'avoèr dit câ: j'a'rais pu tord' l'cou d' câ, p'is tout écrâser câ, moé. J'a'rais tué ma bell-mère! P'is, j'a'rais dit: comment ça s' fait qu' ma bell'-mère ést morte? Te'hours...

— C'ést b'en!

— B'en, i' dit, tu veux danser, tu vâs... Lâ, Ti-Jean commence à jouer zigne, zigne... Mé', i' dit, quoi c' que c'ést câ qu'i' y â su' 'a tab'e? I' gu'y avait t'oâs p'tit's chandell's su' 'a tab', toute enn' p'us court' que l'aut'e.

— Ah! t' âs pâs besoin d' savoèr câ!

— Câ, i' dit, pour moé, i' dit, c'ést l' plus fragil' qui peut gu'y avoèr! I' dit, tu comprends b'en, i' dit, mecqu' vous partié' à courir après moé, troâs... m'âs m' fourrer d'ssour la tab' p'is sacrer câ à terre, briser tout câ à terre!

— 'A dit, t' âs b'en raison! Câ, 'a dit, Ti-Jean, c'ést nos t'oâs vies!

— Ah! ah!

— En soufflant câ, 'a dit, on ést mort' tou' 'és troâs!

— B'en, i' dit, t' âs b'en fait' d' me l'avoèr dit, hein! M'as t-i fére attention à c'tte mautadit' tab'-là pour pâs j'ter câ à terre! J' peu' aussi b'en te tuer comme in aut'e! I' dit, je m' connais!

— C'ést b'en!»

Te'hours, comm' de faite! «Lâ, i' dit, si tu veux danser...» Lâ, Ti-Jean s' mè' à jouer du vialon, p'i' 'a danse. Câ fè' in heure et quârt.

— Arrette, Ti-Jean, arrette!»

Mé', i' y â pâs d'arretage; Ti-Jean joue du vialon, lui! «I' dit, tu veux danser? Tu vâs danser!»

Mé', b'e'tôt, la v'lâ sans connaissance. I' s'en vâ, p'is fffe fffe fffe! Quiens! N'en v'lâ touass' de mortes! P'i' i' dit, l'aut'e, on en viendra b'en à bout b'e'tôt! Po'gn' cés troâs charogn's¹⁴-là, à son conte¹⁵, p'i' i' rouv'e in châssis, p'i' i' saqueur câ haut en bâs du château! P'i' i' s'en vâ, p'i' i' prend, en l' château, mecieu'! la chaîn' du château: «Château, j' veu' êt' rendu aurâ [près de] l' château du roi!» P'i' i' s' sent l'ver, p'is bagne! Câ s'en vient s' collé' après l' château du roi!

P'is lâ, i' avait tué l' pigeon, p'i' i' avait l'oeuf dan 'a main, lâ, env'loppé dans in mouchoèr. La reine ést malade, lâ! 'A ést pâs malad' pour rire, mé', alle ést malad' tout d' bon!

14. *Charogne*: Cadavre.

15. *Conte* (à son): Selon sa façon de dire, selon son expression.

Lâ, Ti-Jean rent'e, p'i' i' arrive. Le roi ést lâ, mé', i' comprend pâs c'tte affér'-là, qu' sa reine ést malad' p'is qu''a s' lamente. La reine, 'a l' voét rentrer... Ah! 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, tu m'âs trahie. Mé', 'a dit, si tu m' manques, je te manqu'rai pâs!

— Ah! i' dit, crains pâs, j' te manqu'rai pâs, I' dit, j'ai fait d' l'ouvrage, mé', i' dit, j' l'ai pâs fait pour r'guien!»

Ti-Jean allait d' temps en temps, p'i' i' serr' l'œuf... Ah! mon doux! qu''a lâch' dés cris! 'A s'élong' lés bras pour asseier de l' po'gner. Si alle avait pu l' po'gner pour l' détruire. Mé', Ti-Jean ést fin! Il l'approche, p'is lâ, il l'endort tranquill'ment, à la serrer. 'A vient qu''a ést p'us capab' de s' grouillé' 'és bras; i' gu'i câss' câ drett' dans l' front!

I' di' au roi, i' dit: «Sir' mon roi, prenez câ, c'tte chârrogn'-là écite, p'i' i' dit, allé' enterrer câ, faite' enterrer câ par vos valets d'ssour l' tâs d' fumier, lâ. C'ést lâ sa place! Pâs d'aut'e chose! 'A mérit' pâs mieux!»

Te'hours, comm' de faite! Lés valets po'gn'nt câ, mé', le roi, i' comprend pâs c'tte mautadite histoèr'-là, c'te p'tit jeune homme... hein! I' été' habillé communément, lâ. I' ést pâ' habillé en prince, lâ, lui! Ça fait qu'après qu' tout câ ést faite, i' dit: «Sir' mon roi, embarqué' a'ec moé, i' dit, j'ai que'qu' chos' de curguieux, i' dit, à vous montrer, moé!

— Oué?»

I' embarquent, le soèr, après qu' tout l' mond' sont tout's couchés. Ti-Jean prend la chaîn' de son château, p'i' i' dit: «Château, i' dit, j' veux t' voèr à râs la p'tit' caban' de mon père!» I's s' sente' enl'vés dan 'és airs qués'ment comme enne aréoplaine; p'is b'e'tôt, bagne! I's sont à terre.

P'i' i' arriv' lâ, i' faisait noèr; i' on attendu l' jour. To'hours qu'i's dorme' in sorme... Mé', l' lend'mon matin, le vieux chasseur s' leuve, i' trou' que l' saleil fait curguieux dans sés châssis, c' matin-lâ. «Mé', dis-moé don, ma vieille, comment câ s' fait? I' dit, comment c' que l' soleil fè' à matin?

— Quiens! B'en, 'a dit, i' fait comm' de coutume!

— Non! I' dit, c'ést pâs comm' de coutume!»

I' s' leuve, p'i' i' s' mè' à r'gârdèr... «B'en, i' dit, ma bonn' femme, i' dit, gu'y â in château à râs not' cabane!

— 'A dit, tâch' de t' taire! 'A dit, tu d'viens fou!

— Quand j' te dis! I' dit, viens voèr, ma femme! I' y â in château, p'i' i' dit, y â deux homm's qui s' promèn'nt su' 'a gal'rie d'en haut. J' comprends pas câ, p'is j' connais pâs câ! In homm' qu'ést b'en habillé, tout' galonné en or, p'i' in aut'e plus jeune avec lui.»

To'hours, la bonn' femme ést incrédule in peu, mé' to'hou' 'a s' leuve: «B'en, 'a dit, c'est pourtant vrè'!»

To'hours, l' chasseur sort déhors. Quant' Ti-Jean voét son père, lâ, l' vieux chasseur déhors. «Hé! i' dit, mon bon vieux chasseur, i' dit, emportez-nous don in n-échelle, i' dit, qu'on descend' d'écitte!

— Guiâb'e, i' dit, qu'est-c' que c'est câ?

— C'est Ti-Jean, i' dit, qui vient vous voèr!»

Lâ, 'és aut's, i's pensé't qu' Ti-Jean était mort, hein! Ti-Jean étè' encôre en vie! Lâ, l' vieux chasseur, i' pren in n-échelle qui avè' après sa p'tit' caban' p'i' i' vâ mett' câ lâ. Le roi descend, mé, Ti-Jean avait des tampons, lâ, qu' lés deux yeu' étaient d'dans. I' étaient ronds, var-meille' encôre, pareil' comme à l'âg' de quinze ans.

Ça fait qu' lâ, Ti-Jean s'en vien avec son père. «I' dit, c'est icitte, i' dit, Sir' mon roi, qu' vous allé' avoèr enn' gross' surpris' pour vous!

— Comment câ?

— B'en, i' dit, vous l' voèré' à temps; i' dit, j' vous déclar' r'guien, mé', vous l' voèré' à temps!»

Ça fait qu' comm' de faite, i's rent'nt dans la p'tit' caban' du chasseur. C'ète' enn' 'tit' méson assez pâssab'e, enn' maison à têt' par 'zempe; lâ, i's gu'i deunn'nt la plus bell' chais' qu'i' avaient. Le roi s'assit. «I' di' à sa mère, i' dit, meman, i' dit, j' vous ai te'hour' app'lée ma mère, comm' ma mère, i' dit, fait's don l'vé' la vieill' femme que gu'y â lâ, p'i' habillez-lâ comme i' faut, p'i' i' y â in homm' qui â enn' grant' affère à elle, écitte, p'is qui veu' 'a voèr!»

Comm' de faite, 'a s'en vâ, p'i' 'a dit câ à la vieill' reine, pâs la vieille, mé' à la reine; 'a s' leuv' p'i' 'a s'habill' p'i' 'a gu'i éde à s'habiller. 'A sé't pâs qui c' qui â affère à elle, 'a voét pâs clair. Te'hours, qu'alle arrive! Le roi, quand i' voét v'nir sa femme. «Bonjour, i' dit, ma reine! T' as lés deux yeu' arrachés, mé', i' dit j' te r'connè' encôre, p'i' i' dit, t'és b'en grosse et grasse!

— 'A dit, oui. Comment, 'a dit, c'est mon roi, câ!

— I' dit, oui, c'est moé!»

Lâ, i's s' deunn'nt la main, p'i' i's s' prenn'nt par le cou... hein! tu comprends b'en! p'is lâ, b'en, i's n'en font des bebelles! «Ah! 'a dit, ça m' f'rait don plésir de voèr clair encôre pour te voèr!

— B'en, i' dit, décourag'-toé pâs! I' dit, j'ai espéranc' de te r'mett' la vue!»

P'is lâ, i' prend son tampon, p'i' i' fait laver lés deux yeux par la femm' du chasseur, b'en arrangé, b'en nettyé, lâ; p'is lâ, 'a mesur' qu'i' gu'i en pose in, 'a voét clair, c'est pareil comm' la fille à 'Mélie.

To'hours, b'e'tôt la v'lâ qui voét dés deux yeux! Ah! ça s' prend par le cou, chacun leu' tour, p'is lâ, ça s'embrasse, tu comprends b'en! L' vieux chasseur dit: «Ti-Jean, i' dit, de minme, i' dit, câ, c'est ton père, câ? Câ, i' dit, c'est ta mër' p'is, i' dit, c'est ton pér' puisque c'est le roi! C'est pâ' in homm' du sang comm' n'us aut's; c'est in homm' de sang royal. Quant' ta mère â arrivè écite, au bout d' quat' cinq mois qu'alle â été écite, alle a fait' enn' trouvâill' de toé. On t'â to'jour' él'vé; elle, était pâs capab' de t'él'ver. Aujo'rd'hui, lâ... i' on eu b'en soin d' toé, p'i' i' on eu b'en soin d' ta mère, i's vont vn'ir fénir leu's jours avec n'us aut's au château!

— C'est ça qu j' veux, i' dit, Sir' mon roi!»

Lâ, i' ont ramassé leu's plus beaux souv'nirs de famille, p'i' i' on embarqué avec Ti-Jean p'is le roi dans l' château, p'is lâ, i's t' lés ont emm'né' au château d' là-bâs, p'i' i' on eu enn' dés p'us bell' plac's dans l' château, p'is dés sarvants p'is dés sarvant's pour lés nourrir, leu' deunné' à manger tout c' qu'i's voulaient manger; p'is d' l'argent dans leu's poches, p'is s' prom'ner tant qu'i's voudraient: i' a'vaient r'guien qu'a dire â in cocher «Attell', p'i' on vâ aller s' prom'ner lâ!»

P'i' i' ont te'jours vécu ensemb'e à v'nir jusqu'à c'tte heure, p'i' i' ont te'jours vécu h'ureu' à v'nir jusqu'à c'tte heure... P'i', si i's sont pâs morts, b'en, i's vive' encôre!

4 — TU AS MENTI!

Une fois, c'était un roi, père d'une princesse unique. Ce roi avait fait battre un ban pour annoncer un genre de concours : celui qui réussirait à faire dire à sa princesse « tu as menti » dans une de trois histoires, l'aurait en mariage!

On sait ce qui se passe dans de semblables concours. Ce furent les princes qui vinrent les premiers pour tenter de faire dire à la princesse l'expression « Tu as menti! » Ensuite, se sont présentés les barons, les marquis, puis les marchands les plus instruits. Personne ne réussit à obtenir la princesse comme épouse.

Dans cette ville-là, vivait un dénommé Ti-Jean. Ce dernier se dit : « Puisque tant de gens vont prendre part au concours du roi, je puis bien y aller, moi aussi! »

Ti-Jean s'habille du mieux qu'il peut et prend la route qui conduit chez le roi. Le roi le voit arriver. « Où vas-tu Ti-Jean, lui demande-t-il? »

— Je viens faire comme les autres!

— Eh Bien! entre dans la salle voisine, c'est là que la princesse reçoit les concurrents! »

Ti-Jean se présente dans la salle voisine : « Bonjour, belle princesse!

— Toi, Ti-Jean, tes histoires, je puis m'en passer! Sais-tu au moins pourquoi tu es ici?

— Ah! oui, belle princesse, je le sais!

— Très bien! Viens t'asseoir ici! »

Ti-Jean réfléchit. Il a trois récits à débiter. L'un sera beaucoup plus long que les autres, tant pis! Ti-Jean s'adresse à la princesse : « Un jour, belle princesse, mon père a bâti une étable. Elle était tellement longue qu'un bœuf y entra par un bout, l'automne, y mangeait tout au long de l'hiver, en marchant, et sortait à l'autre bout de la bâtisse, le printemps.

— Ah! Démon! C'était donc une étable immense, Ti-Jean!

— Certainement grande! » d'approuver le jeune conteur.

Mais la princesse se garde bien de dire: «Tu as menti!» Elle se rend bien compte que c'est un mensonge mais elle ne profère pas l'expression compromettante. Ti-Jean entreprend de raconter un autre récit.

«Un jour, belle princesse, mon père a acheté un bœuf. Il était très robuste et avait des cornes tellement longues qu'une corneille quittait l'une d'elle, le printemps et, après s'être alimenté en cours de route, elle n'atteignait l'autre corne qu'à l'automne!

— Ah! Diable! ce bœuf avait sûrement les cornes longues!»

Mais la princesse ne dit pas «Tu as menti!» Ti-Jean réfléchit et décide de passer à son long récit.

«Vous savez, dit-il, belle princesse, que tout humain connaît des périodes de chance et de malchance. Mon père était devenu assez riche. Mais soudain, il eut la malchance de perdre tous ses bâtiments, lors d'un incendie. La perte de ces biens le conduisit à une grande pauvreté.

Mais, sans se décourager, mon père se retira en pleine région forestière inhabitée et fit l'acquisition d'un coin de terre. Il abattit les arbres d'une partie de cette propriété, et, le printemps venu, il sema un minot d'orge. En attendant la saison de la récolte, mon père s'acheta un vieux cheval qu'il paya sou par sou. Il se fabriqua aussi un petit traîneau qu'il utiliserait, à l'automne, pour porter son orge au moulin à farine.

Mon père prit tout l'été à se préparer en vue de sa récolte d'automne. À cette époque, je n'avais que huit ans et j'étais tout petit. D'ailleurs, je ne suis pas encore très costaud.

À l'automne, mon père battit son orge et en remplit quelques sacs. Quand tomba la première neige, mon père me dit: «Ti-Jean, tu vas aller porter mon orge chez le meunier, aujourd'hui!

— Mais je ne sais pas où il demeure, le meunier!

— Je vais t'atteler le cheval, je vais placer les sacs de grain sur le traîneau et tu vas te rendre au moulin à farine.

— Très bien!

— Tu t'informerás le long de la route; les gens te renseigneront sur l'endroit du moulin.»

Le vieux père attelle son cheval sur le traîneau après y avoir chargé une couple de sacs d'orge. Il me dit: «Une fois au moulin, tu diras au meunier de transporter lui-même ce grain. Toi, tu es trop faible pour soulever ces sacs!»

Je prends la route. Je m'informe, j'hésite... finalement je me rends au moulin. Il fait assez froid que tout en craque. J'entre au moulin et je dis au meunier: «Venez prendre soin de mes sacs de grain; moi, je ne suis pas capable de les transporter!»

Pendant que le meunier procède au déchargement de mon traîneau, moi, qui entrais dans un moulin à farine pour la première fois, je trouve cette bâtisse intéressante. Je vois une roue tourner dans un sens, et j'aime le rythme des courroies, *peti peta, peti peta!* Vous connaissez, belle princesse, le va-et-vient des roues d'un moulin à farine! L'une tourne dans un sens, la voisine, dans un autre. J'observe toute cette machinerie. Bientôt, je m'aperçois que ma visite a été très longue. Je pense, soudain, à mon vieux cheval. «Où ai-je laissé ma vieille bête? Elle doit être morte de froid!»

Je m'élançai vers ma voiture. À la place du vieux cheval, je trouve un mât. Comme j'étais assez agile, j'entreprends de grimper au sommet de ce mât. Je monte, monte, monte... Le mât a une longueur impensable, mais tout à coup, je parviens à une trappe au-dessus de ma tête. Je soulève ce panneau et j'arrive là où, croyez-le ou non, saint Pierre et saint Jacques battent de l'orge au fléau. «Dis-nous donc, Ti-Jean, me demandent-ils, comment tu es parvenu jusqu'ici?»

— Eh bien, saint Pierre, j'ai grimpé ici en utilisant un mât. Je ne vous connais pas, vous deux, mais je me rends compte que vous êtes très vieux!

— Moi, dit l'un des deux vieillards, je suis saint Pierre, mon compagnon, c'est saint Jacques.

— Eh bien! lui dis-je, je vais bien m'arranger avec vous. Du moins, vous allez me donner des nouvelles de votre monde d'en haut!»

Nous nous asseyons tous les trois et nous commençons à causer. Je leur donne des nouvelles des gens de notre terre. Ils étaient déjà au courant de nos événements, mais il fallait bien entretenir la conversation! Après une bonne causette, je dis aux deux vieillards: «À présent, il faut que je redescende!»

J'ouvre la trappe pour me laisser glisser contre le mât... Il n'y a plus de mât! «Comment vais-je m'y prendre pour retourner sur terre?» dis-je, en pleurant. Vous savez, quand on est jeune, on se décourage facilement. «Ne pleure pas, me disent les deux saints personnages, nous allons te tresser une corde de paille en y enserrant des barbes d'orge. Tes petites culottes d'étoffe vont glisser facilement sur ces barbes agencées dans le bon sens. Tu vas descendre, sois-en certain!»

Tout en causant, les deux personnages tressent une corde de paille qu'ils laissent descendre par la trappe. Ils en tressent une longueur épouvantable. «Ah! disent-ils soudain, tu dois en avoir assez long pour rejoindre la terre!

— Merci!»

Je serre la corde entre mes mains et mes genoux protégés par mes culottes d'étoffe. Je glisse rapidement jusqu'au bout de la corde. Je regarde en bas. La terre est encore bien loin! Je me tiens à la corde et je la noue à ma jambe pour m'y maintenir. «Comment faire, me dis-je? Je ne suis plus capable de rebrousser chemin. D'ailleurs, je devrais remonter la corde avec moi puisque les barbes d'orge s'agripperaient à mes culottes!»

Mais, belle princesse, quand on est en peine, vous le savez bien, on a l'habitude de porter la main à la tête et de se gratter le cuir chevelu. Du bout de mes doigts, je décèle la présence d'un pou dans mes cheveux. Je tue le pou, je lui enlève la peau et et je me fais cinq cents mètres de lanière que j'attache au bout de la corde de paille. J'enserme la lanière de peau de pou et je me laisse glisser vers la terre. Je descends, belle princesse, je descends à une vitesse peu ordinaire. Vous vous rendez compte jusqu'à quel point une lanière de peau fraîche peut être glissante. Je file à une telle vitesse que les cheveux m'en dressent sur la tête. Je sens venir le bout de la lanière. Je me demande si je vais pouvoir m'arrêter. Quand je vois arriver le bout, j'enroule la lanière autour de mes doigts. Je suis suspendu par le bout du bras; je regarde vers la terre. C'est encore très haut, mais je n'ai pas d'autre alternative que me résigner à me laisser tomber. « De toute façon, me dis-je, il faut mourir une fois! D'ailleurs, je ne puis rester suspendu indéfiniment entre ciel et terre. Je me laisse tomber! »

Comme je vais toucher terre, un renard vient à passer. Je saute à cheval sur son dos et me cramponne à ses deux oreilles. Le renard prend peur, vous vous en doutez bien. Je me sens transporté à une vitesse qui m'en fait dresser les cheveux sur la tête. Pourtant, je me tiens solidement.

Le petit animal suit une route qui descend vers la mer. Au bord de l'eau, s'élève une vieille chapelle dont la porte est ouverte. Le renard file à une telle vitesse qu'il n'a pas le temps de tourner pour prendre la route parallèle à la mer. Il enfille dans la chapelle, sans hésiter.

Une fois dans la chapelle, j'écarte mes jambes, le renard se libère et s'échappe de la chapelle. Je jette un coup d'œil autour de moi. Je n'avais jamais vu une telle chapelle. J'y vois des statues, de belles statues, des images et autres ornements. J'ouvre longtemps de grands yeux. Je n'avais jamais admiré semblable spectacle.

Soudain, je jette les yeux derrière la porte de la chapelle. J'y vois un vieil homme baveux, barbu, morveux, couvert de poux. C'était ton père!

— Tu as menti! Mon père n'a jamais eu de poux!

— Eh bien! Tu as dit: « Tu as menti! » Il nous reste à nous marier. Ce sera mardi prochain! »

T'AS MENTI

Récit folklorique raconté par M. Joseph Tremblay (77 ans), à Cap-Chat, Gaspésie, en juillet 1955. Le conteur a parcouru les chantiers pendant 35 ans, surtout dans la Vallée de Matapédia. C'est un conte qu'il a appris dans sa jeunesse, dans les chantiers.

Enregistrement n° 756. Conte-type 852 I, II a, b, III.

B'en, enn' foès [fois], c'ète' in roè, p'i' i' ava' 'ien qu'enn' princesse. P'i' i' avé't fait batt'e in ban qu' ce'ui-lâ qui f'rét dire « T' âs menti » à sa princesse, dans t'oàs discours, l'aurè' [aurait] en marguiage.

To'hours qu'on sé't c' que c'est, dans cés gens's de c' clâss'-lâ, b'en, c'est dés princ's qui sont v'nus lés premiers pour asseyé' à fér' dire: « T' âs menti » à l'a princesse. B'entôt, ça été dés bârons, ça été 'és marquis, ça été lés marchands lés p'u' instruits. Mé' i' ont pâs pu r'ussir.

I' y avé't dans c'tte vill'-lâ in nommé P'tit-Jean. Ti-Jean, i' dit: « J' peux b'en gu'y aller, moé 'tou¹; tou' 'és aut's gu'y vont! » Ti-Jean s'habill' du mieux qu'i' peut, p'i' i' pârt p'i' i' s'en vâ su' le roè. Le roè l' voé' arriver: « Où c' tu vâs, P'ti-Jean?

— I' dit, j' viens fér' comm' lés aut's, moé, lâ.

— Oué? B'en, i' dit, pâss' dans l'aut' bord, la princesse ést lâ »

Te'jours P'ti-Jean pâss' dans l'aut' bord. « Bonjour, bell' princesse!

— 'A dit, toé p'is tés histoèr's, laiss' çâ lâ. 'A dit, tu sé's de quoi c' tu viens fère?

— Ah! i' di' oui, bell' princesse, je l' sé's!

— 'A dit, ça bon! 'A dit, viens t'assir icitt', lâ, p'is... »

I' pense à son affère. I' ava't t'oàs discour' à fère. I' y en â in, quand minm' qui s'ra't p'us long qu' lés aut's. I' dit: « In jour, i' dit, bell' princesse, i' dit, mon père avait bâti in écurie. 'A été' assez longue, i' dit, qu'in boeuf rentré't par enn' porte, l'automne, p'i' i' dit, mangé't tout l' lon [long] en s'en allant, p'i' i' sorta' 'ien qu' au printem [printemps] à l'aut' porte.

1. Moé 'tou: Moi aussi. Itou: également, aussi, pareillement.

— Ah! Cré' démon! 'a dit, c'st enn' grande écurie câ, 'a dit, P'tit-Jean.

— I' dit, oui! »

Mé' 'a dit pâs «T' âs menti!» 'A 'oét b'en qu' c'st enn' ment'rie², mé' 'a dit pâs «T' âs menti!»

I' dit: «In jour bell' princesse, i' dit, mon père ava' ach'té in boeuf. I' été' assez gros p'i' i' avé't dés corne' assez longues, enn' corneill' parté't l' printemps su' enn' corne, p'i' i' dit, 'a mangé't tout l' long, en s'en allant, p'i' 'a été't rendue 'ien qu'à l'automn' su' l'aut'e!

— Eh, démon! 'a dit, i' avé' 'és corn's longues!»

Mé' 'a dit pâs «T' âs menti!» Ti-Jean di' en lui-minme, i' dit: «On vâ changer d' discours!»

I' dit, vous savez, i' dit, bell' princesse, in homm' su' 'a terre, i' dit, i' a to'jours la chanc' p'is la marche. Mon père était v'nu b'en riche, p'i' i' dit, b'e'tôt la marche l'â pris, i' a brûlé sés bâtiss's. Ah! i' a perdu, i' ést v'nu dans l' chemin³ complèt'ment.

Mé', i' dit, mon père éta't b'en courageux. I' s'est pâs découragé. Il s'est en-allé dan in portage⁴, p'i' i' s'est pri' enn' p'tit' terre. I' s'est fait enn' p'tite abattis, lâ-d'ssus. Dans l' printemps, i' dit, i' a sumé in minot' d'orge, p'i' i' dit, tant qu' câ a poussé, b'en i' dit, i' s'est ach'té in vieux joual, i' a payé câ à 'a journée,⁵ p'i' i' dit, i' s'est bâti in vieux traîneau, in p'tit traîneau pour asseyé' à porter son grain au moulin à l'automne. Durant c' temps-lâ, b'en, l'été s'est passé. 'Oés-tu, j'éta's pâs grand, j'ava' 'ien qu' huit ans p'is j'étais tout p'tit, vous voyez, i' dit, j' su's pâs gran [grand] encôre.

To'hours, i' dit, rendu à l'automne, i' dit, mon père a battu son orge, i' avé't que'qu's p'tit's poch's d'orge. Enn' journée i' tombe enn' bell' p'tit' bordée d' neige. Ti-Jean, i' dit, mon père dit, i' dit: «Tu vâ allé' au moulin' P'tit-Jean!

— B'en, i' dit, j' sé's pâ' où c' que c'est, l' moulin!

— I' dit, m'âs t'att'ler l' cheval, m'âs t' mett' dés p'tit's poch's d'org' dans ton moulin... dans ton traîneau, p'is tu vâs gu'y allé' au moulin!

— C'est b'en! »

Te'hours, i' dit: «Tu t'inform'râs, i' a du mond' tout l' long!»

2. *Menterie*: Mensonge.

3. *Chemin*: Venir dans le chemin: être à la mendicité.

4. *Portage*: Ici, endroit inhabité couvert de forêt.

5. *Journée* (à la): En accumulant quelques sous gagnés jour après jour.

L' vieux gu'i attell' son vieux j'val [cheval] su' l' traîneau p'i' i' mè' enn' coupeul de poch's d'orge. I' dit: «Rendu au moulin, tu dirâ' au meunier qu'i' débarqu' lés poch's, t' es trop p'tit pour les débarquer!»

V'lâ P'tit-Jean parti! S'informe, p'is quient bon... Te'hours qui'i s' ren [rend] au moulin. I' arriv' lâ, i' fa' frètt', [froid] mecieu! que tout en craque. I' rent' dans l' moulin. I' di' au mugnier, i' dit: «Tu débarqu'râs més poch's, lâ, moé, i' dit, j' su's pàs capab'e.

— I' dit, oué!»

Lâ, durant c' temps-lâ, Ti-Jean avait jama' été dan in moulin à farine. I' y â b'en d' quoi d' curguieux⁶, i' atten [entend] enn' roue qui vir' su' in sens, pe ti pe tâ, pe ti pe tâ, pe tâ, pe tâ, pe tâ, pe tâ. Vous savez c' que c'est dans in moulin à farine, hein! Enn' vir' su' in sens, l'aut' vir' su' l'aut'e. I' r'gârd' tout câ; be'tô' i' s'aparçoit qu'i' â été longtemps, l' guiâb'e! I' sort pour aller... i' pense à son vieux joual: «Où c' que, l' guiâb'e! j'ai laissé mon vieux j'val? I' vâ b'en êt' g'lé!»

Mé' i' arrive à la place à son vieux j'val, c'st in mé [mat]. Mé' Ti-Jean qu'était... était smatt' [smart]⁷ lui i' s' ma' à monter dans l' mé, p'i' i' monte, p'is mont' pi's mont', p'is monte. I' arrive, c' mé-lâ éta' assez long qu'i' arrive, i' y â enn' porte au-d'ssus d' sa tête. I' lev' la port' p'i' i' monte en haut. Où c' qu'i' arriv', vous pensez? À saint Pierr' p'i' à saint Jâcqu's; i's sont apras batt'e au fl'au [fléau] p'i' i's batt'nt de l'orge.

I' ont dit: «Dis-moé don comment c' t' âs fait' pour monté' ici?

— B'en, i' dit, j'ai monté avec in mé, i' dit, saint Pierre, i' dit. Vous aut's j' vous connais pàs, i' dit, j' voés b'en qu' vous êt' deux gros... deux vieux, terrib'e.

— I' y en a in qui dit: c'est moé qu' ést saint Pierre, l'aut', c'est saint Jâcques.

— I' dit, m'â' êt' b'en a'ec vous aut's. On vâ avoèr dés novell's d'en haut!»

Lâ, i's s'assis'nt tou' 'és t'oâs, p'i' i' s' mette' à jâser. Un... eux aut's s'inform'nt d'en bâs, i's connaissaient câ, mé' foulait b'en jâser. To'hours P'tit-Jean jâse enn' bonne escousse⁸ avec eux aut's. Apras qu'i' ont jâsé in escouss', b'en i' dit: «À c'tte heure, i' dit', faut qu' j' m'en a'lle.»

Mé' quand i' vient pour descend'e, i' ouv' la trappe... i' a p'us d' mé! Comment fér' pour descend'e? Lâ, P'tit-Jean s' mè' à pleurer. Vous savez, quand on ést jeune, on s' décourag' vite! «Pleure pàs, i' ont dit, P'tit-Jean, on vâ t' tressé' enn' cord' de paille, t' âs dés p'tit's culott's d'étoff', dés barbillons⁹, dés barbillons d'orge, ça vâ

6. *Curieux*: Nouveau, intéressant.

7. *Smart* (angl.): Intelligent, habile, doué.

8. *Secousse*: Espace de temps.

9. *Barbillon*: Barbe de blé, de seigle ou d'orge.

descend', comprends-tu! » I's s' mett'nt lâ, tout' en jâsant p'i' i's tresse' enn' cord' de paille. À mesur' qu'i's tress'nt câ, ça descend, i's 'n en tress'nt long terriblement. « Ah! i' ont dit, tu doés 'nn a'oèr assez long pour te rend'e! »

C'est b'en! Ti-Jean prend la corde. Ça descend b'en, sés p'tit's culott's d'étoff', lâ! I' a descendu jusqu'au bout' de la corde; mé', rendu au bout' d' la corde, i' ést rendu qu' c'est haut comme l' guiâb'e encôre. I' r'gârd' en bâs, i' a la cord' comm' faut¹⁰, s'attach' câ dan 'a jambe, quiens b'en câ! « Comment fére, i' dit, c'est que j' su's p'us capab' de r'monter! Tout' la cord' vâ r'monté' avec moé... mé' cés barbillions-lâ. Mé' vous savez, i' dit, bell' princesse, quand on ést en peine, on â te'hours l'habitud' de s' charcher d' minm' dan 'a tête, de s' frotté' 'a tête. Tout en m' charchant dan 'a tête, i' dit, j' trouve in pou. J' tue l' pou, p'i' i' dit, je l' pleume¹¹, p'i' i' dit, j' tâill' cinq cents varg's de babich' dan 'a peau, p'i' i' dit, j'attach' câ au bout d' la cord' de paille, p'is j' me po'gne câ, lâ.

Lâ, i' dit, ça descend, i' dit, bell' princesse. Imaginez! D' la p'tit' babich' fin' de minme, p'i' i' dit, varte, d' la p'tit' babich' vart' si c'est coulant¹². Ça descend, i' dit, qu' lés jeux [cheveux] m'en fil'nt su' 'a tête. Lâ, m'âs-t-i' pâsser tout drette, j' pass'rai-t-i' pâs? Mé' quand j' 'oés qu' j'arrive au bout', j' me tortill' câ dan 'és doigts, p'is...

J' su's rendu, lâ, au bout d'mon brâs, lâ, p'i' i' dit, je r'gârde en bâs lâ, c'st encôre haut, mé' j'ai p'us r'guien, comprends-tu. To'jours je m' lâche, mourir pâs mourir, j' te'jours pâs pour resté' icitte! Je m' lâche; comm' je m' lâche', i' dit, bell' princesse, in r'nârd qui pâssé't, j' saute à jual [cheval] p'is je l' po'gn' par lés deux oreill's.

Ce r'nârd-lâ pâr' assé' en pœur, i' dit, vous comprenez b'en, i' dit, qu' lés jeux [cheveux] m'en fil'nt su' 'a tête, mé' i' dit, j' quiens b'en. I' pren enn' rout' qui descen à 'a mer. À la mer, i' dit, i' y avè' enn' vieill' chapelle, lâ, p'i' i' dit, lés porte' éta' ouvarte, c'étté't... i' dit, le r'nârd â assez d'erre, i' a pâs l' temps de r'virer dans l'chemin, i' rent' cârré¹³ dan 'a chapelle.

P'is rendu dans chapelle, moé, i' dit, j' m'écartill' lés jamb's, le r'nârd, s'en vâ. Pâss' lâ, chaqu' bord. Moé, i' dit, je r'gard' [regarde] lâ-d'dans; j'ava's jama's vu câ. I' a dés stâtués, dés belle' estâtués, dés imag's, tout câ. Je r'gâr' câ; j'ava's jama's vu câ, p'is je r'garde!

Be'tôt, i' dit, je r'gârde en arguier' d' la porte, i' y â in vieux baveux, barbu, morveux, plein d' poux. C'est ton pére!

— B'en, 'a dit, t' âs menti! Mon pére a jama' eu d' poux!

— B'en, i' dit, lâ, t' as dit «t' âs menti!», on vâ s' marguier mardi! »

10. *Faut* (comme): Comme il faut, i.e. de façon solide.

11. *Pleumer*: Enlever la peau [plumer], d'un animal.

12. *Coulant*: Glissant.

13. *Carré*: Adv. Sans hésiter, sans ralentir.

5 — TI-JEAN ET LE GÉANT

Une fois, c'était un homme et une femme qui avaient trois garçons : Pierre, Jean et Jacques.

Vint une période où, dans leur région, les emplois rémunérateurs devinrent introuvables. Les trois frères décidèrent donc de s'en aller à l'étranger pour gagner l'argent nécessaire à leur subsistance.

Ils quittent la maison paternelle, tous les trois, Pierre, Jean et Jacques. Comme vous le savez, Ti-Jean c'est toujours la tête faible de la famille. Ils prennent la route.

Après avoir parcouru une assez longue distance, ils arrivent, un jour à une grande ville. Ti-Jean y va de sa suggestion : « Allons frapper chez le roi ! Peut-être pourrait-il nous procurer un emploi ? »

— Excellente idée, Ti-Jean ! »

Les trois frères se rendent au château du roi. Ti-Jean a l'air plus effronté que les autres. On pense parfois qu'il est le plus bête, mais on se trompe souvent.

Ti-Jean aborde le roi : « Sire mon roi, vous n'auriez pas un emploi pour chacun de nous ? Nous sommes trois jeunes gens, en chômage, qui ne demandons pas mieux que travailler.

— Quel sorte de travail êtes-vous capables d'entreprendre ?

— Eh bien ! répond Ti-Jean, voici mes frères ; l'un d'eux peut garder les vaches, l'autre, les cochons.

— Et toi, demande le roi ?

— Ah ! moi, j'accepterai la tâche que vous voudrez bien me confier !

— Très bien ! Je vous embauche ! » conclut le roi.

Le roi confie à Jacques la garde des cochons et à Pierre, celle des vaches.

Tout le monde est satisfait pendant un certain temps. Pendant que ses frères sont au travail, Ti-Jean se promène lentement sur la galerie. Pierre et Jacques sont un peu jaloux de Ti-Jean : eux, ils travaillent dans le fumier par-dessus la tête, pour prendre soin des vaches et des cochons, alors que Ti-Jean mène la belle vie au château du roi.

« Comment ferions-nous, se disent-ils, pour lui jouer dans le dos, de façon à lui faire perdre les faveurs du roi? Il faudrait peut-être faire un faux rapport au roi. Nous lui dirons que, d'après des oui-dire, Ti-Jean se serait vanté de pouvoir aller voler la lune du géant. Ce plan n'est pas si mauvais! »

L'un des deux frères jaloux aborde le roi. « Sire mon roi, dit-il, Ti-Jean que vous gardez ici à ne rien faire, s'est vanté de pouvoir aller voler la lune du géant!

— Oui? Eh bien! s'il s'est vanté de pouvoir accomplir ce haut fait, il va aller la chercher, la lune! »

Cette lune, les amis, quand on la fixait à l'encoignure extérieure d'une maison, elle éclairait comme l'astre céleste.

Le roi fait venir Ti-Jean: « Tu t'es vanté de pouvoir aller chercher la lune du géant!

— Je ne me suis jamais vanté d'une action si importante, Sire mon roi! Mais, si cette lune existe, je ne refuserais pas d'essayer de l'apporter ici!

Eh bien! Ti-Jean, va la chercher. Sinon, je te ferai pendre ici, à la porte de mon château.

— Sachez, Sire mon roi, que la pendaison ne me fait pas peur du tout! »

Le soir, Ti-Jean fait ses préparatifs. C'était en automne. Il y avait déjà un peu de neige. Ti-Jean prend la route et se rend au château du géant. Il savait que le géant rentrait tard, le soir. Il était obligé d'aller chercher l'eau dans un trou, comme nous faisons, nous aussi, autrefois, en nous penchant à quatre pattes pour puiser de l'eau.

Ti-Jean arrive donc au château du géant et fait le guet près de la bâtisse. Bientôt, le géant sort avec sa lune. Il est arrivé du travail, de mauvaise humeur. « Tu n'as pas été chercher d'eau, demande-t-il à sa femme?

— Non; j'avais trop de besogne et j'ai manqué de temps!

— Eh bien! prends la lune et fixe-la sur le mur extérieur du château. Je vais aller puiser l'eau, moi!

Caché derrière le château, Ti-Jean surveille le va-et-vient des personnes. Le géant gagne le trou d'eau, se penche, il va sans dire, pour puiser de l'eau. Ti-Jean s'empare de la lune et la cache rapidement pour l'empêcher d'éclairer, puis il décampe. Le géant revient, en fureur contre sa femme. « Pourquoi as-tu enlevé la lune qui pendait au mur?

— Je n'y ai pas touché, à la lune!

— Pourtant, elle n'est plus là!

— Écoute donc. Si elle n'y est plus, ce n'est pas ma faute! »

La femme sort du château et constate, en effet, que la lune a été enlevée! « Diable! s'écrie le géant, qui donc a pu voler ma lune? Je suis certain de la retrouver! »

Les heures passent. Ti-Jean revient chez le roi avec la lune du géant. Le roi fixe cet astre au mur extérieur du château. C'est merveilleux, tout est illuminé. Les gens du château sortent et font un bout de veillée dehors. Une fois le travail terminé, on se promène au clair de lune, puis on rentre se chauffer quelques instants.

Pierre et Jacques se disent : « Ce petit diable-là, il a trouvé la lune du géant ! Maintenant, nous allons tenter de lui envoyer chercher son soleil. On va prétexter que l'on a vu ce soleil en rêve, et on va le lui envoyer chercher ! »

Les deux frères jaloux retournent voir le roi et lui disent : « Ti-Jean s'était vanté de pouvoir aller chercher la lune du géant. Il vous l'a rapportée. À présent, il se vante de pouvoir vous rapporter son soleil ! »

— Oui ? Eh bien ! s'il s'en est vanté, il va aller le chercher ! »

Le roi fait donc venir Ti-Jean. « Tu t'es vanté, Ti-Jean, de pouvoir voler le soleil du géant ? Tu vas aller me le chercher ? J'en ai absolument besoin ! »

— Sire mon roi, si ce soleil existe, j'irai vous le chercher !

— Eh bien ! il me faut ce soleil ! Sinon, tu seras pendu à la porte de mon château !

— Ah ! je n'ai pas peur de la corde ! Si ce soleil existe, j'irai le chercher, mais s'il n'existe, pas, vous ferez comme moi, vous vous en passerez ! »

Ti-Jean part de nouveau et va faire le guet près du château du géant. Ce dernier est passablement craintif. Ti-Jean arrive là-bas, le soir, alors que le géant est encore au travail. Soudain, le géant est de retour, mais fatigué et de mauvaise humeur. Dans l'obscurité, Ti-Jean l'attend et surveille les abords du château. Le géant crie à sa femme : « Tu as encore négligé d'aller chercher de l'eau ! »

— Ah ! je n'en ai pas eu le temps, mon bonhomme !

— Oui ! Comment allons-nous procéder ? Tu sais qu'il nous faut calculer prudemment nos déplacements, le soir ! Va accrocher le soleil à l'encoignure du château et jette un coup d'œil attentif au cas où quelqu'un nous épierait.

— Très bien ! »

Elle prend le soleil. Vous vous rendez bien compte qu'il fait clair. Le soleil !

Le géant se dirige vers le trou d'eau pendant que Ti-Jean le surveille. La bonne femme place son soleil près de la porte du château. Ti-Jean se dissimule près d'un mur. Comme le géant va se plier pour puiser de l'eau, Ti-Jean s'empare habilement du soleil, le fait disparaître rapidement dans ses habits et s'enfuit.

Le géant, privé subitement de lumière, revient à son château tellement en colère qu'il menace de battre sa femme et commence à la chicaner. « Qu'allons-nous faire maintenant, demande le géant ? Cependant un fait est à peu près certain ; c'est Ti-Jean qui vient voler nos biens ! Ah ! le petit démon ! Je vais essayer de l'attraper ! »

T-Jean passe une couple de jours au château du roi. Tout va bien, mais ses frères sont déçus de leurs plans. Ils pensent raconter des mensonges au roi. Pourtant, ces mensonges aboutissent à la vérité. Ils se disent entre eux : « Il ne nous reste qu'une chance de réussite. Allons dire au roi que Ti-Jean s'est vanté de pouvoir rapporter le violon du géant! »

Le géant tenait son violon sous son lit. L'instrument y était retenu par une chaîne d'acier dont les mailles avaient dix-huit centimètres de diamètre. Le tout était resserré par une technique de clé. Il était très difficile de libérer cet instrument.

Pierre et Jacques abordent le roi et lui racontent une nouvelle vantardise de Ti-Jean : aller chercher le violon du géant. « Mais c'est une vantardise insensée! dit le roi.

— Pas si insensée! reprennent les deux frères. Le violon existe certainement, mais Ti-Jean risque de ne pouvoir le voler, puisque ce sera très difficile de le libérer de ses liens! »

Le roi fait venir Ti-Jean et lui rappelle sa soi-disant vantardise à propos du violon du géant. « C'est une affaire qui n'a aucun sens! proteste Ti-Jean.

— Pour moi, réplique le roi, c'est un projet magnifique et tu vas aller me chercher ce violon!

— Sire mon roi, comme ce violon est tenu en place par une chaîne dont l'acier mesure dix-huit centimètres de diamètre, j'ai besoin d'une lime capable de scier six centimètres d'acier d'un seul coup. Ainsi, j'aurai à utiliser la lime seulement à trois reprises, sinon, je devrai dire adieu à la vie!

— S'il te faut une lime qui coupe six ou huit centimètres à chaque coup, tu l'auras, ta lime!

— Eh bien! Sire mon roi, faites fabriquer ma lime et quand elle sera prête, je partirai à la conquête du violon! »

Le roi entreprend immédiatement des démarches. Les rois, vous le savez bien, ont toujours de l'argent en abondance. Le roi finit par trouver, dans certaines manufactures, une lime très efficace qui peut scier six centimètres d'acier d'un seul coup. Le roi se dit : « Trois coups de lime vont suffire pour couper la chaîne qui entoure le violon! »

Il fait demander Ti-Jean et lui remet l'outil dont il a besoin. « Entendu, Sire mon roi, dit Ti-Jean, je puis maintenant partir à la conquête du violon! »

Cependant, Ti-Jean prévoyait certaines difficultés. Un bon soir, Ti-Jean gagne le château du géant et commence à surveiller. Le géant, il le sait, couche dans un grand lit — un lit de géant, quoi! — et la femme est de stature aussi imposante que son mari. Il surveille le coucher du géant.

Quant Ti-Jean se rend compte que le géant et sa femme sont couchés, il entre, à quatre pattes, dans leur demeure. Il se faufile avec prudence pour ne pas faire de bruit, et il se glisse sous le lit du géant, sa lime en main.

Soudain, Ti-Jean entend ronfler le géant et sa bonne femme. Il saisit sa lime et en attaque une maille de la chaîne dont il enlève six centimètres d'acier. Le géant sursaute : « Qui a touché au violon ? s'écrie-t-il.

— Tais-toi et dors, répond la femme. Les rats ont dû se promener sur la chaîne et les cordes du violon ont commencé à vibrer. Notre instrument est tellement bien enserré par la chaîne qu'il est impossible à un humain de s'en emparer ! »

Le géant continue à sommeiller après avoir changé de position. Ti-Jean songe alors à affaiblir de nouveau la chaîne. Il donne un second coup de lime. Hiou ! Le géant fait un saut et sort du lit en disant : « Il y a certainement un intrus ! » Il attrape Ti-Jean et le renferme dans une solide cage bâtie dans la cave. Ti-Jean n'en est pas découragé pour autant. Le géant crie à sa femme : « Tu vas nourrir Ti-Jean, tu vas l'engraisser et quand il sera bien gras, on le mangera au cours d'une belle fête !

— Le nourrir avec quoi ? demande la femme.

— Ah ! donne-lui une bonne ration de pois secs. Il va ainsi engraisser rapidement ! »

Ti-Jean se tient coi dans sa cage et mange les pois secs que lui donne la femme du géant. Il a hâte d'être gras. Un bon matin, le géant dit à sa femme : « Aujourd'hui, tu verras à tuer Ti-Jean. Il est suffisamment gras. Tu allumeras le four et tu feras rôtir ce jeune homme de façon qu'il soit bien jaune. Ce soir, nous le mangerons !

— Entendu ! »

Le géant se dirige vers la forêt pour y bûcher du bois. Dans l'après-midi, la femme descend à la cave et commence à débiter du bois pour chauffer son four. Mais elle s'en tire péniblement. Elle n'est pas habituée à manier la hache. « Faites-moi sortir, la mère, lui crie Ti-Jean. Je pourrai vous aider à débiter votre bois et à chauffer le four. Vous n'êtes pas habile à manier la hache. Vous allez voir comment je vais simplifier votre besogne !

— Ah ! non ; tu vas t'enfuir ! proteste la femme.

— N'ayez aucune crainte, la mère ; je ne m'échapperai pas ! »

La femme du géant ouvre la cage et en fait sortir Ti-Jean. Celui-ci saisit la hache et débite les bûches de bois. Il en remplit le four et y met le feu. Le bois s'enflamme. Le four se réchauffe. Ti-Jean continue à lancer du bois dans le feu. « Quand vous viendrez voir, la mère, si le four est assez chaud, vous me le direz !

— Très bien ! »

Ti-Jean chauffe le four. Quand ce dernier est bien garni de braise, Ti-Jean crie à la femme: « Venez donc vérifier, la mère, si le four est assez chaud pour me faire rôtir juste à point! »

La bonne femme se penche vers la porte du four. Ti-Jean s'élance et assène de forts coups de pied dans le fessier de la femme, la précipite dans le feu et ferme la porte du four. « Bonne chance, crie Ti-Jean, tu vas rôtir facilement! »

Pendant que la bonne femme rôtit, Ti-Jean s'empresse de monter dans la chambre du géant, coupe d'un dernier coup de lime la chaîne qui retient le violon sous le lit et décampe en vitesse avec l'instrument. Ti-Jean s'approche du château royal. Le roi le voit venir du haut de sa galerie. Ti-Jean commence à jouer le violon, un autre vient aussi le jouer. On en entend le son à huit ou dix kilomètres à la ronde. C'est tout un événement!

Le roi est entièrement satisfait de Ti-Jean. Plus aucune besogne n'est exigée du jeune héros qui a le privilège de manger à la table du roi. Tous les gens du château sont pleins d'égards pour Ti-Jean.

Pierre et Jacques sont désolés des succès de leur frère. « Ce petit démon, se disent-ils, a réussi à voler le violon du géant! Il nous faut absolument le faire périr! Autrement, nous serons condamnés à travailler du matin au soir dans la misère, pendant que Ti-Jean se prélassera en présence du roi, mangera à sa table le bon et le meilleur. Allons dire au roi que Ti-Jean s'est vanté de pouvoir ramener au château royal le géant en personne! Il n'arrivera jamais à s'emparer du géant! »

Les deux frères sont heureux de leur nouveau complot. L'un d'eux vient dire au roi: « Sire mon roi, Ti-Jean s'est vanté de pouvoir s'emparer de la personne du géant et de vous l'amener ici! »

Le roi fait venir Ti-Jean et lui répète sa soi-disant vantardise. « Eh bien! Sire mon roi, je ne me suis pas vanté d'une telle prouesse, mais s'il me faut retourner au château du géant, j'y retournerai! Si je ne puis ramener le géant, vous vous en passerez! S'il me tue, j'en aurai fini avec la vie. Si j'échappe à la mort, lui, il n'y échappera pas! De toute façon, l'un de nous deux va mourir! Pour m'acquitter de cette mission, il me faut beaucoup d'argent.

— Eh bien! Ti-Jean, de l'argent tu en auras! »

Ti-Jean se prépare une voiture assez solide, une grosse voiture de l'ancien temps. Il y monte et apporte avec lui une bonne somme d'argent. Il s'arrête à un gros atelier de forge où deux ou trois forgerons servent la clientèle. Ti-Jean les aborde: « Vous, vous allez me fabriquer un coffre d'acier de plus de deux mètres cinquante de longueur, un coffre solide dont le couvercle soit pourvu de trois fortes pentures à l'arrière et de trois grosses serrures à l'avant. Quel sera le coût de ce coffre, messieurs?

— Le coffre coûtera tant!

— Je ne trouve pas cette somme si énorme. D'ailleurs c'est le roi qui va payer. Ce n'est pas moi! »

Les forgerons s'affairent à fabriquer le coffre, une immense boîte faite de plaques d'acier de quinze millimètres d'épaisseur, avec pentures, serrures et poignées proportionnées à la solidité du coffre.

Pendant que les forgerons fabriquent ce genre de cercueil, Ti-Jean voit venir le géant et le reconnaît. « Où vas-tu de ce pas, demande Ti-Jean?

— Je suis à la recherche de Ti-Jean!

— Mais qu'est-ce qu'il t'a fait?

— Ah! répond le géant, il m'a volé ma lune, mon violon et mon soleil...

— Eh bien! suis-moi, continue Ti-Jean, il a causé beaucoup de dommages chez le roi. Ce dernier est très mécontent de Ti-Jean et il m'a chargé de le rattraper. Je lui fais actuellement fabriquer un coffre pour l'y enfermer sans crainte de le voir s'échapper. Viens avec moi, viens voir mon coffre! »

De retour chez les forgerons, Ti-Jean constate que son coffre est préparé. Il dit au géant: « Toi qui es gros et fort, tu vas vérifier la solidité de mon coffre! Si tu ne peux le briser, Ti-Jean ne le pourra pas davantage. Il est trop faible pour s'échapper de cette prison! »

Ti-Jean ouvre le coffre. Le géant monte dans cette forte boîte, Ti-Jean referme le couvercle, en cadenas les serrures et crie au géant: « Maintenant, déploie toute ta force!

— Jamais, reprend le géant, je ne serai capable d'affaiblir de telles parois! Trois géants de mon espèce y réussiraient difficilement!

— Eh bien! géant, reste dans le coffre! C'est moi, Ti-Jean, qui viens de t'y enfermer! »

Ti-Jean fait faire demi-tour à son attelage et revient chez le roi. « Voici, Sire mon roi, le géant que je vous ai ramené. Mais si vous ouvrez ce coffre pour le laisser sortir, tant pis pour vous!

— N'aie aucune crainte, Ti-Jean, il ne sortira pas! »

Le roi fait accumuler une cinquantaine de cordes d'érable sec sur le coffre d'acier et y fait mettre le feu. Quand les valets procèdent à l'ouverture du coffre, ils n'y trouvent qu'une poignée de cendre. « Maintenant, de dire Ti-Jean au roi, vous allez me payer un bon salaire et je vais rester ici, au château. Il me semble que j'ai bien mérité ce traitement.

— Certainement, Ti-Jean, je suis heureux que tu vives ici, au château!

Ti-Jean a continué de demeurer avec le roi. Ses deux frères ont toujours pris soin des porcs et des vaches.

TI-JEAN ET LE GÉANT

Récit folklorique raconté en juillet 1955, par M. Joseph Tremblay (77 ans), à Cap-Chat; appris dans les chantiers du Témiscouata, 45 ans plus tôt.

Enregistrement n° 760. Contes-types 328 I c, 11 d (lune et soleil et violon volés), 327 11 a, d, (1121 inclus); 328 111 a, b (mélange de types très fréquents).

Enn' fois, c'été' in homme et enn' femm' p'i' i' ava'ent t'oâs garçons, Pierre, Jean et Jâcques. Ça fa't quand qu'i's sont v'nus, dans leu' place, i' ava't pâs grand ouvrage à gangner, i' ont dit: « À c'tte heure, on vâ asseyer, n'us aut's, à prend'e in bord pour asseyé' à gangner d' l'argent! »

Te'jours qu'i's part'nt tou' 'és t'oâs, Pierre, Jean et Jâcques. Ti-Jean, comm' vous savez, on dit te'jours qu' c'est... l' fou d' la maison. Te'jours, lés v'lâ partis! I's trarse' in ch'min joli'ment long, p'i' i' arriv'nt b'etôt dan enn' gross' ville; i's s'en vont su' le roè [roi]. Ti-Jean dit, i' dit: « On vâ allé' 'oèr... fère in tour su' le roè. 'Ted b'en qu' le roè peut avoèr d' l'ouvrag', lâ, à nous denner.

— Ça fa't qu'i' dit, c'est correck! »

I's s'en vont su' le roè, p'is p'ti-Jean, b'en, a l'air p'us fantass' [fantasque] qu' lés aut's. On dit qu'i' ést p'us fou qu' lés aut's, mé' en tou' 'és câs. I' arriv'nt su' le roè, i' dit: « Sir' mon roè, i' dit, vous a'riez pâs d' l'ouvrage à nous denner, i' dit, on ést t'oâs jeune' homm's, lâ, p'i' i' dit, on l'a pâs d'ouvrage, p'i' i' dit, on ést en r'charch' d'ouvrage.

— B'en, i' dit, quoi que vous êt's capab's de fère?

— B'en, i' dit, i' y â més deux frér's, lâ, Pierr' p'is Ti-Jâcqu's qui sont bons pour a'oèr soin dés... dés vaches, eux aut's p'i' i' dit, 'és aut's, lés cochons!

— P'i' i' dit, toé?

— Ah! moé, i' dit, j' f'rai quoi c' que vous a'ré' à m' fér' fère!

— C'est correck! »

Te'jours qu' le roè 'és engage, met Ti-Jâcque' à garder lés cochons, p'is Ti-Pierre à voéyager lés vaches. Bon! Ça vâ b'en, par in escousse, ça vâ b'en. Mé' Ti-Jean

s' promène, lui, su' l' perron in peu. Sés frér's sont in peu jaloux d' câ, lés voèr, eux aut's' sont dans l' fumier par d'ssu' 'a têt' p'i' à courir lés vach's p'is lés cochons. P'is Ti-Jean ést b'en au château du roi. I' ont dit: « Comment fére, foudra' asseyé' à gu'i joué' in tour, foudrà l' fér' partir de d' lâ. I' ont dit, on vâ aller conter dés ment'rie' au roè. On l'a attendu dire... on l'â pâ' attendu dir', mé' on vâ dir' qu'on l'a attendu dir' que Ti-Jean s'éta't vanté qu'i' état capab' d'aller [chercher] la lun' du giant.

— Oué? Ah bon! »

'N en v'lâ un qui pârt p'i' i' r'pârt p'is s'en vâ trouver le roè. I' dit: « Sir' mon roè, i' dit, P'ti-Jean, lâ, i' dit, que vous gardé' icitte, i' dit, à r'guien fére, i' dit, i' n'en fa't dés vant's! I' s'ést vanté qu'i' éta't capab' d'aller charcher la lun' du giant!

— Oué, b'en, i' dit, si i' s'en ést vanté, i' dit, i' vâ allé' 'a charcher! »

C'te lun'-là, mecieu'! quand on mettait câ apras l' coin d'enn' maison, c'ta't pareill' comm' la lun' qu'i' y a en haut. Te'jours le roè fait v'nir Ti-Jean, p'i' i' dit: « P'ti-Jean tu t'ést vanté t' éta's capab' d'aller qu'ri' [quérir]¹ la lun' du giant.

— I' dit, j' m'en su's pâs vanté, Sir' mon roè. Mé', i' dit, j' dis pâs que..., j'assaieraï... si i' y en a enn'!

— B'en, i' dit, tu vâs gu'y allé' ou b'en don, i' dit, tu s'râs pendu d'avant mon château, ici.

— J'ai pâs pœur de d' câ, moé, êt' pendu, Sir' mon roè! »

Te'hours, comm' de faite! L' soèr, v'lâ P'ti-Jean qui, s' greille. C'éta't dans l'automne, i' ava't d' la neige in peu. Mon P'ti-Jean a parti p'is s'en vâ au château du giant. I' savé't, i' ava' eu connaissance in peu, i' avait r'marqué que l' gian arrivé't târd, le soèr. Et p'i' i' a été qu'ri d' l'eau dan in trou, comme on allé't charché' ancienn'ment. Foulé't [fallait] s' mett'e à quat' pattes, t' sé's b'en', pour v'nir à bout d'aller qu'ri d' l'eau.

Comm' de faite! I' s'en vâ p'i' ouatch [watch]² à râs l' château du giant. B'e'tôt, v'lâ l' giant qui sor' avec la lune. I' arriv' d' l'ouvrage en colère; i' di' à bonn' femme, i' dit: « T' âs pâ' été m' qu'ri' d' l'eau?

— 'A dit, j'ai pâ' eu l' temps, j'ava's b'en trop d'ouvrage.

— B'en, i' dit, prends la lune, p'i' i' dit, mets-lâ au coin du château, i' dit, m'â' aller 'n en charcher! »

Ti-Jean qu'i' éta' en arriér' du château qui ouatchait. Quand que l' gian i' ést arrivé à son trou d'eau, p'i' i' s'ést baissé, tu comprends, pour prend' de l'eau, i' po'gn' la

1. *Quérir*: Chercher.

2. *Watch* [to] (angl.): Surveiller, guetter.

lun' p'i' i' la cach' vit' ment pour pâs qu' ça paraiss', p'i' i' pârt. Là... l' gian arrive, i' ést pâs-d' bonne humeur cont' sa bonn' femme: «Pourquoi c' que t' â' ôté la lune?

— Je l'ai pâ' ôté, la lune!

— Mé', i' dit, 'a ést partie!

— B'en, 'a dit, 'cou' don, si 'a ést partie, c'ést pas d' ma faute, 'a dit... »

'A vâ voèr, mé' la lune ést partie. «Guiâb'e [diable]! i' dit, c' qui a volé ma lune? I' dit, je l' trouverai pourtant!»

Te'hours, ça fil' de minme, ça fil' de minme. Là, Ti-Jean arrive avec la lune au château du roè; le roè met la lune au râs l' château. Mecieu'! si i' fait beau, i' fait clair! Bon! Tout l' mond' veill' déhors. Quant' lés travaux sont fait's, je l' sé's pâs, ça s' promène, b'e'tôt, ça rent', ça s' chauffe in escousse.

Te'hours, là, lés... sés frères, i' ont dit: «C' 'tit guiâbeul-lâ, il â trouvé la lun' du giant! Mé', i' ont dit, on vâ asseyé' à gu'i envoyer charcher l' saleil, à c'tte heure. On l'â... on l'â rêvé qui ava' in saleil, on vâ gu'i en'œiller charcher!»

Part'nt p'is s'en vont trouver le roè encôre, p'i' i' d'i cont' câ. «C'ést P'tit-Jean qui s'ést vanté, là, qu'i' ava' 'té qu'ri' la lun' du roè [géant]. p'is qu'i' ira't charcher l' saleil du giant.

— Oué! B'en, i' dit, si i' s'en ést vanté, d'abord, i' vâ' aller l' charcher!»

To'jours comm' de faite! Le roè fa't v'nir Ti-Jean. Ti-Jean, tu t'és vanté qu' t'étais capab' d'aller qu'ri' l' saleil du giant, mé', i' dit, tu vâ' aller l' charcher, i' dit, me l' faut!

— I' dit, Sir' mon roè, si i' en â un, j'irai l' charcher.

— B'en, i' dit, me l' faut, ou sinon, i' dit, tu s'râs pendu d'vant mon château.

— J'ai pâs pèur de d' câ, i' dit. Mé', i' dit, si i' y en â in, i' dit, j'irai l' charcher, p'is si i' y en pâs, b'en, vous vous en pâss'rez; b'en, vous f'rez comm' moé!»

To'hours comm' de faite! Le P'ti-Jean a 'té ouatché' encôre. Mé' lâ, l' giant, i' éta't craitif in peu. In bon soèr, i' ést encôr' lâ, p'is l' gian allé't travailler... p'is rendu au soèr i' été't fétigué p'i' i' été't pâs d' bonne humeur à plein. Le P'ti-Jean qu'ést encôre in soèr, qu'i' fa't noèr pâs mal au château, p'i' i' ést caché, p'i' i' attend.

Lâ l' gian arrive encôre, i' di' à sa bonn' femme: «T' âs pâ' été m' qu'ri' d' l'eau encôre?

— B'en, 'a dit, j'ai pâ' eu l' temps, 'a dit, mon bonhomme, qu' 'a dit.

— Oué! B'en, 'a dit [i' dit], comment fére, i' dit. Là, i' dit, fau' ouatcher. I' dit, tu vâs mett'e l' soleil au coin du château, mé' i' dit, tu l'ouatch'râ' 'oèr si tu vâ' 'oèr que'qu' s-ins!

— 'A dit, oui!»

Te'jour' 'a prend l' saileil! Ah! Vous comprenez b'en qu'i' fa't clair, c'est l' saileil. L' giant s'en vâ au trou d'eau, mé' P'ti-Jean ést lâ qui guette; p'is la bonn' femme ést 'ien qu'à râ' 'a porte, p'is lui i' ést auprès du château. Comme l' gian avanç' pour s' plier dans sa caban' pour ramâsser d' l'eau, Ti-Jean saut' su' l' soleil p'is l' cach' t'ut suit' p'i' i' s' sauve.

V'lâ encôr' l' giant qui a pâs d' lumière, i' arrive encôre en colère, i' veut batt' la bonn' femme, i' veut tout fère. Bon! l' dit: «Comment fère avec câ, à c'tte heure? L' giant dit, c'est pâs d'aut' que P'ti-Jean qui vient charcher câ. L' p'tit démon, i' dit, vâ fa'oèr asseyé' à l' prend'e!»

Ça fil' de minme enn' coupeul de jours. Lâ, sés frér's sont encôre en colèr' de voèr qu'i's peuv'nt pâs r'guien gangner, i's cont'nt dés ment rie' au roè, p'is ça arriv' to'jours qu' c'est la vérité. I' ont dit: «I' y â p'u' 'ien qu' enn' chos', lâ. I' ont dit, on v' aller dire au roè que Ti-Jean s'est vanté qu'i' éta't capab' d'aller qu'ri' l' vialon du giant.»

L' vialon été' attaché soure [sous] l' lit' avec enn' chaîn' de t'oâs quarts de pouces, mecieu'! p'i' en clé. Lâ c'ta't mal'isé à a'oèr.

Lâ, sés frér's s'en vienn'nt p'i' i's cont'nt câ au roè. Le roè i' dit, i' dit: «Çâ, i' dit, ça â-t-u du bon sens?

— I' dit ça 'nn â! I' 'n â in, çertain! Mé', i' dit, i' ést mal'-isé [malaisé] à aller charcher, i' r'ussira pâs!»

To'jours comm' de faite! Le roè fa't v'nir Ti-Jean p'i' i' gu'i cont' câ, encôr' pareil. «B'en, i' dit, câ, i' dit, c'st enne affér' qui a pâs d' bon sens, i' dit.

— Ça a du bon sens, p'is tu vâ aller me l' charcher!

— B'en, i' dit, Sir' mon roè, i' dit pour aller charcher dés... l' vialon-lâ, i' dit, i' ést enchainé avec enn' chaîn' de t'oâs lign's, avec du fer de t'oâs lign's. I' m' fau' enn' lime, i' dit qui lime in quârt de pouç' par coup. J'ai 'ien qu' t'oâs coups d' lime à denner d'ssus. Si la lim' coup' pâs dans t'oâs coups d' lime, i' dit, j' su's féni!

— Si t'en fau' enn' pour couper t'oâs lign's p'is quat' lign's, tu l'a'râs!

— Préparez câ, p'is quand qu' ça s'râ prêt, j' guirai!»

Te'jours comm' de faite! Le roè, vous savez c' que c'est, ça a b'en d' l'argent. I' s'en vâ dan 'és manufactur's, p'i' i' vien à bout de trouvé' enn' lim' que, 'ien qu' dan in cou' [coup] 'a lima' in quârt de pouce. «Dans t'oâs coups d' lime, i' dit, i' vâ coupé' 'a chaîne. Ah! b'en, fa' [fait] apporter câ à P'ti-Jean! C'est b'en!

— I' dit, m'en vâs gu'y aller, à c'tte heure!»

Mé', lâ c'est pour gu'y aller! In bon soèr, v'lâ mon P'ti-Jean qui â parti, p'is lâ, i' ouatch' fère l' giant, le giant. I' attend qu'i' soeill' couché; p'i' apras qu'i' ést couché, b'en, c'ta' in grand lit, in giant c'est long, et p'is la bonn' femme éta't longue et p'is large, et p'i' elle était grosse.

Quand i' 'oét qu'i's sont couchés, lâ, P'ti-Jean s'en-'oeill' soure l' lit', p'i' i' rent' dan 'a maison à quat' patte comme i' peut, pour pâs m'ner d' train³, p'i' i' s' fourr' sour le lit' avec sa lime. P'is lâ, b'e'tô' i' attend [entand] ronfler l' giant p'is la bonn' femme, ça ronfl' tou' 'és deux. I' prend sa lime, i' pâsse in coup d' lime, i' en fa't partir in quârt de pouce.

L' giant s' réveille: «Quoi c' qu'i' y a su' mon vialon?

— Bonn' femme 'a dit, té's [tais]-toé don, dors don, c'est lés râts qui pâss'nt su' la chaîne, p'i' 'a dit, ça fa't sonner lés cord's. 'A dit, i' ést amanché assez raide!»

Te'hours, le giant se r'vir' de bord, p'i' i' s' r'endor' encôre. Mé' lâ, quand i' dort, i' prend encôre in coup d' lime, p'i' i' dit: «yyou!» Mé', lâ, l' giant, l' gian en fa' in saut, i' s' leuve, i' dit: «I' a que'qu' chose!»

Comm' de faite! L' giant s' lev' p'i' i' ramâss' Ti-Jean, mecieu'! lâ. I' po'gn' Ti-Jean, lâ. Ah! Mé', P'ti-Jean ça l' décourag' pâs. I' po'gn' Ti-Jean p'i' i' l' descend dan 'a cav' dan in clôs. I' dit: «Ma bonn' femme, Ti-Jean, i' dit, tu vâs l' soègner, tu vâs l'engraisser b'en grâs. I' dit, meccu'i' seill' b'en grâs, i' dit, on l' tuerâs p'i' i' dit, on l' mang'rá. Ça vâ nous fère enn' bell' fête!»

C'est b'en! Po'gn' mon p'tit-Jean. 'A dit: «Comment c'est que j' vâs l' soègner.

— 'A dit [i' dit], soégn'-lé su' 'és poâs [pois] ronds. Avec câ, i' dit, i' vâ engraisser!»

Comm' de faite! Lâ, mon P'ti-Jean qu'est dan enn' cag' dan 'a cave, tu comprends b'en. Et p'is la bonn' femme l' soègn' su' 'és poâs ronds, p'is p'tit-Jean mange. I' s' dépêch' pour engraisé au... p'us vite. To'hours quand qu' le P'ti-Jean a 'té b'en grâs, lâ, qu'i' a b'en engraisé, l' matin, i' di' à bonn' femme, i' dit: «Tu vâs tuer P'ti-Jean, aujourd'hui, i' ést assez grâs. P'i' i' dit, tu vâs fér' chauffer l' four, tu vâs l' fér' rôtir au four, b'en rôti, b'en jaune! P'i' i' dit, à soèr, on l' mang'rá.

— C'est b'en!»

L' gian ést dans l' boâs, lâ. Comm' de faite! Quand ça vient dans l'après-midi, la bonn' femm' descen en bâs, p'i' 'a commence à fend' du boâs pour chauffer l' four, mé' 'a â d' la misère. Alle a pâs l' tour d' la hache à plein. C' fa't qu' Ti-Jean qui ést lâ, b'en, i' dit: «Fait's-moé don sortir, i' dit, la mère. J' m'en vâs vous éder [aider], i' dit, à fend' du boâs, p'i' i' dit, à chauffer l' four. Vous allez voèr, vous... vous êt's pâ' accoutumée d' fend' du boâs, vous avez pâs l' tour d' la hache, vous.

3. Train: Bruit, tapage.

— Oué, mé' 'a dit, tu vâs t' sauver!

— Je m' sauv'rai pâs, i' dit, ayez pâs pœur!»

C' fait qu' 'a fait sortir Ti-Jean. Mé' Ti-Jean s'en vien a'ec la hache, p'i' i' a été fend' du boâs, p'i' i' t'emplit l' four b'en plein de boâs, p'is lâ, ça chauffe, lâ, ça chauffe. «Lâ, i' dit, la mэр' quand vous voèrez qu' ça chauffe... c' assez chaud, vous l' direz!

— C'est b'en!»

To'hours, i' chauffe l' four, p'is quand ça vient qu'i' est b'en chaud, qu'i' est b'en embrasé: «En-'oueillez-vous d'dan in peu, la mэрe, voèr si i' est assez chaud, lâ, i' dit, pour m' fair' rôtir b'en jaune!» Comm' la bonn' femme s' fourr', tu sés b'en, lâ, P'ti-Jean gu'i sacre in coup d' pied dans l' fond, p'is clap! i' farm' le four. «Quiens, i' dit, tu vâs rôtir lâ!»

Lâ, la bonn' femm' rôtit dans l' four, p'is P'ti-Jean mont' vit'men au haut soure l' lit', p'i' i' prend sa... sa lim' p'i' i' rajeuv' [achève] de coupé' 'a chaîne, p'i' i' sacre son camp t'ut' suit' déhors!

I' arrive su' le roè avecque l' vialon. C' mautadit vialon-lâ, mecieu'! le roè est su' l' bord d' la gal'rie che' z-eux, i' faisât pâs trop trop frais. I' s' ma' à jouer du vialon, un aut' vient jouer du vialon, c'est b'en simple, i' attend'nt câ à six sè' [sept] lieue' à 'a ronde. C'est p'us qu'in affère! Lâ, lâ, le roè i' est assez content, vous comprenez b'en, p'is bon! i' eume assez P'ti-Jean, P'ti-Jean fa't p'us r'guien, p'i' i' est à tab'e a'ec le roè. I' est porté su' 'a main.

Mé', lâ, c'est pâs tout... Quand qu' sés frér's voeill'nt câ, b'en i' ont dit: «C' p'tit démon-lâ i' est v'nu à bout d'a'oèr le vialon du géant. Comment fér' pour l' fér' périr qu'i' nous quien icitt' dans la misère, à travailler du matin au soèr, p'is lui qui s' crâl [crawl]⁴ apras le roè p'is qui mange, à 'a tab' du roè, tout c' qu'i' y a d' bon p'is d' meilleur. I' dit, on vâ dire au roè qu' Ti-Jean s'est vanté qu'i' éte't capab' de prend'e l' giant!

— Oué? Ah! b'en, lâ, i' dit, câ, i' dit, i' arriv'ra jama' à l' prend', le giant!»

Comm' de faite! I' s'en vient p'i' i' d' dit câ au roi. «Ti-Jean s'est vanté, Sir' mon roi, qu'i' éta't capab' de prend'e l' giant lui-minme... lui-minme, p'is de vous l'emm'né' icitte.»

Ça fa't qu' lâ, le roi fa't v'nir Ti-Jean p'i' i' gu'i dit câ. «B'en, i' dit, j' m'en su's pâs vanté, mé' i' dit, si i' fau' gu'y aller, i' dit, j' guirai! I' dit, si j' pâs capab' de l'emm'ner b'en, i' dit, vous vous en pass'rez. Si i' m' tue, i' m' tuerâ, p'is si c'est pâs moé qui l' tue, si c'est pâs moé qui meurs, ça vâ êt' lui. I' vâ en mourir un dés deux.

4. *Crawl* [to] (angl.): Ramper, se traîner à quatre pattes.

— Oué?

— Mé', i' dit, dennez-moé d' l'argen en masse, par 'zemp'e. Lâ, i' dit, ça m' prend d' l'argent!

— Ah! Tu vâs 'n a'oèr d' l'argent!»

Ti-Jean greille enn' bonn' voétur' forte, fort' pâs mal, comme enn' vieill' slague comme on dira't d' l'ancien temps, et p'i' i' emport' d' l'argent. I' s'en vâ su' in gros forge'on, i' ava't deux t'oâs forge'ons qui forgeaient là-d'dans. I' di' au forge'on, i' dit: «Vous allez m' fère in coff' de fer, vous aut's. In coff' de fer de... six sept pieds d' long, huit pieds d' long, p'i' i' dit, b'en salide, p'is t'oâs bell's penture' en arguière, p'is t'oâs bonn's serrure' en avant.

— C'est b'en!

— Comment ça vâ coûter?

— Ah! i' dit... i' ont dit, ça vâ coûter tant!

— C'est encôre r'guien, c'est le roè qui peille [paie], c'est pâs moé!»

Lâ, i's sont apras fère l' coff'e; écoutez qu' ça 'n éta' in tannant,⁵ du fer de cinq lign's de fer, j' cré's b'en! Lés serrure' en équipollent⁶ p'is lés pentur's, pareil, p'is lés po'gnées!

Te'jours lâ, P'ti-Jean lui... durant qu'i's sont apras fêr' son coff'e, c' qu'i' voét v'nir, l' giant! Il l' conna't, lâ, lui. Ça fa't que i' di' au giant: «Où c' que tu vâs?

— I' dit, j' cour' apras Ti-Jean!

— I' dit, quoi c' qu'i' t'â faite?

— B'en, i' dit, i' m'â volé ma lun' p'is mon vialon, p'i' i' dit, mon saleil!

— I' dit, vien a'ec moé, i' dit, j' cour' apras, moé 'tou. I' nous â m'né. l' guiâb' su' le roè, p'is le roè i' ést en guiâb'e, p'i' i' veut je l' po'gne! P'is lâ, i' dit, j' t-apras qu'i fêr' fère in coff' pour l' mett' dedans! On l' manqu'rá pâs! Vien avec moé, géant, tu vâs voèr!»

Te'hours, comm' de faite, apras que l' coff' ést prêt, i' di' au giant: «Toé, i' dit, t' és fort, t' és gros p'is t'és fort, tu vâs l' sonder. Si tu l' câss's pâs, i' dit, P'ti-Jean l' câss'rá pâs, i' ést pâ' assez gros!

C'st correck!»

5. *Tannant*: Remarquable, extraordinaire.

6. *Equipollent* (en): À proportion de.

I' rouv'e l' coff', mecieu' ! p'is l' giant s' mat d'dans, et p'is lâ, i' forç', lâ, l' coff'e i' ést bârré, p'i' i' ést b'en amanché. P'i' i' dit: « Forç', giant, tout c' tu peux fér', lâ. Si tu l' défonç's pàs... »

— L'giant dit, jamais, i' dit, qu'on s'râ capab' d' défoncer çà ! Ça prend t'oàs giants comm' moé !

— B'en, i' dit, ress' dedans, i' dit, c'ést moé qu' ést Ti-Jean. »

R'vir' de bord p'i' i' s'en vâ su' le roè: « Quiens, i' dit, Sir' mon roè, i' dit, le... le v'lâ l' giant. Mé', i' dit, si vous débarrez l' coff' p'is qu'i' sort, b'en i' dit, tant pis pour vous aut's ! »

— I' ont dit, i' sortirà pàs !

Le roè fait ramâsser cinquant' cord's d'érab' sec, p'i' i' a mis l' coff' lâ, p'i' i' a enterré çà. Quand qu'i' ont sorti l' coff' de d' lâ, i' ont trouvé p'u' 'ien qu' enn' po'gnée d' poussière. « Quiens, i' dit, Sir' mon roè, à c'tte heure, vous allez m' payer dés bonn's gages, p'i' i' dit, j' ress' ici avec vous, i' dit, ça mérit' b'en çà !

— Oui, oui, i' dit, P'ti-Jean, tu vâs pâsser ta vie écite ! »

Ça fa't qu' Ti-Jean a to'hours resté' avec 'és aut's. Sés deux frére' ont te'jour' eu soin dés cochons p'is dés vaches !

6 — TI-JEAN ET LE SEIGNEUR

Eh bien ! Il me faut vous dire que c'était un seigneur. À cette époque, on s'occupait surtout d'agriculture. Ce seigneur avait donc des troupeaux et une belle ferme. L'état de ses finances lui permettait d'employer des ouvriers capables de lui venir en aide.

Mais dans ces temps passés, on n'utilisait pas les instruments mécaniques, comme actuellement, pour effectuer les travaux relatifs à la culture. L'outillage ressemblait au nôtre, au temps des pionniers. On utilisait la faux, la faux manuelle, la faucille, et l'on battait le grain au fléau.

Dans le village dont dépendait ledit seigneur, vivait, dans une très grande pauvreté, une famille de trois garçons, Pierre, Jacques et Jean.

Un bon matin, Pierre dit à son père : « J'ai l'intention d'aller visiter le seigneur pour solliciter un emploi, un travail qui me permette de gagner un peu d'argent ! »

— Vas-y, mon fils, j'approuve ta décision ! » répond le père.

Pierre se rend chez le seigneur, entre au manoir. « Bonjour, Pierre ! »

— Bonjour, seigneur ! Je suis venu vous demander un emploi. Vous n'auriez pas une tâche quelconque à me confier, pour que je puisse gagner un peu d'argent ?

— Écoute, Pierre ! Cette année, mes conditions d'emploi sont un peu différentes.

— Différentes ? Quelles sont-elles, seigneur ?

— Si tu travailles pour moi, c'est le gros chien qui va aller t'avertir, le midi et le soir, que le repas est prêt.

Le premier de nous deux qui perdra patience recevra trois coups d'alène dans le fessier et, de plus, se laissera enlever une lanière de peau de cinq centimètres de largeur, depuis le noeud du cou jusqu'au coccyx, laissant les os à découvert.

— Oh ! Dieu ! C'est un sérieux règlement de comptes !

— Oui ! Si tu te fâches le premier, c'est moi qui te paierai ; si c'est moi qui m'impatiente le premier, c'est toi qui verras à me payer ! »

Après une brève hésitation, Pierre accepte les conditions du seigneur. « Quel travail allez-vous me confier, demande le jeune homme ? »

— Rends-toi à la grange. Tu y trouveras beaucoup de blé à battre. Tu répandras les gerbes sur le pavé et tu battras le grain au fléau!»

Pierre gagne la grange et bat du blé; il manie le fléau toute la matinée. La température était froide: c'était l'hiver. Le froid favorisait le battage du grain. À midi, le gros chien s'approche de la grange, aboie et fait demi-tour vers la demeure du seigneur. Pierre ne soupçonne aucun piège. Il se dirige à petits pas vers le manoir. Il ne trouve rien à manger. «Seigneur, remarque Pierre, le dîner n'est pas encore prêt?

— Eh bien! Tu es arrivé trop tard! Le chien a tout mangé!»

Pierre ne dit pas un mot et retourne à la grange sans se mettre en colère. Il surveille ses mouvements, il surveille surtout le gros chien. Dès qu'il aperçoit venir l'animal, il se dirige à sa rencontre. Le chien s'enfuit encore à toute vitesse. Pierre arrive chez le seigneur. Il ne trouve rien à manger. «Seigneur, dit-il, on ne m'a pas préparé à souper?

— Ah! Le chien a tout mangé!

— Mais le démon de chien, il mange tout, et moi, je vais mourir de faim!

— Ah! Pierre, tu perds patience?

— On pourrait perdre patience à moins!

— Eh bien! Je vais donc te payer!» conclut le seigneur.

Ce dernier vas chercher une alène et en darde trois coups dans le fessier du jeune employé. De plus, il lui enlève une lanière de peau depuis le cou jusqu'aux fesses, laissant les os à découvert.

Pierre se dirige vers la maison paternelle le corps passablement endolori. Une fois chez lui, il ne dit rien de son aventure. Il est un peu souffrant mais il n'en laisse rien soupçonner.

En le voyant de retour, Jacques dit à Pierre: «Tu n'as pas travaillé longtemps chez le seigneur! C'est moi qui vas aller te remplacer, demain matin!»

Le lendemain matin, Jacques se rend chez le seigneur. Employé et employeur concluent la même entente. Il arrive à Jacques la même aventure qu'à Pierre. Il revient, le soir, le dos endolori par la lanière de peau qu'a enlevée le seigneur. Il n'a pas réussi plus que son frère.

Ti-Jean entreprend à son tour de se trouver un emploi. Il dit à ses frères: «C'est moi qui rencontre le seigneur, demain matin! Vous allez voir comment je vais m'en tirer, moi!»

— Ah! toi, espèce de fou, tu ferais mieux de rester ici à cultiver ta paresse près du poêle! Si tu vas chez le roi, tu vas y perdre la vie, le premier jour!

— Vous verrez bien! Je suis décidé à aller travailler chez le seigneur!»

Le matin arrivé, Ti-Jean arrive chez le seigneur et frappe à la porte. «Ouvrez! crie le seigneur. Bonjour, Ti-Jean!

— Bonjour, seigneur! Pourriez-vous me procurer un emploi?

— Ah! de l'emploi, il y en a toujours!

— Combien payez-vous la journée de travail?

— Ma façon de rémunérer mes employés est changée, Ti-Jean.

— Mais quelle est-elle, cette nouvelle façon, seigneur?

— Voici! Celui de nous deux qui perd patience le premier reçoit, de l'autre, trois coups d'alène dans les fesses et se laisse enlever une lanière de peau de cinq centimètres de largeur, depuis le cou jusqu'au coccyx; cette plaie découvrira les os de la colonne.

— Ah! Saint Seigneur! Voilà qui me fait plaisir! Je ne puis demander une situation plus agréable!

— Très bien, Ti-Jean! À midi, le gros chien ira t'avertir de l'heure du dîner.

— Entendu, seigneur!»

Tel que convenu, Ti-Jean se rend à la grange et bat du blé. Ses deux frères avaient déjà battu, chacun une journée; le tas de blé était appréciable. Ti-Jean manie le fléau toute la matinée.

À midi, le chien arrive à la grange, lance un aboiement et reprend la route du manoir. Ti-Jean prend la même direction. «Bonjour, seigneur!

— Bonjour!

— On ne m'a pas préparé à dîner, demande Ti-Jean?

— Eh bien! Tu es arrivé trop tard! Le gros chien a tout mangé!

— Si vous saviez comme j'apprécie le fait que le chien ait tout mangé. C'est autant de moins à faire!»

Pendant l'après-midi, Ti-Jean bat au fléau, mais une autre préoccupation lui hante l'esprit. Souvent, il tourne la tête vers la porte de la grange et surveille quelque chose. Soudain, il voit le seigneur qui sort du manoir et va prendre sa promenade à pied. «Voici ma chance!» se dit Ti-Jean. Il file immédiatement chez le seigneur: «Madame, dit-il à la seigneuresse, chez moi, quand on a battu du grain pendant une couple de jours, on prend soin de le vanner. Nous avons besoin d'un van, d'une mesure d'un demi-minot et d'un sac.

— Eh bien! répond la seigneuresse, va dans le hangar tout doit être là!»

Ti-Jean entre dans le hangar, y prend un sac à grain, un demi-minot et le van. Une fois à la grange, il mesure un beau minot et demi de blé, le vide dans un sac qu'il se lance sur l'épaule et gagne l'hôtel tout près de là.

La seigneuresse voit passer le nouvel employé et se dit : « Ah ! mon mari n'aura pas affaire à Pierre ni à Jacques ! Cette fois-ci, il aura affaire à Ti-Jean ! »

Ti-Jean file vers l'hôtel, vend son blé un dollar et demi en se disant : « À cinquante sous le repas, je pourrai manger, ce soir, demain matin et demain midi. J'en ai assez pour trois repas ! Je vais en trouver, moi de la nourriture ! Il reste encore du blé chez le seigneur ! »

Le seigneur revient chez lui. Sa femme lui fait part de ses observations : « Tu n'auras pas affaire à Pierre ni à Jacques. Tu as affaire à Ti-Jean ! Tu ne veux pas lui donner à manger ? Eh bien ! il prend le blé dans ta grange et le vend à l'hôtel pour se nourrir ! »

— Oui ? Alors, je vais changer mes plans ! »

Dans l'après-midi, le seigneur va rendre visite à son employé occupé au battage, dans la grange. « Ti-Jean, dit-il, tu viendras dorénavant manger chez moi.

— Entendu ! » de repartir Ti-Jean.

À l'heure du souper, Ti-Jean regagne le manoir. La table est mise ; on y voit un abondant menu. « Ah ! je savais bien, se dit Ti-Jean, que je pourrais prendre ici de bons repas ! »

Ti-Jean mange à sa faim. À l'heure du coucher, Ti-Jean va au lit et dort. Pendant ce temps, le seigneur cherche un plan pour faire perdre patience à son employé. « Je me trouve en très mauvaise position, se dit le seigneur. Si je laisse Ti-Jean battre le grain, il va me falloir le nourrir trop longtemps. Il faut donc trouver un moyen de provoquer sa colère ; je pourrai ainsi lui donner le paiement prévu et le congédier ! »

Le seigneur réfléchit. C'était en automne. Dans cette région, la saison d'automne était longue. En arrière de la grange de la seigneurie, s'élevait une sorte d'île assez haute et dont le contour présentait une paroi abrupte. Par contre, du beau trèfle croissait au sommet de cet îlot rocheux. On avait l'habitude d'y faucher l'herbe après avoir grimpé là-haut au moyen d'échelles. Puis, une fois le foin séché, on le jetait au pied de la paroi verticale avant de l'entasser dans la grange. Le seigneur conçoit un attrape-nigaud : « Je vais commander à Ti-Jean de conduire les vaches au sommet de ce rocher. Il trouvera évidemment que ce plan est irréalisable, et il va s'impatisser ! »

Le lendemain matin, le seigneur dit à Ti-Jean : « Dès que les domestiques auront terminé la traite des vaches, tu conduiras le troupeau derrière la grange et tu le monteras sur le rocher de façon qu'il puisse se nourrir, aujourd'hui et pendant quelques jours, du trèfle abondant qui y croît ! »

— Entendu, seigneur, je les monterai là-haut ! »

Pendant la traite des vaches, Ti-Jean va inspecter les lieux et aperçoit le haut cap dont lui a parlé le seigneur. Il fait le tour de l'îlot et adopte une attitude plutôt négative: «Il n'y a aucune route pour se rendre au sommet de ce cap! Comment veut-il que je monte le troupeau là-haut? Il n'y a aucun sentier, aucun système de poulies. Il me fournit aucun moyen de transporter ses vaches au sommet de ce rocher! Le seigneur a-t-il pensé au problème de monter son troupeau malgré la paroi verticale de l'îlot? Pourtant, il m'a commandé de les monter là-haut. Eh bien! je vais les monter!»

Ti-Jean file à la grange, en rapporte une vieille faux et une vieille hache. Il se rend au hangar et en revient avec un grand couteau. Dès que la traite des vaches est terminée, il rassemble le troupeau autour de l'îlot rocheux, puis, il commence la boucherie: assomme une vache, assomme l'autre, assomme à droite, assomme à gauche. Il débite les vaches et en lance les lambeaux de chair au sommet du rocher, au moyen d'une fourche à fumier. Ti-Jean tente d'exécuter rapidement sa besogne. Un après l'autre, les quartier de vaches arrivent au sommet du rocher. Ti-Jean les distribue tout autour de la surface de cette pièce de terrain.

Le seigneur aperçoit son employé à l'œuvre. Il s'élance à toutes jambes vers le rocher. «Que fait-tu là, Ti-Jean? s'écrie le seigneur.

— Vous m'avez commandé de monter les vaches sur le rocher, eh bien! je suis en train de les monter! Je ne sais si elles vont trouver une bonne nourriture ou non, mais elles parviennent là-haut. Elles montent, elles montent!

— Mais, s'écrie le seigneur, tu as tué mes vaches?

— Comment vouliez-vous que je les conduise là-haut? Il n'y a aucune route, pas d'escalier... Vous ne m'avez donné aucun système de poulies. Pourtant, vous m'avez commandé de monter vos vaches au sommet du rocher. Eh bien! je les monte! Êtes-vous à bout de patience, seigneur?

— Non, non... je ne suis pas impatienté!»

Le seigneur se déclare satisfait de la conduite de Ti-Jean, mais il est loin de l'être. Il se demande donc: «Comment m'y prendre maintenant pour le mettre en colère?»

Le patron est en grand désarroi. Ti-Jean cesse tout travail et se promène à l'entour des bâtisses, en pensant à sa situation. Le seigneur jongle un autre plan. Le soir, il s'adresse à Ti-Jean: «Demain matin, lui dit-il, tu conduiras mon troupeau de porcs sur les hauteurs, à la limite de mon domaine. J'y possède un lot de terre de l'autre côté du chemin. Tu n'as que la route à traverser et tu es encore sur mes propriétés. J'ai semé dans ce champ une grande quantité de patates. J'ai fait appel à des adolescents pour en faire la récolte; ils en ont laissé une bonne partie dans le sol. Tu vas conduire mes porcs dans ce champ pendant une huitaine de jours. Ils vont trouver une abondante nourriture dans ce champ de patates?»

Le troupeau de porcs du seigneur comprenait quarante à cinquante têtes. Un beau troupeau de jeunes porcs du printemps précédent! Chaque bête devait peser près de cent

kilos, je crois bien. Avant de confier son troupeau de porcs à Ti-Jean, le seigneur fait une recommandation à son employé: «Le long de la route, tu vas côtoyer un borbier. Fais bien attention à ce marais; ne laisse aucun porc s'y enliser!

— Ah! ne craignez rien, seigneur, je vais surveiller votre troupeau de façon qu'il ne quitte pas la route!»

Le lendemain matin, Ti-Jean prend son déjeuner, pendant que les porcs mangent, eux aussi, puis, l'employé du seigneur lance le troupeau sur la route qui conduit en haut du domaine. Il leur crie, les guide, jusqu'à la route transversale qui limite la propriété du seigneur. Au moment de conduire les porcs au-delà de la route, Ti-Jean voit arriver dans une légère voiture à deux roues, un homme élégamment vêtu qui conduit un cheval de belle apparence. «Arrêtez un peu, monsieur, arrêtez! J'aurais à vous parler!

— Allez-y, mon ami, parlez!

— Vous ne seriez pas intéressé à acheter ce troupeau de porcs?

— Ah! Penses-y bien, mon petit! L'achat de ces porcs représente une somme considérable! S'il s'agissait d'en acheter deux ou trois, passe! Mais tout un troupeau...

— Je vais vous les vendre à des conditions tout à fait abordables, monsieur! D'abord, vous vous chargerez de les tuer. Allez chez le prochain cultivateur, tout près d'ici, tuez mes porcs. Gardez en réserve les queues et les oreilles. Je ne réclame que les queues et les oreilles. Le reste, gardez-le, il est à vous!

— Eh bien! dans ce cas, j'accepte votre marché!»

L'élégant voyageur conduit les porcs chez un fermier assez rapproché de la route. Ce dernier possédait un vaste hangar muni d'un grand chaudron. On y tue les porcs et à mesure qu'on abat ces bêtes, on en met de côté les queues et les oreilles.

Ti-Jean quitte l'abattoir improvisé, les bras chargés de queues et d'oreilles de porcs. Il transporte ce bagage près du borbier et commence à exécuter un plan: il distribue dans la vase, symétriquement, une queue et deux oreilles... une queue et deux oreilles... Il couvre ainsi toute la surface du borbier. Ensuite, il simule le geste de quelqu'un en train de tirer sur les queues et les oreilles des porcs.

Le seigneur a connaissance des agissements de son employé. Il lance un cri de surprise et s'élance vers le borbier où Ti-Jean se démène. Ti-Jean crie à son patron: «Vite, seigneur, venez m'aider! Tous vos porcs sont en train de disparaître dans la boue! On ne voit plus que la queue et les oreilles des bêtes. Vite, seigneur, à mon secours!»

Le seigneur arrive enfin sur les lieux et entend le conseil de Ti-Jean: «Ne tirez pas avec trop de force sur les queues et les oreilles, seigneur! Les porcs sont enlisés dans la vase et vous risqueriez de ne retirer du borbier que les queues et les oreilles!»

Mais le seigneur veut agir rapidement, attrape une queue, et toc! Il se retrouve sur le derrière, une queue de porc en mains. « Vous tirez avec trop de force! crie Ti-Jean. Vous allez ainsi casser toutes les queues et les oreilles de vos porcs! »

Le seigneur s'attaque à deux oreilles. Toc! Voilà le seigneur de nouveau sur le dos, une oreille à chaque main! « Vite, Ti-Jean, hurle le seigneur, va nous chercher une pelle sans tarder! »

Ti-Jean n'attendait que ce mot pour déguerpir. Il s'élance sur la route et file comme porté par des ailes. Il parvient rapidement chez le seigneur, et du même souffle, dit à la seigneuresse: « Madame, le seigneur m'envoie coucher avec vous!

— Dehors, petit polisson!

— Je vous le dis! C'est le seigneur qui m'envoie!

— Tu ne comprends donc pas que c'est insensé! proteste la seigneuresse.

— Je vous le répète, il m'envoie coucher avec vous! »

Comme la seigneuresse proteste de nouveau, Ti-Jean sort sur le perron et crie à son patron: « Seigneur, elle ne veut pas!

— Ah! si elle m'oblige à retourner à la maison, je vais la faire vouloir, moi! hurle de loin le seigneur.

— Ah! s'exclame la seigneuresse, puisqu'il le veut, soit! »

Ti-Jean prend aussitôt place dans le lit du seigneur. Il prend la femme par le cou et la tient solidement.

Le seigneur reste près du marais et attend le retour de Ti-Jean qui doit rapporter la pelle. Mais pas de Ti-Jean ni de pelle! Furieux d'attendre en vain, il se décide de descendre chez lui. Il entre dans la maison, et aperçoit la scène. « Eh bien! s'écrie-t-il, j'aurai tout vu! Ti-Jean, tu as tué mes vaches et tu les as débitées en lambeaux. De plus, tu as fait tuer tous mes porcs, et maintenant, te voilà couché avec ma femme!

— Vous êtes à bout de patience, seigneur? demande Ti-Jean.

— Diable! on pourrait perdre patience à moins!

— Eh bien! je vais vous payer, seigneur! »

Ti-Jean s'empare d'une alène et en donne trois coups dans le fessier du seigneur. Ti-Jean y va avec une telle vigueur que le plancher en branle. Puis, il enlève au seigneur une lanière de peau allant du cou jusqu'en bas. Il ajoute même un coup de pied dans le derrière du seigneur.

Ti-Jean quitta le manoir du seigneur et se garda bien d'y retourner!

TI-JEAN ET LE SEIGNEUR

Récit folklorique raconté, en juillet 1955, par M. Joseph Tremblay (77 ans), à Cap-Chat, Gaspé-Nord. Conte appris dans les chantiers du Témiscouata, vers 1914.

Enregistrement n° 761. Contes-types 1000, 1002, 1007, 1004 a, 1563.

B'en, enn' fois, c'ta't pour vous dire, c'ta' in seigneur. P'is ce seigneur-lâ, dans c' temps-lâ, ça cultivé' [cultivait] 'a terre. I' avé't dés alimaux, p'i' i' ava' enn' bell' terre. I' avé't d' l'argent p'i' i' prena't du monde¹. Mé' dans c' temps-lâ, c' qu'i' gu'y avé't qu'on l'ava't pâs tant d' gréments² [gréements] pour cultiver comme à c'tte heure. C'éte't tout' comme on éte' [était] en premier, n'us aut's; c'éta't la faux, la p'tit' faux, la faucille, p'is c'éta't l' fl'au, [fléau] comme on dit; i's batta' [battaient] au fl'au.

Te'jours qu' i' y avé' enn' famill' dans l' villag' de où c' qu'i' éte't, i' ava't t'oâs garçons, Pierre, Jean et Jâcques. P'is c'éta't pauv'e, don [donc], Seigneur du bon Guieu [Dieu]! Ça fa't qu'in bon matin, Pierr' di' à son père, i' dit: «J' vâ aller d'mandé' au seigneur voèr si i' ara't pâs d' l'ouvrage à m' donner, qu'on gangn'ra' in peu.

— Ah! i' dit, c'est correck', i' dit, vâs-y!»

Te'jours qu'i' s'en vâ su' l' seigneur, i' arriv' lâ, rent'e. «Bonjour, Pierre!

— Bonjour! I' dit, seigneur, vous a'riez pâs d' l'ouvrage à m' denner, i' dit, qu'on pourré't travailler pour gangner que'qu' chose?

— B'en, i' dit, écout', Pierre. I' dit, c'tte année, i' dit, més marchés sont pâs comm' de coutume.

— Non? I' dit, quoi c' que c'est?

— I' dit, lâ, i' dit, tu vâs travailler pour moé. À midi, i' dit, j' t'en-'oueille l' dir' par l' gros chien, p'i' i' dit, à soèr, pareil. P'i' i' dit, ce'ui-lâ qui s' fâch'ra d'avant, on gu'i denn' t'oâs coups d'alèn' dans... dan 'és fesses, p'i' i' dit, on gu'i plème [plume]

1. *Monde* (prendre du): Embaucher des ouvriers, des aides.

2. *Gréments*: Machines, instruments nécessaires à une exploitation.

enn' courriette³ de deux pouc's de larg', partir d' la peau du cou, aller jusqu'en bâs... jusque su' 'és os.

— Ah! Cré Guié! i' dit, c'est in moyen peilment, câ!

— B'en, si tu t' fâch's devant, j' te paierai, p'is si j' me fâch' devant, b'en, i' dit, tu m' paierâs!»

Te'hours, i' s' décide. I' dit. «Queul ouvrag' que vous m' denné' à fère?

— I' dit, vâ à 'a grange, p'i' i' dit, i' y â du blé en masse⁴. Tu mettrâs du blé dans 'a batt'rie p'is tu battra' au fl'au [fléau].»

Comm' de faite! V'lâ mon Pierr' qui s'en vâ à grang' p'i' i' bât, p'i' i' bât tout' l'avant-médi. I' fesa't frett' [froid] pâs mal, c'té't dans l'hiver, câ s' batta't b'en. Mé' à médi, l' gros chien s'en vient p'i' i' lâche in jappe⁵. I' r'vir' de bor' à 'a course. Lui, b'en, qui s' dout' pâs de r'guien, i' pârt tranquill'ment p'i' i' s'en vâ à 'a maison. I' arrive à 'a méson, i' 'oét r'guien d' prêt; i' dit: «Seigneur, i' dit, l' dîner' ést pâs prat [prêt].

— B'en, i' dit, t' â' arrivé b'en qu' trop târd, i' dit, l' gros chien a tout mangé!»

To'jours, Ti-Pierr' parl' pâs, i' s' fâch' pâs. I' r'tourne encôre à 'a grange; mé', i' s' ouatche [watch]⁶, i' ouatcha't [to watch] l' chien, t' sé's b'en. Quand qu'i voét v'nir l' chien, i' vâ à la rencont' du chien, mé' l' chien, ça court-tu fort in chien! I' r'vir' de bor' encôre.

I' arrive à 'a maison, l' chien i' a encôre tout mangé. I' dit: «Seigneur, l' soupé' ést pâs prat?

— B'en, i' dit, l' chien a tout mangé!

— B'en, i' dit, c' démon d' chien-lâ, si i' mang' toute, i' dit, moé, j' m'âs mourir de faim!

— Ah! i' dit, t' és fâché.

— J' peux b'en êt' fâché à moins!

— I' dit, m'âs t' payer!»

I' pârt qu'ri' l'alène, p'i' i' gu'i denn' t'oâs coups d'alèn' dan 'és fesses. L'alène ést aussi larg' que câ, p'i' i' gu'i pleume enn' courriett' su' lés os jusqu'en bâs. Ti-Pierr' pârt, l' corps raid' pâs mal. Ça fa't qu'i' s'en vâ che'z-eux.

3. *Courriette*: Lanière.

4. *Masse* (en): Abondamment, en bonne quantité.

5. *Jappe*: Jappement.

6. *Watch* [to] (angl.): Surveiller.

Te'jours, i' arrive... i' arriv' che' z-eux, mé' i' n'en parl' pâ' aux aut's, i' a l' corps raid' pàs mal, mé' il l' fa't pâ' 'oèr. Ti-Jacqu's dit: «T' às pâ' été longtemps, i' dit, m'às gu'y aller d'mon matin, moé.»

Te'jours que l' lend'mon matin, Ti-Jâcqu's pârt, p'is l' seigneur gu'i fa't sés marchés. C'st encôr' la minm' chos' de l'aut'e. Bon! l' r'vient l' soèr a'ec sa courriett' de pleumée, lui 'tou,⁷ p'i' i' ést pàs p'u' avancé. Ti-Jean i' dit, i' dit: «Ti-Jean, dit, lui. Hâ! Hâ! l' dit, c'ést moé qui gu'y vâs d'mon matin! l' dit, vous allé' 'oèr!

— l' ont dit, toé mon mill' Guieux [Mille Dieux] d' fou, tu peux resté' icitte à t' chauffer ta p'tit bringuette [braguette]⁸ au poêle, toé. Ça vâ êt' b'en mieux pour toé, parc' que tu vâs t' fér' tuer tout d' suite aujourd'hui.

— l' dit, j'irai b'en su' l' seigneur!»

Te'jours, v'lâ P'tit-Jean parti, p'i' i' s'en vâ su' l' seigneur. l' arriv' su' l' seigneur, i' frappe à 'a porte: «Rouvrez!» l' rent'e! «Bonjour, P'tit-Jean!

— Bonjour, seigneur! l' dit, avez-vous d' l'ouvrage à m' denner?

— Ah! i' dit, d' l'ouvrage, i' dit, i' y en â to'jours!

— Comment c' que vous payez par jour?

— Ah! Quiens, i' dit, moé, i' dit, més marchés, P'tit-Jean, c'ést pàs comm' de coutume.

— Non? l' dit, quoi c' que c'ést?

— l' dit, ce'ui-lâ qui s' fâch' devant, lâ, on gu'i denn' t'oâs coups d'alèn' dan 'és fesses, p'i' i' dit, on gu'i pleume enn' courriette, partir d' la peau du cou, aller jusqu'en bâs, i' dit, deux pouc's de large su' 'és os.

— Ah! Cré Guié! Çâ, i' dit, j'eum' çâ, i' dit, moé, seigneur, çâ... çâ, i' dit, c'ést mon bess' [best]⁹.

— C'ést b'en! À médi, j' t'envoèrai l' dir' par le gros chien.

— C'ést correck'!»

Comm' de faite! Mon P'tit-Jean s'en vâ à 'a grang' p'i' i' bât. Mé', i' y ava' in tâs d' blé lâ-d'ssus, là-bâs: sés frère' ava'ent battu chaquin enn' journée. l' arrive à 'a grang' p'i' i' bât.

L' médi, l' chien s'en vient, mecieu! P'i' i' lâche in jappe; r'vir' de bord. Ti-Jean s'en vâ à 'a grange... à 'a méson. «Bonjour, seigneur!

7. *Tou, itou*: Aussi, pareillement.

8. *Braguette*: Califourchon; se chauffer la braguette au poêle: synonyme de paresse invétérée.

9. *Best* (angl.): Meilleur, le plus. *Mon best*: ce que je préfère.

— Bonjour!

— I' dit, l' dîner ést pâs prat?

— B'en, t' â' arrivé trop târd, l' gros chien a tout mangé.

— I' dit, j'eume assez câ, i' dit, quand l' gros chien mang' tout' de minme! Ça m'en fa't moïn à fére!»

Mé' dan l'apras-médi, P'ti-Jean bât, lâ, lui, mé' i' â in aut'e idée. I' â l' visage à 'a port' p'i' i' r'gârde. Quiens! B'e'tôt c' qu'i' voét sortir? L' seigneur! I' a parti pour aller fére in voyage à pied. C'ést l' temps! I' pârt p'i' i' s'en vâ à 'a maison. Mé' i' dit: «La femm' du seigneur, i' dit, nous aut's, che' nous, i' dit, quand on â battu enn' couple de jours de minme, i' dit, on vanne. Vous savez qu'on ava't dés vans dans c' temps-lâ, p'i' i' dit, on l'â in d'mi-minot' p'i' enn' poche.

— B'en, 'a dit, vâ dans l' hangar, ça doi' êt' lâ!»

P'tit-Jean s'en vâ dans l' hangar, i' emporte enn' poche, i' y â in minot' et d'mi, lâ, avecque l' van et p'i' enn' poche — pâ' enn' poche, in d'mi minot' — En arrivan à 'a grange i' pren in beau minot' et d'mi d' blé, i' sacre câ su' son dos p'i' i' s'en vâ à l'hôtel, i' y ava' in hôtel à râs¹⁰.

La femm' du seigneur l' 'oét pâsser, elle. «Ah! ah! 'a dit, i' a'ra pâ' affére à Pierr' ni à Jâcques, lâ! 'A dit, i' vâ a'oèr affére à Jean!»

Ti-Jean s'en vâ à l'hôtel; i' vend son minot' et d'mi d' blé enn' piasse et d'mie. Cinquant' cenn's du r'pâs, i' dit: «J'en ai pour t'oâs r'pâs. J'en ai pour à soèr, p'is pour d'mon matin, p'is d'main médi. J'en trouverai b'en d' quoi manger, moé! I' dit, i' y en â su' l' seigneur!»

Comm' de faite! Quante l' seigneur arrive, sa femme gu'i dit câ. «'A dit: T' âs pâ' affére à Pierr' p'i' à Jâcqu's, lâ. 'A dit, t' a' affére à Jean! 'A dit, tu veux pâs gu'i denné' à manger, mé' 'a dit, i' prend l' blé dan 'a grange, p'i' i' l' ven à l'hôtel pour manger.

— Oué? Ah b'en! i' dit, on vâ changer câ!»

Ça vâ! Te'jours, comm' de faite! L' seigneur, dan apras-médi i' s'en vâ à 'a grange. I' dit: «P'tit-Jean, i' dit, tu viendrâs mangé' à 'a maison.

— B'en, si vous en avez che' vous, i' dit. Mé' i' dit, dan 'a grange, i' y â en masse! I' dit, j' vâ' à l'hôtel, lâ, j'ai deux r'pâs d' payés d'avance!

— Ah! i' dit, non, non! Laiss' câ lâ, tu viendrâs manger che' nous.

10. *Ras* (à ou au): Près de, tout proche.

— C'est b'en! »

To'jours, comm' de faite! L' soèr P'ti-Jean s'en vient, la tab'e ést mis, p'i' i' y â d' quoi manger. Écoutez! I' y en â! « Ah! j' sava's b'en qu' j' trouv'ra's d' quoi à manger, moé! »

Ti-Jean mang' comme i' faut. P'is quand ça vient l' temps de s' coucher, ça s' couch' p'is ça dort. Le seigneur, quand i' ést couché: « Lâ, i' dit, i' faut que j' travaill' pour fér' que'qu' chos' pour l' fér' fâcher. C'st in histoèr', lâ, i' dit. J' su's mal pri' avec câ, lâ, si je l'envoeill' batt'e encôre, vâ fo'èr' [falloir] j' le nourri's trop longtemps! Faut j'asseille à l' fér' fâcher, pour l' payer, pour l' clairer [to clear]¹¹! »

Pense à son affère. C'éte't dans l'automn', câ. La saison éta't longue à cés plac's-lâ. I' y ava' in p'tit cap à l'entour d' sa maison, en arguier' d' sa grange, c'ta't comme in île, câ. P'is c'té't coupé carré tout l' tour, i' y ava't du beau trèf' lâ-d'ssus. I' f'sa't l' foin, i' monta't lâ-d'ssu' avec dés échell's p'i' i' faucha't l' foin, p'i' i' j'ta't câ en bâs, quand i' éta't sec, il l' rentré't. P'i' i' di' à P'ti-Jean, i' dit: « M'âs gu'i fér' monter més vach's lâ-d'ssus! I' s'râ pâs capab' d' lés monter. Lâ, i' dit, i' vâ s' fâcher, lâ! »

Comm' de faite! L' lend'mon matin i' di' à P'ti-Jean: « Mecqu' lés sarvante' eill'nt [aient] tiré [trait] lés vach's, lâ, tu lés mènérâ' en arguier' d' la grange, p'is tu lés mont'râs su' l' p'tit cap lâ, su' l' rocher, i' dit, i' a du treuf' [trèfle], lâ, l' treuf' ést long d' minme. I' dit, i's von êt' b'en pour la journée lâ-d'dans, lâ, ... pour deux t'oâs jours.

— C'est correck, i' dit, seigneur, i' dit, j' lés mont'rai! »

Mé' l' temps qu'i's tir'nt lés vaches, Ti-Jean pârt, p'i' i' vâ voèr câ, c'te mautadit cap-lâ. I' fa't l' tour de d'câ, lui. « Mé' i' y â pâs d' chemin pour monté' 'à-d'ssus! Comment c' qui veut que j' lés monte, i' a pâs d' chemin! I' a pâs d' palan, i' m' denn' pâs d' palan, i' dit, pens's-tu que j' su's capab' d' monter câ? I' m'â dit d' 'és monter, j' vâ 'és monter! »

Ti-Jean s'en vâ à 'a grange, i' ramâsse enn' vieill' faux, enn' vieille hache, p'i' i' s'emporte in grand couteau, lâ, qu'i' vâ charcher dans l' hangâr. Lâ, apras qu' lés vach's sont tirées i' s'en vâ, p'i' i' emmèn' lés vach's tout l' tour, p'i' i' assomme enn', p'i' i' assomm' l'aut'e, p'i' i' assomme enn', p'i' i' assomm' l'aut'. P'i' i' t' po'gn' câ, pique avecque l' broc¹², p'i' i' en-'oueille! En-'oueille! Ça monte. Lés vach's montent, i' 'n en mat [met] tout l' tour.

L' seigneur l' voét fère. L' seigneur pârt à la course. « Quo' c' que tu fa's lâ, P'ti-Jean?

11. *Clear* [to] (angl.): Congédier.

12. *Broc*: Fourche à cinq ou six fourchons destinée à manier le fumier.

— B'en, i' dit, seigneur, vous m'avez dit d' monter lés vach's su' l' rocher. I' dit, j' lés monte! R'gârdéz! J' sé's pâs si i's mang'nt ou b'en si i's mang'nt pâs. J' lés monte, i's montent. I's mont'nt, i's montent, i's mont'nt.

— Mé', i' dit, tu 'és â tuées!

— B'en, i' dit, comment c' que vous voulez qu' j' lés monte? I' a pâs d' chemin, i' a pâs d'échelle, vous m'avez pâs denné d' palan. Vous m'avez dit d' lés monter, b'en i' dit, j' lés monte, i' dit, i's montent. I' dit, êt's-vous fâché, seigneur?

— Ah! i' dit, non, i' dit, j' su' pâs fâché!»

Mé'... i' ést pâs fâché, mé' ça gu'i plaît pâs, pareil. Te'jours! «Quoi fère, à c'tte heure, i' dit, pour l' fér' fâcher?» Lâ, i' ést en peine. Mé' P'ti-Jean, lâ, i' fa't p'us r'guen d' la journée, i' s' promène à l'entour dés bâtiss's, p'i' i' pense à câ, in p'tit brin.

Lâ, le seigneur pense à son affère. I' dit, l' soèr, i' dit: «P'ti-Jean, demon matin, i' dit, tu vâs monter, i' dit, mé' ma gagn' [gang]¹³ de cochon au fronteau¹⁴, i' dit, j'ai enn' terre, i' dit, au fronteau, t'ut suit' l'aut' bord du ch'min, 'ien que l' chemin à travar-ser. I' dit, j'ai sumé in grand champ d' pétaqu's [patates] puis, i' dit, j'ai eu b'en dés p'tit's jeuness's¹⁵ pour arracher câ, i' dit, i' en resta't b'en dés pétaqu's lâ-d'dans, p'i' i' dit, tu vâs monter més cochons lâ pour enn' huitain' de jours, i' dit, i's von êt' b'en, lâ-d'dans!»

I' 'n ava't dans quarante à cinquante, in terribéul lot, tout's dés cochons du prin-temps qu'éta'ent... qui pésa' à pe' pra' à râs d' deux cents, j' crois b'en. «Oué, mé' i' dit, fa' attention, i' dit, i' a enn' molguière [mollière]¹⁶ du long du ch'min. Fa' atten-tion pour pâs glisser lâ-d'dans!

— Ah! i' dit, craignez pâs, i' dit, j' lés pâss'rai b'en!

L' lend'mon matin, mon P'ti-Jean, apras déjeuner, p'is qu' lés cochons ont mangé, i' prend lés cochons, p'is chou! chou! chou! i' en-'oueill' câ; i' 'és mont' jusqu'au fron-teau. Rendu au fronteau, comme i' vâ pour fér' travarsé' 'és cochons, c' qui arrive à lui? In homm' b'en habillé, in beau selky [sulky]¹⁷, in beau joual, tu sé's b'en. «Heille! i' dit, mecieu', i' dit, arrêtez don in peu, i' dit. J'a'ra' affère à vous!

— I' dit, quoi?

— I' dit, vous achèterez pâs, câ cés cochons-lâ?

13. *Gang* (angl.): Troupeau.

14. *Fronteau*: Extrémité de la ferme, borne mitoyenne entre la ferme d'un cultivateur et celle d'un fermier du rang voisin.

15. *Jeunesses*: Des jeunesses: Adolescents, jeunes gens.

16. *Mollière*: Fondrière, bourbier.

17. *Sulky* (angl.): Voiture à deux roues, très légère.

— Ah! i' dit, arrê't mon p'tit garçon! I' dit, ach'ter cés cochons-lâ, i' dit, ça prend d' l'argent. J'en ach't'ra's b'en deu' ou t'oâs, j' pourra's 'n ach'ter deu' ou t'oâs, mé' i' dit, enn' gagn' comm' t' âs lâ...

— I' dit, m'âs vous vend' ça bon marché, i' dit, mecieu! Assez bon marché... i' dit, par 'zemp'e, i' vâ falloèr que vou' 'és tu'ez. Vous allé' aller su' l'habitant qu'i' â lâ, lâ, i' dit, tuez lés cochons, p'i' i' dit, gardez-moé lés queues p'i' 'és oreilles, p'i' i' dit, l' restant vous l'emport'rez.

— Ah B'en! i' dit, d' minme, si c'est si bon marché!»

Met lés cochons su' in habitant qui viva't pâs loin, qu' ava' in beau grand fournil comme on disé't dans c' temps-lâ, avec in cha'dron lâ-d'dans. Met lés cochons lâ. Turent [tuent] lés cochons. P'i' à mesur' qu'i' en tuse' in, gu'i coup'nt lés queues p'is lés oreilles.

V'lâ mon P'ti-Jean parti avec enn' brassée d' queues p'is d' oreilles, mon homme! P'i' i' s'en vient dans la molguiér', p'i' i' plante enn' queue p'is deux oreilles, p'i' i' en plant' su' tous 'és sens, i' en a d'éparpillé' à 'a grandeur. P'is lâ i' fa't semblant d'arraché' à-d'ssus.

L' seigneur l' voét b'en. «Ah! Mon Guieu!» V'lâ, l' seigneur parti, p'is ça monte, mecieu! P'is lâ, i' crie: «Vite, seigneur! V'nez m'aider, on vâ tout pard', on voét p'u' 'ien qu' lés queues p'is lés oreilles! Vite, seigneur, v'nez m'aider!»

Ah! Mon Dieu! V'lâ l' seigneur... «Halez¹⁸ pâs trop fort, i's sont pris dan 'a vâse, p'is vous allez tout's câsser lés queues p'is lés oreilles, i' en rest'râ p'us!» Mé' l' seigneur, pressé, po'gne enn' queue, toc! le v'lâ su' l' darguière. «Mé'! i' dit, vou' halez trop fort, seigneur, i' dit, vous allez tout câsser lés queues p'is lés areilles!»

Po'gn' deux areilles. Toc! Le v'lâ encôr' su' l' dos p'is lés queues ont resté lâ. «Vite, Ti-Jean, i' dit, cours qu'ri' 'a pelle!» Ah! Mon Dieu, P'ti-Jean qui d'mand' pâs mieux! V'lâ ça parti, mecieu! p'is ça flai' [fly]¹⁹ de d'lâ su' l' bord d' la maison.

I' arrive à 'a maison. I' dit: «La femm' du seigneur, i' dit, l' seigneur, i' dit, fa't d'mander d' couché' avec vous!»

— Vâ t'assir', p'tit polisson!

— Quand j' vous l' dis, 'a [i'] dit.

— Mé' tu comprends b'en qu' ça â pâs d' bon sens!

— Oui, oui! quand j' vous l'dis. I' m'â dit d' couché' avec vous!»

Quand i' voét ça, qu' 'a veut pâs, i' sor' à 'a porte, i' dit: «Seigneur, i' dit, 'a veut pâs!

18. *Haler*: Tirer.

19. *Fly* (angl.): Voler dans les airs, aller rapidement.

— Si j' va's lâ, i' dit, m'â' 'a fêr' vouloèr, i' dit, moé!

— 'A dit, i' vâ b'en falloèr, 'a dit, i' veut!»

V'lâ P'ti-Jean qui s'en vâ p'i' i' s' couch' dans l' lit'. I' prend la femm' par le cou, p'i' i' 'a quient b'en, lâ, donc!

Mé' l' seigneur qui ést dans l' molguiér' p'is qui attend, lâ, lui, i' voét que la pell' vient pâs, p'is Ti-Jean vient pâs. I' descend. Écoute, i' ést en furie, lâ, lui. I' arriv' lâ. «B'en, i' dit, v'lâ l' restant! I' a tué més vaches, i' 'és a tout débité par morceaux, i' a tout fait' mourir més cochons, p'is le v'lâ couché' avec ma femme!

— Et's-vous fâché, seigneur?

— Maudit, i' dit, on peut b'en s' fâché' à moins!

— B'en, i' dit, m'âs vous payer, seigneur!»

Po'gn' l'alèn' p'i' i' gu'i sacre troâs coups d'alèn' dan 'és fesse' assez fort que l' plancher n'en r'trouse apras... par la têt' du seigneur; p'is lâ, i' gu'i pleume enn' courriette à partir d' la peau du cou, aller jusqu'en bâs, p'i' i' gu'i sapre in coup d' pied dans l' darguière. P'i' i' sacre son camp,²⁰ p'i' i' ést p'us jama's r'venu.

20. *Camp* (sacrer le): Déguerpier, s'enfuir en vitesse.

7 — PIERROT, VALET DE L'ÉVÊQUE

Il me fait plaisir de vous raconter que, un bon jour, lors d'une assemblée des évêques, on se rendit compte d'un fait nouveau : deux diocèses ne suffisaient plus, étant donné le nombre de fidèles de la région. Les évêques ont donc décidé de créer un autre diocèse, et par conséquent de bâtir un nouvel évêché.

Il y avait un vieil évêque qui en aidait un autre, mais qui avait tous les pouvoirs des autres membres de l'épiscopat. On désigna donc ce vieil évêque pour aller bâtir un évêché dans telle ville près d'une église destinée à devenir cathédrale du nouveau diocèse.

Dans cette ville, vivait un roi. Comme vous le savez, à une époque reculée, dans chaque ville il y avait un roi.

Le vieil évêque accepte sa désignation comme bâtisseur du nouvel évêché et se prépare à entreprendre sa mission. Un peu avant son départ, il va voir son homme de confiance et lui dit : « Pierrot, tu vas m'accompagner ! »

Pierrot, c'était un vieux célibataire qui avait toujours suivi cet évêque en tout lieu. C'était un serviteur fidèle. Pierrot accepte donc de suivre son nouvel évêque.

Les deux compagnons gagnent le poste désigné. Le dimanche, l'évêque se rend à l'église près de laquelle il avait découvert, au cours d'une visite attentive, un bel emplacement pour bâtir un évêché.

L'évêque monte en chaire, lance un appel à tous les bénévoles et les invite à venir participer à la construction de l'évêché. Il précise le besoin de gens de différents métiers, soit pour creuser la cave, pour assurer la maçonnerie des fondations, enfin pour voir à la menuiserie et à d'autres besoins. L'évêque annonce que les travaux doivent commencer dès le lendemain.

En effet, le lundi matin, un grand nombre de volontaires se rassemble sur les lieux. On s'affaire au creusage de la cave, les uns débitent des poutres, d'autres charroient la planche ou transportent des troncs d'arbres équarris. Vous connaissez tous les travaux que nécessite une telle construction.

Quand on dispose d'une bonne quantité d'argent, les travaux vont bon train... avec autant de rapidité que les événements dans un conte ! Après un temps très limité, l'évêché est bâti et, comme il convenait parfaitement, assez près de l'église.

L'évêché, une fois construit, on procède à son aménagement. Le valet, le vieux Pierrot est heureux et il s'en ouvre à son évêque. « Monseigneur, nous ferons une bonne vie, ici, bien installés comme nous le sommes dans le nouvel évêché. Comme vous êtes le chef, tout va bien se passer! »

Mais, le nouvel évêque, une fois sa résidence construite, inscrit, au-dessus de sa porte, ces trois sentences: « Bon vivant — Chanceux — Heureux. » L'évêque, à la vue de cet écriteau, se dit en lui-même: « Ce sont trois belles pensées! On ne peut en concevoir de plus brillantes! »

Pierrot consulte du regard, lui aussi, l'écriteau de la porte et dit à son grand ami: « Ces sentences sont pleines de bon sens, Monseigneur! »

Pour utiliser ses loisirs, Pierrot s'était créé des occupations. Il s'était bâti un petit poulailler avec des restes de planches; il s'était acheté une douzaine de poules en vue d'ajouter des oeufs au menu. La petite communauté avait maintenant une servante. Pierrot vit dans ce nouveau milieu, soucieux de mettre de l'ordre autour de la maison.

Une dizaine de jours après l'ouverture de l'évêché, le roi passe dans ce quartier, accompagné d'un valet. Il jette les yeux sur les sentences de l'écriteau rédigé en grandes lettres, près de la porte de l'évêché: « Bon vivant — Chanceux — Heureux. »

Le roi se trouve indigné de cette inscription. Il donne un ordre à son valet: « Va dire à cet évêque de venir me rejoindre ici. J'ai à lui parler! »

Le valet transmet à l'évêque l'ordre du roi. « Très bien, répond l'évêque, j'y vais à l'instant! »

L'évêque s'approche de la voiture du roi. « Que puis-je faire pour vous, Sire mon roi? »

— Monseigneur, questionne le roi, pourquoi avez-vous inscrit ces trois sentences à la porte de votre évêché? Moi, qui suis pourtant roi, je ne me considère pourtant pas bon vivant, ni chanceux, ni heureux!

— Eh bien! Sire mon roi, je croyais que toute personne jouissant de la liberté pouvait écrire ce que bon lui semblait, à sa porte... pourvu, cela va sans dire, qu'il ne s'agisse pas de texte scandaleux.

— Non, non, le principe n'est pas bon! Je ne veux pas qu'on le mette en pratique. En guise de punition, Monseigneur, il va vous falloir venir chez moi pour répondre à trois questions, dans trois jours à compter d'aujourd'hui. Si vos réponses ne sont pas satisfaisantes, je vous ferai jeter dans mes prisons souterraines!

— Ah! Grand Dieu! soupire l'évêque. Mais, Sire mon roi, auriez-vous la bonté de me communiquer la teneur de vos questions? Si je dois y réfléchir, si je dois les méditer, il faut que je les connaisse!

— Très bien! enchaîne le roi. Il faut que vous me disiez où est le centre de la terre, quelle est ma valeur en argent, et quelle est ma pensée!»

L'évêque fait demi-tour et retourne dans son évêché, très attristé de sa rencontre avec le roi. Il s'approche d'une table, y place ses deux coudes, se tient la tête à deux mains et commence à jongler à son problème. Mais il ne peut y trouver la moindre solution.

L'évêque finit la journée dans cette position, y passe également la nuit et, le lendemain, il ne va pas dire sa messe. Pierrot ne s'inquiète pas beaucoup du silence de son évêque. Il le croit parti en voyage. Le soir, cependant, Pierrot s'adresse à la servante. «Avez-vous vu Monseigneur? Serait-il parti en voyage, par hasard?

— Non! Ses malles sont ici, personne ne l'a vu, il n'est pas venu dire sa messe, ce matin... Il n'est pas apparu depuis hier matin!»

À la suite de ce discours, Pierrot devient nerveux. Il parcourt l'évêché en tous sens, aussi bien au deuxième étage qu'au premier. Soudain, il aperçoit son évêque, les coudes appuyés sur sa table, la tête entre ses deux mains. «Que se passe-t-il, Monseigneur? On ne vous a pas vu remuer depuis hier matin! Comme vous n'êtes pas venu dire votre messe, ce matin, on vous croyait en voyage. Mais je vois maintenant que vous n'êtes pas absent.»

— Ah! pauvre Pierrot, si tu savais ce qui me préoccupe actuellement, tu serais bien en peine, toi aussi!

— Mais qu'est-ce qui vous préoccupe? Pouvez-vous me le dire, au moins?

— Je puis bien te le dire, mais cet aveu ne règlera pas mon problème! Tu le sais, j'ai écrit trois sentences à la porte de l'évêché. Eh bien! le roi est passé dans notre quartier et il s'est dit indigné de cet écriteau. Pour me punir d'avoir rédigé ce texte, il m'a ordonné de me rendre chez lui, demain matin, — les trois jours seront écoulés demain — pour répondre à trois questions.

— Oui? De quelles questions s'agit-il, Monseigneur? Pouvez-vous me les communiquer, demande Pierrot?

— Eh bien! je vais te les signaler, mais tu n'y pourras absolument rien!

— Et quelles sont ces questions, Monseigneur?

— Il faut que j'indique au roi où se trouve le centre du globe terrestre; ensuite, deviner quelle est sa valeur personnelle, en argent, et enfin, ce à quoi il pense!

— Ah! Nom de Dieu! Mais toutefois, Monseigneur, prenez courage! Je n'ai pas, il est vrai, votre instruction. Je ne suis qu'un vieux célibataire, mais, selon le dicton, il y a plus d'esprit dans deux têtes que dans une seule! Je dois m'occuper d'une tâche insignifiante et ensuite je reviens m'entretenir avec vous!»

Voilà notre Pierrot à sa petite besogne, mais son esprit travaille à découvrir un plan qui vienne en aide à son évêque. Bientôt de retour, Pierrot s'adresse à son ami : « Monseigneur, dit-il, si vous voulez tirer parti de mon plan, je vais y aller, moi, répondre au roi !

— Mais comment vas-tu procéder, Pierrot ? demande l'évêque.

— Eh bien ! moi, je suis célibataire, je n'ai plus ni père ni mère, je n'ai qu'une sœur, et je ne sais même pas si elle existe encore... Même si je meurs, même si le roi me jette dans ses prisons souterraines, ma vie se terminera là. Vous, vous avez un rôle à jouer sur notre terre, vous êtes un évêque. Vous administrez les sacrements, vous veillez aux besoins de l'évêché et de votre diocèse. Quant à moi, je ne suis plus bon à quoi que ce soit, je suis un vieillard.

— Pauvre Pierrot, que veux-tu que je fasse pour favoriser ton plan ?

— Il faudrait que je prenne vos habits d'évêque. Nous sommes à peu près de la même taille, de la même grandeur ; vos habits me feraient. Je me raserais la barbe, je ferais ma toilette, je revêtirais vos beaux habits et je me rendrais chez le roi...

— Mais écoute, Pierrot ! On ne prête pas à un laïc comme toi les habits d'un évêque. Ce sont des habits consacrés, tu sais !

— Oui, Monseigneur ! Vous risquez de faire un péché, mais par ailleurs, vous prenez la chance de sauver votre vie, de continuer à administrer les sacrements et d'être utile à la société. Moi, je ne sers plus à rien ! Et ensuite, Monseigneur, le bon Dieu a dit : « À tout péché, miséricorde ! » Vous accuserez ce péché et tout rentrera dans l'ordre !

— Pierrot, je vais penser à ton plan, cette nuit, et si je décide de l'utiliser, je t'en avertirai très tôt, demain matin !

— Entendu, Monseigneur ! »

À cinq heures, le lendemain, Monseigneur va réveiller son fidèle serviteur. « Lève-toi Pierrot, fais-toi la barbe, je consens à t'envoyer chez le roi ! »

Pierrot s'empresse de se faire la barbe, s'occupe de la propreté de sa personne. Monseigneur lui apporte ses habits d'évêque, l'en revêt, lui place même la mitre sur la tête, les gants décorés d'une croix, enfin la crosse pastorale.

Le rendez-vous chez le roi était fixé à neuf heures. quinze minutes avant ce rendez-vous, Pierrot se met en route. La distance était assez minime. Pierrot chemine, la crosse épiscopale en main. Les passants s'agenouillent. Pierrot distribue les bénédictions. Les gens s'agenouillent et se relèvent pendant que d'autres se prosternent sur le passage de l'évêque. Pierrot finit par arriver au château du roi. « Bonjour, Sire mon roi !

— Bonjour, Monseigneur ! »

Le roi n'examine pas beaucoup les traits du visiteur. « Eh bien ! Sire mon roi, commence Pierrot, je suis venu répondre aux questions que vous m'avez proposées.

— Très bien!

— À quelle question, Sire mon roi, voulez-vous que je réponde en premier lieu?

— Je voudrais d'abord que vous m'indiquiez où se trouve le centre de la terre!

— Pierrot se lève, place le bout de sa crosse sur le parquet et dit au roi: «Sire mon roi, le centre de la terre se trouve exactement ici! La terre est ronde comme une boule. Placez une boule dans la position que vous désirez, son centre est toujours au même endroit!

— Oui, c'est vrai! Je ne puis nier ce raisonnement! Maintenant, que répondez-vous à l'autre question: combien je vaux?

— Notre Seigneur a été vendu trente deniers; vous ne valez pas plus que lui!

— Ah! certainement non. Je ne vaux pas plus que le Christ! Et quelle est ma pensée, Monseigneur?

— Vous pensez parler à l'évêque, mais vous parlez à Pierrot!»

— En effet, le roi pensait entendre l'évêque... Pierrot a fait demi-tour et est revenu à l'évêché. «Maintenant, Monseigneur, reprenez vos ornements, je suis quitte envers vous! Dorénavant, faites comme il vous plaira!»

PIERROT, VALET DE L'ÉVÊQUE

Récit populaire raconté par M. Joseph Tremblay, à Cap-Chat, en juillet 1955; appris, d'un conteur de St-Alexis (Matapédia).

Enregistrement n° 762. Conte-type 922 I a, b, II f, h, k.

B'en, c'est bon pour vous dire, in jour, que lés évêqu's s' sont rassemblés, p'i' i' ont trouvé qu'i' y ava't trop d' mond' pour avoèr 'ien qu' deux diocèses. I's sont décidés, dans l' milguieu, d'en fére in aut'... dans... là-bàs... de bâtir in évêché. Ça fa't qu'i' ont... i' y ava' in vieu' évêqu' qu'éte't comme l' assistant-évêqu', lâ, comm' lés aut's, dans la... a'ec lés premié' évêques. I' ont dit: «Tu vâ' êt' bon pour aller bâtir câ, toé. Tu vâs bâtir, lâ, dan enn' vill', lâ.»

P'is dans c'tte vill'-là, b'en, i y ava' in roè. Vous avez, en promier, dan tou' 'és vill's, i' y ava' in roè. I' dit: «C'est correck!» Ça fa't qu' quand i' vient pour partir, i' s'en vâ trouver Pierrot, i' dit: «Mon Pierrot, tu vâs t'en v'nir a'ec moé.»

I' l'app'la't to'hours son Pierrot. Câ, c'éta't son vieux garçon, câ, p'is qui l' suivé't to'hours. Il l'ava't to'hours sui' [suivi]. C'est b'en!

Ça fa't qu' lâ, i's s'en vont, don [done], p'is l' dimanche, b'en, Monseigneur monte en chaire, à l'églis' qu'i' y ava't lâ. Lâ, i' y ava' enn' bell' place pour bâtir l'évêché. I' ava't visité câ.

I' monte en chaire, p'i' i' d'mande au monde, tout's lés ceuss's qui veul'nt travailler, lâ, qu'i's vont bâtir in évêché, ça prend du mond' pour creuser, d'aut' pour fér' l' solage, enfin, dés ouvriers, p'is tout'. P'is ça vâ commencer tout d' suite, lundi matin.

Comm' de faite! L' lundi matin, b'en i' y a du monde en masse¹, vous savez. Ça creuse, i' y en â qui creus'nt d'aut's débit'nt du boâs, p'is d'aut's qui chârri'ss'nt [charroient] d' la planche, d'aut's qui chârri'ss'nt dés morceaux d' boâs carrés. Vous savez quo' c' que c'est. Avec d' l'argent, ça vâ vite, p'is dan in conte, ça vâ vite.

Te'hours que l'évêché s' bâtit, ça vâ de promier' clâsse². Dans l'temps d' le dire, l'évêché ést bâti, proch' de l'église; ça adenna't b'en.

1. *Masse* (en): En abondance, en grande quantité.

2. *Classe* (de première): Rondement, sans difficulté.

Te'jours que le Monseigneur, lui, apras qu' son évêché ést b'en féni, lâ, p'i' i' ést d'dans, lâ, p'is son vala' ést content, son vieux Pierrot, i' dit: « On vâ êt'e encôr' b'en, écite, i' dit, Monseigneur, on ést b'en installé. C'ést vous qui vâ êt'e l' premier, lâ, d'icitt', lâ, ça vâ aller b'en! »

Mé', Monseigneur, lui, apras qu' son évêché ést féni, i' s'en vâ mett'e à la port' d' son évêché, t'oàs mots: « Bon vivant, chanceux et heureux! » « Oué! câ, i' dit, en lui-minme, câ, c'ést t'oàs bons mots, p'i' on peut pâ' avoèr mieux qu' câ! » Ça fa't qu' Pierrot r'gâr' câ enne escousse³: « Ça b'en du bon sens, i' dit, Monseigneur! »

Mé' Pierrot, b'en i' s'été't greillé [gréer]⁴ dés p'tit's affères pour pâsser son temps. I' s'ta't fait in p'tit poulaillé' avec dés planch's qui ava'nt resté lâ. Et p'i' i' ava't gardé... i' ava' ach'té enn' dizain' de poul's pour leu' fér' dés eufs [oeufs], p'is, à c'tte heure, b'en, i' ava' enn'... i' ava' engagé enn' sarvante.

P'is, lâ, b'en, Pierrot, lâ, vit là-d'dans, pour mett'e d' l'ord' à l'entour de d'câ, p'is...

Te'jours qu'in bon jour, ça fa' à peu pra' enn' dizain' de jours que c'ést bâti, c' qui pâss' par lâ? Le roè! Le roè s'denne à voèr câ, i' éta' avec in d' sés valets. I' voét câ, écri' en gross's lett's: « Bon vivant, chanceux, heureux! »

P'is le roè ést indigné d' câ. I' di' au valat, i' dit: « Vâ dire à c't évêqu'-lâ qu'i' vienne écite, qu' j'ai affère à lui! »

— C'ést b'en! »

Ça fa't que l' valat pârt p'i' i' vâ trouver Monseigneur, p'i' i' gu'i dit câ, qu' le roè a grande affère à lui. Ça fa't que, l' Monseigneur dit, i' dit: « M'âs gu'y aller! » Pârt p'i' i' gu'y vâ. I' dit: « Quoi c' qu' i' y â à vot' sarvice? »

— I' dit, Monseigneur, i' dit, pourquoi avez-vous mis cés t'oàs mots-lâ, i' dit, à vot' porte... à la port' de vot'e évêché? Moé, i' dit, j' su's t-in roè, p'is j' me carcul' [calcule]⁵ pâs, i' dit, ni bon vivant, ni chanceux, ni heureux.

— Ah! b'en, i' dit, Sir' mon roè, j' carcula's que tout homme éta't maît' de mett' quoé c' qu'i' voulé' à sa porte, rendu⁶ qu' c'éta't pâs du scandale.

— Câ, i' dit, c'ést pâs b'en, i' dit, j'en veux pâs de d'câ! I' dit, pour vot' pénitence, lâ, i' dit, vâ fo'oèr que vous v'nez m' répond'e à t'oàs quessions, [questions] i' dit, dans t'oàs jours d'écitte, ou sinon, i' dit, j' vâs vous mett' dan 'és bâss's-fôsses!

— Ah! Cré Guié!

3. *Secousse*: Laps de temps.

4. *Gréer*: Organiser, préparer.

5. *Calculer*: Penser, croire, juger.

6. *Rendu que*: Pourvu que.

Monseigneur dit, i' dit, Sir', mon roè, i' dit, pouvez-vous m' lés dire, i' dit, pour que je le save [sache], que j'y pense, faut que vous me l' dites!

— Oué! Faut qu' vous v'nez m' dire, i' dit, que... i' dit, où c' qu'est l' milguieu d' la terre, p'i' i' dit, comment c' que j' vaux, p'i' i' dit, ma pensée!»

— Ah! Cré Guié!»

Monseigneur arvir' de bord, mecieu'! b'en en peine. I' s'en vâ dans son évêché, p'is lâ, i' s' ma' à râ⁷ enn' tab', lés deux coud's su' 'a tab'e, enn' main chaqu' bord d' la tête, p'is lâ, i' pense à son affère. Mé' i' peut pâs trouver l' moyen de s' sortir de d'lâ.

Ça s' pâss deux jours. La premiér' journée qu'i' ést lâ — i' a pâssé la nuit' lâ — p'is l' lend'mon matin, i' vâ pâs dir' sa messe. Mé' Pierrot, ça l'occup⁸ pâs beaucoup. I' pensé't qu'i' pouva' êt' parti en 'oéyage. Mé', rendu au soèr, i' di' aux sarvantes: «Mé', i' dit, vous avez pâs connaissanc' de Monseigneur, vous aut's? I' ést-i' parti pour allé' en que'qu' pârt?

— I' ont dit, non, sés mall's sont lâ! Mé' i' dit, on lâ pâs vu, i' ést pâs v'nu dir' sa messe à matin, r'guien en toute. Depu' higuier [hier] au matin qu'on l'â pâs vu!»

Lâ, v'lâ mon Pierro' accupé! Le v'lâ parti dans l'évêché, p'is court partout, en haut p'i' en bâs. B'e'tôt, i' arrive, i' voét Monseigneur qui a lés deux mains chaqu' bord d' la tête, accotées su' 'a tab'e. «Mé', i' dit, quoi c' que vous avez, Monseigneur, qu'on vous a pâs vu depu' hier? Vous êt's pâs v'nu dir' vot' messe, à matin. On pensé't qu' vous étiez parti, mé' i' dit, j' 'oés qu' vous êt's pâs parti, lâ!

— Ah! i' dit, mon pauv' Pierrot! Si tu savé's, i' dit, quoi c' que j'ai, i' dit, tu s'ra's b'en en peine, toé aussi!

— Oué? I' dit, quoe c' que t' âs, lâ? Quoe c' que vous avez? Pouvez-vous me l' dire?

— I' dit, j' peux te'jours te l' dir', mé' câ f'râ pâs grand-chose. Tu sé's, i' dit, lés t'oàs mots qu' j'ai mi' à la port' de mon évêché? B'en, i' dit, le roè a pâssé par écite, p'i' i' ést indigné d' câ, i' dit, cés t'oàs mots-lâ.

P'i' i' dit, pour ma pénitenc' d'avoèr mis câ, i' m'â dit... demain... demon matin, lâ — ça vâ fér' t'oàs jours demain — que j'y en... que j' gu'i rende la réponse à t'oàs questions.

— Oué? I' dit, quell's questions, don, lâ, Monseigneur? I' dit, pouvez-vous me l' dire?

— I' dit, oui, m'âs te l' dire. Mé' ça vâ servir à r'guien.

7. *Ras* (à ou au): Près de, à proximité de...

8. *Occuper*: Inquiéter.

— P'is quoi c' que c'est?

— Faut que j' gu'i a'll' gu'i dire quel milieu d' la terre, p'i' i' dit, comment c' qu'i' vaut, p'i' i' dit, sa pensée.

— Ah! 'Cré Guié!

— Monseigneur di' oui!

— Mé' en tou' 'és câs, Monseigneur, découragez-vous pàs. C'est vré' [vrai] que j' su' pàs si instruit comm' vous, moé, j' su's t-in vieux garçon, mé' i' dit, on dit to'jours que i' a p'us d'esprit dans deux têt's que dan enne! J'ai du p'tit bardassage⁹ à fère, mé' i' dit, m'âs fér' çâ, p'is m'âs r'venir vou' 'oèr in peu!»

Te'hours, comm' de faite! V'lâ mon Pierrot parti, tu sé's b'en, p'i' i' s'en vâ fér' son p'tit bardassage, mé' i' pense à quelque chose, lâ. I' s'en vient, i' dit: « Monseigneur, si vous voulez fère in marché a'ec moé, i' dit, j' m'en vâs gu'y aller, moé, i' dit, su' le roè!

— Comment çâ, i' dit, comment qu' tu vâs fère?

— Moé, i' dit, j' t'in vieux garçon, j'ai p'us d' parents, ni pér' ni mère, p'is j' pens' que j'ai p'u' 'ien qu'enn' soeur, p'i' i' dit, j' sé's pàs si j'en ai encôre enn' seul'ment. Quo' minm' [quand bien même] que j' mourra's, moé, si le roè m' met dan 'és bass's-foss's, b'en j' rajeuv'rai ma vie lâ. Vous, vous êt' util' su' 'a terre, vous êt'e in évêque. Vous administrez tou' 'és sacraments p'is vous avez soin d' l'évêché écite... lâ, vous êt'e évêque, p'is vous avez vot' diocèse à avoèr soin. Moé, i' dit, j' su's p'us bon r'guien, j' su's rendu vieux!

— Quoi c' que c'est qu' tu veux que j' faize [fasse]?

— B'en, i' dit, si vous voulez m'habillé' en évêque — on ést pàs mal d' la minm' grandeur, d' la minm' grosseur — m'âs m' shéver [to shave]¹⁰ comme i' faut, p'i' i' dit, m'âs m' mett' prop'ment, m'âs mett' vos beaux habits, p'i' i' dit, m'â aller su' le roè!

— Oué, mé' i' dit, écoute, Pierrot. C'est mal'isé de mett' des habits d'évêqu' su' in homm' comm' toé, c'est dés habits consacrés, çâ.

— Oué! C'est vré', Monseigneur, vous allez fère in péché! Mé', i' dit, vous allez vous sauver, p'is vous resté' à administrer dés sacraments, vous êt's b'en p'u' util' que moé. Moé j' pâ utile! P'i' i' dit, ensuit' de d'çâ b'en, i' dit, l' bon Dieu a dit: « À tout péché miséricorde! » Vous vous en accus'rez, pi'i' i' dit, vous s'rez correck!

— B'en, i' dit, m'âs pensé' à câ, c'tte nuit', Pierre, p'i' i' dit, Pierrot, p'i' i' dit, si j' me décide, j' te l' dirai assez d' bonne heure, demon matin.

9. *Bardassage*: Besogne routinière de peu d'importance

10. *Shave* [to] (angl.): Se raser, se couper la barbe.

— C'est b'en! »

Te'hours, i' s' couche l' soèr. Mé' l' lend'mon matin à cinq heures, Monseigneur vâ réveiller Pierrot. I' dit: « Pierrot, lèv'-toé, i' dit, Pierrot, p'i' i' dit, shév'-toé, i' dit, j' m'âs t'en-'oeiller su' le roè.

— C' correck! »

Te'hours Pierrô' i' s' shév' comme i' faut, tu sé's b'en, p'is b'en propr', p'is lâ, Monseigneur l'habill' p'is lâ, jusqu'à la mitr' su' 'à têt' p'is la croix su' 'a main...

Vers neuf heur's moins quart, follu qu'i' fût rendu lâ à neuf heures, c'ta't pâs b'en loin de su' le roè. V'lâ mon Pierrot parti avec la croix su' 'a main, p'i' i' s'en vâ. L' mond' ça s' mat tout à g'noux, p'is mon Pierre ést lâ p'is lés bénit, mecieu'! ça se r'leve, p'i' in aut' ça s' ma' encôre à g'noux... I' arriv' su' l' seigneur... su' le roè: « Bonjour, Sir' mon roè!

— Bonjour, Monseigneur! »

Lâ, le roè r'marqu' pâs b'en b'en. « B'en, i' dit, Sir' mon roè, i' dit, j' su's v'nu rend' réponse à vos quessions qu' vous m'avez d'mandées.

— I' dit, oué!

— I' dit, quell' quession qu' vous voulé' avoèr la première?

— B'en, i' dit, j' voudra' a'oèr, i' dit, l' milguieu d' la terre. »

— Pierrot s' leve avec sa croix. I' dit, Sir' mon roè, i' dit, l' milguieu d' la terre ést drette écite! I' dit la terre ést rond' comme enn' boule, p'i' i' dit, l' milguieu ést partout. Un' boule, i' dit, qu' 'a seille [soit] où qu' ça voudrà, i' dit, l' milguieu ést te'hours lâ.

— Le roè di' oui, i' dit, c'est vrai, i' dit, j' peux pâs fére autrement qu' câ. P'i' i' dit, l'aut', i' dit, comment c' que j' vaux?

— I' dit, Not' Seigneur a 'té vendu, i' dit, trent' deniers, i' dit, voulez-vous [valez-vous] pluss' que lui?

— Ah! i' dit, non, i' dit, j' vaux pâs pluss' que lui. P'i' i' dit, ensuite, i' dit, ma pensée?

— B'en, i' dit, vous pensez d' parlé' à Monseigneur, p'i' i' dit, vous parlé' à Pierrot! »

C'éta't b'en sa pensée, hein! I' pensé't d' parlé' à Monseigneur. C' fa't qu' Pierro' a r'viré d' bord p'i' i' s'est en v'nu. P'i' i' a dit: « Monseigneur, prenez vos habits, on ést clair [clear]¹¹ tou' 'és deux, p'i' i' dit, b'en, fait's c' que vous voudrez, à c'tte heure!

11. *Clear* (angl.): Quitte.

8 — UN CURÉ ET UN PETIT GARÇON INTELLIGENT

Une fois, dans une paroisse, c'était la période où le curé devait faire sa visite paroissiale annuelle.

Il en prévient le bedeau; un marguillier monte avec le prêtre et ils commencent à faire le tour de la paroisse, s'arrêtant à chaque maison.

Il y avait dans un coin de campagne, en retrait des autres fermiers, un célibataire qui avait épousé une fille assez âgée et qui demeurait dans la partie la plus reculée de la campagne. Il fallait parcourir près de trois kilomètres pour rejoindre ce foyer.

Le marguillier s'informe au curé à propos de cette famille: «Allons-nous nous rendre chez ces paroissiens éloignés?

— Oui, Oui, nous allons nous y rendre. Les parents se sont mariés à un âge un peu tardif, mais ils ont un beau petit garçon. Il faut les visiter comme les autres!»

Le curé et le marguillier arrivent chez ces fermiers qui résident dans une humble maisonnette bâtie de bois rond et offrant un bon coup d'œil. Le papa et la maman sont à la maison. Le curé s'acquitte du cérémonial liturgique ordinaire, puis commence à causer. «Quel âge a votre fils, maintenant, demande le curé?

— Il a sept ans, Monsieur le Curé!

— Ah! il ne fréquente pas l'école?

— Eh bien! répond la maman, pour se rendre à l'école et en revenir, c'est une distance de près de cinq kilomètres. De plus, la moitié de la route passe en pleine forêt inhabitée. Ce serait imprudent de le lancer seul sur cette route. Mais, je l'instruis de mon mieux, ici, à la maison, dans la tranquillité. Je suis passablement instruite moi-même, et je lui enseigne son catéchisme, ses prières... Vous pouvez le questionner si vous le jugez à propos. N'ayez pas peur de l'intimider. Notre petit bonhomme n'est pas timide, malgré notre vie en forêt. Il s'en tire très bien!»

Le curé pose à l'enfant plusieurs petites questions. Le jeune paroissien impressionne le curé par la qualité de ses réponses. «Oui, madame, il est intelligent votre petit garçon! Vous ne me le confieriez pas, par hasard?

— Ah! non, monsieur le Curé, vous n'y pensez pas! Nous avançons en âge tous les deux, mon mari et moi, et ce petit est notre seul enfant. Quand nous serons vieux

ou incapables de travailler, il sera un homme, lui. Il aura soin de nous, si vous vivons encore quelques années!

— Eh bien! intervient le curé, les vieillards ne sont plus en danger d'être abandonnés dans la misère. Quand ils ne sont plus capables de travailler, on les amène au village et c'est la municipalité, donc toute la paroisse qui les fait vivre. Des gens de votre condition ne constituent pas une dépense si élevé!

Le curé apporte de si bons arguments que la décision est prise: le garçonnet passe à la garde du prêtre. L'enfant quitte la maison paternelle et s'embarque avec le curé. «Je puis, se dit le prêtre, en faire un homme illustre, un prêtre ou un professionnel. Il est intelligent, c'est évident. Il va fréquenter l'école, l'église, il va pouvoir se développer au contact des gens et des institutions du village!»

Le prêtre est heureux de ramener le garçonnet au presbytère. C'était le jeudi ou le vendredi. Le curé dit au petit garçon: «Tu n'iras pas à l'école avant lundi prochain!»

Le prêtre amène son jeune protégé au village. Il lui indique où sont les marchands. «Quand je t'enverrai faire des achats, tu viendras ici, chez ce marchand. Si je t'envoie chez un tel, ce sera là!»

Le prêtre achète un beau petit habit au jeune garçon. Il lui achète la lingerie dont il a besoin, des livres, des crayons, tout le nécessaire scolaire.

Le dimanche, le garçonnet va à la messe. C'était la première fois qu'il allait à la messe, mais ses parents lui en avaient parlé. «Demain matin, lui dit le curé, tu vas revêtir ton habit neuf et tu vas prendre place dans mon banc. Tu surveilleras les autres et tu répéteras les même gestes qu'eux. Comme tu n'as jamais assisté à la messe, tu n'en connais rien. Regarde faire les autres!

Tu t'agenouilleras, quand tes voisins se mettront à genoux; tu te tiendras debout, quand les autres se lèveront. Quand je monterai en chaire pour le sermon, tu ne diras rien!

— Entendu, monsieur le Curé!»

Avant d'aller revêtir ses ornements à la sacristie, le curé dit à son jeune protégé: «Assieds-toi dans mon banc, et ne le quitte pas!»

Le garçonnet s'assoit et répète les gestes des autres. Il se lève, s'assoit, récite les prières que sa mère lui a enseignées.

Puis, le curé monte en chaire. Avant le sermon, au moment du prône, il publie un ban: tel garçon va épouser telle fille; les futurs époux sont fils et fille d'un tel et d'une telle. Le petit garçon est surpris d'entendre le curé nommer des paroissiens du haut de la chaire. Son père et sa mère lui avaient affirmé qu'un prêtre n'avait pas le droit dans l'église de nommer qui que ce soit. «Pourtant, se dit le petit garçon, il a nommé des personnes du haut de la chaire!» Mais il n'en dit mot.

La messe terminée, le prêtre se dirige vers le presbytère, le petit garçon le suit.
« Et as-tu trouvé que c'était une belle cérémonie, la messe, demande le prêtre ? »

— Oui, c'est beau, beau, très beau ! Mais une chose m'a surpris !

— Laquelle, mon petit ?

— J'ai toujours entendu dire par mon père et ma mère qu'un prêtre n'avait le droit de nommer personne dans l'église, que c'est défendu de les appeler par leurs noms. Mais vous, vous avez nommé des garçons et des filles aujourd'hui !

— Ah ! c'est un cas bien particulier, aujourd'hui ! C'est un garçon et une fille qui ont décidé de se marier. Il faut l'annoncer du haut de la chaire pour s'assurer qu'il n'y ait rien d'opposé à ce mariage. Si quelqu'un connaît un empêchement, une question de parenté ou de conduite, il vient m'en avertir.

— Ah ! Je ne connaissais pas ce procédé ! »

Le lundi matin, le prêtre va conduire le petit garçon à l'école. Le curé est heureux de voir son protégé profiter de l'école. Le petit garçon est content de son nouveau travail ; le soir, il revient au presbytère. Il a tout ce qu'il souhaite, il mange ce qu'il aime. Le curé se dit : « Ce petit garçon m'a l'air intelligent, mais il peut être gourmand. Je vais le tenter. Je verrai ensuite comment il va se comporter ! »

Un jour, dans l'après-midi, le prêtre place sur une fenêtre une grosse pomme d'un rouge vif. « S'il est gourmand, se dit le prêtre, il va s'emparer de la pomme et il va la manger sans m'en parler ! »

Le garçonnet arrive de l'école. Le prêtre, un peu par curiosité, le surveille de l'extérieur. L'enfant voit la pomme et se tient ce discours : « Voilà une belle pomme ; elle doit être savoureuse. Je n'en ai jamais mangé de semblable ! Monsieur le Curé a mis ce fruit en évidence pour me tenter. Si je m'en empare et le mange, il va dire que je suis gourmand. Je vais faire beaucoup mieux ! Je vais sortir sur la galerie, la pomme dans la main, et je vais la publier à trois reprises. Si personne n'y met d'empêchement, je la mangerai ! »

L'enfant prend la pomme, se place sur la galerie à la vue des gens qui circulent dans la rue. Il commence sa publication : « Voici une merveilleuse pomme ! Je la publie trois fois. Si personne n'y connaît d'empêchement, je vais la manger ! »

Les passants crient : « Mange-la, mon petit garçon ; elle est belle, mange-la ! »

L'enfant rentre au presbytère et mange la pomme. Peu de temps après, le curé rejoint l'enfant et lui demande : « Tu n'aurais pas vu une pomme ici, par hasard ? »

— Oui, monsieur le Curé, je l'ai vue, votre pomme !

— Qu'en as-tu fait, mon petit ?

— Je l'ai mangée !

— Pourtant, tu n'en as pas demandé la permission!

— Non, je n'ai pas demandé la permission, mais je n'ai pas mangé cette pomme en goinfre. J'ai publié cette pomme trois fois. Et comme personne n'y a signalé le moindre empêchement, je l'ai mangée!»

Le curé constate avec étonnement l'habileté de son protégé. Il va trouver son bedeau et lui dit: «J'ai un petit garçon qui est étonnamment intelligent!»

Il lui raconte l'aventure de la pomme. «Eh bien! monsieur le Curé, nous allons lui tendre un piège, demain...demain après-midi. Au cours d'une petite réunion, nous allons lui faire perdre contenance! Nous allons certainement l'humilier!»

Tel que prévu, le lendemain après-midi, aussitôt l'enfant revenu de l'école, le bedeau se présente, un œuf à la main, et va droit au prêtre. «Tenez, monsieur le Curé. Je vais déposer cet œuf sur la table, et celui qui dira la plus belle parole, pourra le manger!

— Oui, c'est très bien!» dit le curé.

Les deux hommes appellent l'enfant et lui font part de ce genre de concours. «Tiens, mon petit garçon, voici un œuf. Celui qui va dire la plus belle parole pourra le manger!

— Ah! repart l'enfant, c'est certainement l'un de vous deux qui va manger l'œuf! Moi, je ne sais rien. J'ai été élevé en pleine forêt. Des belles paroles, je n'en connais pas. Je n'ai aucune instruction!

— Commence, toi, mon garçon! commandent les hommes.

— Ah! attendez un instant! Monsieur le Curé, et vous, monsieur le Bédeau, vous êtes bien plus vieux que moi! Ma mère m'a toujours enseigné d'avoir du respect pour les aînés. Ces derniers doivent toujours passer avant les jeunes!»

Le prêtre trouve que l'enfant parle avec sagesse. Il s'avance, met sa main au-dessus de l'œuf et dit: «Dominus vobiscum!»

— Ah! s'écrie l'enfant, vous avez dit une belle parole, monsieur le Curé! Je ne pourrai jamais en dire une semblable! Et, vous, bedeau, à votre tour!»

Le bedeau s'approche et dit: «Et cum spiritu tuo!»

— Eh bien! commente l'enfant, c'est vous deux qui méritez de manger l'œuf!

— Mais, insistent les deux hommes, essaie, toi aussi, de trouver une expression qui ait du sens!

Le jeune garçon s'approche de la table, prend l'œuf dans sa main et dit: «Cassam tuam et avalam!» À ces mots il brise la coquille de l'œuf et en avale le contenu. L'assemblée se dissout, le bedeau dit au curé: «Il a de l'esprit comme le diable! Mais demain soir, on s'y prendra autrement pour lui faire perdre contenance.

— Mais comment faire?

— Ce petit bonhomme a été élevé dans la forêt, il n'a jamais rêvé, ne sait pas ce qu'est un rêve. Demain, commandez à votre servante de préparer un chaudron de cipâte, un petit chaudron de mesure restreinte. Demain soir, à l'heure du coucher, on annoncera une sorte de concours: Celui des trois qui fera le plus beau rêve mangera le cipâte. L'enfant ne sait pas ce qu'est un rêve. Lui, il va être éliminé du concours, et nous, nous viderons le chaudron!»

— Entendu!»

Le lendemain matin, monsieur le Curé avertit sa servante de préparer une chaudronnée de cipâte. Elle obéit au désir de son patron, et elle utilise une recette des plus alléchantes. Le soir, à l'heure du coucher, les deux hommes s'adressent à l'enfant: « Mon petit, nous allons placer ici cette chaudronnée de cipâte. Celui qui fera le plus beau rêve, cette nuit, aura le privilège de manger ce mets!

— Eh bien! vous êtes bien assurés de le manger, vous, monsieur le Curé et monsieur le Bedeau! Je ne sais même pas ce qu'est un rêve. J'ai toujours vécu loin des gens instruits. Je n'ai jamais entendu parler d'un rêve!

— Voici! Un rêve c'est un phénomène qui se produit pendant le sommeil. On dirait que l'esprit se promène. On voit différents objets, on parle...

— Ah! moi, repart l'enfant, je ne connais rien là-dedans!»

Chacun va au lit et s'endort. Bientôt le sommeil gagne chacune des chambres. Le jeune garçon ne dort pas longtemps. Quand il est sûr que le prêtre et le bedeau sont endormis, il se lève et mange tout le cipâte, sans se soucier des comptes à rendre le lendemain.

Le matin arrivé, le bedeau se lève et va réveiller le curé. « Monsieur le Curé, dites-moi, sans tarder, si vous avez fait un beau rêve!

Ah! bedeau, j'en ai fait un splendide!

— Moi aussi, s'empresse de déclarer le bedeau, j'en ai fait un magnifique!

— C'est bien! Allons maintenant réveiller notre petit garçon!

— Eh bien! quel rêve as-tu fait, mon garçon? demande le prêtre.

— Un rêve, un rêve...je ne m'y connais pas! Mais racontez-moi d'abord les vôtres. Je pourrai ensuite juger mon propre cas!

— Moi, continue le prêtre, j'ai rêvé que je montais au ciel en corps et en âme!

— Ah! Monsieur le Curé, vous avez fait un vrai beau rêve! Monter au ciel en corps et en âme, c'est le plus beau rêve que l'on peut faire! Et vous, monsieur le Bedeau?

— Moi, dit le bedeau, j'ai rêvé que je tenais monsieur le Curé par sa soutane et que je montais au ciel avec lui!

Et toi, maintenant, Quel rêve as-tu fait?

— Moi, quand je vous ai vus tous les deux monter au ciel, je me suis dit: ils ne mangeront pas de cipâte! Je me suis levé et j'ai mangé tout ce qu'il y avait dans le chaudron! »

UN CURÉ ET UN PETIT GARÇON INTELLIGENT

Récit folklorique raconté par M. Jos Tremblay (77 ans), à Cap-Chat, Gaspésie, en juillet 1955. Histoire apprise, du même conteur de St-Alexis (Matapédia).

Enregistrement n° 763. Conte-type du groupe 1405-1429.

Enn' fois, c'éta't bon d' vous dire, c'éte't dan enn' paroësse, p'is c'éte't l' temps que le ... mecieu' l' Curé faisé't sa tournée¹.

Te'hours qu'i' été' avec son bedeau, avec in mardillier [marguillier]. Le v'lâ parti! I's font tout' le tour d' la paroësse. Mé' i' y avé' in vieux garçon qui s'éta't marguié [marié] avec enn' vieill' fill' qui resté't dans l' dargnier rang², mé' b'en loin dés aut's. I' avé' in mille, 'ien qu' pour aller lâ.

Fa't que l' mardillier d'mande à mecieu' l' Curé, i' dit: «On vâ-t-u s' rend' lâ?

— Oui, oui, i' dit, on vâ s' rend' lâ. I' dit, i' on in p'tit garçon, i' dit, i's s' sont marguiés vieux, p'i' i' on eu in beau... in beau beau p'tit garçon, p'i' i' dit, on vâ s' rend' lés voèr comm' lés aut's!»

Fa't qu' comm' de faite, i's s' rend'nt lâ! P'i' i' arriv'nt lâ, le vieux p'i' 'a vieill' sont à 'a maison, la p'tit' cabane ést prop'e, enn' maison... enn' p'tit' maison à têtes³, p'is c'ta't beau. «Bonjour, mecieu! Bonjour, madame!»

To'jours l' mecieu' Curé fa't dés cérémonies comm' de coutume, p'i' apras ça, i' s' ma' [met] à jâser. I' dit: «Vot' p'tit garçon quel âg' qu'i' â?

— 'A dit, i' ést rendu à sés sept ans, mecieu' l' Curé!

— Ah! i' vâ pâ' école?

1. *Tournée* (faire sa tournée): La visite paroissiale.

2. *Rang*: Suite de fermes s'échelonnant sur une partie de territoire desservie par une route.

3. *Têtes* (maison à têtes): Maison construite de poutres non équarries, et selon une technique spéciale dans les encoignures.

— B'en, 'a dit, vous comprenez b'en, allé' à l'écol', ça gu'i denn' dan 'és deux mill's p'i' i' y â la moitié d' portage⁴, 'a dit, on l' lâch'râ pâs. Mé', 'a dit, je l'instruis pâs mal, 'a dit, écite ô' ést t'ut seul. 'A dit, j' su's pâs mal instruit, p'i' 'a dit, je l'instruis, j' gu'i montr' son catéchisme, j' gu'i montr' sés priguier's [prières]. 'A dit, vous pouvez gu'i fér' dire. L' p'tit garçon ést pâs gêné, malgré tout qu'i a été él'vé dans l' boâs [bois] à b'en dire, i' ést pâs gêné. »

Mecieu' l' Curé l' questionn', b'en dés p'tit's questions. I' l' trouv' 'telligent pâs mal. «Oui, i' dit, i' ést intelligent, i' dit, madame, vot' p'tit garçon. I' dit, vous m' donnez pâs ça, c' p'tit garçon-lâ?»

— Quiens! 'a dit, mecieu' l' Curé, vou' 'oéyez b'en qu' ça a pâs d' bon sens! Nous v'lâ vieux tou' 'és deux, p'i' on a 'ien qu' ça d'enfant. Mé' 'a dit, mecqu'on vienn' vieux, qu'on pourra... qu'on s'râ p'us capab' d' travailler, b'en, 'a dit, lui, i' s'râ homme. Si on vit que'que' année' encôre, i' s'râ capab' de nous fér' viv'e, i' aurâ soin d' n'us aut's!

— B'en, i' dit, lés vieux, i' dit, on laiss' pâs ça à 'a traîne⁵. I' dit, quand c'ést rendu qu' c'ést p'us capab' d' travailler, on l'emmen' ça au village, p'is c'ést l' conseil, c'ést tout' la paroèss' qui fa't viv' ça. Ça coût' pâs cher, i' dit, deux vieux comm' vous aut's. »

Et mecieu' l' Curé fa't tant d' sés pieds, d' sés mains qu'i' vien à bout d'emmen' l' p'tit garçon. Te'hours, l' p'tit garçon pârt. «Moé, i' dit, j' peux [en] fére in grand homme, j' peux fére in prêt', j' peux fére... in homm' de profession, p'i' i' dit, i' ést intelligent; on voét qu'i' ést intelligent p'i' en allan à écol', lâ, p'i' allé' à l'église, i' vâ aller dans 'és plac's, dans l' village... »

Te'hours, i' emmen' l' p'tit garçon. Bon! C'ést b'en. Ah! i' ést content, i' emmen' son p'tit garçon. P'is l' lend'main i' dit: «Mon p'tit garçon, tu vâ v'nir a'ec moé, — c'éta't l' jeudi ou l' vendredi — c'éte't su' 'a fin d' la s'maine, i' dit, ça vâ allé' à lundi avant qu' tu commence' a'ec l'école. »

Ah! b'en! Te'hours l' lend'main, mecieu' l' Curé vâ avec lui dans l' village. I' gu'i montr' lés marchands. I' dit: «Quand j'a'rai dés p'tit's commissions, b'en, tu viendra' écite' su' c' marchand-lâ, p'is su' l'aut' in tel, lâ. » P'is lâ i' achète enn' bell' p'tite habit, hein, il l'habill' comme i' faut, i' gu'i ajèt' les liv's qu'i gu'i faut, dés créyons, tout' c' qu'i gu'i faut! Bon!

Ça pâss' de minm' jusqu'au lundi. Mé', l' dimanche, i' vâ à messe. I' ava't jama' été à messe, l' p'tit garçon. Mé' sés parents gu'i en ava'ent parlé d' la mess', par 'zemp'e; sa mère gu'i en ava't parlé, p'is son père. Te'hours, mecieu' l' Curé dit: «D'mon matin, tu vâs t'habiller comm' faut, a'ec ta p'tite habit neuve, p'i' i' dit, tu

4. *Portage*: Endroit privé de toute habitation.

5. *Traîne* (à la): Laisser quelqu'un «à la traîne»: Laisser une personne sans résidence fixe, sans subsistance assurée.

vâs t' mett' dans ton.. dans mon banc. Mé', i' dit, qu'i's faiz'nt c' qu'i's voudront, tu f'râs comm' lés aut's. Tu conna's pâs câ, tu gu'y âs jama' été à messe.

— I' dit, non!

— Tu t' mett'râ à g'noux, tu te lèv'râs d' bout', tu t'assirâs comm' lés aut's. P'i' i' dit, mecque j' monte en chaire, i' dit, j' m'âs m' mette à prêcher, mé', i' dit, parl' pâs.

— C'est bon, mecieu' l' Curé.»

To'jours, comm' de faite! Quand mecieu' l' Curé s'en vâ à sacristie pour s'habiller, i' di' à son p'tit garçon: «Mets-toé lâ, p'is ress' lâ.» L' p'tit garçon, i' ést dans l' banc, p'i' i' fa't comm' lés aut's. I' s' leve, p'i' i' s'assit, i' prie quôé c' que sa mér' gu'i ava't montré.

B'e'tôt mecieu' l' Curé qui monte en chaire. Dans son sarmon... avant son sarmon, dans sés anonces, i' publie in ban: in tel garçon avec enn' tell' fille et p'is l' pér' p'i' 'a mère. I' trouv' câ curgieux⁶ que l'prêt' nomm' du monde en chaire de minme. I' ava't te'jour' attendu [entendu] dir' qu'in prêt', par sa mér' p'is son pére, qu'in prêt'e ava't pâs l' droit d' nommer parsonn' dans l'église, p'i' i' dit: «I' nomm' du monde!»

To'jours, i' dit pâ' in mot. Bon! Quant' la messe ést fénie, b'en, mecieu' l' Curé sort, l' p'tit garçon sor' avec lui. I' arrive au presbytère. «P'is, i' dit, mon p'tit garçon, âs-tu trouvé câ beau, 'a messe?

— Ah! i' dit, c'est beau, c'est beau, c'est beau beau beau beau, j'ai trouvé câ beau! Mé', i' dit, j'ai r'marqué enn' chose, mecieu' l' Curé.

— I' dit, quoi?

— I' dit, j'ai to'jour' attendu dir' par mon pér' p'is ma mère, i' dit, qu'in prêt'e ava't pâs l' droit de nommer parsonn' dans l'églis', par leu's noms, p'i' i' dit, vous en avez nommé aujo'rd'hui dés garçons p'is dés filles.

— Ah! câ, c' pâs pareil, câ, mon p'tit garçon, câ, c'est... Câ, c'est in garçon p'i' enn' fill' qui veul'nt s' marguier. P'is faut lés publier pour voèr si i' y â dés empêch'ments d' marguiage. B'en, i' dit, si que'qu's-ins connaiss'nt dés empêch'ments d' marguiage, b'en, i's vont v'nir nous avartir, soét dans la parenté ou dans d'aut's choses!

— Ah! b'en, i' dit, j' sava's pâs câ!»

Bon! Eh b'en! To'jours, lâ, l' p'tit garçon ést lâ. L' lundi matin, mecieu' l' Curé s'en vâ le m'né' à l'école. I' ést content; le p'tit garçon vâ à l'école. L' soèr i' s'en r'vient p'i' i' ést au presbytère, i' a tout c' qu'i' veut, i' mang' quoi c' qu'i' veut. Lâ,

6. Curieux: Bizarre.

mecieu l' Curé i' dit: «C' p'tit garçon-lâ, i' dit, i' m'â l'air intelligent, mé', i' dit, i' peu' êt' safr' 'ted b'en, êtr' gourmand, p'i' êt' safre. M'en vâs l' sonder, voèr!»

Enn' bonn' journée, l'après-midi, i' pren enn' bell' gross' pomm' qu'est b'en rouge, p'i' i' a met su' 'a f'nêt' du châssis⁷. «Si i' est voleur, si i' est gourmand, i' dit, i' vâ ramassé 'a pomm' p'i' i' vâ la manger sans m'en parler.»

Comm' de faite! L' p'tit garçon arriv' d' l'école, l' prêt'e est curgieux; i' éta't dehors. «B'en, i' dit, ah! i' dit, quiens! V'lâ enn' bell' pomme, ça doé' êt' bon, câ, i' dit, c'tte pomm'-lâ, j'en ai jama's mangé d' minme. Mé', i' dit, mecieu' l' Curé a mis câ pour m' tenter, lâ. Si j' la prends, lâ, p'is j' la mange, i' vâ dir' que c'est un p'tit safre, in p'tit gourmand. M'âs fêr' mieux qu' câ. M'âs prend' la pomme, m'âs la... m'âs sortir dehors su' 'a gal'rie, p'is m'âs la publier t'oâs fois. Si parsonne gu'i mette' empêch'ment, i' dit, m'â' 'a manger!»

Prend la pomme, p'i' i' sort su' 'a gal'rie... l' mond' qui pâssa't dan' 'a rue, lâ. I' dit: «Vl'â enn' bell' pomme écite! J' la publie troâs fois. Si parsonn' gu'i mette' in empêch'ment, i' dit, j' vâ' 'a manger.»

Ah! l' mond' crie: «Mang'-lâ, mon p'tit garçon, 'a est bell' p'is mang'-lâ, mang'-lâ!» I' rent' dans l' presbytèr' p'i' i' mange la pomme. Mecieu' l' Curé arrive au bout d'in escouse [secousse]⁸. «Mé', i' dit, t' âs pâs vu enn' pomm', lâ?

— I' dit, oui, mecieu' l' Curé, je l'ai vue.

— Quo' c' qu' tu 'nn âs faite?

— Je l'ai mangée!

— Tu m' l'âs pâs d'mandée p'u'tant [pourtant].

— Je l'ai pâs d'mandée, mecieu' l' Curé, mé' j' l'ai pâs mangé en safre. I dit, j'ai pris la pomme, p'i' i' dit, j' l'ai publiée t'oâs fois, p'i' i' dit, parsonn' gu'i ont mi' empêch'ment, b'en, i' dit, je l'ai mangée.»

Mecieu' l' Curé trouv' câ curgieux pâs mal. I' pârt p'i' i' s'en vâ trouver son bedeau. I' dit: «Mon p'tit garçon... i' dit, mon bedeau, j'ai in p'tit garçon qu'est fin terrib'e!» P'i' i' gu'i cont' câ. «Oué? On vâ l' prend' demain matin, mecieu' l' Curé, demon matin, i' dit, ou b'en demain l'après-midi, i dit, on... j' m'en vâs... on vâ s' rassembler, p'i' i' dit, vous allé' 'oèr, i' dit, on vâ l' prend', çartain!»

To'hours que, comm' de faite! L' lend'main matin, l' lend'main dans 'pras-médi, quand l' p'tit garçon arriv' d' l'école, l' bedeau arrive avec in œuf à 'a main. Et p'i' i' s'en vâ trouver mecieu' l' Curé. «Ti'ns, i' dit, mecieu' l' Curé, i' dit, on vâ mett' c't œuf-lâ su' 'a tab' p'i' i' dit, ceus'-là [celui-là] qui vâ dire l' plus beau mot, c'est lui qui vâ l' manger!

7. *Châssis*: Fenêtre. «Fenêtre du châssis»: tablette de fenêtre.

8. *Secousse*: Certain laps de temps.

— Oué, c'est b'en! »

Ça fa't que l' p'tit garçon... i' arrive' au p'tit garçon p'i' i's gu'i dis'nt ça. « Quiens, i' ont dit, mon p'tit garçon, v'là in œuf écite; ce'ui-là qui vâ dire l' p'us beau mot, i' vâ l' manger!

— Ah! b'en, c'est b'en vous aut's qui vâ l' manger. Moé, i' dit, quœ c' que j' conna's? J'ai été él'vé dans l' milguieu du boâs. Dés beaux mots, i' dit, son rar's pour moé, p'i' i' dit, j' pâ' instruit.

— I' ont dit, commence, mon p'tit...

— Ah! i' dit, non! I' dit, arrête in peu! Mecieu' l' Curé, p'i' i' dit, l' bedeau, i' dit, vous êt's b'en p'us vieux qu' moé. I' dit, j'ai to'jour' attendu dir' par ma mère qu' faut respecter lés vieux. I' dit, on fa't to'jours pâsser lés vieu' avant, p'i' i' dit, lés jeune' apras. »

T'hours! Mecieu' l' Curé trouv' qu'i' parl' b'en, v's savez! To'jours, mecieu' l' Curé s'en vient p'i' i' mē' 'a main su' l'œuf: « Dominus Vobiscom! »

— Ah! b'en, i' dit, vous avez di' in beau mot, mecieu' l' Curé. Ah! b'en, i' dit, moé, j'en sé's pâs d' si beaux qu' ça. L' bedeau, toé! »

L' bedeau s'en vient, lui. « Et cum spiritu tuo!

— Ah! b'en, c'est b'en vous aut's qui vâ manger l'œuf.

— Mé' i' ont dit, asseille [essaie] à trouvé' in mot qui a du bon sens, to'hours. »

B'en! I' s'en vâ, p'i' i' s'approch' d' la tab'e, i' prend l'œuf dans sa main: « In cassam tuam in envalam! » I' enval' l'œuf. Mecieu' l' Curé p'is l' bedeau rest'nt lâ, tu comprends b'en, ques'men en maudit. L' p'tit garçon s'en vâ, i' a mangé l'œuf.

Lés aut's s'en vont. I' ont dit, l' bedeau i' dit: « I' ést fin en démon, me'cieu' l' Curé! Mé', i' dit, demain soèr, on vâ l' prend' mieux qu' ça.

— I' dit, oué?

— Ça, ça été él'vé dans l' boâs, ça a jama's rêvé, ça sé't pâs quoi c' que c'est qu'in rêve. I' dit, demain, i' dit, vous allez dire à vot' mère... pâ' à vot' mē' mé' à vot' sarvante, qu' 'a faize enn' bell' p'tit' cha'dronnée d' cipât'⁹ vous savez, in beau p'tit cha'dron grand d' minme. On vâ fère enn' bell' p'tit' cha'dronnée d' cipâte. P'i' i' dit, demain soèr, mecqu'on s' couche, on l' f'râ coucher enteur n'us aut's, lâ, dans chaquin not' chamb', p'i' i' dit, celui lâ qui vâ fère l' plus beau rêve, i' dit, i' vâ manger la p'tit' cha'dronnée d' cipâte. Rêver, i' conna't pâs ça! Tu vâ 'oèr, on vâ l' po'gner, p'is c'est n'us aut's qui vont manger la cha'dronnée! »

9. *Cipâte* [prob. sea pie]: Mets paysan composé de différentes sortes de viande, de patates, le tout soigneusement assaisonné.

C'est b'en! Te'jours, comm' de faite! L' lend'mon matin, mecieu' l' Curé avartit sa sarvant' de sa... sa... p'is de fère enn' bell' p'tit' cha'dronnée d' cipâte. Ah! 'a gu'i fa' enn' bell' p'tit' cha'dronnée d' cipâte. P'i' i' éta't bon!

To'jours, l' soèr quand ça vient l' temps de s' coucher: «Quiens! I' ont dit, r'gâr', mon p'tit garçon, 'oés-tu? On vâ mett' c'tte p'tit' cha'dronnée d' cipât'-là, écitt', lâ. P'is ce'ui-lâ qui vâ fère l' plus beau rêve c'tte nuit', c'est lui qui vâ manger la cha'dronnée.

— B'en, i' dit, vous êt's b'en çartain d' la manger, mecieu' l' Curé, p'is l' bedeau! Moé, i' dit, j'ai été él'vé dans l' milguieu... Quoi c' que c'est, i' dit, in rêve. Moé, i' dit, j' sé's pàs quoi c' que c'est. J'ai jama' attendu parler d' câ, i' dit, in rêve!

— B'en, i' dit, in rêve, i' dit, on dort, p'is c'est l'esprit qui marche, p'i' o' 'oét tout's sort's de choses, on parl', p'is...

— Ah! b'en, i' dit, vous êt's b'en çartains, vous... Moé, j' conna's pàs câ»

Te'hours, on vâ s' coucher. I's s' couchent, p'is ça s'endort tou' 'és t'oàs. Ça dort. Mé' p'tit-Jean, lui, i' dort pàs longtemps. Quand i' voét que l' prêt' p'is l' bedeau dorment, i' s' lev' p'i' i' mang' tout' la cha'dronnée d' cipâte. I' laiss' fér' jusqu'au lend'mon matin.

L' lend'mon matin, l' bedeau s' leve, p'i' i' vâ réveiller mecieu' l' Curé. «Mecieu' l' Curé, vite, v'nez. Av'-vous fait' in beau rêve?

— Ah! bedeau, j'ai fait' in beau rêve!

— Moé 'tou, i' dit, mecieu' l' Curé, j'en ai fait' in beau.

— C'est b'en! On va aller réveiller not' p'tit garçon. Réveillez P'ti-Jean!

«Ti-Jean, Ti-Jean, as-tu fait' in beau rêve?

— Pàs l' temps, moé, j' conna's pàs câ, in beau rêve! I' dit, contez-moé don câ, vos beaux rêv's! Comm'câ, i' dit, j' voèrai, i' dit, quoe' c' que c'est; câ m' denn'râ in idée.

— Mecieu' l' Curé, i' dit, moé, i' dit, j'ai rêvé, i' dit, que j' montè' au ciel en cor' [corps] et en âme!

— Moé, i' dit, mecieu' l' Curé, i' dit, vous avez fait' in beau rêve. Ah! câ, i' dit, monté' au ciel en cor' et en âme, câ, i' dit, c'est l' plus beau rêv' que vous avez faite! I' dit, toé, bedeau?

— B'en, i' dit, moé, i' dit, j'ai rêvé, i' dit, qu' j'ava's po'gné mecieu' l' Curé par sa soutane, p'i' i' dit, j' monta' avec lui au ciel.

— P'i' i' ont dit, toé?

— B'en, i' dit, moé, quand j' vous ai vus partir tou' 'és deux pour allé' au ciel, j'ai dit, i's mang'ront pàs l' cipâte. J' me su's l'vè p'is j'ai tout' mangé l' cipâte!»

9 — DEUX FINS VOLEURS

Il me fait plaisir de vous parler d'une vieille dame. Elle avait un fils unique nommé Ti-Jean dont le parrain était le roi de la ville.

Quand Ti-Jean atteint une quinzaine d'années, sa mère constate que le jeune garçon est passablement intelligent. Un jour, elle lui demande: «Comment vas-tu gagner ta vie, mon garçon, quand tu auras grandi?

— Moi, maman, je veux être fin voleur!

— Eh bien! Tu n'as pas peur? Tu sais bien, mon cher petit, que si tu deviens voleur, tu vas te faire arrêter immédiatement!

— Il n'y a aucun danger, maman, que l'on m'arrête!»

Toute découragée de la détermination de son fils, la maman s'en va à l'église et se jette à genoux devant la statue de sainte Anne. Pendant ce temps, Ti-Jean, toujours fin comme un renard, va se cacher derrière la statue de sainte Anne de façon que sa mère ne le voie pas. La vieille dame se met à prier et à prier longuement. Sa prière terminée, la maman s'adresse à la statue: «Bonne sainte Anne, dit-elle, dites-moi donc quel métier mon fils devrait prendre?

— Fin voleur, madame! répond la statue.

— Dieu! Est-ce possible que sainte Anne laisse mon fils exercer le métier de fin voleur?»

La pauvre femme retombe à genoux et continue sa prière pendant de longs instants. Puis, elle se lève et répète sa question: «Bonne sainte Anne, quel métier voulez-vous que mon fils exerce pour gagner sa vie?

— Fin voleur, madame!

— Eh bien! Soit! S'il se fait mettre en prison, tant pis pour lui!» conclut la vieille maman.

De retour chez elle, la mère de Ti-Jean n'a pas d'autre préoccupation que d'aller donner au roi les résultats de sa démarche. «Eh bien! madame, dit le roi, s'il en est ainsi, je vais sonder les capacités de votre voleur professionnel, moi! Je suis sûr de son insuccès dès le premier essai. Vous allez voir que Ti-Jean vas se faire pincer et que nous en serons débarrassés!

— Oui? Quel piège allez-vous lui tendre? demande la bonne femme.

— Dites à Ti-Jean que je lui ordonne d'aller voler, demain matin, mes deux bœufs qui vont charroyer du bois dans la forêt! S'il ne réussit pas à voler ces bœufs au travail en forêt, dites-lui qu'il sera jeté dans mes prisons souterraines!»

La pauvre femme part en pleurant et va porter le message du roi à Ti-Jean. «Ne pleurez donc pas pour rien, maman! Demain midi, les bœufs seront ici et l'on pourra en tuer un pour en manger la chair, aux dépens du roi!

— Mais comment vas-tu t'y prendre, Ti-Jean?

— Mieux vaut que vous ne le sachiez pas, maman!»

Au cours de la journée, Ti-Jean va au magasin et s'achète un long câble. Le lendemain matin, Ti-Jean se dirige vers la forêt, son câble sur l'épaule, et se rend à la route où les deux bœufs transportent du bois. Le fin voleur monte dans un bouleau le long du chemin, s'attache son câble autour des pieds, puis attache le bout de la corde à une branche et se laisse pendre au bouleau, tête en bas. Il commence à crier. Les deux charretiers qui dirigent les bœufs parviennent à Ti-Jean et s'échangent leurs impressions. «Regarde-moi donc ce diable de fou! dit l'un d'eux. Il s'est lié les pieds et se balance maintenant, à la branche de bouleau, tête en bas!»

Les deux employés du roi continuent leur route, sans plus s'attarder. Dès qu'ils tournent le dos, Ti-Jean descend rapidement de son arbre, court à travers la forêt et va se suspendre à un autre bouleau le long de la même route. «Tiens! s'exclame l'un des charretiers, voici un autre fou semblable à celui que nous avons vu, il y a un instant!

— C'est le même! repart l'autre.

— Non et non! Ce n'est certainement pas le même, soutient le premier.

— Moi, je suis certain que c'est le même!

— Eh bien! retournons vers l'autre arbre!»

Les deux employés quittent leurs bœufs et rebroussement chemin. Ti-Jean profite de leur absence pour descendre de son arbre et s'emparer des bœufs. Il utilise une autre route à travers la forêt et conduit en hâte les bœufs à la demeure de sa mère.

Les deux employés du roi reviennent à leur voiture. Des traces de pas, mais pas de bœufs! «Le diable s'en mêle!» s'écrient-ils. Ils se dirigent vers le palais du roi pour lui raconter leur aventure.

Une fois chez lui, Ti-Jean trouve que l'écurie n'est pas très spacieuse. Il y loge difficilement les deux bœufs. «Range-toi, Bob! crie Ti-Jean. Range-toi, Jack!»

La vieille femme entend la voix de son fils et court à l'écurie. «Tu as déjà tes deux bœufs, demande la maman? Comment t'y es-tu pris?

— Inutile, maman, de vous le dire! répond Ti-Jean. Maintenant, je vais en abattre un des deux et vous allez voir quelle bonne viande nous allons manger!»

Cependant, la bonne femme file en vitesse chez le roi. « Vous ne le croirez pas, Sire mon roi, mais Ti-Jean a volé vos deux bœufs! s'empresse-t-elle de lui dire.

— Ah! taisez-vous, la mère!

— Oui, oui! Vos deux bœufs sont dans notre étable!

— Mais, proteste le roi, malgré la présence de mes deux employés?

— Eh bien! je ne sais pas où ils sont passés. Moi, je ne les ai pas vus!»

Sur l'entrefaite, les deux charretiers arrivent chez le roi. Ils déclarent qu'ils ont perdu leurs bœufs. Ils ont eu beau chercher, chercher... ils ne les ont pas retrouvés. Le roi retorque un peu piteusement: « Moi qui pensais arrêter Ti-Jean dès son premier essai! Mais je vais améliorer ma tactique. Demain matin, il faut que Ti-Jean vienne s'emparer du plus beau cheval que je garde à l'écurie. Un gardien se placera en selle, sur le cheval, et deux autres surveilleront l'animal. Si Ti-Jean ne réussit pas à voler ce cheval, il aboutira dans mes prisons souterraines!»

La bonne femme quitte le château, en pleurant comme d'habitude et croit qu'il s'agit d'une tâche impossible. Elle s'adresse donc à Ti-Jean: « Le roi va avoir ta peau bientôt, Ti-Jean! Il t'ordonne d'aller voler son cheval demain matin, alors que l'animal sera gardé par un homme en selle sur le dos du cheval et par deux autres gardiens qui vont le surveiller.

— Ah! ne parlez-pas pour rien, maman! répond Ti-Jean. Demain midi, le cheval du roi sera ici!

— Mais comment vas-tu faire? demande la bonne femme.

— Ne vous inquiétez pas de ce détail, maman! Moi, j'agis comme je l'entends, et vous, agissez aussi comme bon vous semble!»

Le lendemain matin, Ti-Jean quitte la maison très tôt. Il s'arrête dans un magasin, s'achète une bouteille d'eau soporifique qu'il mélange à une petite quantité d'alcool et file vers l'écurie du roi.

C'est encore l'aurore quand Ti-Jean arrive au château. Il demande la permission d'entrer dans l'écurie sous prétexte qu'il a froid après une nuit passée au grand air. Personne ne le reconnaît sous des habits passablement en haillons. Il s'adresse aux gardiens du cheval: « Me permettriez-vous de m'abriter avec vous dans l'écurie? Même si je n'avais qu'un vieux seau pour m'asseoir, je serais comblé!

— Oui, entre! Assieds-toi sur le seau que tu vois là-bas!»

Le visiteur cause quelques instants tout en se réchauffant, puis, s'adresse aux employés du roi: « Quelqu'un parmi vous aimerait-il prendre une goutte, demande-t-il?

— As-tu une petite réserve?

— Ah! oui. Je n'en ai pas en grande quantité, mais je puis vous prouver que j'en ai un peu!»

Il sert une bonne gorgée de sa boisson au gardien placé sur le dos du cheval et à chacun des deux autres compagnons. Celui qui est en selle commence à cogner des clous. Les deux autres, l'un assis sur un seau, l'autre sur une boîte, commencent, eux aussi, à ressentir l'effet du sommeil.

Ti-Jean observe les gardiens sans rien dire. Bientôt, les trois gardiens ronflent. Ti-Jean attrape le gardien qui dort en selle et le place à cheval sur une broie à lin qui traîne dans l'étable. Il le place sur la broie et l'appuie sur un mur de stalle. Il voit à ce que les deux autres ne tombent pas, puis, il détache le cheval, le conduit hors de l'écurie et revient chez sa mère. Cette dernière entend son fils commander à un animal: «Range-toi, Jack! Arrête-toi! Recule un peu!»

La bonne femme se rend à l'écurie. Le cheval du roi y est déjà attaché! Elle s'empresse d'aller porter la nouvelle au roi. Le roi est passablement intrigué. Ti-Jean est donc venu très tôt?

— Ah! je ne sais pas à quelle heure il est venu, mais le cheval est déjà dans notre écurie!»

Le roi sort du château et se rend en vitesse à son écurie. Il y trouve ses trois gardiens endormis. Il aperçoit l'un d'eux à cheval sur la broie. Il le réveille en lui criant: «Que fais-tu là, toi?

— Whô, whô! répond le gardien.

— Oui, whô, whô... ta monture ne prendra pas peur! Tu es à cheval sur une broie!

— Qu'est-il arrivé?»

Le roi s'adresse ensuite à la mère de Ti-Jean: «Votre fils, la mère, il est joliment retors! Mais je lui réserve une autre épreuve. Cette fois-ci, il ne s'en tirera pas à si bon compte!

Demain, c'est le jour de la cuisson du pain au four. Il faut que Ti-Jean vienne voler ma cuite de pain, dans mon four entouré de six ou sept soldats!»

La bonne femme retourne chez elle en se disant: «C'en est fini de Ti-Jean! Les soldats vont encercler le four et Ti-Jean ne pourra jamais s'en approcher assez pour s'emparer d'une telle quantité de pains!»

Une fois chez elle, la bonne femme raconte à Ti-Jean son entrevue avec le roi. «Il faut, lui dit-elle, que tu ailles voler les pains que le roi va cuire, demain, dans son four!

— Mais, je suis capable de voler le pain du roi, maman! Soyez sans inquiétude et séchez vos yeux!

— Comment vas-tu procéder, Ti-Jean?

— Ça me regarde, moi, et non pas vous!»

Ti-Jean possédait une truie d'une taille imposante, une truie qu'il nourrissait depuis deux ou trois ans. Il tue la truie, enlève sa peau, une immense peau, puisque l'animal pesait à peu près deux cents kilos. Ti-Jean qui est de petite taille, se glisse dans cette peau. Il a conservé le groin de la truie et s'avance à quatre pattes, dans la direction du four à pain. Les soldats se disent l'un à l'autre: «C'est la truie du roi. Il faut se garder de lui faire mal; elle est à la veille de mettre bas. Prenons bien garde de lui faire peur ou de la blesser!»

La truie s'introduit sous le four. Les soldats ne surveillent aucunement l'animal: ils attendent Ti-Jean! Pendant ce temps, Ti-Jean, armé d'un gros couteau enfoui dans sa poche, perce le fond du four. Il pratique un trou assez grand pour retirer tous les pains du four et les introduire à l'intérieur de sa peau de truie. Puis, il réapparaît dans la cour du château: Ouoff, ouoff! personne ne s'oppose à ses agissements. Il reprend la route de sa demeure. «Tenez, maman, en s'adressant à sa mère, voilà longtemps que vous n'avez pas mangé de pain de cette qualité. Il y en a du pain et nous pourrions en manger pendant plusieurs jours!

— Mais comment as-tu fait, Ti-Jean, pour t'emparer du pain du roi?

— Vous n'avez pas besoin de ces détails, la mère! C'est mon affaire et non la vôtre!»

La mère du jeune voleur retourne voir le roi pour lui raconter le dernier succès de son fils. «Eh bien! la mère, je vais laisser Ti-Jean tranquille pendant quelques jours. Il a donc réussi à voler mon pain malgré la surveillance de sept soldats! Comment a-t-il procédé?»

Le roi rend visite aux soldats préposés à la garde du four. «Vous ne vous êtes pas aperçus que Ti-Jean est venu voler mon pain?

— Non!»

Ils visitent le four et y découvre une ouverture clandestine passablement grande. «Eh bien! c'était Ti-Jean qui était caché dans la peau de cochon! Il n'y a pas d'autre possibilité! C'est le seul animal qui soit passé dans la cour!»

De son côté, Ti-Jean réfléchit à ses succès. Il se dit: «Je commence à posséder une bonne technique. Il faut que j'essaie de rencontrer le fin voleur de Paris dont j'ai entendu parler! Une fois associés, nous amasserons une grande fortune!»

Et Ti-Jean prend la route. Il avait vendu son bœuf et son cheval parce qu'il n'en avait pas besoin. Il avait donc un peu d'argent et il part à la recherche du voleur professionnel de Paris.

Après trois ou quatre jours de marche, il parvient, un soir, dans un hôtel où se trouve déjà un autre jeune homme de son âge, de vingt-cinq ans environ. Les deux voyageurs ne se connaissent pas, mais commencent à causer. Il causent, une partie de la soirée.

Soudain, arrive un homme qui a acheté une ferme du maître d'hôtel. Il doit à ce dernier la somme de cent dollars. Le maître d'hôtel compte l'argent et remet à l'acheteur un reçu de cent dollars. L'un des deux voyageurs dit au maître d'hôtel, quand l'acheteur est parti: «Cet homme t'a triché! Il a retenu un dollar!

— Non, c'est impossible! répond l'hôtelier.

— Je vais te le prouver, dit le voyageur, je vais recompter l'argent sous tes yeux!»

Le voyageur compte l'argent, mais à l'insu de l'hôtelier, il fait disparaître un dollar. «C'est ce que je te disais: tu n'as que quatre-vingt-dix-neuf dollars!»

L'autre jeune voyageur, assis de l'autre côté de la table, s'écrie: «Vous ne savez pas compter, ni un ni l'autre! Ce paquet d'argent ne contient que quatre-vingt-dix-huit dollars!

— Mais comment expliquer cette différence? Voilà deux fois que l'on compte cet argent!»

Le second voyageur compte l'argent à son tour, il ne trouve que quatre-vingt-dix-huit dollars. «Je ne le ferai plus compter, dit l'hôtelier; bientôt, il ne m'en restera plus!»

L'incident semble passer inaperçu, mais, la nuit venu, les deux jeunes voyageurs partagent la même chambre. Ils causent, causent. Ce sont exactement les deux hommes qui veulent se rencontrer; le fin voleur de Paris cherche à rencontrer Ti-Jean, et ce dernier recherche le fin voleur de Paris. Ce dernier demande à Ti-Jean: «N'y aurait-il pas de la bonne besogne à faire dans ta région, au château du roi ou ailleurs?

— Oui, répond Ti-Jean, il y aurait de bonnes sommes à rafler!

— Eh bien! dit le fin voleur de Paris, je vais aller m'installer dans ton pays! Retournons ensemble!

— Très bien!»

Le lendemain matin, les deux jeunes voleurs reprennent la route en direction de la demeure de Ti-Jean. «Maintenant dit ce dernier, avec deux hommes à la maison, il nous faut une femme pour préparer les repas!»

Ti-Jean rencontre une fille et l'épouse. Entretemps, le roi se rend compte qu'on lui vole de l'or en assez grande quantité. Son homme de confiance était un grand devineur. Il rencontre son devineur et lui parle de son problème: «Depuis une couple de soirs, je m'aperçois que mon or diminue dans le hangar où il est remisé. Ces vols m'inquiètent!

— Mais, Majesté, faites-vous construire une bâtisse en pierre solide avec des portes d'acier fermées à clé. Les voleurs n'y pourront pas pénétrer!

— Tu as bien raison, devineur!

— À l'intérieur de votre bâtisse, vous pourrez installer des compartiments pour séparer votre fortune de la façon que vous voudrez! »

De l'or et de l'argent, le roi en avait en abondance... Le dimanche suivant, un crieur public annonce à la porte de l'église que le roi est à la recherche d'un bon maçon en vue de faire construire une bâtisse de telles dimensions... que, si ce maçon est prêt à accepter le contrat de cette construction, le roi lui confiera la charge de ces travaux.

Le fin voleur de Paris, nouvellement arrivé dans la ville et très habile en tout, va se présenter au roi et accepte de lui construire la bâtisse qu'il désire. Il construit soigneusement cette sorte de banque avec fondations solides et très profondes pour empêcher les entrées souterraines, bâtisse entièrement de pierre, recouverte en acier.

Mais dans les fondations, à la hauteur de la ceinture d'un homme, le maçon de Paris laisse une pierre habilement disposée, mais non bloquée par le mortier. Un dispositif de billes permettait de déplacer cette pierre à volonté.

Dès que la nouvelle banque est terminée, le roi y transporte toute sa fortune, l'or séparé de l'argent, et le métal séparé des billets de papier. «Ce soir, se dit le roi, je vais dormir en paix!»

Mais ce soir-là, le fin voleur de Paris dit à Ti-Jean: «Tu vas atteler ton cheval sur le tombereau, et nous allons aller chercher une charge d'or et d'argent caché dans la banque du roi!»

Ils mettent leur plan à exécution. Une fois chez le roi, le fin voleur de Paris pousse la pierre mobile. Les deux associés pénètrent dans la bâtisse et en retirent tout l'or et l'argent qu'ils peuvent placer dans leur voiture. On remet la pierre mobile à sa place et les deux voleurs regagnent leur demeure.

Le lendemain matin, le roi n'a rien de plus pressé que de rendre visite à son or. Il se rend compte qu'une grande quantité d'or est disparu. Une sorte de bassin s'est creusé dans le compartiment. Il fait venir son devineur. «Comment expliques-tu que, malgré ma solide bâtisse, je me sois encore fait voler de l'or, la nuit dernière?

— Eh bien! Majesté, je ne vois qu'une possibilité. Les constructeurs ont laissé une pierre mobile dans un mur. Ils peuvent ainsi l'enlever et la remettre à volonté!

— Mais comment procéder pour prendre les voleurs?

— Allumez un feu, Majesté, à l'intérieur de votre bâtisse. Quand le feu sera bien ardent, étouffez-le de façon à créer une épaisse fumée qui remplisse la banque. Ensuite, faites le tour de votre bâtisse par l'extérieur. S'il s'agit d'une pierre mobile, vous verrez la fumée s'échapper au pourtour de cette entrée secrète. Dès que vous aurez repéré

la pierre qui facilite l'entrée, vous disposerez un sabre à l'intérieur, et vous avez une chance d'attraper ainsi le voleur!»

Dans le cours de cette journée, le roi fait allumer un feu dans sa bâtisse, provoque une fumée épaisse, et attend quelques instants. Tout à coup, on voit une faible fumée s'échapper du mur extérieur. Il pousse la pierre clandestine. «Ah! voilà le secret des voleurs! Le succès n'est pas loin!»

Le roi fait disposer un sabre à l'intérieur de façon à décapiter sur-le-champ le premier intrus qui se présentera.

Le soir de ce même jour, nos deux voleurs, encouragés par leur succès de la veille, retournent au trésor du roi. Mais le fin voleur de Paris dit à Ti-Jean: «Ce soir, c'est toi qui vas pénétrer le premier dans la bâtisse. Moi, j'y suis allé hier soir!»

— C'est bien! À chacun son tour!»

On fait pivoter la pierre, Ti-Jean passe la tête dans l'embrasure, le sabre lui tombe sur le cou et lui enlève la tête. «Eh bien! se dit le fin voleur de Paris, je vais m'emparer de la tête de Ti-Jean. Le roi ne pourra pas l'identifier par le tronc qu'ils n'ont jamais vu à découvert!»

Il lance la tête de son compagnon dans le tombereau, charge de nouveau sa voiture d'or, retourne chez Ti-Jean et a d'abord un entretien avec la femme du défunt: «Madame, ne vous effrayez pas, j'ai, dans ma voiture, la tête de votre mari! Il va falloir vous surveiller pour ne pas crier en présence de tout visiteur quel qu'il soit. Il ne faut rien dévoiler! Comme j'ai emporté la tête de Ti-Jean, personne ne sera capable de l'identifier.

Demain matin, les gens du roi vont passer dans la rue, traînant, derrière un cheval, le corps de votre mari attaché par les pieds. Prenez bien garde de crier quand les employés du roi passeront devant votre demeure! Si nous restons ensemble, vous n'aurez pas de soucis à mon sujet. Je vous traiterai de la même façon que Ti-Jean. De l'or et de l'argent, vous en avez pour tous vos besoins. Mais soyez prudente! Si vous criez, le roi peut nous faire disparaître.»

Le lendemain matin, le roi va visiter de nouveau sa réserve d'or. Il constate qu'une bonne quantité de ce métal précieux est disparu. Par contre, le roi trouve le cadavre d'un homme décapité, donc impossible à identifier.

Le roi convoque son grand devineur et lui fait part de sa découverte. «Eh bien! Majesté, répond l'homme de confiance, attachez ce cadavre par les pieds et faites-le traîner par un cheval dans la rue. Quand le cadavre passera devant sa maison, sa femme ne pourra pas s'empêcher de crier. Il restera à rentrer chez cette femme!»

Le lendemain, au cours de la matinée, le fin voleur de Paris, prudent comme un renard, prend son rasoir et s'assoit sur le seuil de la maison. Comme la température est très favorable, il commence à aiguiser son rasoir. Quand le cadavre de Ti-Jean vient

à passer devant sa maison, la femme regarde la scène par la fenêtre et ne peut retenir une lamentation. Au même instant, le fin voleur de Paris s'enlève, avec son rasoir, un lambeau de la paume de main. Les employés du roi s'écrient : « C'est toi ! »

— Qu'avez-vous à hurler ainsi, demande le fin voleur ?

— Une femme vient de se lamenter, c'est certainement le cadavre de son mari !

— Vous n'y êtes pas ! Regardez ma main. J'ai eu une distraction en vous regardant. Je me suis blessé la paume de la main avec mon rasoir que j'aiguisais. C'est cette blessure qui est la cause de la lamentation de ma femme. Dès qu'elle voit du sang, elle perd le contrôle de ses nerfs ! »

Les employés du roi font demi-tour et continuent leur tournée à travers la ville, sans obtenir le moindre renseignement sur ce cadavre décapité.

Devant ce premier échec, le roi fait venir son devineur et lui rapporte les piètres résultats de l'essai proposé. « Comment nous y prendrions-nous, poursuit le roi, pour prendre ce diable de voleur ? Il est rusé comme le démon ! »

— Eh bien ! dit le devineur, je vous propose un autre plan. Faites tuer des veaux, des jeunes bœufs, et envoyez vos bouchers vendre cette viande de porte à porte. Là où l'acheteur paiera en or, les bouchers devront marquer la maison d'un coup de crayon. Seuls les voleurs d'or vont payer avec ce métal. Aucun autre client va payer sa viande avec de l'or. N'ayez pas peur, offrez votre viande à un prix très élevé. Quel que soit le prix de cette denrée, les voleurs vont en acheter. Les vendeurs s'occuperont de faire une marque sur cette maison, et vous irez régler leur compte, le lendemain. »

Tel que suggéré, le roi fait tuer de beaux veaux gras en grande quantité. Il envoie un vendeur, en voiture, avec mission de vendre cette viande, dans la ville. Quand il arrive chez la femme de Ti-Jean, le fin voleur de Paris est absent. Ce voleur aurait agi avec prudence, mais la veuve de Ti-Jean achète un gros morceau de ce veau à un prix très élevé. Elle le paie tout en or. Elle en a en abondance. L'envoyé du roi fait une marque au crayon sur cette maison et s'en va ailleurs.

Le lendemain, les employés du roi tentent de repérer la maison marquée, la veille. Mais, le soir à son retour, le fin voleur de Paris a vu la marque sur sa maison. Après l'heure du coucher, il a pris un crayon semblable et a répété la même contre-marque sur toutes les maisons de la rue jusqu'au château. Les gens du roi ont beau tenter d'identifier la maison de Ti-Jean, ils leur est impossible de la retrouver. Ils retournent bredouilles au château.

Le roi a de nouveau recours à son devineur. « Il est presque impossible de pincer ce voleur. Il est incroyablement rusé. Ce matin, on a observé des marques de crayon sur toutes les maisons du village, alors qu'hier mes gens n'avaient marqué qu'une maison.

— En effet, il est très rusé, et je crois, Sire mon roi, qu'il peut vous entraîner dans le malheur.

— Vraiment? Essaie donc de me trouver un moyen pour le pincer. Il me faut absolument le démasquer, dussé-je en perdre la vie!

— Vous risquez fort bien de perdre la vie, mais je vais vous proposer un autre plan.

Faites vider de grandes boîtes. Dans chacune d'elles, faites cacher un soldat. Ensuite, distribuez ces boîtes de maison en maison, sous prétexte que vous avez reçu un gros convoi de marchandises et que vous manquez d'espace dans les remises. C'est pourquoi vous demandez aux particuliers de vous aider à abriter ces boîtes chez les gens qui ont acheté du veau, les enfants vont crier: «Maman donne-moi du veau! Maman, donne-moi du veau!» Le soldat caché dans la boîte va entendre ce témoignage. Demain matin, vous ferez la cueillette de vos boîtes. Le soldat qui a entendu les enfants demander du veau va vous dire dans quelle maison il a été question du veau.

— C'est une excellente idée! Tu as probablement raison!

Le roi se fait fabriquer des caisses ressemblant à des boîtes de marchandises, y fait rentrer un soldat dans chacune et en fait transporter une quinzaine dans les maisons. Les gens du roi demandent à la veuve de Ti-Jean de garder une caisse de marchandises pour aider le roi à remiser les trois wagons de stock pour lequel il est à court d'espace. La veuve accepte de garder la caisse du roi.

Peu après, le fin voleur de Paris revient à la maison de Ti-Jean: «Dis-moi donc, la femme, d'où vient cette caisse?

— Ah! C'est une caisse de marchandises qui appartient au roi. Celui-ci en a reçu trois ou quatre wagons aujourd'hui, et comme il manque d'espace pour remiser ces boîtes, il a demandé aux particuliers de les garder une journée.

Le voleur est un peu intrigué, mais il met bientôt fin à son enquête. Au souper, les enfants se mettent à table et crient: «Maman, donne-moi du veau! Donne-moi du veau!»

Mais le fin voleur ne se sent pas en sécurité. Quand toute la famille est couchée, il s'étend près de la caisse et tend l'oreille. Il entend bouger à l'intérieur de la boîte. «Ah! ah! se dit-il, il se passe quelque chose de louche ici. Le roi veut me pincer!»

Il ouvre alors la caisse, tue le soldat, rédige au crayons une série de billets qu'il distribue aux portes: «Parole de roi! Je vous ordonne de tuer le soldat qui est enfermé dans la caisse que je remise chez vous. Si vous ne vous débarrassez pas de ce soldat, vous serez pendu devant mon château!»

Il laisse ce billet à chaque porte. Ceux qui ont accepté de garder une caisse pour aider le roi trouvent ce billet, en ouvrant leur porte: «Parole de roi! Si vous ne tuez pas le soldat enfermé dans votre caisse, vous serez pendu, à neuf heures, devant mon château!»

On tue tous les soldats enfermés dans les caisses du roi. Le matin, le roi envoie ses gens pour ramener ses boîtes. Tous les soldats sont morts! « Le diable travaille contre nous! Je suis ahuri de ces situations. Elles deviennent insupportables! »

Il fait venir son devineur et le questionne de nouveau: « Devineur, comment nous y prendrions nous pour pincer ce finaud? Il me faut trouver un autre plan!

— Sire mon roi, ce voleur est plus intelligent que vous et moi. Je crains qu'il n'en vienne à s'attaquer à vous!

— Ah! Il faut finir par mourir un jour ou l'autre! Mais tu sais pas comme je serais intéressé à pincer cet homme-là! Il est supérieurement doué, très instruit et est au courant de toutes les ruses imaginables. C'est pourquoi on ne réussit pas à l'arrêter! Pourtant, il devrait exister un moyen pour le démasquer!

— Je puis bien vous suggérer un autre plan, dit le devineur, mais il est possible que mon procédé s'avère encore inutile!

— Quel est donc ce plan? demande le roi.

— Voici! Faites un gros banquet, ce soir et invitez-y tous les hommes, seulement des hommes! Ordonnez à votre princesse de dresser son lit dans une chambre. Elle sera seule dans cette pièce; les invités coucheront étendus sur des matelas. L'homme intelligent, qui déjoue tous nos plans, a assez de front pour aller coucher avec votre princesse. Dites à votre fille de le laisser s'endormir puis de le marquer, au crayon, de trois traits dans le front!

— Ce plan sera certainement efficace!» de conclure le roi.

Le soir, la princesse installe son lit dans une chambre. À peu près deux cents hommes prennent le souper et s'organisent une veillée de bruyant plaisir.

Le fin voleur de Paris était plein de ressources: il dansait, chantait et avait un grand talent de comédien. Quand vient l'heure du coucher, tous les invités se préparent au repos. Le fin voleur de Paris couche à peu de distance du roi et parvient à lui faire cette réflexion: « Sire mon roi, si quelqu'un va coucher avec votre princesse, ce ne sera certainement pas moi!

— Ah! vous ne m'inspirez aucun soupçon, mon ami!»

Petit à petit, les invités s'endorment. Même la princesse se laisse aller au sommeil, mais à un sommeil facile à troubler. Le fin voleur se déplace silencieusement et va s'étendre dans le lit de la princesse, à côté d'elle. Pendant de longs moments, il se tient coi et commence à ronfler. Il semble dormir... il dort. Quand la princesse est certaine qu'il dort, elle lui trace trois traits de crayon dans le front. Le fin voleur a connaissance de tout, mais attend patiemment que la princesse s'endorme à son tour.

Il s'empare alors du crayon que la princesse a glissé sous son oreiller, descend du lit et va maculer de deux ou trois traits de crayon le front de tous les dormeurs, même

celui du roi. Le fin voleur reprend place sur son matelas à peu de distance du roi. À son réveil, le roi va trouver le fin voleur et lui dit : « Tu es allé coucher avec ma princesse !

— Moi, j'ai couché avec votre princesse ?

— Oui ! Tu as trois traits de crayon dans le front !

— Eh bien ! vous y êtes allé vous aussi. Vous en avez quatre dans le front, vous ! »

Le roi jette un coup d'œil autour de lui ; tous les invités portent les mêmes marques au front ! On se retrouve devant le même problème qu'auparavant. Que faire ?

Le roi convoque de nouveau son devineur et lui raconte les derniers événements. « Ah ! Sire mon roi, repart le devineur, comme vous êtes têtue ! Vous allez vous créer de sérieux problèmes, avant longtemps !

Je vous propose un autre plan. Organisez une autre veillée pour attirer les hommes, et faites coucher votre princesse au même endroit. Dans la porte de cette chambre, placez un panneau mobile qui bascule sous le poids d'un invité. Le fin voleur, en voulant aller vers la princesse, ne verra pas ce panneau trop bien ajusté pour être visible. En mettant le pied dans l'embrasure de la porte, il va basculer dans le trou profond préparé sous le plancher. Prévoyez un trou de quatre à cinq mètres de profondeur pour empêcher le visiteur de remonter de lui-même. Quand il sera au fond de cette fosse, vous vous en emparerez ! »

Le roi accepte ce procédé. Dans le cours de la journée, le roi fait préparer une sorte de puits de quatre ou cinq mètres de profondeur recouvert d'une trappe basculante, bien ajustée, bien dissimulée.

Le soir, tous les mêmes invités sont au rendez-vous pour la veillée. On danse, on chante, on s'amuse, le fin voleur est de la bande. À l'heure du coucher, la princesse entre dans sa chambre et va au lit.

Une fois tous les invités couchés, le fin voleur se dit : « Je devrais être capable d'aller coucher avec la princesse encore ce soir, comme hier soir ! » Quand il est certain que tout le château dort, le fin voleur se lève silencieusement et va pour entrer dans la chambre de la princesse. En posant le pied sur la trappe basculante, piouk ! Il tombe au fond du trou secret, mais sans faire trop de bruit. On avait disposé une série de boîtes dans le fond de la fosse pour le faire tuer ou, au moins, pour le blesser. Mais habile comme un diable, il parvient à ralentir sa chute en s'aidant d'une boîte, de l'autre, et finit par atteindre le fond sans accident.

Maintenant, que faire ? Après s'être rendu compte de sa situation, il empile les boîtes, l'une par-dessus l'autre et parvient à se rendre assez près de la trappe mobile. Il se sent à la veille de rejoindre le niveau du parquet. « Si je demeure dans cette position, pense-t-il, le roi va m'attraper ! Je vais imiter la voix de la princesse qui demande de l'aide. Vite, Sire mon roi, levez-vous ! »

Ah! Seigneur! en entendant l'appel de la princesse, tous les dormeurs sont debout et convergent vers la chambre de la fille du roi. Sûrs que l'appel vient de la princesse, les invités se précipitent vers sa chambre. Tous tombent dans le trou, même le roi se retrouve à demi-mort dans le fond de ce puits.

Quand le trou est rempli d'invités, le fin voleur bondit au niveau du parquet, poussé qu'il est par les gens tombés sous lui. Aussitôt le fin voleur aide à sortir le roi de sa fâcheuse posture. Le roi a un bras et une jambe fracturés, des côtes cassées, un œil blessé.

On place le roi sur un lit et l'on demande d'habiles médecins pour soigner le royal malade. Le roi fait venir son devineur et lui dit: «Je suis venu à un doigt de la mort!

— Je vous avais averti, Sire mon roi, que si vous n'abandonniez pas la poursuite de votre fin voleur, vous finiriez par mourir.

— Ah! je vais me laisser guérir un peu, et plus tard, je réfléchirai à ce que je ferai. Tu sais, ce voleur est très rusé, on ne peut le pincer!»

Les semaines passent, la santé du roi s'améliore. Il commence à marcher. Dans un conte, vous savez, le temps passe rapidement... Mais, une fois revenu à la santé, le roi continue à vouloir arrêter son fin voleur. «Il faut, se dit-il, que je finisse par connaître cet homme, même au péril de ma vie!

— Eh bien! riposte le grand devineur, je n'ai plus qu'un plan à vous suggérer. Si vous n'en profitez pas vous risquez la mort, ou vous verrez ce qui peut vous arriver!

— Quel est donc cet autre plan, grand devineur?

— Organisez un autre banquet dans le genre des derniers. Une fois le repas ou la fête terminée, faites asseoir votre princesse en face de votre trône et proclamez la décision suivante: «Celui qui m'a fait tant de mal en volant mes bœufs, mon or, mon argent, qu'il avoue ces méfaits devant moi et mes invités! En retour de cette déclaration, je lui donne ma princesse pour épouse!» C'est la seule façon, Sire mon roi, de connaître votre fin voleur!

— Tu as bien raison, devineur! C'est la seule façon de pouvoir l'identifier! Autrement, je serai incapable de le pincer!»

Le roi publie donc un ban annonçant un autre banquet. Au soir prévu, le salon du château regorge encore d'invités. Le fin voleur de Paris est au nombre des convives. Il chante, danse comme une poupée de cirque, raconte des histoires comiques; personne ne le soupçonne du moindre méfait.

À la fin de la veillée, au moment où les invités s'apprêtent à quitter le château, le roi monte sur son trône et s'adresse à l'assemblée: «Mes amis, écoutez-moi, j'ai un mot à vous dire, ce soir.

— De quoi s'agit-il? demande le groupe.

— Voici! Parmi vous se trouve un homme qui m'a fait beaucoup de mal. Il m'a volé de l'or, de l'argent, il a failli me faire tuer, il m'a fait tuer des soldats, des veaux. Eh bien! s'il a le courage de se faire connaître à ce groupe qui se tient devant moi, je lui donnerai ma princesse pour épouse!»

Le fin voleur de Paris s'avance: «C'est moi, Sire mon roi!

— Ah! c'est toi! Eh bien! je ne t'ai jamais soupçonné du moindre défaut! N'empêche que tu es habile comme le diable. Si tu montres autant de talent à diriger le royaume que tu en as mis à déjouer mes plans, les affaires vont être prospères!»

Le fin voleur de Paris a épousé la fille du roi et est toujours demeuré au château de son beau-père dont il a porté les couronnes.

Et moi, j'ai été chargé de vous raconter cette histoire...

DEUX FINS VOLEURS

Récit folklorique raconté par M. Joseph Tremblay (77 ans), à Cap-Chat, Gaspé-Nord, le 23 juillet 1955. Il a appris ce conte à Cap-Chat, d'un « vieux passant », en 1893.

Enregistrement n° 765. Contes-types 1525 I a, b, c, D b (motifs des boeufs), II a (le pain) et 950 I a, b, c, II a (paume coupée, veau vendu, croix). Motif 954 (soldat caché et tué), 950 III a (trappe). Contamination des deux principaux contes de Voleurs, 1525 et 950.

Enn' fois, c'est bon d' vous dire, c'ète', enn' vieille, p'i' alle ava' 'ien qu'in garçon qui s'app'le't P'ti-Jean. P'is çà, P'ti-Jean, c'éta't le roè' d' la vill' qu' éta't son pàrrain.

C' fa't qu' quand P'ti-Jean ést v'nu rendu dan enn' certaine âge, à l'âg' d'enn' quinzain' d'années, i' ava't l'air fin pâs mal¹. Sa mère s'ést mi' à gu'i d'mander, 'a dit: « Quoi c' que tu vâs fér' pour viv'e, toé, 'a dit, mon p'tit garçon, 'a dit, dans... à mesur' qu' tu vâs grandir?

— Moé, i' dit, mouman, i' dit, j' prends l' métier d' fin voleur.

— B'en, 'a dit, t' âs pâs pèur? 'A dit, tu comprends b'en, l' métier d' fin voleur, 'a dit, tu vâs t' fér' prend' t'ut suite.

— Je m' f'rai pâs prend'e, i' dit, mo'man. »

Mé' lâ, lâ, la bonn' femme s' décourage, 'a s'en vâ à l'église, 'a s' décourage et p'i' 'a s'en vâ à l'église, p'i' 'a s' ma' au pied d' la bonn' sainte Anne. P'is P'ti-Jean — qu'éta't fin comme in r'nârd — i' vâ s' mett'e à l'abri d' la stâtué, lâ, pour pâs qu' sa mère l' voeille [voie]. P'is sa mère 'a s' ma' à prier, p'i' 'a prie enne escousse [secousse]².

Quand 'a a prié: « bonn' sainte Anne, quel métier qu' mon p'tit garçon vâ prend'e?

— Fin voleur, memère!

— Mon Guieu! C'st-u vré [vrai], qu' la bonn' sainte Ann' vâ laisser fér' mon p'tit garçon prend'e l' métier d' fin voleur! »

1. *Mal* (pas): Passablement, assez.

2. *Secousse*: Espace de temps, laps de temps.

'A se r'ma à g'noux, p'i' 'a prie encôre enne escousse. Quand 'a a prié encôre enne escousse, 'a se lève encôre: «Bonn' sainte Anne, quel métier qu' mon p'tit garçon vâ prend'e?

— Fin voleur, memére!»

'A di' à 'a bonn' sainte Anne, 'a dit: «Quoi voulez-vous? B'en, si i' s' fa't prend'e, 'a dit, tant p'is pour lui!»

Te'hours! La bonn' femme 'a s'en r'vient che' z-eux, p'i' en arrivant che' z-eux, rien d' plus pressé, 'a s'en vâ conter çâ à son pârrain, le roè. «B'en, i' dit, le roè i' dit, b'en, i' dit, madame, i' dit, puisque c'est d' minme, i' dit, m'âs l'asseyer, moé. I' dit, m'en vâs l' prend' du premier coup, p'i' i' dit, vous allé' 'oèr, i' dit, qu'on vâ 'n êt' déba... qu'on vâ 'n êt' débarrassé.

— Oué? 'A dit, quoi c' que c'est?

— 'A dit, [I' dit] vous diré' à P'ti-Jean, demon matin, qu'i' vienn' voler mès deux bœufs qui vont chârgruier [charroyer] du boâs [bois] dan 'a forat. Si i' vient pâs voler mès deux bœufs qui sont dan 'a forat, qui châriss'nt du boâs, i' vâ êt' pris... i' vâ êt' mis dan 'és bâss's-fôss's!»

Ah! La bonn' femm' s'en vâ en pleurant, p'i' 'a s'en vâ conter çâ à P'ti-Jean. «Pleurez don pâs, i' dit, mouman, pour (e) r'guien! I' dit, demain médi, lés bœufs s'ront rendu' icitte, p'i' i' dit, on en tuerâ in, p'i' on en mang'râ. V'lâ assez longtemps qu'on crev' de faim, on vâ 'n en mangé' aux dépens du roè, d' la viande.»

— Te'hours! Comment qu' tu vâs fère?

— T' és mieux d' pâs sa'oèr çâ, mouman!»

Te'hou's, dan 'a journée, P'ti-Jean s'en vâ au store³, p'is s'achète in beau grand bout d' câb'e, et p'is l' lend'mon matin, dré' [dès] que l' p'tit jour prend, P'ti-Jean prend la forat dans l' chemin où c' que lés deux bœufs chârgruia'nt, p'i' i' mont' dan in â'b'e. Rendu dans l'â'b'e', i' s'attach' par lés pieds, p'i' i' attache l' câb'e apras l'â'b'e, p'i' i' s' lâch' la tête en bâs, p'i' i' s' ma' à criguié [crier].

Lés deux gârs pâss'nt. I' ont dit: «R'gâr don,» i' y a in qui di' à l'aut'e: «R'gâr don, c'te maudit fou, i' dit, quo' c' qu'i' fa't lâ? I' ést apras s'amârrer, i' s'ést amârré, i' s'ést amârré lés pieds de... dans l' bouleau, p'i' i' dit, i' s' jett' la tête en bâs.»

Te'hou's! Rest' de minme. Mé', P'ti-Jean, apras qu'i's sont partis, i' descend de d' lâ vit'ment, p'i' i' fa't l' tour dans l' boâs, i' r'monte encôr' dan in aut' bouleau, et p'i' i' fa' encôr' pareil. I' y en a in qui dit: «R'gâr don, i' dit, 'n en v'lâ encôre in fou comm' b'e'tôt.

3. Store (angl.): Magasin.

— L'aut' dit, c'est l' minme!

— B'en non, i' dit, tu sé's b'en qu' c'est pàs l' minme.

— Quand j' te dis qu' c'est l' minme!

— Allons voèr!»

I's part'nt pour allé' 'oèr. Durant c' temps-lâ, P'ti-Jean descend, p'is po'gn' lés boeufs, p'i' i' y ava' in aut' chemin à travers du boàs. Sacre son camp⁴ che' z-eux.

Lés deux gâ' arrivent, i's voeill'nt lés trac's, mé' i' a p'us d' boeufs, i' a p'us r'guien. B'en, i' ont dit: «Ça parle au guiâb'e [diable]!⁵» I's descend'nt su' le roè, p'i' i's dis'nt çâ au roè.

V'lâ P'ti-Jean qui ést rendu che' z-eux, mecieu'! La p'tite écurie 'ta't pàs grande. 'Ien [rien] qu' d' la place à mett' lés deux boeufs! P'is: «Rang'-toé, Bob, p'is rang'-toé, Jack!» Lâ, p'is... Tout d'in coup, la bonn' femme attend [entend] çâ. 'A s'en vâ à étab'e. Mé' 'a dit: «T' âs déjà 'és deux boeufs? B'en 'a dit, comment c' t' âs faite?

— Ah! i' dit, j'ai pàs b'soin d' vous dir' çâ, i' dit, mouman, i' dit. On vâ 'n en tué' in, p'i' on vâ manger. Vous allé' 'oèr, i' dit, qu'on vâ mangé' enne...»

Mé' la bonn' femme, 'a s'en vâ t'ut suite au château du roè. 'A dit: «Quand on pens' que P'ti-Jean a volé vos deux boeufs!

— B'en, té... tésez-vous [taisez-vous], i' dit, la mère!

— Oui, 'a dit, lés deux boeufs sont rendus dans l'étab'e.

— Mé', i' dit, més deux gârs qui chârguia'nt?

— B'en, 'a dit, je l' sé's pâ' où c' qu'i's sont, moé' j' 'és ai [je ne les ai] pàs vus!»

To'hous, lés deux gâ' arrivent, p'us d' boeufs! I' ava'ent charché l' boeu', i' ava'ent charché l' boeu' p'i' i' 'és ava'ent pàs trouvés. Le roè dit: «Oué, i' dit, j' pensa's de l' po'gner du premier coup, mé' i' dit, i' ést fin. Mé', i' dit, m'âs fér' mieux qu' çâ! I' dit, demon matin, faut qu'i' vienne, i' dit, voler mon plus beau jual [cheval] que y â dans l'écurie, p'i' i' vâ gu'y a'oèr in homme à ch'fal dessus, p'i' i' dit, deux aut's qui vont l' garder. Si il l' vol' pàs, i' vâ êt' mis dan 'és bâss's-fôsses!»

La bonn' femm' s'en vien encôre en pleurant, comm' de coutume. P'i' elle, 'a trouv' que c'st in affér' qu'ést pàs faisab'e. Çâ fa't qu' 'a dit çâ à P'ti-Jean. 'A dit: «Tu vâ êt' b'en pris, b'e'tôt, toé, lâ. 'A dit, le roè te fa't d'mander qu' si tu vâs pàs voler son jual demon matin, i' vâ gu'y a'oèr in homme à jual dessus, p'i' 'a dit, deux qui vont l' garder...

4. *Camp* (Sacer le): Déguerpir à la hâte.

5. *Diable* (ça parle au): Se dit de ce qu'une situation a de fâcheux, de difficile.

— Ah! i' dit, taisez-vous don, i' dit, mouman! Demain médi, i' dit, l' cheval s'râ rendu écite!

— La bonn' femme, 'a dit, comment c' que tu vâs fère?

— Occupez-vous pâs d' câ, vous, mou'an. Moé, i' dit, j' fa's mon affère, p'i' i' dit, vous, i' dit, fait's la vôt'e!»

Te'jou's, comm' de faite! L' lend'mon matin, P'ti-Jean pârt de bonne heure, p'i' i' arrê't dan in store. I' s'achète enn' bouteill' d'eau d'endormitoère⁶, p'i' avec in p'tit brin d' fort⁷ au travers de câ, lâ.

P'i' i' arrive l' matin à l'étab'e, i' fa' encôr' brun. P'i' i' d'mand' pour rentrer dan étab'e, qu'i' ést g'lé p'i' i' a pâssé la nuit déhors, p'is... L' monde l' connaîtnt pâs; i' ést habillé en guenill' pâs mal. I' dit: «J' pourra's t-i' m' mett'e à l'abri avec vous aut's, écite' dan étab'e? I' dit, co' minm' que j'a'ra's t-i' 'ien qu' enn' p'tit' boête d'in siau [seau] pour m'assir, i' dit, ça vâ fér' mon affère!

— Ah! i' ont di' oui, rent'e! I' y â in siau lâ, assis-toé d'ssus.»

Bon! C'ést b'en! Te'jours, i' jâse enne escousse, i' s' réchauffe. Apras qu'i' ést réchauffé, i' dit: «Vous prendriez pâ' in p'tit coup, que'qu's-uns, i' dit, vous aut's?

— I' ont dit, en as-tu?

— Ah! i' dit, je n'ai... je n'ai pâ' à plein, mé' i' dit, seul'ment pour vous dir' que j'en ai in peu.»

I' leu's en deunn' chacun in coup, p'is ce'ui-lâ qui ést su' l' cheval comm' lés aut's, p'is lés deux aut's, pareil. Mé' ce'ui-lâ qu'ést su' l' cheval, lui, b'en, b'e'tô' i' commence à co'gner dés clous. Lés deux aut's qui sont su' in siau p'is su' enn' boête, i's commence' à cogner dés clous, comme 'és aut's.

Te'jou's, Ti-Jean r'garde. B'e'tôt, ça dort tout', câ. I' ava't b'en enn' breill' [braye] dan étab'e, lâ, vous avez vu câ dés breill's pour breiller l' lin... I' po'gne l' gârs qu' ést su' l' cheval p'i' i' l' ma' à joual su' 'a breill' p'i' il l'accote⁸ apras la barrure⁹, p'is l' gâ' itou¹⁰. Po'gn' le cheval p'i' i' r'vir de bord, p'is sort, s'en vâ che' z-eux.

I' arriv' che' z-eux, la bonn' femme attend [entend] crier: «Rang'-toé, Jack! Rang'-toé Bill! Ho! Lâ! Whô! Auguier!»

'Cou' don, la bonn' femme 'a s'en vâ 'oèr 'a étab'e. L' cheval éta' encôr' rendu lâ. La bonn' femm' s'en vâ conter câ au roè. Alle arriv' su' le roè. Le roè trou'v' câ curgieux pâs mal. Mé' i' dit: «I' ést v'nu b'en matin?

6. *Endormitoire* (eau d'): Eau qui a la vertu de faire dormir.

7. *Fort*: Liqueur alcoolisée, boisson forte.

8. *Accoter*: Appuyer.

9. *Barrure*: Mur de stalle d'écurie.

10. *Itou*: Pareillement, aussi.

— B'en 'a dit, je l' sé's pâ' à quelle heur' qu'i' ést v'nu, mé' 'a dit, l' cheval ést rendu che' nous. »

V'lâ le roè qui pârt, p'i' i' s'en vâ à étab'e. I' voét sés t'oâs gârs qui dort. L'aut'e i' ést à joual su' enn' breille. I' s'en vâ p'i' il l' raveille. « C' tu fa's lâ, lâ, toé? »

— Whô, whô, whô!

— Ah! i' dit, whô, whô! I' dit, ça partirâ pâ' en pœur, i' dit, qui' c' que t' âs lâ, i' dit, t' és t-à joual su' un' breille!

— Comment câ » i' dit.

Bon, b'en i' dit, le roè, i' dit: « I' ést joliment bon! » Lâ, la mère, lâ, i' di' à 'a mère, i' dit: « La mère, i' dit, j'ai encôre enn' foi' à l'asseyer, p'i' i' dit, j' m'en vâs l' prend' c'tte fois-lâ. I' dit, demain, là, i' dit, on cuit dans l' four, p'i' i' dit, faut qu' P'ti-Jean vienn' voler ma cuit' de pain, p'i' i' vâ gu'y a'oèr six sè' [sept] soldats qui vont l' garder! »

Oué! Lâ, la bonn' femm' dit: « Lâ, i' ést féni, lâ! I's von [vont] êt' à l'entour du four, i' pourrâ pâ' arriver pour po'gner c' tâs d' pains-lâ. » 'A s'en vient p'i' 'a conte à P'ti-Jean: « Faut qu' tu aill's voler câ! »

— M'âs gu'y aller, mou'an! T'nez-vous don tranquille, p'is braillez¹¹ don pâs.

— Comment c' tu vâs fère?

— C' pâs d' vot'e affér', câ. »

Ti-Jean, lâ, i' ava' encôre enn' gross' truie, lâ. Ça faisé't deux t'oâs ans qu'i' ava't câ. Po'gn' la truie p'is tue la truie p'is la pleum' comme i' faut. Ah! enn' grand peau. 'A pésa't pâs moins de quat' cents, j' cré's b'en, p'is lui qu'est tout p'tit, hein. I' s' mat c'tte peau-lâ su' l' corps, et p'i' i' a l' nez tout' comme elle. P'i' i' s'en vien à quat' pattes, p'i' i' s'en vâ sour(e) le four, p'is s' ma' à fouiller¹² sour le four.

Lés saldâts, i' ont dit: « C'est la truie du roè! Prenez gard' d' gu'i fér' mal. 'A ést à 'a veill' de cochonner. Prenez gard' d' gu'i fér' mal, fait's-y pâs pœur, p'is prenez b'en garde! »

Ça fait qu' la truie s'en vâ sour le four, p'i' eux aut's, i's s'accup'nt p'us: i' attend'nt Ti-Jean. « Ti-Jean vâ v'nir, p'is Ti-Jean vâ v'nir! » Mé' P'ti-Jean s'été't mi' un gros cou-teau dans sa poche; i' ronge l' dessour du four durant c' temps-lâ, lui. Mé' b'e'tôt, l' trou ést assez grand. I' sort tout's lés pains p'i' i' met câ dans sa peau d' cochon. « Ouoff', ouoff', ouoff', ouoff', ouoff'! » R'vir' de bord, march' che' z-eux.

Ah! I' arriv' che'z-eux. « Ti'ns, i' dit, mô'man. V'lâ longtemps qu' vous avez pâs mangé du beau pain. I' dit, i' gu'y en â du pain, p'i' on 'nn â pendan enne escousse! »

11. *Brailleur*: Pleurer, se lamenter.

12. *Fouiller*: Se dit du travail d'un porc qui remue la terre avec son groin.

La bonn' femme: «Comment c' que t' âs faite.

— Vous avez pàs besoin d' sa'oèr câ, la mère! Câ, i' dit, c'est mon affère. Accupez-vous de votre affère, m'âs m'occuper d' la mienne!»

La bonn' femm' s'en vâ trouver le roè. «B'en, i' dit, la mère, i' dit, j' vâs l' laisser fér' que'qu's jours. I' dit, i' a volé mon pain, p'i' i' y ava't sept saldats, lâ! Comment c' qu'i' a faite?»

I' pârt, p'i' i' vâ 'oèr. I' di' aux saldâts: «Vous avez pâ' eu conaissanc' que Ti-Jean ést v'nu qu'ri du pain?

— I' ont dit, non!»

I's vont voèr dans l' four, i' y â in gros trou qui ést grand d' minme. «B'en, i' ont dit, c'est P'ti-Jean qu'éta't dans peau d' cochon, évidemment. I' y a pàs d'aut' chos' que câ. C'est l' seul cochon qui ést v'nu écite.»

Lâ, P'ti-Jean, lui, i' pense à son affère. I' dit: «J' commence à êt' joliment bon, lâ!» I' attend [entend] parler du fin voleur de Paris. «Faut qu' j'asseille à rencontrer c' gârs-lâ! Tou' 'és deu' écite, j' dit, on f'ra't d' l'argen en démon!» i' dit.

To'jours, v'lâ P'ti-Jean parti! I' ava't d' l'argen in peu, i' ava't vendu in boeuf, i' ava't vendu l' cheval, i' ava't pàs besoin d' câ. I' ava't d' l'argent. Ça fa't qu'i' prend l' chemin.

Quand i' â marché in t'oâs quat' jours de minme, i' arrive in soèr dan in hôtel, p'i' i' a in aut' jeune homme, lâ, in homme à pe' pras d' son âge, d'enne... vingt-cinq an à pe' pras. I's s' conaiss'nt pàs ni in ni l'aut'e. I' s' mette' à jâser, l' soèr, lâ, ça jâse, lâ.

Mé' in soèr, i' y â in gârs qui vient payer dés tarm's [terme] de terre au maît' d' hôtel... enn' terr' que l' maît' d' hôtel gu'i ava't vendue. I' gu'i d'va' in cent piasses. Ça fa't que, i' en a in qui... l' gârs qu'i compt' son argent p'i' i' gu'i denn' son r'çu. Apras que l' gâ' ést parti, i' y en â in dés deux qui dit, i' dit... i' dit: «Maît' d'hôtel, i' dit, l' gârs t'â triché, i' dit, i' t' manque enn' piasse.

— Ah! i' dit, non!

— I' dit, vous allez voèr, m'â' 'és compter.»

I' compte. I' coule enn' piass' sans qu' l'aut' n'eill' [n'ait] conaissance. I' gu'i en ress' p'u' 'ien qu' quatre-vingt-dix-neuf. Mé' l'aut' qu'est d' l'aut' bord, lui: «Hein! i' dit, vous savez pàs compter ni in ni l'aut'e, i' dit, vous avé' 'ien qu' quatre-vingt-dix-huit!

— L' maît' d'hôtel i' dit, mé' i' dit, comment ça s' fa't, câ? Ça fa't deux fois qu'on l' compte.

— B'en, i' dit, montrez câ.»

Lui, il l' compte encôre à son tour. I' trouve encôre enn' piass' de moins. «B'en, i' dit, j' vous lés fait p'us compter, i' m'en rest'râ p'us.» Te'jours, lâ, ça s' pass' de minme.

Mé' l' soèr, lés deux gârs couche' ensemb'e. Lâ, ça s' ma' à jâser parc' qu'i's sont couché' ensemb'e. C'est justement lés deux qui s' charchent. L' fin voleur de Paris charch' pour rencontrer P'ti-Jean p'is P'ti-Jean charch' pour rencontrer l'aut'e. Oui! Fa't que l' fin voleur de Paris dit: «I' y a-t-u d' quoi à fér' pâs mal par che' vous, lâ, au château du roè, p'i' i' dit, partou' ailleurs?

— Oui, i' dit, on l'a-ra't dés bonn's râff' [raffles] à fêre!

— B'en, i' dit, m'â' aller che' vous!

— C'est b'en!»

To'jours, comm' de faite! Le lend'mon matin, 'se r'vir'nt de bord p'i' i's s'en vienn'nt su' P'ti-Jean. P'ti-Jean, dans l' parcours de c'temps-lâ, i' ava't d' quoi à fêre in peu. I' vâ voèr enn' fille, i' s' marie. «Bon, b'en, i' dit, à c'tte heure, i' m' fau' enn' femme, moé! I' dit, deux homme' à 'a maison... i' nous faut, faut manger, i' fau' enn' femm' pour fêre à manger!»

Mé' lâ, le roè, lâ, lui, i' s'aparçoét qu'i' y a dés vols pâs mal de fait's. I' s'en vâ, i' ava' in... in dévineur. Çâ, c'éta't son homm' de confiance, i' dévina't tout's sort's de chos's, c't homm'-lâ. I' dit: «J' m'aparçoés, i' dit, depu' enn' coupeul de soèrs, i' dit, que mon or, i' dit, s'en vâ, dans la ched [shed]¹³ où c' qu'il ést. C'est pâs guiâb' [diable], çâ!

— Ti'ns, l' dévineur dit, fait's fêre enn' bell' bâtiss' toute en pierre, b'en, en pierr' salide, dés porte' en fer, b'en bârrées¹⁴. Lâ, i' dit, i's pourront pâs rentrer.

— T' âs b'en raison!

— Tu bârr'râs¹⁵ çâ par clos, tu sêpâr'râs ton argent comm' tu voudrâs. » I' 'nn avé' à plein.

Ça fa', i' fa't l' cri à 'a port' d'église, l' dimanche, que si y a in bon maçon pour fêre enn' bonn' bâtisse en pierr' d'enn' tell' grandeur, lâ, de s' présenter qu'i' vâ l'employer [employer]. Le fin voleur de Paris qu'été't nouveau — p'is ça f'sé't c' que ça voulé't — s'en vâ s' présenté' au roè. C'est lui qui pren 'a job¹⁶. I' fa't la bâtisse, ah! b'en faite: l' salag' creusé dan 'a terre à plein pour pâs qu'i' creus' par dessour, p'is lâ i' fa' enn' bell' bâtiss' toute en pierre, b'en couver' en fer.

13. *Shed* (angl.): Hangar, remise.

14. *Barrer*: Fermer à clé.

15. *Barrer*: Diviser une chambre en plusieurs petites pièces.

16. *Job* (angl.): Entreprise. Se charger de l'entreprise, du travail.

Mé' dans l' salage, à pe' pras haut d' minm' de terre, [hauteur de la ceinture] i' mè' enn' pierre assez b'en mis, louss' [loose]¹⁷, lâ p'i' i' 'a poussa't comm' qu'i' voula't. Et puis lâ, b'en, apras qu' c'est tarminé, lâ, le roè prend son or, i' sèpâr' câ, l'or, l'argent p'is l'argent d' papier. «Bon! lâ, i' dit, j' t'en sûr'té! J' cré's b'en, i' dit, qu'à soèr, i' dit, j' peux dormir tranquille!»

Mé' lâ, l' soèr, l' fin voleur de Lond's, p'is l' fin voleur de Paris... L' fin voleur de Paris i' dit: «P'ti-Jean, i' dit, tu vâ att'lé' in jual, lâ, t' en â' encôre in, p'i' i' dit, on vâ aller voler, lâ. Tu va' att'lé' su' l' tomb'reau¹⁸, i' dit, à soèr fau' aller s'en charché' enn' charge!»

Eh b'en! Comm' de faite! I's part'nt p'i' i's s'en vont. D'abord, i' arriv'nt lâ. Le fin voleur de Paris pouss' la pierre — 'a ést louss' — i' rent' lâ-d'dans, p'is lâ, i' 'n en sort' d' l'argent, tant qu'i's peuv'nt 'n en mett' dans l' tomb'reau, j' pens' b'en. Ça fa't que, lâ i' r'met la pierre, p'i' i's s'en r'viennent. Bon!

L' lend'mon matin, le roè ést pressé d'allé' 'oèr à son or. I' s'aparçoét qu'i' y â in trou de fait' terrib' dans son or. I' fa't v'nir l' dévineur. I' dit: «Comment qu' ça s' fa't, câ? Tu voés la bâtiss' que j'ai fait fér' lâ, p'i' i' dit, j'ai d' l'or de volé encôre à matin.

— B'en, i' dit, écout', mon homme, câ, i' dit, j' voés pâs d'aut' chose, que lés ceuss's qu'ils l'ont bâti, c'st enn' pierr' qu'i' ont mis louss', et p'i' ils l'ôt'nt, et p'i' i' 'a r'mett'nt quand i's veul'nt.

— Mé', i' dit, comment fér' pour lés po'gner.

— B'en, i' dit, lâ, i' dit, fa' in feu dans ta bâtisse, p'i' i' dit, mecque l' feu flambe, i' dit, abâts la flamm' pour qu'a faiz' d' la boucan'¹⁹ pour qu' ta bâtisse vienn' plein' de boucane. P'i' i' dit, tu f'râs l' tour. Si i' a enn' pierr' louss', i' dit, tu vâ 'oèr la boucan' qui vâ sortir tout l' tour! Fa't qu' lâ, b'en, i' dit, tu tendrà' in sâb'e, p'is t' a'râ' enn' chanc' de l' prend'e.

— C'ést b'en!»

Te'jours, comm' de faite! Dans la journée, i' fa't fère in feu dans la bâtisse, p'is quante l' feu ést inflâmmé, i' fa't fér' d' la boucane, i' atten in p'tit peu. Quiens! B'e'tôt, qu' c' qu'i' 'oèya't? I' voét câ, c'tte p'tit' boucan' qui sort. I' pouss' la pierre. «Bon, lâ, i' dit, la v'lâ. C'ést b'en!»

Lâ, le roè fa't tend'e in sâb' lâ. I' dit: «L' promier qui vâ rentrer, i' dit, i' vâ êt' tué raide!»

17. *Loose* (angl.): Qui a du jeu, qui n'est pas entouré de mortier.

18. *Tombereau*: Voiture de ferme composée de deux solides roues et d'une carrosserie en forme de boîte carrée sans couvercle.

19. *Boucane*: Fumée.

Mé', l' lend'main soèr, i's gu'y von encôre. I' ava'ent fait enn' bonn' râfle. Mé', l' fin voleur de Paris, i' di' à P'ti-Jean: «A soèr, i' dit, c'est toé qui vâs gu'y aller! Moé, i' dit, j' gu'y vâs pâ' à soèr!

— Ah! b'en, i' dit, ç'a bon, c'est correck! Chacun son tour!»

Lâ, i' a ôté c'tte pierr'-lâ, p'is P'ti-Jean pâss' la tête. Quand i' vient la têt' pâssée, l' sâb'e gu'i tomb' su' l' cou, gu'i coupe l' cou. Bon! L'aut' dit: «Ah! b'en, i' dit, m'en vâ' emporter la tête; par (e) l' darguière, ils l' connaîtront pâs, i' dit, i's gu'i ont jama's r'guien vu!»

Pren 'a têt' p'i' i' a mat dans sa charge, p'i' i' charge encôr' son tomb'reau, p'is s'en vâ. Mé' lâ, i' arriv' su' P'ti-Jean, lâ, sa femm', lâ, qu'est lâ. I' dit: «Écoute, i' dit, Madam' P'ti-Jean, i' dit, soèyez pâs surpris, i' dit, j'ai 'a tête à P'ti-Jean, lâ. P'i' i' dit, prenez b'en gard' de crier, qu'i' eill [ait] c' qu'i voudrà, qu'i' vienne écitt' qui voudrà, parlez pâs! I' dit, j'emportè la tête, i' dit, sont pâs capab's de l' connaître!

I' dit, demon matin, lâ, i' dit, le roè vâ pâsser, i' dit, lâ, dans l' chemin, lâ, avec le corps de vot' mari, lâ, attaché par lés pieds, p'i' i's vont l' trainé, avec in jual [cheval]. Prenez b'en gard' de vous crier mecqu'i' pâsse écitte. Vous a'rez pâs d' misère avec moé, vous allé' êt' traitée pareil comme avec P'ti-Jean. D' l'or p'is d' l'argent vous en avez tant qu' vous en voulez! Mé', i' dit, prenez b'en garde! Si vous criez, on ést pris!»

Mé', l' lend'main, comm' de faite! Le roè s'en vâ voèr à son or, p'i' i' à encôr' d' l'or de parti, mé' i' à encôre l' corps d'in homme, mé' i' a pâs d' tête. «Comment fér' pour le connaît'e?»

Fa't qu'i' fa't v'nir son devineur encôre, p'i' i' gu'i parl' de çâ. «B'en, i' dit, écoute! I' dit, prends c' corps-lâ, lâ, p'i' avec in jual, p'i' i' dit, attach'-lé par lés patt's, p'i' i' dit, traîn'-lé dan 'a rue. I' dit, lâ, i' dit, mecque c' corps-lâ pâsse à qui apparquient la femme, 'a vâ crier, ça vâ êt' plus fort qu'elle, vâ f'oèr qu' 'a crigue [crie] si c'est son mari qui pâsse, p'i' i' ést mort. Lâ, i' dit, tu renteur' râs à c' maison-lâ.»

Comm' de faite! L' lend'main avant-médi... mé' l' gârs, lâ, l' fin voleur de Paris, c'est fin comme in r'nârd. I' 'és voét v'nir, lui. I' prend son râsoèr p'is s'assit su' l' seuil d' la porte — i' f'sait beau — p'i' i' s' ma' à r'pâsser son rasoèr. Quand i's vienne' pâsser, la femm' de Ti-Jean, c'est plus fort qu'elle, 'a r'gârd' dans l' châssis, 'a lâche in cri. En lâchan in cri, i' s' fa't partir la main... in morceau d' la pomm' [paume] d' la main. I' ont dit: «C'st écitte!

— Comment, i' dit, quoi c' que vous avez?

— I' ont dit, c'est l' corps de l'homme' de c'tte femm'-lâ; alle a crié!

— Parlez-moé z-en pâs, i' dit, 'gârdèz. J' m'amusa' à me [vous] r'gârdèr, p'is r'gârdèz çâ, i' dit, j' me su's tranché la main, i' dit, en affilant mon rasoèr. C'est pour çâ qu' 'a a crié. I' dit, dès qu' 'a 'oét l' sang, i' dit, 'a vient bout' à bout'!»

Ah! i's r'vir'nt de bord p'is s'en vont, i's font l' tour d' la ville avec câ, mé' sont pàs plus riches.

Bon! C'est b'en! Te'jours, on ést pàs plu' avancé qu'on éta't! Là, le roè, là, fa't v'nir son devineur p'i' i' gu'i parl' de câ. I' dit: «Comment fér' pour prend'e, i' dit, c' démon-lâ? I' dit, i' ést fin en démon, i' dit, c' gârs-lâ?

— Oué, b'en, i' dit, j' m'en vâs vous enseigné' in plan. P'i' i' dit, vous allez tuer lés veaux, du boeuf, du jeun' boeuf, p'i' i' dit, vous allez pou'oèr en-'oueiller dés bouchers pour vend' câ, c'tte viand'-là. P'i' i' dit, pour payer, lés ceux qui vont payé' avec d' l'or, là, i' dit, i's marqu'ront leu' maison, hein! I's f'ron enn' marque. I' y â 'ien qu' 'és aut's, là, i' dit, qui chârri'ss'nt de l'or. Parsonn' d'aut' von ach'ter d' la viand' pour payé' avec de l'or. P'is qu'i' 'a vend'nt cher! Mé' là, qu' 'a coût' cher tant qu' câ voudra', i's vont 'nn ach'ter. I's marqu'ront la maison, p'is d'main vous guiré' 'és prend'e!»

Comm' de faite! Là, le roè fa't tuer dés beaux gros veaux grâs, p'i' en masse, t' sé's b'en, p'is là i' s' greill' [gréer] d'enn' voéture, p'i' i' y â in gârs qui pâsse, et p'i' i' vend d' la viande. I' pâsse, comm' de raison, dans la... i' pâss' dans l' faubourg, là, dans l' village et p'is, là, b'en, i' vend d' la viande. Mé' quant' ça vient là, son mari gu'y éta't pàs. I' a'ra' été fin, lui. I' [A] ajèt' [achète] d' la viande, in beau morceau d' viande, t' sé's b'en in beau veau, là, du beau veau, p'i' 'a peill' [paie] câ in prix terrib'e. 'A peill' câ tout en or. 'A a d' l'or en masse. Eux aut's, i's marqu'nt câ c'tte maison-lâ.

Lâ, quand ça vient, là, pour l' trouver, là, l' gârs, lui, ava't fait' dés r'marques, l' soèr, là. I' â r'gardé câ, i' avé't... la maison 'ta't marquée, i' a fait' dés r'marque' avec enn' sort' de créguion [crayon]. Mé' l' soèr, apras que l' monde ont 'té couché, i' a tout barré [fait des barres] lés maisons jusqu'au château, lui. Quand i's sont v'nus pour aller charcher l'endroit, b'en, i's sava'ent p'u' où c' que c'éta't. I' ont r'viré d' bor' encôre.

I' a fa't v'nir son devineur encôre. I' dit: «C'est pàs po'gnab'e, i' dit, c' gârs-lâ, i' dit, i' a tous lés tours, i' dit. 'À matin, tout's lés maisons du villag' sont barrées, i' y â enn' bârre, deux bârres, t'oâs bâr's.

— Ah! i' dit, i' ést fin. Pour moé, câ, i' dit, Sir' mon roè, i' dit, i' vâ v'nir à vous arriver malheur, i' dit, avecque c' gârs-lâ.

— Non, mé' i' dit, asseille [essaie] à m' trouvé' in moyen... I' dit, pour le prend'e, faut qu' je l' prenne, au péril d' ma vie!

— B'en, i' dit, vous risquez d' périr itou. M'âs vous enseigné' encôre in plan. Fait's vider dés boêtes, p'i' i' dit, vous allez prend'e in salda't, p'is vous allez mett' chaqu' boête, p'is vous allez mett'e enn' dan enn' maison p'i' in dans l'aut'e, en disant qu' c'éte't dés chârs de stock que vous avé' arrivé, dés stocks de marchandis's p'is vous

avez p'us d' plac' pour mett' câ, p'is vous en metté' enn' boêt' dans enn' maison p'i' enn' boêt' dans l'aut', de minme.

P'is câ, b'en, cés soldâts-lâ, lâ, iou c' qu'i' on [ont] ach'té du veau, b'en i' ont dés enfants, ça vâ crier: «M'man, donn'-moé du veau, m'man donn' -moé du veau!» P'i' i' dit, mecque vous ramâssiez, i' dit, vos coff's demain matin, p'i' i' dit, lés ceuss' qui ont mangé du veau, vous débouché' 'és boêt's, p'i' i's vous l' diront.

— C'est correck, t' âs raison.»

Lâ, mecieu!... le roè qui fa't fêr' dés boêt's de minme, dés boêt's de marchandis's, lâ. Fa't mett' dés saldâts 'a-d'dans, in par boête, p'i' i' met câ, i' vâ porter câ dan enn' maison, i's 'n en mette' enn' boêt' lâ itou. I's d'mande' à la femm' si i' a'ra't pàs d' place pour mett'e enn' boête icitte... le roè a r'çu in stock de marchandis's deux t'oâs chârs, p'i' i' a p'us d' place à mett' câ, p'i' i' d'mande au mond' d'en mett'e enn' boêt' dan enn' maison, enn' boêt' dans l'aut'e. I' 'n ava't mi' enn' quinzain' de boêt's de minm' su' l' monde.

Mé' le fin voleur arrive, l' matin, fin voleur de Paris: «Mé' dis-moé don ma femme, quo' c'est câ c'tte boêt'-lâ?

— B'en, 'a dit, c'est dés caiss's de marchandises, 'a dit, p'is le roè, 'a dit, i' a p'us d' plac' pour mett' câ, i' a r'çu t'oâs quat' chârs d'effets²⁰, p'i' 'a dit, i' a p'us d' plac' pour mett' câ, p'i' i' 'n a mi' enn' boêt' dan enn' maison, enn' boêt' dans l'aut'e.»

Ça fa't pàs son affêre, mé' en tou' 'és câs... L' soèr, lés enfants s' mette' à 'a tab'e' p'is: «M'man, denn'-moé du veau, de'-moé du veau!» Mé', lui l' soèr i' éta't pàs tranquille.

Apras que l' mond' sont tout' couchés, lâ, i' s' couche à râs c'tte boêt'-lâ, lui, p'i' i' écoute. Ça vir' dans boêt', lâ. «Hâ! Hâ! i' dit, i' y â que'qu' chose écite, lâ! I' dit, le roè veut m' prend'e!» Quand i' voét câ, i' débouch' c'tte boêt'-lâ. I' tue l' saldât, p'is lâ i' pren in criguion [crayon] p'i' i' fa't dés écriteaux, p'i' i' mat câ à tout's lés portes. Le roi... «Par la parol' du roè, j' vous dis de tuer l' saldât que vous avez dans vos boêtes. Si vous tuez pàs l' saldât, vous allé' êt' pendus d'avant mon château!»

I' y en â à tou' 'és portes. Lés ceuss' qui ont in saldât, en rouvrant la porte, i's voeill'nt câ: «Parol' de roè, si vous tuez pàs l' saldât qu'i' y â dans vot' boête, à neuf heur's vous s'rez pendus d'avant mon château.» Ouvr'nt lés boêt's p'i' i's tus'nt tout's lés saldâts.

Bon! Le roè vâ ramâsser sés boêt's, le lend'mon matin. Sés saldâts sont tou' morts. «B'en, i' dit, que l' guiâb'e emport' câ! J' su's tanné, c'est pir' que pire!» I' fait v'nir son dévineur, lâ, p'is: «Comment fêr' pour le prend'e, dévineur, i' dit, enseign'-moé que'qu' chose!

20. *Effets*: Marchandises.

— Mé', i' dit, Sir' mon roè, i' dit, i' ést p'us fin qu' vou' et moé. I' dit, j'ai pèur qu'i' vienne à vous causer b'en du mal.

— Ah! i' dit, au bout' la fin gu'y s'râ! Mé' i' dit, j' veux l' trouver, i' dit, c' gârs-lâ. Câ, i' dit, c'st in homm' qui ést smart²¹ terriblement p'is qu'ést instruit, p'i' i' dit, câ a appris tout's lés twists²² qu'i' peut gu'y avoèr, p'i' i' dit, vous êt's pàs capab' de l' prend'e. I' dit, i' doét gu'y a'oèr in moyen pour le prend'e.

— B'en, i' dit, j'assè'rai b'en. Mé', i' dit, vous pouvez manquer vot' cou' [coup] encôre.

— Mé', i' dit, quoi câ?

— Quiens, i' dit, vous allez fére in bon r'pas, à soèr. Vous allé' inviter tout's lés hommes, 'ien qu' lés hommes. P'i' i' dit, à soèr, lâ, i' dit, vous allez mett' vot' princess' couchée dans enn' chamb' t'ut' seul' p'is vous étendrez dés mat'lâts pour tou' 'és hommes. Ce'ui-lâ qu'ést assez smart pour fair' câ, i' vâ êt' assez smart pour aller couché' avec vot' princesse. Lâ, vous gu'i direz qu'a l' marque, mé' qu'a l' laiss' fére, i' vâ s'endormir, et p'is lâ qu'a gu'i faiz' t'oâs bârr's dans l' front. »

Comm' de faite! Lâ, le roè dit: « Lâ, i' dit, on l'ést bon! » Comm' de faite! L' soèr, la princess' couchait lâ, p'i' i' y â du monde, dés homm's i' 'nn â 'ted b'en deux cents, p'is ça soup' lâ, p'is câ a du fonn [fun]²³, p'is ça fa't dés veillées d' fonn'.

L' gârs, c'éta't l' gârs l' plus smart, l' gârs-lâ câ dansé't, ça chanta't, c'éété' in gârs qu'été't comiqu' comme in démon. Te'hours, quand vient l' temps de s' coucher, i's s' couchent. Mon gârs couche à ras le roè. « Ah! i' dit, Sir' le roè, i' dit, Sir' mon roè, i' dit, si i' y en â qui vont couché' avec vot' princesse, i' dit, ça s'râ to'jours pàs moé!

— Ah! i' dit, j' vous dout' pàs, moé, i' dit, mon ami! »

B'en, te'jours... Bon, b'en! I's vienne' à forc' de veiller p'is d' veiller, ça vient qu' ça s'endort. La princess' s'endort, 'a dort, j' compt' b'en, mé' alle ést tend'e à réveiller. I' s'en vâ p'i' i' s' couch' du long d' la princesse. P'is lâ, b'en, i' ést enn' p'tite escousse, i' parl' pâ' à 'a princesse, r'guien en tout', mé' i' fa't l' ronfleu'. Lâ, i' dôrt, ah! i' dôrt. Quand 'a voé't qu'i' dôrt, 'a gu'i fa't t'oâs bârr's.

Comm' de faite! Ah! b'en, i' dit: « C' correck! » Apras qu'i' a t'oâs bârr's de fait's, lâ il la laiss' fér', p'i' apras qu'a dort. I' ramâsse l' criguiou qu'a ava't mis sour l'arguier [oreiller], p'is lâ i' s'en vâ p'i' i' bârr' tou' 'és hommes. In bârr'e, deux bârr's, t'oâs bârr's, jusqu'au roè, i' bârr' jusqu'au roè.

I' s' couche encôre en avant du roè, lui, mecieu'! Le roè s' réveille. I' dit: « T' âs 'té couché' a'ec ma princesse?

21. *Smart* (angl.): Habile, adroit.

22. *Twist* (angl.): Tour, ruse.

23. *Fun* (angl.): Plaisir.

— Mé' i' dit, comment câ, i' dit, j'ai 'té couché avec vot' princesse.

— I' dit, t' as t'oâs bârr's dans l' front.

— I' dit, vous avez b'en 'té coucher, vous 'tou, i' dit, vous l'avez... vous en avez quat'e, i' dit, vous!»

I' r'gârde; tou' 'és aut's, i's sont tous marqués pareil. Bon! on ést pâs plu' avancé qu'avant. Comment fére? Ça fa't qu' lâ le roè fa't v'nir son devineur encôre, et p'i' i' gu'i parl' de câ encôre. «B'en, i' dit, ah! Sir' mon roè, i' dit, vous êt'e entêté, vous allé' a'oèr d' la misér' b'e'tôt!

— I' dit, quoi c' que gu'y â, lâ?

— I' dit, quoi c' que gu'y â, i' dit, j'ai p'u' 'ien qu'in moyen, p'i' i' dit, ce'ui-lâ, i' dit, si vous l' prenez pâs, mé' i' dit, vous risquez 'ted b'en, i' dit, d'a'oèr b'en d' la misère.

I' dit, vous allez fére encôre enn' veillée pareille, p'is vous allez mett' coucher vot' princesse encôre à 'a minm' place. Mé' i' dit, vous allez fér' greillé [gréer]²⁴ enn' trapp' basculant' dan 'a port' d' la chamb'e. P'i' i' dit, mecqu' i' pâss' là-d'ssous, i' s' dout'rá pâs d' câ, ça paraitrá pâs, ça s'rá b'en ajusté. Mecqu' i' pâsse, i' dit, i' vâ enfiler dans l' trou. Creusé' [creusez] in trou, p'is... creux, i' dit, in douz' quinz' pieds d' creux pour pâs qu'i' peuv' monter. P'is lâ, b'en, i' dit vous l' prendrez lâ. »

Comm' de faite! C'est b'en. Dans la journée le roè fè' appareiller câ, fa't creusé' in trou d'enn' quinzain' de pieds d' creux, p'i' i' fa't fére enn' bell' trappe, écoutez, p'is c'est tout ajusté comme i' faut. Bon, c'est b'en! À c'tte heure, le soèr, v'lâ encôr' tout l' mond' qui sont lâ, lâ. Quand ça vient l' temps de s' coucher, la princesse ést encôr' couchée lâ. P'ti-Jean, P'ti-Jean... le prince... le roè, l' fin-voleur ést avec eux aut's, p'is ça danse, ça chante, mé', on s' couche. Bon, b'en, couché.

Lâ, apras qu'on ést couché, lâ, l' gârs dit: «Pourtant, i' dit, j' doé' êt' bon pour aller couché' a'ec la princesse encôre! J'y ai été higuier au soèr, p'i' i' dit, j' t-encôr' capab' d' gu'y allé' à soèr!» Mé' i' 'és laiss' fér' dormir p'i' apras qu' ça dort lâ, mecieu'! i' pârt. I' s' lev' tranquill'ent. Mé' quand i' vien su' 'a trappe, piouk'! I' a enfilé dans l' fond.

Mé', i' mèn' pâs d' train. I' ava't mis dés boêt's là-d'dans, t' sé's b'en, pour l' fér' tuer comme i' faut, l' fére estropier. Mé' smart' comme in démon, enn' main su' un bord, enn' main su' l'aut'e. I' arriv' dans l' fond. Comment fére? Quand i' 'oét câ, i' pil' lés caiss' enn' par-d'ssus l'aut'e, p'i' i' mont' ques'ment jusqu'au bord du trou, i' ést â 'a veill' de monter su' l' trou.

«Si j' ress'e icitt' de minme, i' dit i's vont m' po'gner. Vite!» Comm' si ça 'va' [avait] été la princesse. «Vite, Sir' mon roè, vite, vite, l'vez-vous.» Ah! Seigneur, en

24. *Gréer*: Préparer, disposer.

disant vite, vite l' mond' ça s' lev' tout d'in coup, p'is ça part pour allé' 'a princesse. I's pensa'ent qu' c'éte't la princesse. Enfil' dans l' trou, mecieu'! jusqu'au roè qui ést rendu dans l' trou, à mo'quie mort.

Quante l' trou ést plein, ça arrête. L' gâ' i' ést rendu en haut. D' la menut' que l' trou a été plein, b'en, ils l'ont monté en haut. Vite i' vâ en haut. Po'gn' câ, p'i' on sort le roè. Ah! mon Dieu, le roè, in brâs d' câssé, p'i' enn' jamb' de câssée, i' a dés cõt's de câssées, p'i' i' a in œil de blessé.

Ah! on prend le roè p'i' on l' mat dans... au lit', comprenez b'en, p'is lâ, b'en, faut dés méd'cins lés plu' habil's pour soègner le roè. Ah! Lâ, i' fa't v'nir son dévineur. « Ah! i' dit, mon dévineur, i' dit, j'ai passé proch' d' la mort.

— I' dit, j' vous l'ai dit, p'i' i' dit, si vous continuez, i' dit, vous allez mourir.

— Ah! b'en, i' dit, m'âs m' laisser ram'né' un peu. Mecque j' soeill' guéri, b'en, i' dit, j' pens'rai à câ, j' 'oèrai, p'i' i' dit, i' ést fin terrib'e i' dit, c' gârs-lâ, i' dit, i' ést pâs po'gnab'e! »

To'hou's que ça file. On vâ dir' que le roè s'emmène, quiens, ça r'vient, i' commence à marcher. P'is vous savez, dan in cont', ça vâ vite. Mé' quand i' a r'venu lâ, i' a encôr' l'idée de prend'e l' gârs. « Lâ, i' dit, faut l' gârs, i' dit, faut je l' connaisse, au péril d' ma vie, i' dit...

— B'en, l' dévineur dit, i' dit, j'ai p'u' 'ien qu'in moyen, p'is si vous prenez pâs c' moyen-lâ, i' dit, vous allez mourir. Vous allé' 'oèr c' qui vâ vous arriver, i' dit, j' vous en ai denné enn' bonn', lâ.

— I' dit, quoi c' que c'ést?

— I' dit, vous allez fère encôre in r'pâs comm' vous avez fait' lâ. P'is lâ, mecqu' le r'pas, mecqu' la veillée seill' fénie, vous f'rez mett' vot' princesse en avant d' vot' trône, p'is vous direz: Ce'ui-lâ qui m'â fait tout l' mal, qu'i' m'â fait', tout' volé, més bœufs, mon or, mon argent, qu'i' s' déclâr' devant moé p'is d'vant tout l' public, i' dit, j' gu'i denn' ma princesse en marguiage [mariage]. I' a 'ien qu' de minme, i' dit, qu' vous allez l' prend'e!

— T' âs b'en raison, p'i' i' dit, d' minme, i' dit, j' pourrai l' connaît'e. Autrement, j' s'rai pâs capab'e. »

— Comm' de faite! Prépare in ban. L' soèr, à 'a maison, l' salon du roè, c'ést encôr' b'en plein, b'en dur, hein! P'is mon gâ' ést au travers d' 'és aut's, p'is chant' p'is dans' c'éta't comme enn' catin d' plâtr', t' sé's b'en, p'is dés histoères, c'st in comique. I' s' douta't jama's d' lui, t' sé's b'en.

To'hours, quand ça vient l' temps que l' mond' se greill' [gréer] pour partir, lâ, le roè mont' su' son trône, i' dit: « Més amis, écoutez, i' dit, j'ai enn' chose à vous dire, à soèr.

— I' ont dit, quoi c' que c'est?

— B'en, i' dit, lâ j' veux sa'oèr, i' dit, le gârs, i' dit, qui m'â tout fait l' mal, qui a volé mon or, mon argent, p'i' i' dit, qu'a manqué d' m' fér' tuer, qui m'a fait' tuer mès veaux, p'i' i' dit, qu'a fait' tuer mès saldâts, qu'i' s' déclâre, i' dit, en public devant moé, i' dit, j' gu'i denn' ma princesse en marguiage!

— L' gârs s'en vient, i' dit, c'est moé, Sir' mon roè.

— Ah! ah! i' dit, c'est toé. B'en, i' dit, on t'â jama's douté, i' dit, toé. Mé' i' dit, t' es fin en démon, pareil! Si t' es t-aussi fin pour conduire' mon roéyaume, comm' t' es fin pour jouer dés tours, i' dit, tu vâs l' conduire' comme i' faut. »

Ça fa't qu' c'est l' fin voleur de Paris qu'a marguié la princess' du roè, p'i' i' a to'jours resté au château, p'i' i' a ronné [to run]²⁵ lés couronn's du roè.

Et p'i' i' s' m'on en'oeillé écitt' pour vous conter ça.

25. Run [to] (angl.): Administrer, gérer, conduire.

10 — BELLE AURORE

Il fait bon de vous dire que, une fois, c'était un homme et une femme. Lors d'un premier mariage, le mari avait eu deux enfants, un garçon nommé Ti-Jean et une fille nommée Aurore.

Devenu veuf, à l'époque où ses enfants avaient six ou sept ans, le père décide de se remarier. Son temps de veuvage terminé, il épouse une femme dont la beauté laisse à désirer et qui commence à traiter cruellement les deux enfants de son mari. Elle les maltraite et les humilie comme pour les forcer à quitter la maison.

Entre-temps, cette femme acariâtre donne naissance à une petite fille laide comme un péché mortel. Il ne lui manquait que des cornes pour en faire une sorte de bête peu attrayante. Cependant, sa mère en prenait grand soin, alors qu'elle négligeait les deux enfants de son mari au point de leur faire des habits avec des sacs de tissu très grossier et d'après un style des temps anciens.

Ti-Jean surtout ressentait les effets de l'antipathie de sa belle-mère. Il endura de mauvais traitements pendant un certain temps. Sa sœur, Aurore, était un peu plus âgée que lui et d'un physique plus robuste que celui de son frère.

Un jour, Ti-Jean dit à Aurore : « Écoute-moi bien, j'ai pensé à un plan. J'ai décidé, moi, de quitter la maison paternelle. Ici, on ne mange plus, on va finir par crever de faim. Notre belle-mère fait croire à papa toutes sortes de mensonges. Tu ne t'aperçois pas que papa aussi nous maltraite ? »

Dimanche prochain, je vais causer seul à seul avec papa. Je vais lui demander quelques sous pour nous permettre, toi et moi, de faire tirer un portrait individuel. Ensuite, j'essaierai de quitter les lieux en utilisant le premier bâtiment qui viendra prendre une cargaison au quai. Je gagnerai les frais de mon passage en rendant à l'équipage les services qui conviennent à mon âge. Quant à toi, je reviendrai te chercher quand j'aurai pu me trouver un bon emploi de nature à me procurer de l'argent. Dans quelque temps, je l'espère, je serai assez riche pour venir te chercher et te libérer de l'esclavage de cette maison.

— Mon Dieu, Ti-Jean, comme je vais m'ennuyer de toi !

— Oui, je le sais ma sœur, mais il nous faut améliorer notre sort ! »

Aurore était très jolie, d'où son nom Belle Aurore, Ti-Jean n'était pas laid du tout, lui non plus. Le jeune homme met son plan à exécution. Il expose son projet à son père. Ce dernier lui donne quelques sous. Le dimanche, Ti-Jean et Aurore revêtent leurs plus beaux habits, se rendent chez un photographe, près de l'église, et chacun fait tirer son portrait indépendamment de l'autre. Ti-Jean prend la photographie de sa sœur, et donne la sienne à Belle Aurore.

On attendait un navire, au cours de la semaine, un navire qui s'amarrerait au quai pour y prendre cargaison, Ti-Jean confie à son père son projet de voyage maritime. Son père lui répond : « Fais ce qui te plaît, mon garçon ! Pour l'instant, je ne puis rien faire pour améliorer ton sort ! »

— Je vais essayer de m'éloigner et de gagner un peu d'argent pour vivre décemment. Je devrais pouvoir me trouver un modeste emploi proportionné à mes forces.

— Je t'approuve, mon garçon ! » ajoute le père

Un bâtiment accoste au quai, Ti-Jean va rendre visite au capitaine en compagnie de son père. « Vous n'aurez pas de misère avec mon fils, dit le père. C'est un bon enfant. Il est un peu craintif, parce que sa belle-mère n'en prend pas trop soin et même le maltraite. C'est pourquoi, je l'envoie à l'étranger pour l'aider à se trouver un emploi quelque part.

— Je comprends ! réplique le capitaine. Laissez-le à bord du bâtiment, il y sera bien traité par l'équipage ! »

Le navire reprend la mer. Le capitaine commence à apprécier les qualités de Ti-Jean. Ce dernier faisait fidèlement les commissions à bord du bâtiment. De plus, il s'attelait à des besognes trop épuisantes pour lui. Le capitaine le remettait au pas gentiment.

Le voyage sur mer dura près de trois mois. Le lieu de destination était très éloigné. Un peu avant de faire escale dans une grosse ville, Ti-Jean aperçoit un beau château. C'était la demeure du roi de cette ville. La plus belle demeure après celle du roi était celle du capitaine. Celui-ci y habitait seul avec sa femme. Il n'avait pas d'enfant, mais il avait un grand nombre de serviteurs et de servantes. Ti-Jean, qui n'avait jamais observé pareille splendeur, demande au capitaine : « Dites-moi, capitaine ! Quelle est cette lueur que le soleil nous lance dans les yeux ? »

— Mon enfant, c'est le château du roi ! Tu sais, les châteaux des rois sont bâtis de diamants reliés par du cuivre. Quand le soleil reluit sur le toit d'un château, rien ne peut égaler cet éclat, et puis, vois-tu l'autre petite lueur qui brille près du château du roi ? Eh bien ! cette lueur s'échappe du toit de mon château. J'y vis seul avec ma femme. Si tu décides de venir demeurer chez moi, tu y seras accueilli à bras ouverts ! »

Mais Ti-Jean réfléchit avant de répondre. Le capitaine l'aurait accepté comme son fils, mais Ti-Jean n'aurait pas reçu de salaire. « Eh bien ! capitaine, répond le jeune aventurier je ne refuse pas votre offre. Cependant, je vais aller faire un tour au château du

roi et jeter un coup d'œil dans la ville. Si je ne découvre rien à mon goût, je rentrerai chez vous pour y demeurer!

— Très bien, Ti-Jean! Fais comme tu l'entends. Tu es assez adulte maintenant, pour accepter les conséquences de tes actes! » Le navire s'amarré au quai. Ti-Jean remercie le capitaine et fait ses adieux à l'équipage. Il quitte le quai après avoir entendu les souhaits de bonne chance de la part des marins. Ti-Jean se dirige vers le château du roi.

Une fois près de la demeure royale, Ti-Jean aperçoit un valet à la barrière. Il lui demande la permission de s'entretenir un instant avec le roi. « Attends-moi ici, répond le valet, pendant que je vais consulter le roi! »

Le valet aborde le roi et lui dit: « Il vient de nous arriver un petit garçon assez pauvrement habillé mais d'une physionomie agréable. Il semble bon, et assez joli. Il voudrait vous parler.

— Eh bien! répond le roi, retourne à la barrière et ramène-moi ce garçon! »

Ti-Jean se présente au roi et lui demande un emploi assez simple mais qui lui permette de gagner sa subsistance. « Pourriez-vous, par exemple, me trouver un emploi au jardin? Je pourrais y demeurer tant que je vous serais utile!

— C'est bien, mon garçon! Tu iras travailler au jardin! »

Le roi appelle le jardinier en chef et lui dit: « Maître jardinier, prends avec toi ce jeune garçon et montre-lui l'art d'entretenir un jardin. S'il fait du bon travail, tu le garderas pour t'aider! »

Le maître jardinier commence à enseigner à Ti-Jean comment diviser le terrain en carrés et en plates-bandes. Il trouve que le jeune apprenti s'en tire très bien. Après quelques jours, le maître jardinier dit à Ti-Jean: « Mon jeune garçon, tu travailles très bien. On dirait que tu es jardinier depuis longtemps.

— Ah! non, proteste Ti-Jean, c'est la première fois que je travaille dans un jardin.

— Eh bien! tu as l'étoffe d'un bon jardinier! »

Ti-Jean faisait une assez belle vie au château. Il était bien nourri, le roi fournissait des habits convenables, au château, mais le jeune garçon ne pouvait oublier sa petite sœur Aurore. De temps en temps, il se cachait dans les broussailles ou les hautes herbes du jardin. Il se jetait à genoux, regardait longuement une photographie qu'il replaçait dans sa poche en pleurant amèrement.

Du haut de son balcon le roi observait les gestes du jeune jardinier. Le roi était un jeune homme d'une vingtaine d'années dont le père était mort en laissant plusieurs couronnes à son héritier. Le jeune roi était encore célibataire. Un jour, à la vue de Ti-Jean en pleurs, le roi se dit: « Je me demande ce que cet enfant a tant à pleurer quand il regarde cette photographie. En se relevant, il s'essuie les yeux... Il faut que je découvre l'explication de ce mystère! »

Jour après jour, le roi observe la scène de tristesse de Ti-Jean. Une bonne journée, le roi se fait espion en se dissimulant dans les arbres pour observer Ti-Jean de plus près. Il aperçoit Ti-Jean à genoux, un portrait en main, qui pleure à chaudes larmes à la vue d'une figure aimée. Le roi a le temps de constater qu'il s'agit bien d'une photographie. « Qu'est-ce que tu tiens dans ta main, Ti-Jean? demande la roi.

— Sire mon roi, ce n'est rien de rare! c'est le portrait de ma petite sœur!

— Montre-moi ce portrait! » commande le roi.

Ti-Jean présente au roi la photographie de Belle Aurore. Le roi la trouve à son goût: une jolie fille, assez développée et d'une stature assez imposante. « Est-ce là une de tes sœurs, Ti-Jean? demande le roi.

— Oui, Sire mon roi, c'est mon unique sœur!

— Eh bien! si c'est ta sœur, Ti-Jean, tu vas aller la chercher!

— Je ne demande pas mieux. Sire mon roi, mais ce sera difficile de la décider à quitter la maison, étant donné le milieu où elle vit! »

Ti-Jean raconte au roi l'histoire que j'ai rapportée au début de ce récit. La conduite de la belle-mère à l'égard des enfants de son mari, la manière dont Belle Aurore était maintenue dans l'humiliation et le mépris. Mais depuis deux ans que Ti-Jean résidait au château du roi, Belle Aurore avait vieilli, elle aussi... » Sire mon roi, ajoute Ti-Jean, comme ma petite sœur est habillée de guénilles, ce sera difficile de la décider à quitter la maison paternelle!

— Ce détail, Ti-Jean, ne doit pas te préoccuper. C'est ta sœur, et tu vas aller me la chercher! Les dépenses ne doivent pas te créer le moindre obstacle! »

Le roi fait appareiller l'une de ses petites frégates et la pourvoit d'un équipage. Puis, il fait préparer deux valises pleines de lingerie, et dit à Ti-Jean: « Tu vas maintenant aller chercher ta sœur! »

Là, entendez-vous, Ti-Jean est tout transformé. Il part pour la maison paternelle, habillé en beau prince. Il prend la mer, file, file... Il rejoint le quai du village natal. Il s'attarde un peu à causer avec les bonnes gens. Il entend dire, de façon indirecte, que son père est mort et que sa belle-mère vit seule avec Aurore et sa propre fille. C'est égal! Il se dirige vers la maison paternelle, et va frapper à la porte. Il entend répondre: « Ouvrez! »

Il entre et aperçoit une vieille femme, une petite fille près d'elle. La fillette avait grandi. Elle devait avoir une dizaine d'années, mais toujours laide comme un péché capital. Ti-Jean demande à loger. « Ah! cher prince, répond la vieille dame, vous devez vous rendre compte que je ne puis vous loger ici. Nous sommes seules, pauvres et incapables de vous nourrir.

— Eh bien! moi, madame, je préfère les pauvres gens aux classes riches. Vous n'avez rien à manger, dites-vous? Avec de l'argent vous pouvez acheter de la nourriture, et nous pourrions manger! Je vous le dis, nous en aurons de la nourriture quand je vous aurai donné de l'argent!»

La vieille dame, déjouée par la promesse du prince ne peut persister dans son refus de le loger. Ti-Jean tend à la vieille une poignée d'argent en lui disant: «Tenez! Allez au marché avec votre petite fille et revenez-en chargées de provisions!»

La vieille dame s'éloigne, Ti-Jean ne perd pas une minute. En ouvrant la porte de la cabane, il avait aperçu comme un ombrage traverser la pièce. Il s'était dit: «Ce doit être Aurore! Il va frapper à la porte de la chambre et dit: «Mademoiselle, ouvrez-moi votre porte!

— Cher monsieur, répond Aurore, je suis presque nue!

— Eh bien! entrebaillez votre porte et j'y glisserai une valise dans laquelle vous trouverez de quoi vous habiller!»

Il glisse la valise dans la chambre. «Ne portez pas attention à la qualité de ces vêtements! dit Ti-Jean. Habillez-vous et restez dans votre chambre. J'arrangerai tout quand la bonne femme sera de retour!»

Aurore ouvre la valise et vient près de s'évanouir à la vue des vêtements qu'elle contient. La jeune fille s'habille des pieds à la tête avec ces vêtements neufs, mais demeure dans sa chambre. Pendant ce temps, la vieille dame revient du marché, les bras chargés de provisions. «Ah! à présent, s'écrie Ti-Jean, vous allez nous préparer un repas. Quel souper nous allons prendre, ce soir! Mais, j'y pense! Êtes-vous seule ici, vous, madame?

— Non, non! Je vis avec la fille de mon défunt mari, mais elle est tellement mal habillée que je n'ose pas la faire sortir de sa chambre en présence de visiteurs!

— Ah! faites-la donc sortir! Je me plais avec les pauvres! D'ailleurs, j'ai grandi dans la pauvreté, moi aussi. Même si je suis habillé en prince aujourd'hui, je n'ai pas toujours connu l'aisance! Appelez donc cette jeune fille. Invitez-la à manger avec nous! Nous causerons pour chasser l'ennui!»

Devant l'insistance du prince à voir la jeune fille, la vieille dame se décide à agir. «Belle Aurore, dit-elle, sors donc de ta chambre!» La jeune fille apparaît sur le pas de sa porte. Sa robe n'est plus constituée de sacs de jute. Ah! Ah! La vieille en vient près de tomber sur le fessier. Elle se tourne alors vers le prince et s'écrie: «Vous n'êtes pas d'autre que Ti-Jean venu chercher Aurore!

— Oui, madame, répond le prince, je suis venu avec l'intention de ramener Aurore avec moi!

— Ah! mon Dieu, dit la vieille en pleurant, permettez-moi de me joindre à votre groupe! Je n'ai personne ici qui puisse gagner ma vie!

— Quant à moi, madame, je ne puis prendre de décision à votre sujet. Je laisserai à Aurore la liberté de vous emmener avec elle ou de vous laisser ici. Moi, jamais je ne prendrai une telle décision! »

Le soir après le repas, on comprend facilement que Ti-Jean et Aurore discutent de ce problème entre eux. On remise les restes de l'excellent souper, et, vers neuf heures, la bonne femme se couche en même temps que sa fille. Ti-Jean, demeuré seul avec sa sœur, en profite pour causer. « Écoute ma sœur, dit-il à Aurore, je suis d'avis que l'on fasse voile dès demain matin! Tu peux constater la richesse de tes vêtements. Ne va pas croire que tu les dois à ma générosité. Je les ai reçus pour toi. Ils ne nous ont rien coûté, pas plus à moi qu'à toi. Mais maintenant, tu vas me suivre. En ce qui a trait au sort de notre belle-mère, je te laisse la liberté d'en décider. Je ne consentirais jamais quant à moi, à la faire voyager avec nous. Si tu veux l'inviter à t'accompagner, je t'en laisse toute liberté! »

Le lendemain, au moment du départ, la bonne femme pleure, crie, s'arrache les cheveux à la pensée d'être privée de la présence d'Aurore. Malgré les mauvais traitements dont elle a été victime de la part de sa belle-mère, Aurore laisse encore parler son cœur et décide d'amener la vieille marâtre avec elle. La vieille dame et sa fille revêtent leurs habits les plus propres et montent dans la frégate de Ti-Jean. Le bâtiment prend bientôt la haute mer.

Au moment du départ, Ti-Jean exige de Belle Aurore qu'elle porte, sur sa figure, cinq ou six rangs de crêpe en guise de voile, pour empêcher les passagers de la reconnaître.

Bientôt une tempête s'élève, une sérieuse tempête, les amis! Ti-Jean se mêle aux matelots pour les aider à manœuvrer. Il est actif et courageux comme jamais. Il arpente le pont pour porter secours à qui en a besoin. Ti-Jean en vient à ne plus savoir que faire. Belle Aurore est inquiète du sort de son frère.

C'est en pleine nuit. La jeune fille met le nez dans la porte de sa cabine pour tenter de voir son frère sur le pont. Le vent, qui siffle dans les cordages et dans les voiles, a déplacé le voile que porte la jeune voyageuse. Ti-Jean aperçoit sa sœur et lui dit: « Belle Aurore, replace ton voile sur ta figure! »

Aurore ne comprend pas l'ordre de son frère. Elle demande à sa belle-mère près d'elle: « Que dit-il là? »

— Il m'a dit, répond la marâtre, de t'arracher les deux yeux et de te précipiter à la mer!

— S'il vous a donné cet ordre, continue Aurore, obéissez lui! »

La belle-mère s'arme d'une petite fourchette et arrache les yeux de Belle Aurore. Puis, elle enveloppe les yeux de la jeune fille et les glisse dans la poche de sa vieille jupe noire. Ensuite, elle prend la jeune fille dans ses bras et va la jeter par-dessus bord.

Aurore plonge à la mer. Mais revenue à la surface, la jeune fille se trouve près des branches d'un gros arbre flottant. Elle s'agrippe à ces branches, grimpe sur le tronc de l'arbre et s'y tient solidement. Bien que toute trempée par la mer et abattue par la douleur de ses yeux arrachés, elle se laisse entraîner par les courants. Finalement elle aboutit à la plage.

Près de l'endroit où Aurore touche terre, demeurait un vieil Amérindien qui, en compagnie de sa femme, vivait de chasse et de pêche. Vous connaissez la façon de vivre des Amérindiens. À chaque matin, le vieux pêcheur faisait une promenade sur le sable du rivage au cas où il y trouverait une épave quelconque. Le vieil Amérindien voit Belle Aurore ramper à quatre pattes, privée de ses yeux. La jeune fille se rend compte que son arbre l'a conduite au rivage.

L'Amérindien voit bouger cette sorte de bête, en se demandant à quel être il a affaire. C'est une femme, il le constate, dont les cheveux couvrent la figure. Elle offre ainsi l'aspect d'une bête. Il ne tire pas sur elle. Il attend une autre réaction. Il constate que cet être est enkylósé et se déplace très lentement.

Bientôt la jeune fille relève ses cheveux, les replace derrière sa tête et s'assoit. « Eh bien ! se dit l'Amérindien, c'est une personne ! C'est une personne qui a été jetée à l'eau ou qui a été victime d'un naufrage ! Elle s'est sauvée, grâce à cet arbre ! Mademoiselle, continue l'Amérindien, dites-moi par quelle aventure vous êtes rendue ici, ce matin, toute mouillée. Vous êtes sans doute tombée à l'eau sans vous noyer !

— Non, je me suis pas noyée grâce à des branches d'arbre qui me sont tombées sous la main. Avant de me jeter à l'eau, on m'a enlevé les deux yeux, et j'ai eu la chance de tomber sur cet arbre. J'ai ainsi eu la vie sauve.

— Vous ne voyez donc rien ? Je vais vous amener à ma cabane et ensuite on verra à vous soigner. Ma femme est une bonne soigneuse. C'est également une Amérindienne. N'ayez aucune crainte ; nous prendrons bien soin de vous ! »

Le vieil Amérindien prend Aurore par le bras et la dirige vers sa cabane. Sa femme le voit arriver. « Dis-moi donc, mon homme, où tu as trouvé cette personne ?

— Je viens de la découvrir sur le sable du rivage. Elle a été victime d'un naufrage, je crois bien. Elle s'est sauvée en se cramponnant à un arbre. Mais regarde ! Elle est privée de ses yeux ! Elle ne pourra plus se promener dans les endroits éloignés. Ma femme, nous allons en prendre bien soin. C'est une jolie fille et nous allons essayer au moins de lui sauver la vie. Nous l'aiderons tant que nous pourrons, toute notre vie, s'il le faut ! »

La vieille Amérindienne aide Aurore à se débarrasser de ses habits trempés, les fait sécher, les répare du mieux qu'elle peut, et ensuite elle soigne les plaies de ses yeux arrachés. La pauvre Aurore ressent de grandes souffrances pendant un certain temps. Mais peu à peu, la douleur se calme. La malade marchait un peu dans la cabane où la vieille Amérindienne lui avait aménagé une petite cellule privée. Cette chambrette avait

des couvertures en guise de cloisons, mais quand un visiteur arrivait, la malade pouvait se retirer dans sa cellule.

Le temps s'écoule, les mois passent... Belle Aurore avait toujours tu son secret, mais elle possédait une sorte de don lui conférant des pouvoirs quasi magiques.

Un bon jour où la douleur s'était apaisée, Aurore dit au vieil Amérindien : « Mon vieil ami, je puis bien vous appeler mon père et ma mère, même si je ne vous vois pas ! Pourriez-vous aller vous promener derrière votre maison ? Vous y trouverez un jardin rempli d'une grande variété de fleurs.

— Ma petite, répond l'Amérindien, tu rêves, je crois, ou bien tu parles sous l'effet de la douleur. Voilà trente ans que je vis ici et jamais je n'ai remarqué ce jardin !

— Allez-y, allez-y, vieil ami, je vous en prie !

— Eh bien ! va donc, dit la vieille Amérindienne à son mari, va donc à la recherche de ces fleurs. Ce geste lui fera plaisir, et toi, tu en seras quitte pour une bonne promenade ! »

Le vieil homme n'a pas fait une centaine de pas en arrière de sa cabane qu'il découvre, en pleine forêt, un magnifique jardin rempli d'une grande variété de fleurs. Il cueille plusieurs des plus beaux spécimens et il les rapporte à la cabane, « Tiens, ma petite fille, prends cette gerbe de fleurs !

— Ah ! vous l'avez trouvé, le jardin ? demande Aurore ?

— Oui, je l'ai trouvé ! Ah ! je n'ai jamais vu tant de fleurs !

— Eh bien ! maintenant, continue Aurore, je ne vous importunerai plus au cours de cette journée ! »

Aurore reste toute seule dans sa cellule et malgré sa cécité, fabrique un bouquet merveilleusement disposé.

Mais revenons au roi. Quand il aperçoit sa frégate, il se précipite au quai, naturellement, pour y recevoir Ti-Jean. Une fois rendu au quai, le roi constate que Ti-Jean ne descend pas du navire. Ti-Jean demeure dans sa cabine. Il y était depuis la disparition de sa sœur, incapable de dire un seul mot.

La vieille marâtre se promenait sur le pont. Le roi monte dans le navire, croise la vieille femme, tout en cherchant vainement Ti-Jean. Il jette un coup d'œil sur la fille de la vieille femme et demande à celle-ci : « Est-ce que cette fillette serait la sœur de Ti-Jean ?

— Certainement ! répond la marâtre. Ti-Jean n'a pas d'autre sœur que celle-ci !

— Mais où est-il, Ti-Jean ? demande le roi.

— Il est dans sa cabine ! »

La vieille marâtre avait enlevé l'usage de la parole au jeune homme. Ti-Jean ne pouvait donc plus parler!

Le roi finit par rejoindre Ti-Jean et lui demander quelques renseignements: «Est-ce là, ta sœur, Ti-Jean?» À de nombreuses autres questions, Ti-Jean ne répond pas un mot. Le roi s'empare de Ti-Jean et le fait jeter dans les basses-fosses, devant son château. «Quand tu daigneras me répondre, dit le roi, j'apprendrai des renseignements qui me permettront d'agir!»

Ti-Jean languit dans les prisons du roi, tandis que la vieille marâtre vit là-haut dans le château avec son laideron de fille, entretenues et nourries par le roi. De temps en temps, ce dernier rend visite à ces deux pensionnaires et cause avec elles. Il trouve la fille affreusement laide. Il faut souligner qu'elle n'était vraiment pas jolie!

Dans la cabane du vieil Amérindien, Aurore a terminé un chef-d'œuvre de bouquet de fleurs. Elle l'apporte à son hôte et lui dit: «Mon père, aujourd'hui je vous demande de faire une petite promenade aux alentours de votre maisonnette, dans la direction que voici. Vous trouverez un hangar rempli de provisions de bouche d'un grand assortiment. Vous en rapporterez la nourriture que vous désirez. À côté de ce hangar, vous remarquerez une petite écurie qui abrite trois beaux chevaux, un noir, un gris et un roux. Quand vous aurez apporté des provisions ici, vous irez seller, brider le cheval roux, et vous le conduirez ici.

— Ah! ma petite, là, tu rêves certainement! Des constructions comme celle dont tu parles, on les voit de loin. J'habite ici depuis trente ans, mais je n'ai jamais vu de telles bâtisses!

— Allez, allez, mon père, je vous en prie! Vous allez certainement trouver tout ce que je viens de vous décrire!

— Eh bien! mon vieux, vas-y donc, conseille la vieille Amérindienne. Même si tu n'as jamais vu de telles bâtisses par ici, tu feras au moins plaisir à notre pauvre aveugle!»

Le vieil homme quitte sa cabane et marche dans la direction précisée par Belle Aurore. Il trouve un beau hangar rempli de bonnes provisions de bouche, de la farine en barils, quantité de sacs de sucre et d'autres denrées d'une variété incroyable. Il attrape un baril de farine, le roule jusqu'à sa cabane en se disant: «Enfin, ma vieille va nous cuire du pain!»

Aurore s'adresse de nouveau à son vieil ami! «Maintenant, allez à l'écurie, sellez et bridez le petit cheval roux. Vous l'amènerez ensuite ici!»

Le vieil Amérindien obéit. Il bride et selle soigneusement le petit cheval roux, lui saute sur le dos et le conduit à sa cabane. Il remarque que le cheval est très rapide. Il l'immobilise à la porte de la cabane. Aurore, aidée par la vieille Amérindienne, s'est déplacée et l'attend dehors, son bouquet dans les bras. «Mon père, prenez ce bouquet dans vos mains, et laissez le petit cheval suivre la route qu'il choisira. Il va filer à grande

vitesse, malgré les cours d'eau et les montagnes. Il va voler comme un oiseau. Tenez-vous solidement! Quand vous mettrez pied à terre dans les campagnes ou les villes, vous crierez: «Bouquet à vendre! Je ne réclame ni or ni argent, mais des yeux humains!» On va vous offrir des yeux de bœuf, de vache ou de porc, mais ne les acceptez pas! Attendez que l'on vous offre des yeux humains!

— Mais ma pauvre petite fille, tu sais bien que personne ne vendra ses yeux! objecte le vieil Amérindien.

— Mon père, je vous commande d'entreprendre ce voyage!»

Le vieil homme monte sur le cheval roux et prend la route. Ah! mes amis, le cheval avance à la vitesse d'un oiseau, franchit les ravins, les montagnes. Bientôt, il quitte la campagne, s'arrête dans une ville et se met à crier: «Bouquet à vendre! Je ne réclame ni or ni argent, mais des yeux humains!

— Eh bien! bonhomme, nous ne nous arracherons pas les yeux pour toi!

Mais la marâtre, vous vous rappelez, la vieille femme qui demeure au troisième étage du château royal... Elle se tenait à sa fenêtre, par ce beau jour ensoleillé. Elle tentait constamment d'améliorer l'apparence de sa fille pour qu'elle parvienne à s'attirer les faveurs du roi. Elle entend crier: «Bouquet à vendre. Je ne réclame ni or ni argent, mais des yeux humains!»

La fille de la vieille marâtre dit: «Maman, allez donc l'acheter, ce bouquet! Je pourrais, au moyen de ces fleurs, relever mon apparence. Le roi ne me trouve pas jolie, mais si j'avais ce bouquet, je pourrais orner de roses ma tête et mon corsage. Ma personne attirerait davantage l'attention. Arrêtez donc ce vendeur!

— Mais, ma fille, je n'ai pas d'yeux à donner.

— Oui, vous en avez! Les yeux de Belle Aurore! Ils sont encore dans la poche de votre robe noire!

— Arrêtez, monsieur! crie la marâtre à ce vieil Amérindien. Je descends à l'instant pour causer avec vous!»

La vieille marâtre va prendre un œil d'Aurore dans la poche de sa vieille jupe noire et s'empresse de rejoindre le voyageur à cheval. L'œil est passablement ratatiné, mais la vieille dame le présente toutefois au vieillard en lui disant: «Tenez, monsieur! En voici un œil humain!

— En êtes-vous bien certaine, madame?

— Oui, je suis sûre que c'est un œil humain!

— Eh bien! en retour de cet œil, je vous cède mon bouquet de fleurs!»

L'Amérindien reçoit l'œil, et la vieille marâtre, les fleurs. Le voyageur fait pivoter son cheval roux et retourne à sa cabane où l'attendent son épouse et Belle Aurore.

«Tiens, ma pauvre petite Aurore, j'ai bel et bien trouvé un œil humain, mais je doute fort de sa valeur!

— Ah! mon père, l'apparence de cet œil ne veut rien dire. Prenez-le maman, et faites-le tremper dans l'eau tiède pour le nettoyer soigneusement. Quand il sera bien propre, revenu à son volume normal, vous me l'apporterez!»

La vieille Amérindienne verse un peu d'eau tiède dans une tasse à thé y lave l'œil avec soin, et lui rend son état naturel. Il ressemble à un œil dans son orbite. Belle Aurore avait le pouvoir d'opérer pareil phénomène. «Donnez-moi cet œil, commande Aurore, ou plutôt placez-le dans l'un de mes orbites!»

Le vieille Amérindienne prend l'œil trempé dans l'eau tiède et le dépose dans l'orbite de Belle Aurore. L'œil reprend sa place naturelle, la jeune fille recouvre une demi-vision. «Ah! Ah! s'écrie-t-elle je vois, je vois! J'ai maintenant un œil. Eh bien! il m'en faut un autre!»

Belle Aurore se rend en personne, au jardin, et elle se fait un bouquet de fleurs plus merveilleux que le premier. Elle peut maintenant se servir d'un œil!

Le lendemain matin, Aurore s'adresse encore au vieil homme: «Mon père, lui dit-elle, allez seller et brider le cheval gris. Vous irez vendre ce bouquet-ci. N'exigez ni or ni argent, mais un autre œil humain. Vous en avez trouvé un, hier; vous allez découvrir l'autre, aujourd'hui!

— Entendu! Je vais y aller!

— Mais, continue Aurore, il vous faudra vous tenir solidement, ce cheval gris est beaucoup plus rapide que le roux!

— Vrai? Ah! j'aime voyager de la sorte! C'est un charme! Le cheval saute par dessus les montagnes, les ravins et les rivières. On franchit ces obstacles sans s'en apercevoir!»

Le vieil Amérindien quitte donc sa cabane, ce gros bouquet où plutôt cette gerbe de fleurs entre les bras. Il traverse les campagnes, s'arrête dans les villes et lance de nouveau son cri: «Bouquet à vendre! Je ne réclame ni or ni argent en échange, mais un œil humain!»

Certains acheteurs lui offrent qui un œil de porc, qui un œil de mouton ou de vache. «Non, non, répondait le vieux voyageur, je veux un œil humain!».

La vieille marâtre se tient encore près de la fenêtre du château royal avec sa fille qui surveille le va-et-vient de la rue dans l'espoir de voir réapparaître le vieux marchand de fleurs.

En effet, ce matin-là, elles voient de nouveau arriver le vieil Amérindien avec sa gerbe de fleurs. « Regardez, maman, ce magnifique bouquet. Allez arrêter ce vieux marchand. Achetez-lui ses fleurs en les payant avec un autre œil ! Vous gardez toujours l'autre œil de Belle Aurore dans la poche de votre jupe noire, ne l'oubliez pas ! »

La vieille marâtre s'empresse d'arrêter le vieil Amérindien et lui présente le deuxième œil d'Aurore. Elle échange cet œil pour les fleurs. Aussitôt, elle remonte à ses appartements et sépare la gerbe en plusieurs petits paquets, en fixe un sur l'épaule de son laideron de fille, un autre à ses hanches, une dernière touffe sur la tête.

Peu après, le roi vient rendre visite à la marâtre et à sa fille. « Très bien, très bien, la mère ! votre fille commence à avoir belle allure !

— Ah ! Sire mon roi, répond la mère avec grande façon, ma fille va peu à peu acquérir une beauté enviable. Le dicton veut que les filles deviennent plus jolies en vieillissant !

— Entendu ! Je ne doute pas du dicton. Votre fille reprend de la beauté. Elle s'améliore un peu ! »

En réalité, le roi ne parle pas sérieusement. Ils se paie un peu la tête de ces femmes. Il les quitte et retourne à ses affaires, sans grands détours.

Le vieil Amérindien revient à sa cabane et donne à Belle Aurore son deuxième œil. La jeune fille a maintenant ses deux yeux ! Ses habits sont un peu défraîchis. Elle les presse du mieux qu'elle peut. Elle ne peut s'en procurer d'autres, les Amérindiens n'en ayant pas de neufs à lui fournir.

Le lendemain matin, Belle Aurore dit au vieil Amérindien : « Mon père, je puis me servir de mes deux yeux, ce matin ! C'est moi qui irai me promener, aujourd'hui ! Allez à l'écurie, bridez et sellez le grand cheval noir. Ensuite, amenez-le-moi ici. Cependant, si vous le montez, tenez-vous solidement. Vous allez constater qu'il est rapide !

Belle Aurore n'avait rien exagéré. L'Amérindien monte en selle et arrive en coup de vent à la porte de la cabane. Le cheval ne cesse de danser. « Viens, monte à ton tour ma petite fille. C'est toi qui vas en promenade, aujourd'hui ! »

La jeune fille saute en selle sur le cheval noir qui s'élance comme une flèche en direction du château du roi. Elle passe à la porte du château, salue le roi qui se promène sur la galerie. Le roi lui rend son salut mais se contente de regarder la jeune fille qui s'arrête à la porte de la prison de Ti-Jean. Elle attache son cheval, parle au prisonnier pendant cinq minutes. « Qui est donc cette jeune fille, se demande le roi, qui est donc cette jolie fille ? Elle vient causer avec Ti-Jean, un prisonnier deshonoré, alors qu'elle ne me rend pas visite à moi, un jeune roi ! Heureusement, elle ne s'attarde pas ! »

Après cinq minutes de conversation, elle quitte Ti-Jean en lui promettant de revenir le lendemain, pour une visite de dix minutes, cette fois.

Belle Aurore remonte à cheval, repasse devant le château en saluant le roi. Ce dernier lui rend son salut et tombe presque à la renverse à la vue de cette jolie fille, à la figure pleine de santé. Belle Aurore continue sa route et retourne chez le vieil Amérindien.

Le roi se dit: «Demain matin, il me faudra, coûte que coûte, parler à cette jeune fille! J'irai lui parler!»

Le roi cependant ne sait pas si elle sera plus longtemps, cette fois, près du château.

Le lendemain matin, le roi, du haut de sa galerie, surveille les alentours. Tout à coup, apparaît le grand cheval noir qui ramène Belle Aurore! Le cheval va à la vitesse du vent. Il passe encore devant le château. La jeune fille salue de nouveau le roi. Ce dernier salue à son tour, presque genou en terre, et s'empresse de se relever. L'élégante jeune fille se rend directement aux basses-fosses, attache son cheval et cause dix minutes avec le prisonnier Ti-Jean.

Le roi descend de sa galerie avec l'intention de se rendre aux basses-fosses pour rencontrer Belle Aurore, mais il n'en a pas le temps. Il s'est trop attardé à regarder ce que faisait la jeune fille à la porte de la prison. Ses dix minutes de visite terminées, Belle Aurore détache son cheval en disant à Ti-Jean: «Je reviendrai demain, et nous causerons quinze minutes!»

Belle Aurore saute en selle, salue le roi qui, toujours sous le coup de la surprise, lui rend un salut extravagant. Mais la jeune fille est déjà disparue.

Le roi, en prévision de la troisième visite de Belle Aurore, se dit: «Je vais faire placer Ti-Jean près de moi sur la galerie, et ainsi je pourrai parler à la visiteuse. Je me demande bien pourquoi Ti-Jean parle, quand cette femme est avec lui, alors qu'il ne dit pas un seul mot, quand elle est absente!»

Le lendemain matin, le roi envoie chercher Ti-Jean. «Je vais essayer, se dit le roi, de trouver l'explication de cette situation bizarre!» Il fait asseoir Ti-Jean sur la galerie, près de lui et dispose une autre chaise à gauche de Ti-Jean. Ce dernier est assis sur la chaise du milieu; celle placée à sa gauche est destinée à la visiteuse.

Bientôt, les amis, encore le grand cheval noir qui s'amène! Le roi regarde encore la jeune fille. Elle lui fait un grand salut, mais fait demi-cercle devant le château, attache sa monture et monte sur le perron. Elle présente la main au roi sans dire un mot, puis va occuper la chaise à la gauche de Ti-Jean et commence à causer avec ce dernier. Elle cause, cause, Ti-Jean lui répond. Le roi trouve ce comportement un peu énigmatique. Il patiente quelques instants, mais intervient bientôt: «Comment se fait-il, Ti-Jean, que, en présence de cette demoiselle, tu parles?»

— Sire mon roi, si vous voulez une explication, demandez-la à cette demoiselle. Elle vous répondra certainement! Posez-lui votre question!»

À ce moment, le roi adresse la parole à Belle Aurore et lui demande qui elle est. « Je suis la sœur de Ti-Jean ! » répond la jeune fille.

— Mais qui croire ? La vieille dame logée ici, au troisième étage, m'a dit que Ti-Jean n'avait qu'une seule sœur : celle qui vit près d'elle !

— Je sais ! C'est parce que cette vieille dame m'a arraché les deux yeux et ensuite m'a lancée à la mer dans l'intention de me noyer. Mais le bon Dieu a eu pitié de moi. Il m'a sauvée, grâce à un gros arbre garni de nombreuses branches. Je me suis agrippée à ces branches et j'ai ainsi été conduite au rivage. C'est un vieil Amérindien qui m'a sauvée et m'a aidée à guérir. Grâce à lui, j'ai retrouvé mes yeux. C'est elle, la vieille marâtre, qui les avait, mes yeux ! »

Du haut de ses appartements, la vieille dame entend la voix de la sœur de Ti-Jean. Elle s'approche de la fenêtre et s'écrie : « Mon Dieu ! Belle Aurore est rendue ici ! Nous sommes perdues ! »

Mais la sœur de Ti-Jean avait d'autres révélations à faire au roi. Elle lui dit : « Empêchez toute sortie de votre château, et nous allons vous mettre au courant de notre histoire ! »

Sans tarder, valets et servantes verrouillent toutes les issues du château pendant que Ti-Jean et Belle Aurore racontent au roi ce qui s'est passé chez eux. « Eh bien ! conclut le roi, quoi qu'il en soit, laissons la marâtre et sa fille dans leurs appartements, pour le moment ! »

Le roi fait rentrer Belle Aurore dans son château et lui dit : « Maintenant, jeune fille, si vous voulez m'épouser, les préparatifs du mariage ne seront pas longs ! Dans deux jours, tout sera prêt pour le mariage ! »

Belle Aurore qui avait été si démunie, à la pensée que Ti-Jean était très heureux et qu'elle-même était à la veille de conquérir le bonheur, consent, on le comprend bien, à épouser le prince.

Au bout de deux ou trois jours on souligna le mariage de Belle Aurore et du prince par une merveilleuse noce. Le roi était fier de sa jeune épouse, bien faite et d'une beauté ravissante. Le roi l'aimait comme s'il se fût agi d'une princesse. D'ailleurs, elle était aussi jolie qu'une princesse.

La veillée des noces terminée, les plaisirs de la fête passés, la vieille marâtre et sa fille étaient inquiètes, là-haut, dans leurs appartements. Elles s'attendaient à une punition exemplaire, à un châtiment plus cruel que celui auquel, en réalité, on les condamna.

La nuit venue, le roi dit à sa femme : « Belle Aurore, ma femme, je vais te demander ton avis. Que ferons-nous des deux femmes qui logent ici, après t'avoir si cruellement martyrisée ? »

— Eh bien ! mon mari, je te demande de les emprisonner au même endroit que Ti-Jean l'a été, et cela jusqu'à la fin de leurs jours !

— Ma femme, tu es un ange ! Si j'avais été victime de telles cruautés de leur part, je les aurais fait disparaître à tout jamais !

— Non ; jetez-les dans les basses-fosses, le restant de leurs jours, et nourrissez-les juste assez pour leur conserver la vie ! C'est toute la vengeance que je veux exercer contre elles ! Pourvu que je vive bien, ici, le reste m'importe peu.

— Ne crains rien, Aurore, tu seras heureuse avec moi ! »

Après le mariage du roi avec Aurore, Ti-Jean a toujours demeuré chez le roi comme intendant général du château. Il a toujours vécu sous le même toit que le roi.

Je leur ai rendu visite, il y a deux ans. J'ai compté, dans le château, vingt-deux petits princes et quatre-vingts petites princesses. Ce sont eux qui m'ont envoyé vous raconter cette histoire...

LA BELLE AURORE

Récit raconté par Joseph Tremblay (77 ans), le 23 juillet 1955, à Cap-Chat, Gaspésie. M. Tremblay avait appris cette version dans les chantiers de Capucins (Matane) vers 1905.

Enregistrement n° 766. Conte-type 403 I, III b (belle-mère jette la fillette à la mer, après lui avoir arraché les yeux), c, d (prison souterraine), VI a (fillette sauve son frère et épouse le roi).

Enn' fois, c'est bon d' vous dir', c'été' in homme et enn' femme. C't homm'-là, avec sa promér' femme, i' a eu 'guien qu'enn' p'tit' fille... i' â eu deux enfants, in garçon p'i' enn' fille: P'ti-Jean, pi' A'rore [Aurore].

Te'jours, que c't homm'-là, quant' sés enfants sont v'nu' à peu près dan 'és six sept ans, i' ést v'nu veuve [veuf]. Là, b'en, â follu se r'marguie' a'ec in aut'e. I' â laissé fér' son temps d' veuvag', p'is, après çà, i' s'ést r'marguie'. I' s'ést marguie' avec enn' créatur'¹ qu'était pas bell', p'is là, alle à m'né l' guiâb'² à cés enfants-là jusqu'à temps qu'i's seill'nt v'nu' à bout d' s' décider d' partir. 'A lés magané't, 'a lés abîmé't...

Te'hours qu'alle a eu enn' fille étou³. Alle été't lait' comm' lés sè' [sept] péchés capitaux. I' d'i manquait dés corn's p'is c'ést tout'! 'A pârt de d' çà alle avait tout'... Mé', elle, b'en, alle avait soin d' la sienn', p'is, lés aut's, b'en, i' été' habillé' avec dés poch's, comme on dit, dés poch's de Paris, à l'ancien temps, là.

Ça a filé d' minme enne escouss'⁴, mé', Ti-Jean était magané⁵ terrib'e. Quant' Ti-Jean a 'té rendu enn' douzain' d'années, A'rore été't gross' p'is grande assez, p'is p'us vieill' que lui. Ti-Jean di' à A'rore, i' dit: «Écoute! I' dit, on vâ amancher not' affér'; moé, i' dit, j' vâs partir d'écitte. I' dit, écitte, on vâ fénir par mourir de faim; i' dit, on ést rendu qu'on mang' p'us, on creuv' de faim, p'is, i' dit, 'a fait tout accrère à poupâ; i' dit, poupâ nous magane avec çà, tu 'oés b'en...

1. Créature: Femme ou fille.

2. Diable (mener le): Chicaner, faire des reproches malveillants.

3. Etou (itou): Également, aussi. Vx fr. itel.

4. Secousse (escousse): Laps de temps, espace dans le temps.

5. Magané: Maltraité, malmené.

I' dit, dimanche, i' dit, c'tte s'main', que j' trouv' poupâ tout seul, p'is, i' dit, que j' gu'i d'mand' que'qu's cenn's, p'i' on va fair' pôser not' portrait seu' à seu'. P'is, i' dit, lâ, j' vâs partir, moé; p'i' i' dit, l' premier vaisseau qui vâ arriver pour chargé' écite au quai, i' dit, j' m'en vâ 'ller d'mander ma place à bord, comm' pour sarvir de quoi c' que j' s'rai capab' de fére à bord, pour gangner mon pâssage. P'is, i' dit, toé, b'en, i' dit, si j' peux trouv' enn' bonn' place, i' dit, pour gangner d' l'argent, dans que'qu' temps d'écitt', quant' j'a'rai assez d'argent, i' dit, j' viendrai t' charcher, pour t' sortir d'écitt', toé.

— Mon Dieu, 'a dit, Ti-Jean, que j' vâs t-i' m'ennuyer!

— Oui, i' dit, je l' sé's, ma soeur!»

Et elle, alle était bell', bell A'rore: 'a portait son nom. Ti-Jean était pâs lait' étou. Tehours, comm' de faite! I' parl' de d' câ à son père; son pér' gu'i deunn' que'qu's cenn's, p'is, l'dimanche, i' ont leu's plus beaux habits su' l' dos. I' y avè' in artist' proch' d' l'églis', p'i' i' ont pôsé deux portraits, seu' à seu'. Lâ, Ti-Jean prend l' portrait d' sa soeur, p'i' elle, 'a prend son portrait.

Lâ, lâ... dans la s'maine, i' arrivè' in vaisseau au quai pour charger; Ti-Jean parl' de câ à son pér', p'i' i' gu'i dit câ. «Ah! i' dit, fais comm' tu voudrâs, mon p'tit garçon! J' peux pâs fér' mieux qu' câ.

— I' dit, j' vâ' asseyé' à m'en aller pour gangner, pour viv'e, i' dit, qu'on pu'ss' viv'e, i' dit, comm' du monde in peu, asseyé' à trouver que'qu' p'tite djob [job] que j' s'rai capab' d' fére!

— I' dit, c' correck!»

Ça fait qu' son père ést v'nu le r'conduire à bord du vaisseau, p'i' i' â parlé d' câ au capitaine. «Ah! i' dit, oui, oui! I' dit vous a'rez... l' pér' dit, vous a'rez pâs d' misère avec, d'abord, i' dit, c'ést in bon p'tit garçon. Mé', i' dit, c' qu'i' y â, i' dit, i' ést craitif in peu: i' dit, i' â été b'en magané. C'ést enn' bell'-mér' qu'i' â, p'i' i' dit, i's 'n n'ont pâs soin! Ça fait qu'i' dit, je l'envoieill' de minm' pour, i' dit, asseyé' â l' placer queuqu' pârt.»

Comm' de faite! I' dit: «C'ést correck'! Laissez-nous-lé, p'i' i' a'râ pâs d' misère avè' n'us aut's!»

Comm' de faite! En s'en allant, l' capitain' s'ést mi' à eumer c' 'tit garçon-lâ, mecieu'! Il l' trouvait fin, pour lés commissions partout à bord du vaisseau, p'i' i' asseyé' à tout fér', t' sé's b'en, b'en pluss' qu'i' éte't capab' de fére. M'é, l' capitaine l' laissait pâs fére.

P'i' i' on éte, on vâ dir', par 'zemp', dan 'és t'oâs mois su' 'a mer. C'était loin d'où c' qu'i' allaient. Mé', quand i's sont v'nu' avant d'arrivé' à la vill', qu'i' ont commencé à voèr, qu'a éte' enn' gross' ville... i' y avè' in roi, lâ, dans c'tte vill'-là, p'i' i' y avè' in beau château. P'i' 'a p'us bell' méson à pârt du château du roi, ça

appartené' au capitaine; c' capitain'-là qu'était tout seul avec sa femm' p'i' i' avait pâs d'enfant. I' avait dés sarvants, dés sarvant's, par 'zemp'e.

Lâ, le p'tit garçon qu'avait jamais vu ça i' dit: «Dis-moé don, capitain', quoi c'est ça c'tte belle ardeur⁶ qui r'lui' au soleil?

— Çâ, i' dit, mon p'tit garçon, c'est l' château du roi, çâ! Çâ, tu sé's, les châteaux du roi, c'est dés diamants p'is cuiv's là-d'ssus, i' dit, i' y â r'guien d' plus beau; p'is l' saleil (e) r'luit là-d'ssus. P'is, i' dit, voé's-tu, i' dit, l'aut' p'tite ar-lueur que gu'y â lâ? B'en, i' dit, çâ, c'est mon château! Après l' château du roi, c'est moé qu'â l' plus beau château! P'is, i' dit, j' su's tu't seul avec ma femme. Si tu veux v'nir resté' avec moé, i' dit, tu s'râs bienv'nu!»

Mé', i' a'rait pâs gagné d'argent, i' a'rait été él'vé, lâ, i' a'raient raj'vé d' l'él'ver comm' l'enfant d' la maison seul'ment. «B'en, i' dit, capitaine, i' dit, je r'fus' pâs, mé', i' dit, j' vâ's, avant, i' dit, j' vâ' 'ller fére in tour au château du roi, voêr çâ, dans la ville, in peu. P'is si j' trouve r'guien à mon goût, b'en, i' dit, j' m'en r'viendrai cheu' vous, p'i' i' dit, j' gu'y rest'rai.

— C'est correck'! I' dit, fais comm' tu voudrâ's, i' dit, t'és t-assez vieux pour savoèr quoi c' que tu fais, à c'tte heure!»

On vâ dir' qu'i's sont rendu' au quai; p'i' en débarquant su' l' quai, lâ, b'en, l' p'tit garçon a r'marcié l' capitain', p'i' i' gu'ieux a souhetté l' bonjour, p'is, 'és aut'e', i' ont souhetté d' la chance à Ti-Jean. I' â gagné au château du roi.

Ça fait qu' rendu au château du roi, à la bârguière, i' gu'y avè' in sentinelle. I' â d'mandé au sentinell' pour avoèr la parmission de parlé' in peu au roi, qu'i' a'rè' affère à lui... Ça fait que, lâ, l' sentinelle â 'té trouver le roi, i' dit: «Attends-moé écitté, attends la réponse!»

I' â été trouver le roi, p'i' i' gu'i â parlé d' çâ: in 'tit garçon qu'était pâs beaucoup b'en habillé, mé' qui â l'air bon, enn' bell' physionomie, p'i' i' est pâs lait', p'i' i' a'rè' affère à vous. P'is, i' dit: «Vâ l' charcher, p'i' i' dit, emmèn'-moé-lé écitté!»

C' fait qu' comm' de faite! L' p'tit garçon s'est env'nu auprès du roi, p'is, lâ, il â d'mandé çâ au roi si i' a'rait pâs què'qu' 'tite ouvrage à gu'i denner pour gangner sa vie, qu'i' était b'en misérab' comme i' était lâ, i' était pâs capab' de fér' de gross' grosse ouvrag', mé', «Seriez-vous capab' de m'employer, dans du jardinag', què'qu' chose? I' dit, que j' rest'rais lâ tant qu'i' voudrait m' laisser lâ.

— C'est correck', i' dit, mon p'tit garçon!»

Ça fait qu'i' y avait l' promié' en têt', lâ, l' foreman⁷ comme on diré't, dans l' jardin du roi. Le roi i' dit, i' dit: «Jardignier, quiens, prends c' p'tit jeune homm'-là,

6. *Ardeur*: Lueur. Du vx fr. *Arder*: brûler. d'ou *ardeur*, reflet qui émane du feu.

7. *Foreman* (angl.): Contremaître, surveillant de travaux.

p'i' i' dit, monteur z-i' à jardinier, p'is, i' dit, si i' fait d' la bonne ouvrag', b'en, i' dit, tu l' gard'râs!»

Ça fait qu' lâ, le jardignié' en têt' s'est mi' à gu'i tracer dés beaux cârrés, dés bell's plat's-band's, tout c'... I' trouvét qu' Ti-Jean travaillé' assez b'en, au bout' d' deux t'oàs jours qu'i' â été lâ, i' dit: «Mon p'tit garçon, tu travaill's, i' dit, on dirait qu' ça fait b'en longtemps qu' tu travaill's lâ-d'dans!

— I' dit, j' fais r'guien qu' commencer; c'é' 'a promiér' fois que j' travaill' lâ-d'dans!

— B'en, i' dit, tu vâs fère in bon jardinier!»

Mé', Ti-Jean, lâ, au château du roi, i' ést b'en, lâ: i' ést b'en nourri, p'is lâ, le roi l'habill' pâssabeulment, t' sé's b'en, au château du roi, mé', c' qui lui faisait d' la peïn', lâ, qu'i' pensè' à sa pauv' 'tit' sœur, lâ. D' temps en temps, i' y avait dés broussâill's, dés harbag's dans l' jardin. Le roi s' prom'nét su' 'a gal'rie, p'is c'ètè' in jeune roi, câ: son père était mort, p'i' i' avait tou' eu lés couronn's de son pér', mé' i' avait presque enn' vingtain' d'années, p'i' était pâs... Ti-Jean, lâ se j'té' à g'noux d' temps en temps, p'i' i' prenét son portrait, p'i' il le r'gardét. B'e'tôt, i' l' serrét, p'i' i' pleuré't, p'i' i' pleuré't.

Le roi l' voyait fère; i' dit: «Dis-moé don, i' dit, quoi c' que c' p'tit jeune homm'-là, à d' quoi à r'garder, p'i' â l'air à pleurer, quant' i' s' leuve; p'is lés yeux, i' s'essuie lés yeux... I' dit, j' voèrai, i' dit, quoi c' qu'i' â!»

Tehours, d'enn' journée à l'aut', le roi s'aprçœt d' câ. Mé', le roi fait l' filou⁸, in bon coup, p'i' i' s'esquive au travers dés arb's, p'is b'e'tôt, Ti-Jean s' mè' à g'noux, et p'i' i' prend son portrait, p'i' i' s' mè' à le r'garder, p'is lâ, i' pleure. Le roi â l' temps d' voèr qu'i' â in portrait dan 'és mains. I' dit: «Quoi c' que t' âs, Ti-Jean, dan 'és mains, lâ?

— Ah! b'en, i' dit, c'est r'guien, Sir' mon roi; c'est l' portrait d'un' de més sœurs. I' dit, j' vous assur' que c'est r'guien d' râre!

— I' dit, mont'-moé câ, 'oèr!»

Prend l' portrait, p'i' i' gu'i montre. Ah! le roi la trouv' de son goût: enn' bell' fille; alle ètè' assez grosse, 'a ètè' assez grande encôre. I' dit: «C'est-i' eunn' de tés sœurs, câ?

— Ti-Jean dit, oui, Sir' mon roi, i' dit, j'ai r'guien qu' câ d' sœur!

— B'en, i' dit, si c'est ta sœur, Ti-Jean, i' dit, tu vâ' aller la charcher!

— Ah! i' dit, j' demand' pâs mieux, i' dit, Sir' mon roi. Mé', i' dit, comme alle ést lâ, i' dit...» i' gu'i â conté l'histoèr' que j' vous ai contée, comment que sa mère

8. *Filou*: Trompeur; qui use de détours pour arriver à ses fins.

était pour 'és aut's, comment c' qu'a était décriée, p'is tout'! P'is Ti-Jean avait... là-d'dans, l' temps pàss' vit', ça f'sait déjà deux ans qu'i' était là, au château du roi. A'rore avait vieilli, elle itou.

Mé', i' dit: «Vous savez, i' dit, que là, habillée comme 'a ést là, i' dit, ça vâ ét' mal 'isé d' la débaucher⁹ de d'là.

— Eh! i' dit, faut pàs qu' ça t'accupe; i' dit, c'ést ta sœur, p'is tu vâ' aller la chercher, Ti-Jean. Ça coût'... ça coût'râ c' que ça voudrà!»

P'is là, le roi fait greyé' enn' bell' p'tit' frégard' [frégate] qu'i' avé't, p'is l'équipage à bord, p'i' i' gu'i greille [gréer]¹⁰ enn' bell' valis' de ling', j' cré's b'en; pàs d'in qu' dés valis's, dés gros port'-manteaux, là, deux port'-manteaux pleins. I' dit: «Tu vâ' aller charcher ta sœur, i' dit, Ti-Jean!»

Là, Ti-Jean, écoutez, c'ést p'us l' minme! Ti-Jean ést habillé en beau princ' pour aller cheu z-eux.

Là, i' file! I' s'en vâ... i' s'en vâ au quai d' cheu' z-eux. En arrivan au quai, b'en, i' jâs' su' l' quai in peu, i' attend parler, au travers dés branch's, qu' son père ést mort. Sa bell'-mère ést tou' seule avec Auror' p'is sa fille. C'st égal! File, p'is file...!

En arrivan cheu' z-eux, là, i' frappe à 'a port'. Ça crie: «Ouvrez!» Ah! mon Dieu! I' voét c'tte vieill' femme, là, qui rent' là, avec c'tte p'tit' fille. 'A commencé' à ét' grandett' pàs mal, enn' dizain' d'années, j' pens' b'en, qu'étais lait' comm' lés sept péchés capitaux. I' d'mande à loger là. «Ah! 'a dit, cher prince, 'a dit, vous comprenez b'en qu'on n'ést pàs capab' d' vous logé' écite! 'A dit, on ést tou' seu's, v's voyez p'i' 'a dit, on ést pauvre, on n'â r'guien à manger!

— Ah! i' dit, moé, madame i' dit, j'eum' b'en mieux l' pauvre monde, i' dit, que l' mond' riche! I' dit, d' quoi manger, si vous en avez pàs, i' dit, avec d' l'argent, on peut 'n n-avoèr; p'i' i' dit, on vâ manger. V's allez voèr, on vâ a'oèr de quoi manger, p'i' i' dit, m'âs vous deunnen d' l'argent, p'is v's allé' aller 'n en charcher!»

Tehours, quand 'a voét câ, 'a ést pri', 'a ést p'us cpab' de r'fuser; p'is l' prince prend d' l'argent, p'i' i' gu'i deunne. «Ti'ns, i' dit, allé' a'ec vot' 'tit' fille, emm'nez vot' p'tit' fill', p'i' i' dit, chargez-vous d' provisions, p'i' emm'nez-les!»

Mé', là, après qu' la bonn' femme ést partie, i' ést pàs lâch'¹¹, lui. En rentran i' avait vu comme enne ombrag' qu'avait pàssé dan 'a chamb'e. «Çâ, i' dit, ça doé' être Aurore!»

I' frappe à 'a port' d' la chamb'e. I' dit: «La d'moéselle, i' dit, rouvrez-moé vot' porte!

9. *Débaucher*: Convaincre quelqu'un de quitter un lieu.

10. *Gréer* (greyer): Préparer.

11. *Lâche*: Lent.

— Ah! 'a dit, cher mecieu', 'a dit, j' su's t'-à b'en dir' tou' nue!

— I' dit, écoutez; rouvrez la porte in peu, p'i' i' dit, m'âs vous deunné in port'-manteau, p'i' i' dit, v's vous habill'ré' avec!»

I' prend l' port'-manteau, p'i' i' gu'i gliss' dan 'a chamb'e; i' dit: «R'gârdéz pàs la qualité du butin! Habillez-vous, p'i' i' dit, vous rest'ré' écitt'. Mecqu' la bonn' femme arrive, i' dit, j'arrang'rai câ, moé!»

Comm' de faite! Quand 'a rouv'e, c' port'-manteau-lâ, p'is qu'a voét toute l' butin, 'a 'n en tomb' quésiment sans connaissance d' voèr tout c' beau butin-lâ, écoutez!

Lâ, 'a s'habill' dés pieds jusqu'à la tête, tout en neu' [neuf], comm' de raison, p'is, lâ, après qu'a a fêni, p'is qu' sa toélette ést faite, 'a ress' dan 'a chamb'e. Quiens! La bonn' femme r'ssou' avec dés brassées d' provisions. «B'en, i' dit, à c'tte heure, vous allez fair' cuire à manger, i' dit, madame, p'is, i' dit, on vâ manger, i' dit, à soèr! Mé', i' dit, êt's-vous tou' seule écitté?

— Ah! 'a dit, non, 'a dit, j'ai la fill' de mon défunt mari, lâ, mé', 'a dit, alle ést assez mal habillée, 'a dit, que j'ôs' pàs la sortir, 'a dit, quand l' mond' vient.

— I' dit, fait's-lâ don sortir! I' dit, j'eum' câ, moé, du pauveur monde! I' dit, j'ai 'té 'l'vé pauv', moé 'tou. C'ést pâ' à caus' que j'ai l' moyen aujo'rd'hui... J'ai pàs tejour' été d' minme! Fait's-lâ don sortir pour qu'a vienn' mangé avè' n'us aut's! P'i' i' dit, 'a jâs'râ, p'is ça 'a désennuiera!»

Tehours, quand 'a voét qu'i' 'a charlant¹² pour la fêr' sortir, 'a dit: «Belle Aurore, 'a dit, sors don!» Hé! belle Auror' sort, mé', lâ, alle ést p'us habillée en poche, lâ. Eh! sainte mère! La bonn' femme, 'a tomb' su' l' dargüière [derrière]. «Câ, 'a dit, c'ést pàs d'aut' que Ti-Jean, 'a dit, qui vient charché' Aurore!

— Oui, i' dit, madame, i' dit, c'ést moé qui viens la charcher!»

Ah! mon Guieu! 'A s' mène à pleurer, p'is: «Emm'nez-moé don avè' vous aut's! Quoi c' qu'on vâ faire écitté? On vâ mourir de faim! J'ai parsonn' pour gangner not' vie!...

— I' dit, moé, i' dit, madam', pour moé, i' dit, j' deunn' pàs mon consent'ment; i' dit, m'âs laissé' Auror' libre à elle. Si 'a veut vous emm'ner, 'a vous emmèn'râ avec vot' fille. Pour moé, i' dit, jamais!»

Touhours lâ, qu'on sé't b'en que, l' soèr, vous comprenez b'en qu' ça parl' de câ ensemb'e, A'ror' p'is Ti-Jean, après qu'i' ont soupé. B'en, i' ont fait in bon souper, p'i' i' ont serré câ. P'is vers neuf heure' et d'mie dix heure's, la bonn' femm' s'ést couchée a'ec sa fill', p'is Ti-Jean â resté t'ut seul avec sa soeur, p'is lâ, i' ont jâsé! I' dit: «Écout', ma soeur, i' dit, on vâ partir drett' demain! Tu 'oés, i' dit, comment c' que

12. *Charlanter*: Chercher à persuader, insister auprès de.

t'és t-habillée; c'est pâs moé qui t'à habillée d' minme. I' dit, c'est du butin qu' j'ai eu pour toé. P'i' i' dit, ça t' coût' pâ' enn' cenn', p'i' i' dit, moé non plus. P'i' i' dit, tu vâs t'en v'nir avec moé! Mé', i' dit, la bonn' femme, i' dit, j' te laisse à ta libarté! Mé', moé, i' dit, jamè', i' dit, que j' consentirè' à l'emm'ner! Si tu veux l'emm'ner, fais-en c' que tu voudrâs!»

Tehours, comm' de faite! (E) l' lend'main, quant' ça vient l' temps d' partir, la bonn' femm' braille, 'a crie, 'a s'arrache aux jeux [cheveux], p'i' 'a veut pâs lâché' Aurore. Tehours, Auror', malgré tout' qu'a avait 'té b'en maltraitée, l' cœur tendre encôre, 'a s' décid' de l'emm'ner! Bon!... I's mett'nt lés plus beaux habits, p'i' i's s'embarque' à bord du vaisseau, la frégade, p'is, lâ, on s'en vâ.

Mé', en s'en allant, lui, Ti-Jean, i' avait fait mett' cinq six rangées d' voèl' su' 'a fegur' de sa sœur pour pâs qu' parsonn' la connaisse à bord. P'is lâ, on s'en vâ, t' sé's b'en!

Mé', b'e'tôt, v'lâ enn' tempêt' qui s'élèv' su' 'a mer, més amis! V'lâ, Ti-Jean ést avec 'és aut's, lâ, avec sés mat'lots; i' ést vaillant¹³, p'is l' cœur courageux. I' s' promèn' su' l' pont avec 'és aut's, p'i' i' gu'i eux aidé't, et p'is, lâ b'en, i' vient qu'i' sé't p'us quoi c' c'est fère. Lâ, belle Auror' qu'éta' occupée¹⁴ d' son frère, 'a s'en vient dan' a port', pour voèr, voèr si 'a vâ voèr Ti-Jean qui s' prom'nait su' l' pont. C'tè' en plein' nuit', hein! Mé', Ti-Jean pass' p'i' i' 'a 'oét, p'i' alle avait r'levé sés voèl's. En passant, avec le vent qui faisé't dans lés voèl's, dans c' temps-lâ, p'is lés cordag's, ça fè' in sil'ment¹⁵. I' dit: «Belle A'rore, i' dit, baiss' tés voèl's!»

'A comprend pâs. Sa bell'-mère ést avec elle, 'a dit: «Quoi c' qu'i dit lâ, lâ?

— 'A dit, pauvre enfant, 'a dit, i' m' dit de t'arraché 'és deux yeux p'is d' t'envoyé' à mer!

— 'A dit, si i' vous l'à dit, fait's-lé!

'A pren enn' p'tit' fourchett' p'i' 'a arrach' lés deux yeux, p'i' alle env'lopp' câ, p'i' 'a met câ dans la poch' de sa vieill' jup' noèr, p'i' 'a po'gn' Belle Auror', p'i' 'a l'envoeille à l'eau!

Lâ, v'lâ A'ror' qu'ést à l'eau, mé', l' temps qu'a plonge in peu à l'eau, lâ, c' qu'i' gu'i arriv' dans lés bras? In tapon d' branch's, t'sé's b'en, in arb' qui s'en v'né' à la mer, lâ, p'i' alle eu la chance, alle a po'gné lés branch's, p'i' alle à embarqué lâ-d'ssus... in corps d'arb'e. C' fait qu' lâ, alle a po'gné c't arb'-là p'i' 'a s'ést tien lâ-d'ssus. Alle a b'en été lavée à la mer, p'i' avec sés yeux comme alle avait lâ. Te'jours qu'alle â terri au plain¹⁶.

13. *Vaillant*: Actif, alerte, dur au travail.

14. *Occupé*: Inquiété, préoccupé, obsédé.

15. *Silement*: Sifflement.

16. *Plain*: Rivage.

Du long du plain d'où c' qu'alle â terri, i' y avè' in vieux savag' qu'éte't t'ut seul avec sa femm', qui vivait d' pêch' p'is d' chass', lâ, lui. Vous savez qu'est-c' que c'est qu' dés savag's, comment c' que ça vit...

Un bon matin... à tou' 'és matins, i' v'né't fère in tour su' 'a greuv', voèr si i' trouverait pàs que'qu' chose. I' voét sortir c'tte parsonn'-là. La tête... à quat' patt's, 'a 'oét pàs clair; 'a voét qu''a ést su' 'a terr', qu' son arb'e â échoué à terre. 'A â sui' l'arb', p'is, lâ, b'en, alle â débarqué à quat' patt's...

Le roi... pàs le roi, l' savag' voét c'tte bêt'-là, lui: « Dis-moé don quell' sort' de bêt' que c'est ça? »

C'st enn' créature avec dés grands jeux [cheveux], avec tout's lés jeux descendu' en avant; ça gu'i faisait pareil comme enn' bête. Mé', i' tir' pàs. I' dit: « J' vâ attend'e, i' dit, voèr c' que ça vâ fér'; ça a l'air gourd, ça prend son temps! »

Alle arrive à in port, don, de mer, lâ, au bord d' la mer. 'A r'leuv' sés jeux par en arguier', p'i' 'a s'assit lâ-d'ssus, lâ. « Guiâb'e, i' dit, c'est du mond' câ! C'est du mond' qu'â 'té ch'té [jeté] à l'eau, ou b'en don c'st in naufrag' qu'i' ont fait'; p'is, ell' s'est sauvée su' c't arb'-là.

I' s'en vâ... I' dit: « Guiâb', mad'moésell' dit's-moé don, i' dit, par quelle aventur' vous êt's rendue écite, à matin, i' dit, tout' trempé¹⁷? I' dit, vous avez tombé à l'eau, v's vous êt's pàs neyée? »

— Non! 'A dit, j' me su's sauvée dans dés branch's, 'a dit, qui sont r'ssou' à moé... Mé' 'a dit, i's m'on arraché lés deux yeux d' dan 'a tête, 'a dit, j'ai eu 'a chanc' de tomber su' c't arb'-là, p'is j' me su's sauvée.

— Oué, ah! b'en, i' dit, vous voyez pàs clair, m'âs vous emm'né' à mon... à ma p'tit' caban', p'i' i' dit, ensuit' de câ, b'en, i' dit, on vâ vous soégner. Mé', i' y â ma vieill' qu'est enn' bonn' soégneuse, enn' savagesse étou, p'i' i' dit, on vâ avoèr b'en soin d' vous! »

Te'hours que l' vieux savag' la prend par le bras p'i' i' l'emmène. La bonn' femm' la voé' arriver: « Dis-moé don où c' que t' as pêché câ, mon bon homme? »

— I' dit, 'a vient d' terrir au plain. C'st in naufrag' qu'i y a eu, j' compt' b'en! P'is, i' dit, alle â terri su' in n-âb', p'i' i' dit, r'gârde, i' dit, 'a a p'us d' z-yeux. Oui, i' dit, c'est malaisé, i' dit, qu''a voyag' b'en b'en; p'i' i' dit, aie z-en soin, ma bonn' femme! C'st enn' bell' fill', p'i' i' dit, on vâ asseyer d'i sauvé' 'a vie, touhours, tant qu'on pourrà, tant qu'on vivrà! »

Comm' de faite! La bonn' femm' prend l'habit, t' sé's b'en, à gu'i arrang' sés habits, 'a gu'i fait chesser sés habits qu''a avait su' ell', du mieux qu''a peut, et p'is lâ, 'a gu'i soègn' sés yeux. Ça fait' mal penden enn' escousse. Quiens! B'e'tôt, 'a vient

17. *Trempé*: Trempé, mouillé, détrempé.

qu'a sent moins d' mal. Et p'is, à marchâiller dan 'a méson... La bonn' femm' savage, 'a gu'i avait faite enn' p'tit' chamb' qu'a avait, t'ut seul', lâ; co' minm' qu'arriv'raient que'qu's-uns lâ, b'en, 'a était dans sa p'tit' chamb', p'is c'était greyé d' couvart's.

Ça s' pâss' de minme in bon bout d' temps, mé'... B'en, belle A'rore, elle, 'a 'n n'avait jamais parlé, mé', alle avè' in don, elle. Enn' bonn' journée qu' sés yeux gu'i font pâs trop mal, 'a di' au vieux savage, 'a dit: «Vieux savage, 'a dit, mon savage, 'a dit, j' vous appell' mon pér' p'is ma mère, 'a dit, j' voés pâs clair! 'A dit, allez don en arguier' de vot' cabane, écitt', pâs b'en loin; vous allez voèr in beau jardin. I' y â tout's sort's de fleurs, là-d'dans!

— I' dit, ma p'tit' fille, i' dit, tu voés b'en qu' tu rêv's, lâ, i' dit, ou b'en don c'est l' mal qui t' fait fér' çâ! Ça fait' trente ans que j' su's t-écitte, p'is j'ai jamais vu d' jardin!...

— Allez-y p'i' allez-y...

— Ah! b'en!...

Te'jours, comm' de faite! La bonn' femme: «B'en vas-y don, vas-y don, pour gu'i fér' plésir! Ça vâ t' fère fère in p'tit tour!»

I' a pâs fait in arpent en arguier de sa caban', b'en, dans l' bois, lâ, (e) l' p'us beau jardin, p'i' i' y â tout's sort's d'affair's. Lâ, i' choésit lés plus bell's fleurs que gu'y â, p'i' i' emport' câ: «Quiens, i' dit, ma p'tit' fille...

— Ah! 'a dit, vous l'avez trouvé, l' jardin?

— Ah! i' dit, oui! P'is, i' dit, i' y en a t'i dés fleurs, bon!

— B'en, 'a dit, à c'tte heure, 'a dit, dérangez-vous pâs, pour la journée!»

Lâ, 'a est t'ut seul' dans sa p'tit' chamb'e, p'i' 'a fabrique in bouquet, malgré tout' qu'a voyait pâs clair, 'a fabrique in beau bouquet.

Mé', lâ, lâ, avant câ, lâ, le roi, lâ, lui, quant' i' â v'nu v'nir sa frégad', lâ, i' a 'té au d'avant, comm' de raison. Et, p'is, quand i' arrive à la frégad', Ti-Jean sortait pâs: i' était dan 'a chamb', p'i' i' avait p'us r'parlé in mot depu's qu' sa sœur était tombée à l'eau. Mé', la bonn' femm', b'en 'a s' prom'né't su' l' pont. Le roi arriv', p'i' i' embarque à bord d' la frégade; i' pâsse à râs la vieille; i' charch' Ti-Jean, mé', Ti-Jean il le r'trouv' pâs. I' di' à 'a vieille, mé', i' dit, c'est-i' la sœur à Ti-Jean, câ?

— 'A dit, oui! 'A dit, i' 'n n'a pas d'aut' que câ!

— Où c'est qu'il ést?

— 'A dit, i' ést dans sa chamb'e!

Alle avè' ôté la parole à Ti-Jean! Ti-Jean parlait p'us pâ-en-tout', lâ, lui, lâ!

Lâ, le roi vâ trouver Ti-Jean, p'i' i' asseille à savoèr' que'qu' chose: «C'est-i ta soeur? P'is c'est câ, p'is c'est câ...» Mé', Ti-Jean parl' pâs! Emmèn' Ti-Jean, p'i' i' l' met dan 'és bâss's-fôss's, en avant d' son château. «Quand tu parl'râs, b'en, i' dit, j'en sa'rai plus long, j' saurai quoi fére!»

P'is te'jours que lâ, lâ, b'en, Ti-Jean ést dan 'és bâss's-fôss's, p'i' la bonn' femm' lâ, b'en, 'a ètè' en haut, dans l' château, lâ, elle, avec sa fille; p'is le roi en â soin. D' temps en temps, i' vâ fére in tour, p'i' i' parle à 'a fill' p'i' à 'a bonn' femm', mé', i' 'a trouv' lait' terribell'ment! 'A était pâs bell' non plus!

Mé', lâ, b'en, l' vieux savag', lâ, avec sa fill', lâ,... alle arrive avec in beau bouquet, p'i' 'a dit: «Mon pére, 'a dit, à c'tte heure, vous allé' aller de c' côté-lâ, 'a dit, de vot' camp'. 'A dit, vous allez voèr enn' ched [shed]¹⁸, in hangar, p'i' 'a dit, au côté, du hangar, i' y â enn' belle écurie. P'is dans c'te hangar-lâ, 'a dit, i' y â tout's sort's de chose' à manger. Vous emport'rez c' que vous voudrez pour manger; p'i' 'a dit, au côté, 'a dit, i' y â enn' p'tite écurie avec t'oâs beaux jouaux d'dans. I' y en â in noèr, in gris, p'i' in rouge. Vous brid'rez l' roug', vous emport'rez dés provisions d'icitt', p'is, après câ, vous brid'rez l' roug' p'is vous l'emmen're' écite.

— Ah! b'en, lâ, i' dit, ma p'tit fill', j' voés b'en qu' tu rêv's, par 'zemp'e! Câ, i' dit, dés bâtiss's, on voét câ de loin; p'is ça fait trente ans que j' t-écitt' p'is j'en n'ai jamais vu!

— 'A dit, allez-y, mon pér', p'is, vous allez trouver câ!»

La bonn' femm' dit: «B'en, vas-y don! Ça gu'i f'râ plaisir, p'is co' minm' qu' tu 'n n'a'rais jamais vu! B'en, quand tu gu'y a'râ été...»

V'lâ l' bonhomm' qui pâ'r en direction qu'alle avait dit. I' arriv' lâ; in beau hangâr! C'est paqu'té d' provisions: tout's sort's de chose' à manger, dés quârts de farin', dés poch's de sucre, l' guiâb'e â sa patte! Bon...! «Quiens! B'en, i' dit, d' minme, i' dit...» po'gne in quârt de farin', p'i' i' emport' câ à sa vieille: «Quiens, i' dit, ma vieille, i' dit, tu vâs nous cuir' du pain!»

'A dit: «À c'tte heure, vous, 'a dit, allez charcher l' p'tit jual rouge. Bridez-lé et sellez, p'i' emm'nez-lé écitt'!»

Comm' de faite! L' bonhomm' s'en vâ, p'i' i' brid' le p'tit jual roug', p'i' i' l' sell' comme i' faut, p'i' i' saute à jual dessus, p'i' i' s'en vient. Ça mèn' que l' guiâb'e! I' arrive, en avant du château,... belle A'ror' s'était fait châr'guier par sa mér' jusque déhors: «Quiens, 'a dit, mon pére, 'a dit, prenez c' bouquet-lâ, p'i' 'a dit, laissez fére l' cheval. Envoyez! 'A dit, l' cheval, lés coulées, lés montagn's, 'a dit, 'i pâss' câ, 'a dit, comme in oéseau au vol. T'nez-vous b'en! P'is dés [dès] qu' vous prenez lés campagn's, lés vill's, ah! vous crierez: «Bouquett' à vend'e! Ni pour or, ni pour argent,

18. *Shed* (angl.): Hangar, remise.

pour dés yeux!» Co' minm' qu'i's vous offriraient dés yeux d' boeu', dés yeux d' cochon, dés yeux d' vach', prenez-en pâs! Prenez dés yeux d' monde!»

V'lâ l' bonhomm' parti à j'val! «Mé', i' dit, ma pauv' p'tit' fill', dés yeux! B'en, tu comprends b'en qu' parsonne ont dés yeu' à vend'e!

— Allez-y, 'a dit, mon père!»

V'lâ l' bonhomm' parti, més amis! Su' l' cheval, p'is l' cheval ça mène¹⁹; p'is dés coulées, dés montagn's, i' mont' câ. B'e'tôt i' pren enn' ville, i' était dan enn' campagn', p'is: «Bouquett' à vend'e! Ni pour or ni pour argent, i' dit, pour dés yeux d' monde!»

I' y en â qui gu'i offr'nt dés yeux d' boeu', dés yeux d' vache. «C'est pâs câ! C'est dés yeux d' monde!

— Ah! on s'arrach'ra pâ' 'és yeux pour toé, l' père!»

T' sé's, mé' la bonn' femm', lâ, qu'était dans l' château, elle, dans la t'oâsieume étag' du château, lâ; 'a était dans l' châssis, p'i' i' faisait beau, p'i' avé't sa fille, lâ, qu'a asseyait la r'niper pour fair' plaisir au roi in peu. 'A attend criguiér câ, elle: «Bouquett' à vend'e! ni pour or ni pour argent, pour dés yeux!»

Ça fait qu' la fill' dit: «Mou'an, 'a dit, allez don l'ach'ter, 'a dit, c' bouquet-lâ! 'A dit, ça vâ t-i' b'en m' fér', moé! 'A dit, le roi m' trouv' pâs bell', mé', avec in bouquet d' minm', m'âs m' mett' dés rôs's chaqu' bord d' la têt', su' l' corps, 'a dit, ça vâ m' fér' deunner d' l'éclat! Arrêtez-le!

— Mé', 'a dit, j'en n'ai pâs!

— Oui, 'a dit, vous avez les yeux d' belle A'rore, 'a dit, dan 'a poch' de vot' rob' noèr', lâ!»

La bonn' femme: «Arrêtez, arrêtez, mecieu', arrêtez, 'a dit, j' vâ aller vous voèr', lâ!»

'A vâ charché' in œil dans la poch' de sa vieill' rob' noèr', p'i' 'a descend câ en bas. I' était sec, pâs mal, hein, mé' téjours... «Quiens! 'a dit, mecieu', n'en v'lâ in œil de monde!

— Oui, çartain?

— Oui, oui, çartain, 'a dit, c'est in œil de monde!

— B'en, i' dit, c'est bon! M'en vâs changer pour câ!

I' prend l'œil, p'i' elle, 'a prend l' bouquet, p'is s'en vâ!

19. *Mener*: S'avancer à grande vitesse.

Lâ, l' vieux savage r'vir' de bord, p'i' i' s'en vâ trouver sa bonn' femme et p'i' A'rore. « Quiens! i' dit, ma pauv' p'tite Aurore, i' dit, j'en ai in, in œil, mé', i' dit, j' t'assur' qu'i' vaut pâs grand-chose!

— 'A dit, c'est r'guien, mon père! 'A di' à sa mère, 'a dit, prenez-lé, p'i' 'a dit, mettez-lé tremper dans d' l'eau in peu tiède, p'i' 'a dit, vous l' lav'rez comme i' faut. P'is quand i' s'râ b'en propre, 'a dit, b'en b'en normal, 'a dit, vous me l' deunn'rez!»

La bonn' femm' pren in p'tit brin d'eau qu'èd' [tiède] dan enn' tâsse à thé, p'is lâ, all' l' lave comme i' faut, p'i' i' vient renflé pareil comme in œil qu'on â dan 'a tête. Alle avè' in don, elle. Ça fait qu'a prend c't œil-lâ, p'i' 'a dit: «Deunnez-moé-lé, p'i' 'a... ou b'en don mettez-lé icitt', lâ!»

'A prend l'œil, p'is, la bonn' femm' prend l'œil p'i' 'a l' met lâ... i' ést collé, p'i' 'a voét clair. «Ah! ah! j' voés clair! À c'tte heure, 'a dit, j'en ai in, 'a dit, j'en veu' in aut'e!»

P'is lâ, c'est ell' minm' qui vâ au jardin, p'is lâ, 'a s'en fè' in, in bouquet! Écoutez! i' ést b'en p'us beau qu' l'aut'e. 'A voét clair dan in œil!

L' lend'mon matin, 'a di' à son père, 'a dit: «Vous allez qu'ri l' chavel gris, p'i' 'a dit, vous allez l' brider, seller, p'is vous allez vend'e encôr', pour dés yeux d'monde! 'A dit, vous en avez trouvé in, hier, 'a dit, vous allez trouver l'aut'e aujo'rd'hui!

— C'est bon!

— Mé', 'a dit, t'nez-vous b'en! 'A dit, c' cheval-lâ, 'a dit, i' vâ b'en p'us vit' que l'aut'e encôre!

— Oué? I' dit, j' trouv' câ beau; oui, j'ai pâs d' misère: ça pâss' lés montagn's, lés coulées, lés riviér's, tout câ; ça saut' par dessus, p'i' on voét r'guien!»

Ça fait, comm' de faite! L' bonhomme ést encôr' parti avec c' bouquet-lâ: in beau bouquet qui ést gros d' minme, p'i' i' ést gros. Lâ, quand i' pren encôr' dés campagn's p'is dés vill's, i' s' mê' encôre à criguiet: «Bouquett' à vend', ni pour or ni pour argent, pour dés yeux!»

I' y en â qui gu'i off'e encôr' dés yeux d' cochon, dés yeux d' mouton, dés yeux d' vache... «C'est pâs câ, c'est dés yeux d' monde!»

Mé', la bonn' femme ést encôr' dans l' châssis, lâ, p'is sa fill', lâ, ell', p'i' 'a ouat-chait [to watch]²⁰ câ; 'a dit: «I' vâ 'ted b'en r'ssoud' encôre avec in aut'e!»

Comm' de faite! Lâ, i's l' voeill'nt venir encôre. P'is, lâ, la p'tit' dit: «R'gâr' don, mou'an, si i' â in beau bouquet! Arrettez-lé, p'i' 'a dit, vendez-lé, changez-lé encôr' pour l'autre œil! Vous avez encôre in œil, 'a dit, l'autre œil de belle A'rore, 'a dit, dans vot' poch' de jup' noëre, lâ; vous avez to'hours consarvé câ, l'â, 'a dit.»

20. *Watch* [to] (angl.): Surveiller, guetter.

Eh! b'en, alle arrette encôre l' bonhomm', p'i' 'a vâ a'ec c't œil-lâ. 'A ven encôr l'œil pour (e) l' bouquet. Ah! lâ, 'a monte en haut, écoutez, p'i' 'a démanche c' bouquet-lâ, 'a 'n en mè' in tapon su' 'és épaul's, p'i' 'a 'n en mè' in p'tit brin su' 'és hanch's, 'a 'n en mè' in peu su' 'a tête. Ah! b'e'tôt, le roi qui vient fêre in tour: «Oué, oué, i' dit, la mère! Oué, i' dit, 'a commence à se r'nipé' in peu, i' dit!»

Ah! vous savez, la bonn' femm' qui avè' enn' grand façon: «Ah! 'a dit, 'a vâ v'nir à fêre enn' fille, 'a dit, qui vâ avoèr du bon san [sens]! 'A dit, i's dis'nt, vous savez, quand on ést jeun', mé' à vieillir, 'a dit, on vient qu'on prend d' la beauté!

— Oué, oué, i' dit, j'en dout' pàs; i' dit, ça r'vient pàs mal, ça r'vient pàs mal!

Mé' te'hours, le roi lés amus'²¹ de minm', mé' i' r'guè' [riaît] in peu d'és aut's, p'i' i' s'en vâ, i' r'descend çà drett'!

Ah! l' bonhomm' s' rend' cheu' z-eux. Lâ, la belle A'rore avait sés deux yeux! Son butin ést frippé pàs mal, mé', te'hours! Alle l'avait r'pâssé du mieux qu'alle avait pu, all' l'avait r'pâssé in peu. 'A 'n n'avait pàs d'aut', p'is lés savage' en avaient pâ' à gu'i fournir!

Lâ, l' lend'mon matin, 'a dit: «Mon père, lâ', 'a dit, j' voés clair, à matin. C'ést moé qui vâs m' prom'né' à matin! Lâ, 'a dit, allez m' qu'ri' l' grand jual noèr, lâ, p'is bridez-lé et sellez, am'nez-lé écitt'. T'nez-vous b'en, 'a dit, si vous vous en v'né' à j'val, parc' qu'a dit, vous allez trouver qu'i' mène!»

Comm' de faite! L' bonhomme embarque, après qu'i' ést bridé p'i' i' ést sellé, p'i' i' arrive en avant du camp'. Eh! mecieu'! Ça danse! «Ouôh! Ça fait que l' bonhomm' dit, vien embarquer, ma p'tit' fille! C'ést toi qui vâs t' prom'ner?

— Oué!»

Lâ, 'a saut' su' c' cheval-lâ, mecieu', p'is v'lâ çà parti! 'A gu'i vâ au château du roi, elle! 'A pâss' devant l' château du roi, fait l' salu' au roi; i' s' prom'nait su' 'a gal'rie. I' lui rend son salut, mé', c'ést tout c' qu'a fait. 'A s'en vâ s'arretté' à la fôsse, à la bâss'-fôss' de Ti-Jean; 'a attach' son jual. 'A parl' cinq ménute' à Ti-Jean.

Lâ, le roi dit: «Dis-moé don quoi c' que c'ést çà, c'tte demoézell'-lâ, c'tte bell' fill'-lâ? P'i' 'a vient parlé' à Ti-Jean qui ést dan enn' bâss'-fôss', quésiment comme in déshonneur, p'is, moé, écitté, in roi, in jeune roi, p'i' 'a fait pàs d' câs d' moé? B'en, i' dit, mé', alle ést pàs longtemps!» Dans cinq ménut's, 'a di' à Ti-Jean: «Je r'viendrai d'main matin. Lâ, 'a dit, j' s'rai dix ménut's!»

Lâ, 'a saut' su' son jual, 'a fè' encôre in salu' au roi; le roi lui rend son salut, quésiment tomb' su' l' vent', comprenez b'en, c'tè' enn' bell' fill' rougeaude. Fil', p'i' 'a s'en vâ cheu' z-eux. Ça fil' de minm' jusqu'au l'end'mon matin.

21. Amuser; Leurrer.

Le roi dit: «D'mon matin, i' dit (e) j' gu'irai gu'i parler coût' que coûte, i' dit. J' gu'irai gu'i parler!»

Mé', i' sé't pàs si 'a vâ êt' longtemps, lâ.

L' lend'mon matin, v'lâ encôr' belle A'rore! P'is lâ, i' la ouatch' [to watch]; i' ést su' 'a gal'rie. P'is lâ, 'a s'amène: i' voét v'nir câ c' grand joual noèr-lâ. Ça v'né't comme enn' bris' de vent. 'A pàsse encôr' en avant du château, p'i' 'a salue le roi encôr'; lui, salue quésimen à g'nou' à terre, p'i' i' se r'leuv' vit'ment, p'i' 'a s'en vâ à la bâss'-fôss', p'i' alle attach' son jual encôr', p'i' 'a parl' dix ménute' à Ti-Jean, lâ.

Lâ, le roi descend l' perron, p'i' i' veu' asseyé' à s' rend' lâ, mé', i' â pàs l' temps. T' sé's b'en, l' temps qu'i s'amuse à r'garder, qui c' qu'i' a lâ, au bout de dix ménut's, 'a détach' son jual; 'a di' à Ti-Jean: «J' viendrai d'main, quinz' ménut's!»

Lâ, 'a saut' su' l' cheval, p'i' 'a fê' encôr' in salu' au roi. Le roi ést encôr' pareil. Écoutez qu'i' gu'i fê' in salut terrib'e. C'ést encôr' parti!

Ça vâ à 'a troisieum' journée; p'is lâ, i' dit: «J' vâs fêr' mett' Ti-Jean su' 'a gal'rie, ça fait que d' minme, i' dit, j' pourrai gu'i parler! Quoi c' ça veut dire, i' dit, que Ti-Jean, quant' c'tte créatur'-là arrive, 'a [i] parle et p'is quant' 'a y ést pàs, 'a [i'] parl' pàs?»

P'is, l' lend'mon matin, i' vâ charcher Ti-Jean p'i' i' l'emmène; i' dit: «J' veu' asseyé' à savoèr quoi c' que gu'y â!»

Il l'assit [assoit] su' 'a gal'rie, p'i' i' mè' in aut' chaise à râs²² Ti-Jean p'i' in aut' pour lui. I' s'assit lâ, lui. P'is Ti-Jean ést dans l' milguieu; l'aut' bord' c'ést pour la fille.

Comm' de faite! Mes amis, v'lâ encôr' le grand jual noèr qui s'en vient! Le roi la r'garde. 'A fê' encôr' in salut, p'i' 'a fê' in tour avec son jual. 'A l'amârr'²³ lâ. 'A monte l' perron; 'a gu'i présent' la main, 'a l' prend par la main, mé' 'a parl' pàs, mé', 'a s'en vâ s'assire à râs Ti-Jean pour parlé' avec lui. P'is lâ, 'a jâse avec Ti-Jean. Ti-Jean parle. I' trouvait câ b'en curguieux. I' laiss' fêre in peu, mé', pàs trop longtemps. I' dit: «Quoi c' ça veut dir', câ, i' dit, Ti-Jean? I' dit, quant' t' és t'ut seul, tu veux pàs m' parler, p'i' i' dit, quant' t' é' [es] avec c'tte d'moézell'-là, i' dit, tu parl's!»

— B'en, i' dit, Sir' mon roi, si vous voulez l' savoèr' i' dit, parlez-y à c'tte d'moézell'-là, p'i' 'a vâ vous répond'e; c' fait que d'mandez-y la cause!»

Ça fait qu' lâ, b'en, i' s'ést mi' à parlé' à belle Aurore. P'is, lâ, i' gu'i â d'mandé qui qu'a été't? 'A dit: «J' su's la sœur de Ti-Jean!»

— Comment câ, i' dit, qu' la vieill' qu'i' y â en haut, i' dit, 'a dit qu'i' avait pàs d'aut' sœur que c'tte ell'-là qu'i' â lâ?

22. *Ras* (à): Près de, à côté de.

23. *Amarrer*: Attacher.

— 'A dit, c'est parc' que, moé, 'a m'â arraché 'és deux yeux de d'dan 'a tête, p'is, 'a dit, 'a m'â envoyée à la mer pour m' neyer. Mé', 'a dit, l' bon Dieu a eu piqué d' moé, i' [a] dit, i' m'â sauvée su' in grand arb'e avec dés branch's, p'is j'ai terri, p'is c'st in vieux savag' qui m'â sauvée, qui m'â guérie. P'is j'ai trouvé més yeux. C'est ell' qui 'és avé't, mes yeux! »

Lâ, la bonn' femme ést en haut, p'i' 'a attend parler; 'a r'gâr' dans l' châssis. « Mon Dieu! 'A dit, Belle A'ror' qu'est rendue écitt'! B'en, 'a dit, on ést féni! »

Le roi dit: « Pu'sque c'est d' minme, i' dit... »

— 'A dit au roi, 'a dit, fait's renfarmer tout' de quoi c' que gu'y â dans vot' château, pour que r'guien sort', p'is m'en vâs tout' conter l'histoèr. »

Comm' de faite! Lâ, ça pâ' été long qu' lés valets p'i' 'és sarvant's, tout' s'est bârré, p'is lâ, i' â conté au roi de quoi c' qu'i' avè' arrivé, lâ, cheu' z-eux!

— Oui, b'en, i' dit, pu'sque c'est d' minme, on vâ lés laisser lâ! »

P'is lâ, i' â rentré la d'moézell' dans l' château, p'i' i' dit: « À c'tte heure, i' dit, vous, i' dit, si vous voulez m'épouser, ça s'ra pâs long! I' dit, dans deu' 'hours [jours], i' dit, tout' va êt' prêt p'i' on vâ s' marguier! »

Elle, après' avoèr été pau' comme 'a été't, et p'is son p'tit Jean, son frér' qui était si heureux, lâ, p'i' ell' qu'alle allè' êt' si heureuse, t' sé's b'en, qu'alle a consenti à marguier l' prince.

On vâ dir' qu' la noce s'est faite au bout' de deux t'oâs jours, à peu près; écoutez, i' on eu enn' bell' noce. P'is le roi était fier de sa bell' p'tit femme: 'a était b'en cârrée assez, t' sé's b'en, p'i' alle était bell' p'is, il l'eumé't pareil comm' si ça avè' été enn' vrè' princesse: alle été' aussi bell' comme enn' bell' princesse.

Te'hours que lâ, après la veillée, lâ, que l' monde ont b'en eu du fonn' [fun], lâ... lés aut'e' étaient pâs riche', en haut, lâ, 'és aut's, lâ. I's s'attendaient qu'i' allé't leu's arriver queu'qu' chos' d'trange, b'en pluss' qu'i' gu'ieux en â arrivé.

Lâ, le roi di' à sa femme, i' dit: « Belle A'rore, ma femme, i' dit, à soèr, i' dit, j' te d'mande enn' p'tit' quession. Tu vâs m' dire, i' dit, quoi c' qu'on vâ fêr' dés deuss's que gu'y â en haut, après t'avoèr tant martyrisée comme i's t'ont martyrisée? »

— B'en, 'a dit, de quoi c'que j' demande, 'a dit, que tu lés fêz' prend', mon mari, p'i' 'a dit, qu' tu lés mette' à la minm' plac' de Ti-Jean, 'a dit, le restant d' leu's jours!

— I' dit, t' és bonne, i' dit, comme in ange, parc' que, moé, i' dit, i' a'raient disparu, i' dit, après m' avoèr fait des cruautés comm' çâ.

— 'A dit, mettez-les lâ, l' restant d' leu's jours, p'i' 'a dit, vous leu' deunn'ré' à manger pour pâs qu'i's meur'nt! Mé', 'a dit, c'est tout'! Moé, 'a dit, debord que j' s'rai b'en, écitte, 'a dit, l' restant, j' m'en n'occup' pâs!

— I' dit, tu vâ êt' h'ureuse, i' dit... »

Ça fait qu' lâ, i' ont rajué [rachevé] la noce, et p'is lâ, b'en, Ti-Jean â to'hours resté au château, p'is ça été comme en sarvant, l' promié' en tête au château du roi; et p'is, i' ont to'hours resté ensemb'e au château.

Et p'is, j'ai pâssé par lâ, v'lâ deux ans; i' y avait vingt-deux p'tits princ's p'is quatre-vingts p'tit's princess's. P'i' i' m'on envoyé éciit' pour vous conter çà!

11 — LA BELLE SANS-MAINS

Il vous fera sans doute plaisir de m'entendre raconter l'histoire d'un roi et d'une reine qui avaient seulement deux enfants, la prince Pierre et une princesse.

Le roi et la reine ne voulaient pas que leurs enfants soient éduqués par des gens de l'extérieur. Ils désiraient qu'ils aient des relations seulement avec le personnel du château. Le prince et la princesse n'avaient même pas le droit de sortir dans le jardin. « Quand le temps sera venu, disaient les parents, nous engagerons un instituteur et une institutrice pour faire instruire nos enfants comme nous le désirons! »

L'enfance de Pierre et de sa sœur s'écoula dans cette ambiance. Quand vint pour eux l'âge des études, le roi et la reine, au lieu d'envoyer leurs enfants étudier à l'extérieur, demandèrent à un maître et à une gouvernante de leur donner la meilleure éducation possible, en tout, même en musique.

Quand le prince et la princesse atteignirent l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, la reine se sentit malade. Bientôt, elle se rendit compte que sa mort approchait. Elle appela le roi et lui dit: « Mon mari et mon roi, il faut que tu me fasses une promesse, avant ma mort.

— De quoi s'agit-il, ma reine?

— Promets-moi d'empêcher nos enfants d'entrer en contact avec d'autres personnes que celle du château!

— Je te le promets, ma reine! Si tu dois mourir, meurs en paix! Mais si tu as un espoir de recouvrer la santé, je vais te procurer tous les soins possibles! »

La reine meurt, on lui fait des funérailles. Les deux enfants continuent de vivre au château comme auparavant, chacun dans sa chambre, chacun dans des pièces bien délimitées.

Une couple d'années après la mort de la reine, le roi tombe malade à son tour et se sent menacé de mort. Il fait demander ses deux enfants à son chevet: « Mes enfants, peu avant la mort de la reine, j'ai fait à votre mère une promesse à votre propos. Je vous demande aujourd'hui de me faire la promesse de ne jamais sortir du château et de ne jamais fréquenter d'autres personnes que celles du château!

— Papa, répondirent le prince Pierre et la princesse, nous vous le promettons! »

Le roi meurt, on lui fait ses funérailles, le frère et la sœur restent seuls avec les serviteurs et les servantes du château. Ils mènent cette vie pendant un certain temps.

Mais un matin, le prince Pierre sort du lit et soulève les vieux rideaux. Là, les rideaux bouchaient constamment les fenêtres. Le prince Pierre soulève donc les vieilles tentures et regarde à l'extérieur. Il regarde la nature, la vie commerciale qui met la ville en branle. Il n'y avait pas autant de voitures automobiles qu'actuellement, mais de pesants véhicules à bancs de cette époque rendaient la ville vivante. Le prince était émerveillé de ces spectacles. Il surveilla ainsi les alentours du château deux ou trois matins de suite.

Après avoir réfléchi un certain temps, Pierre commence à aller visiter sa sœur de temps en temps et à lui faire des suggestions. « Ma sœur, viens donc admirer les merveilles de la nature ! Si tu le voulais, nous sortirions, quelques instants, sur la galerie du château.

— Non, mon frère, répondait la princesse, je n'irai pas ! Toi, fais ce que tu voudras ; je te laisse libre d'agir à ta guise, mais moi, je ne crois pas que l'on puisse changer une promesse faite à un mourant ! »

Pierre tournait le dos et regagnait sa chambre. Finalement, il prend une chaise et va s'asseoir sur la galerie. Il n'y demeure pas longtemps, peut-être une demi-heure ou trois-quarts d'heure. Il jetait un coup d'œil sur son entourage et admirait tout ce qui s'y passait. Pierre répète ses visites sur la galerie, une quinzaine de fois.

Un jeune homme de l'âge du prince avait l'habitude autrefois de venir au château. Il était disparu depuis des années. Avec l'âge, ce garçonnet s'était éloigné du prince Pierre ; du moins, on ne le voyait plus.

Une bonne journée que le prince se berçait sur la galerie du château en examinant la nature et la turbulence commerciale de la ville, le petit ami d'enfance réapparaît. « Bonjour, prince Pierre ! lui crie-t-il. Il y a tellement longtemps que je ne t'ai pas vu !

— Ah ! cher ami, répond Pierre, je ne sors jamais. Je fréquente cette galerie depuis quelques jours seulement ! »

Le petit ami d'enfance commence à causer et à poser des questions. « Pourquoi ne viendrais-tu pas m'accompagner au théâtre ? Tu ne sais pas comme on passe d'agréables moments au théâtre !

— Ah ! je ne puis y aller seul, puisque je ne sais pas où il se trouve ton théâtre. Je n'ai encore jamais franchi la porte du château, sauf ces derniers jours. Je t'assure que je ne connais pas la route qui conduit en ville !

— Eh bien ! ce soir, prépare-toi. Je passerai ici vers dix-huit heures, tu m'accompagneras et nous irons au théâtre. Tu verras comme on s'y désennuie, comme il y a de belles choses ! »

De temps en temps, Pierre proposait à sa sœur de l'accompagner sur la galerie, mais elle refusait toute invitation. Impossible de la faire sortir du château! «J'ai fait une promesse à mon père, disait-elle, et je tiendrai cette promesse!»

Le soir, l'ami passe au château, le prince Pierre l'accompagne. Une fois au théâtre, le prince est charmé par la beauté du lieu. Il y voit une jeune fille d'une vingtaine d'années, faisant partie du personnel. C'est elle qui est l'âme du programme, le soir, avec un jeune homme. Ce dernier n'est pas encore arrivé. On l'attend... un contretemps le retarde. L'heure du programme arrivée, le jeune homme n'est pas au rendez-vous pour remplir son rôle avec la demoiselle.

Le prince Pierre n'était jamais apparu en public, mais il était habile dans le chant, la musique, c'était un homme très cultivé. On demande au prince de bien vouloir tenir un rôle au programme, ce soir-là, à côté de l'actrice; pour les numéros de chant et de danse. Le prince accepte. Comme on peut bien l'imaginer, il passe la veillée la plus agréable de sa jeunesse.

Le prince prend goût au passe-temps du théâtre, si bien qu'il va y faire son tour à chaque soir. Bientôt, il s'emmourache de la jeune actrice. Quatre ou cinq mois plus tard, il arrive au château, un soir, fonce chez sa sœur et lui fait part d'une décision: «Ma sœur, je vais me marier! Je fréquente le théâtre, depuis quelque temps; j'y ai rencontré une fille à mon goût, très gentille, très bonne. Je veux l'épouser!

— Eh bien! mon frère, je ne t'empêcherai pas de te marier. Marie-toi quand tu voudras! Mais avant ton mariage, je vais te rappeler une chose. Quand notre père est mort, il nous a donné, à chacun de nous deux, la moitié du château. Donc, avant ton mariage, tu vas séparer le château en deux: à toi une partie, à moi une autre partie. Fais ériger une cloison entre nos deux zones de résidence; fais percer cette cloison d'une porte avec serrure pourvue de deux clés. Tu garderas une clé, moi, je garderai l'autre. Tu seras le seul à pouvoir me visiter et je serai la seule à pouvoir te visiter.

— Ah! puisque tu y tiens, ma sœur, je vais faire exécuter ces travaux!»

Pierre engage des menuisiers, fait élever une cloison au centre du château, y fait installer une porte munie d'une serrure; deux clés peuvent ouvrir cette porte. «Dorénavant, dit le prince à sa sœur, vas-tu demeurer dans tes appartements?

— Oui, mon frère, je reste dans la partie qui m'appartient. Quant à toi, fais ce que tu voudras! Ne prends pas de soucis pour moi, je suis chez moi!

— Entendu, ma sœur!»

Le prince Pierre finit par se marier. Après la noce, sa femme vient demeurer avec lui au château, naturellement.

Pendant trois semaines ou un mois, ce fut la paix et la joie entre les deux époux.

Un bon jour, le prince se décide de se livrer, par plaisir, à la chasse. Il va faire une randonnée en forêt, chaque jour. Il se procure trois bons chiens de chasse et trois

chevaux de bonne qualité, des chevaux de selle comme on les appelle. Chaque matin, il part vers huit ou neuf heures, puis revient l'après-midi, vers quinze heures. À peine entré au château, sa femme lui sert un repas; ensuite, il file chez sa sœur où il passe le reste de l'après-midi et parfois la veillée.

Vient un temps où le prince Pierre part en forêt tôt le matin pour ne revenir que le soir. Dès qu'il a un moment de liberté, il va visiter sa sœur, veille chez elle très tard dans la nuit, même jusqu'à minuit. La femme de Pierre devient alors jalouse de sa belle-sœur. « J'en suis rendue, dit-elle, à ne plus voir mon mari! Il arrive ici à minuit, il reprend la forêt entre quatre et cinq heures, le matin. Mon mari est toujours absent! Il faut que je m'arrange pour faire chasser cette diablesse du château! Mais comment procéder? »

Dans la ville vivait une sorte de magicienne ou plutôt une sorcière. Un jour où Pierre est à la chasse, sa femme va rendre visite à la sorcière et lui raconte comment se passe sa vie au château. Son mari est toujours absent, elle ne le voit presque plus. « Je puis te recommander un moyen qui amènerait peut-être le prince à haïr sa sœur et à la chasser du château.

— Quel est donc ce moyen? demande la femme de Pierre.

— Tu sais que ton mari a trois bons chiens, et il les aime énormément. Prends un pistolet et tue son plus beau chien, son meilleur. Ensuite surveille le retour de ton mari. Quand tu le verras venir, ce soir, cours à sa rencontre et crie de toutes tes forces: « Le malheur est au château! Le malheur est au château! » Pierre va demander de quel malheur il s'agit. Tu lui répondras: « Tu sais, ta sœur, quand tu es au château, elle ne sort pas. Mais quand tu es absent, elle s'échappe de ses appartements. Aujourd'hui, elle est sortie et elle a tué ton meilleur chien de chasse! »

La femme de Pierre suit le conseil de la sorcière. À la nouvelle que sa sœur a tué son chien, le prince se contente de dire: « Ah! mon chien, je l'aimais bien! » Il n'ajoute rien. Il file vers le château, arrête à l'écurie pour y dételer son cheval et entre chez lui. Sa femme lui sert à manger comme d'habitude. Après son repas, il va rejoindre sa sœur et commence à causer avec elle. Au cours de sa visite, il oriente la conversation vers son chien et demande: « Ma sœur, dis-moi donc pourquoi tu as tué mon chien, mon plus beau chien? »

— Ah! mon frère, je n'ai pas tué ton chien.

— Oui, tu l'as tué!

— Mon frère, je n'ai même jamais pensé à tuer ton chien!

— Qui donc l'a tué, alors?

— Dieu le sait, moi aussi! »

Le prince ne questionne pas sa sœur davantage. D'ailleurs il ne s'agit que d'un chien! Pierre ne peut chasser sa sœur du château pour l'amour d'un chien!

La femme du prince est déçue du pauvre résultat de la suggestion de la sorcière. Le lendemain de la mort du chien, le prince se rend de nouveau chasser en forêt. Sa femme retourne chez la sorcière et lui raconte le peu d'effet de la mort du chien. «Eh bien! le chien n'a pas eu grand effet sur le prince, mais la mort de son plus beau cheval de l'écurie pourrait le bouleverser davantage! Ton mari est parti à la chasse sur un cheval, mais son meilleur, son préféré, est resté dans l'écurie. Après-midi, va tuer ce cheval et ensuite, surveille le retour du prince. Dès que tu le verras venir, tu iras à sa rencontre en te lamentant et criant: «Le malheur est au château! Le malheur est au château!» Ton mari va te demander ce qui s'est encore passé au château. Tu lui feras la même réponse: «Quand tu es ici, ta sœur ne sort pas du château, mais dès que tu pars à la chasse, elle quitte ses appartements. Elle est allée tuer ton plus beau cheval et ton meilleur!

— Ah! je l'aimais pourtant beaucoup, mon cheval!»

Pierre ne fait pas d'autre commentaire à l'occasion de cette nouvelle. Il arrive au château, y prend un bon repas, puis s'en va chez sa sœur et cause avec elle. Tout en causant, il en vient à questionner sa sœur: «Dis-moi donc pourquoi tu as tué mon cheval?

— Ah! mon frère, je n'ai jamais tué ton cheval! Je n'en ai même jamais eu l'idée!

— Oui, ma sœur, tu l'as tué!

— Non, non, mon frère, reprend la sœur, je ne l'ai pas tué!

— Qui donc l'aurait-tué? persiste à demander le prince.

— Dieu le sait et moi aussi!»

Elle ne lui en dit pas davantage. Il sort de chez sa sœur en se disant: «Ce n'est qu'un cheval! Ce n'est pas un homme!»

Le prince Pierre et sa femme étaient mariés depuis assez longtemps pour avoir, à cette époque, un enfant de deux ou trois mois. C'était un enfant encore au berceau.

Le lendemain de la mort de son beau cheval, le prince Pierre part de nouveau pour la forêt, sur le dos d'un autre cheval. «Serait-ce vrai, se demande la femme du prince, que je ne parviendrai pas à chasser du château la sœur de mon mari? Jusqu'à présent, je n'ai pu tourner le prince contre elle!»

La femme de Pierre rend encore visite à la sorcière et lui décrit sa situation. «Eh bien! ma petite, répond la sorcière, il te reste un moyen pour réussir. Autrement tu n'arriveras à rien!

Et quel est ce moyen? de demander la femme du prince.

— Ce matin, ton mari a changé d'habit avant son départ. La clé des appartements de sa sœur sont dans la poche des pantalons qu'il a enlevés. Voici le moyen que je te propose. Il comporte un risque, mais c'est la seule façon de réussir à chasser ta belle-sœur. Il faut tuer ton enfant! Auparavant, prends la clé de la porte de ta belle-sœur,

va chercher le poignard avec lequel tu vas tuer ton enfant. Après sa mort, prends soin de laisser des traces de sang entre le berceau de ton enfant, dans l'escalier, et la chambre de ta belle-sœur. Il te restera à aller déposer le poignard maculé de sang près de la sœur de ton mari. Le tout doit se faire vers quinze heures, au moment où cette femme dort. Elle prend toujours une longue sieste, l'après-midi, et elle est assez difficile à réveiller. À son retour de la chasse, quand le prince apprendra la mort de son fils, il ira visiter sa sœur, trouvera le poignard et il ne pourra pas ne pas chasser la meurtrière du château. »

La femme du prince est prise d'une haine tellement diabolique, qu'elle s'empare de la clé que son mari a laissée dans sa poche, va chercher un poignard, et, au cours de l'après-midi, tue son enfant, éparpille son sang dans le berceau, en répand dans l'escalier qui conduit aux appartements de la belle-sœur, et dépose près de cette dernière le poignard couvert de sang.

Après ce drame, la femme du prince surveille le retour de son mari. Quand elle l'aperçoit au loin, elle s'élance dans sa direction en pleurant et criant : « Mon mari, un malheur, un très grand malheur a visité le château !

— Quel malheur, encore ? demande le prince.

— Ta sœur est sortie, après-midi, en ton absence, et elle a tué notre enfant ! On peut suivre les traces de sang entre le berceau et sa chambre, à l'étage supérieur.

— Ah ! ma sœur ! Il n'y a plus moyen de fermer les yeux sur ses crimes ! Mon enfant, c'est mon sang et c'est le tien ! »

Il se tait et gagne rapidement le château, ne prend aucune nourriture, cette fois, et monte chez sa sœur. Celle-ci est encore endormie. Il trouve près d'elle le poignard couvert de sang. « Misérable que tu es, s'écrie le prince, qu'as-tu fait ?

— Qu'y a-t-il, mon frère ? demande la dormeuse, en s'éveillant.

— Tu as tué mon enfant ! Le poignard dont tu t'es servie est près de toi et est tout couvert de sang !

— Mon frère, je n'ai jamais tué ton enfant ! Je ne suis même pas sortie de ma chambre !

— Alors, qui a tué mon enfant ?

— Dieu connaît, et moi aussi, l'auteur de ce meurtre !

— Ah ! ma sœur, tu n'avoues rien ! Tu fais tout le mal que tu veux et tu ne veux pas le reconnaître. Tu as tué mon chien, tu as tué mon cheval et aujourd'hui tu as tué mon enfant ! Eh bien ! demain matin, tu vas me suivre dans la forêt et je vais t'en faire autant !

— Mon frère, fais de moi ce qui te plaira. Tes menaces me laissent indifférente ! »

Le lendemain matin, le prince prend son fusil et une hachette, puis entraîne sa sœur dans la forêt. Après une bonne distance à travers bois, la condamnée s'adresse à son frère: «Tu es maintenant assez loin dans la forêt. Aussi bien me tuer ici qu'ailleurs!

— Oui, tu as raison!

— Mais, mon frère, le meurtre que tu veux commettre va occasionner une tempête, ne le vois-tu pas?

— Ma sœur, répond le prince, tes menaces ne me font pas peur du tout! Je ne te tuerai pas, mais je vais te faire souffrir très longtemps!

Il oblige sa sœur à placer ses deux bras sur un tronc d'arbre et lui coupe les deux mains à la hauteur des poignets. «Mon frère, repart la fille mutilée, tu veux me faire souffrir et me faire mourir en langueur! Tu m'abandonnes dans la forêt, privée de mes mains pour me nourrir ou pour vivre. Comment pourrai-je sauver ma vie, dans cet état? Mais remarque bien la prédiction que je te fais! Avant ton retour au château, une épine, longue de quinze centimètres, te pénétrera le talon. Moi seule je pourrai extraire cette épine, quand j'aurai recouvré mes deux mains. Et crois-moi, deux mains perdues, c'est difficile à recouvrer!

— Ah! tes menaces ne m'effraient nullement!

Le prince Pierre reprend la direction de sa demeure. Il quitte la forêt et s'approche des premières maisons du quartier. Soudain, il tombe sur le sol, terrassé par une épine de dix centimètres qui lui perce le talon. Il hurle de douleur, il est incapable de marcher. Les gens accourent et sont obligés de la transporter au château.

Couché sur le lit de fortune, le pied sur une chaise, le prince se lamente. Il fait venir les médecins, les plus habiles spécialistes, mais personne n'est capable d'extraire cette épine ou de la couper. La médecine est impuissante devant ce phénomène.

Laissons, pour l'instant, le prince Pierre aux prises avec les souffrances que lui cause l'épine de son pied, et suivons la Belle Sans-Mains dans la forêt.

En marchant à travers les arbres verts, surtout parmi les sapins, elle a la présence d'esprit de tirer parti de la gomme de sapin dont elle recouvre ses blessures. Elle frotte de gomme et de feuilles vertes ses moignons de bras pour les protéger contre le soleil et les hémorragies. Souvent elle lave ses blessures dans des courants d'eau pure. Puis, elle tâche d'appliquer d'autres remèdes naturels sur les extrémités de ses poignets mutilés. Le sang finit par se coaguler, les hémorragies cessent.

La Belle Sans-Mains s'avance dans la forêt. Elle parcourt une assez longue distance. Elle parvient, un jour, à une pente assez prononcée sur laquelle gît le tronc d'un gros pin. Cet arbre mesure un mètre et demi de diamètre; il est tombé la tête vers le haut de la pente. La femme aux bras meurtris se rend compte que l'intérieur de cet immense tronc tombe en pourriture. «Eh bien! se dit-elle, je vais pouvoir me faire une maison!»

À force de prudence et d'habileté, elle parvient, au moyen de ses moignons, à enlever le bois pourri à l'intérieur de ce tronc d'arbre. Elle s'y introduit et trouve cet abri relativement confortable. « Même s'il pleut abondamment, l'eau ne m'incommodera pas, puisque cet arbre est dans une position inclinée. Je me nourrirai comme je pourrai, de petits fruits et de racines de plantes. Quand le bon Dieu décidera de me faire mourir, eh bien! je mourrai! »

Tel que prévu, La Belle Sans-Mains s'installe dans le tronc de pin et parvient à survivre. La forêt est assez riche en petits fruits sauvages. Elle parvient à vivre ainsi pendant à peu près deux ans et demi.

La Belle Sans-Mains vivait à une faible distance d'une ville régie par un prince. Il était même roi. Son père était décédé. Ce roitelet vivait avec sa mère. Il avait hérité des royaumes de son père, mais, d'après une coutume de ce pays, il ne pouvait régner réellement avant d'avoir une épouse qui, une fois couronnée reine, puisse monter sur le trône avec lui.

Ce prince s'était organisé un mode de vie assez spécial. Monté sur un cheval et accompagné de deux bons chiens, il se promenait dans la forêt pour tromper l'ennui. De temps en temps, sa mère lui disait: « Mon fils, pourquoi ne te maries-tu pas? Je serais très heureuse de te voir avec une épouse. Ton père est mort, je commence à me faire vieille. Mon mari t'a laissé plusieurs couronnes que tu ne peux porter avant d'être marié. Marie-toi donc pour devenir le chef de ton peuple!

— Ah! maman, rien ne presse! J'y verrai plus tard! »

Un bon jour que le prince est allé faire une tournée dans la forêt, la Belle Sans-Mains a connaissance de son passage. Elle l'a entrevu à travers les feuillages. Le prince, lui, a aperçu quelque chose, une sorte de masse blanchâtre, mais il a rapidement quitté les lieux, mû par une sorte de crainte. Mais ses chiens s'attardent sur place. Ils voient une personne, s'y intéressent et reviennent au château un peu après le prince. Ce dernier s'explique mal le retour tardif de ses chiens. Mais... c'est la première fois.

Ce soir-là, les servantes abordent le jeune roi. « Sire mon roi, que voulez-vous manger, demain matin, à votre déjeuner?

— Eh bien! faites-moi tuer un poulet et préparez-le en le faisant cuire un peu ce soir, pour en terminer la cuisson demain matin. Nous nous levons jamais très tôt. Vous terminerez de le faire cuire, demain matin, et quand il sera cuit à point, vous m'avertirez! »

Les deux chiens du jeune roi se tenaient toujours couchés à la cuisine. Ils sortaient parfois quelques instants, mais revenaient à la cuisine. C'étaient deux bons chiens et remarquablement bien dressés.

Donc, les servantes appareillent le menu du déjeuner du roi. Une fois le repas préparé, le poulet rôti sur la table, et tous les condiments en place, l'une des servantes va avertir le roi de venir prendre son déjeuner. L'autre servante s'occupe à apporter les

derniers plats sur la table. Entre-temps, l'un des chiens saute sur la table, attrape le poulet rôti et file à l'extérieur par la porte entrebâillée. Les deux chiens quittent tous les deux, l'un derrière l'autre, avec grande rapidité, les abords du château. Les servantes sont découragées de cet événement inattendu. Elles s'approchent du roi pour le mettre au courant de la surprenante conduite des chiens. «Sire mon roi, il vient de se produire un accident qui ne s'est jamais produit auparavant! L'un de vos chiens a attrapé le poulet sur la table et s'est enfui avec cette pièce que vous deviez manger pour le déjeuner.

— Ah! laissons donc faire! Même si l'on tentait de les rattraper nous en sommes incapables. Apportez-moi un autre menu pour déjeuner. Vous avez certainement d'autre nourriture. Je m'en contenterai pour ce matin. Mais, demain matin, nous procéderons d'une façon plus organisée qu'aujourd'hui!»

Au cours de la journée, le prince fait une autre randonnée sans trop enquêter sur l'événement du matin. Le soir, les servantes demandent encore au roi quel menu il désire pour le déjeuner du lendemain. «Faites-moi rôtir un poulet, comme vous l'avez fait, ce matin. Mais, pour demain matin, je vais avertir un valet d'amener mon cheval près du perron, et de l'y tenir prêt à partir. Il verra aussi à tenir mon fusil près du cheval. Moi-même, je vais me tenir prêt à sortir. Si le chien va encore s'emparer du poulet, lancez-moi un cri et je me dirigerai en toute hâte vers la porte. Je sauterai aussitôt en selle et je poursuivrai mes chiens en fuite. Je pourrai ainsi me rendre compte de ce qui se passe!»

Comme prévu, le lendemain matin, un valet, fusil en main, conduit le cheval du roi près du perron, prêt à tout confier à son patron. Les servantes surveillent les chiens tout en paraissant s'occuper d'autre chose. Tout à coup, un des chiens saute sur la table, s'empare du poulet et file dehors. Les deux chiens prennent encore la direction de la forêt.

Les servantes lancent un cri au roi. Celui-ci saute à cheval, avec son fusil, et tente de suivre les chiens. Aussi longtemps que les chiens sont dans les limites de la ville et qu'ils sont ralentis par les bâtisses, le roi les entrevoit et suit leurs détours. Mais quand les chiens entrent dans la forêt, ils devancent le cheval du roi. Ce dernier file un certain temps à travers les arbres.

Bientôt il s'arrête et tend l'oreille; il entend aboyer ses chiens. Il se dirige vers les aboiements. La Belle Sans-Mains le voit venir dans la forêt. Elle était presque nue, pour avoir déchiré tous ses vêtements au contact des broussailles depuis deux ans et demi de vie dans le bois. Avant d'apercevoir le roi, elle a vu arriver les deux chiens dont l'un tient un poulet tout chaud dans sa gueule. Elle s'est écriée: «Est-ce le bon Dieu qui permet à ces chiens de m'apporter de la nourriture? Il y a tellement longtemps que je n'ai pas mangé de poulet rôti tout chaud! Il me faut modérer mon appétit, surtout au début de ce repas!»

Obligée de tenir le poulet entre ses deux moignons, elle finit par manger plusieurs bouchées. Elle trouve cette nourriture délicieuse.

Soudain, elle voit cet homme-là venir à travers la forêt. Elle se glisse dans son tronc de pin. Le roi concentre ses regards sur le pin et il lui semble voir bouger quelque chose. « Est-ce une personne ou un fantôme qui habite cet arbre ? demande le roi.

— Non, prince ! Je ne suis pas un fantôme, je suis bel et bien une personne vivante ! Mais comme je suis presque nue, je ne puis sortir pour causer avec vous. Si vous disposiez d'une pièce de vêtement, d'un pardessus par exemple, je l'accepterais volontiers pour m'en couvrir avant de sortir en votre présence ! »

Le roi enlève son pardessus, une sorte de cache-poussière de longueur normale et le lui lance. Elle se drape de ce manteau et sort de sa cachette. Le roi la trouve très amaigrie mais merveilleusement jolie. En effet, c'était une bien belle femme. Le roi commence à causer avec elle ; il constate qu'elle s'exprime très bien et qu'elle a une bonne éducation. Sa façon de parler le prouvait assez.

Soudain, il s'aperçoit que cette femme n'a pas de mains. « Mais, mademoiselle, demande le roi, vous n'avez pas de mains ?

— Ah ! non ; voilà deux ans et demi que l'on m'a coupé les mains et que l'on m'a forcée à vivre dans la forêt.

— Voilà deux ans et demi que vous vivez dans la forêt, et vous n'avez pas de mains ! Comment avez-vous pu survivre ?

— Je me suis nourrie de petits fruits sauvages après avoir réussi à guérir mes plaies. J'ai ramassé de l'herbe et je me suis habituée à cueillir de petits fruits, comme je le pouvais. Souvent, je parviens à plier les branches et à approcher les fruits de ma bouche. C'est ce qui me permet d'entretenir ma vie.

— Eh bien ! mademoiselle, ne vous éloignez pas de votre pin. Dans mon château, je suis maître sans être maître. Ma vieille mère vit avec moi. Si je n'ai pas la permission de vous amener chez moi, je trouverai le moyen de vous faire bâtir une petite demeure et de vous y apporter de la nourriture. Vous vivrez ainsi plus confortablement que dans votre pin. Je ne puis laisser une personne vivre misérablement dans la forêt ! »

Le roi quitte la jeune femme et revient au château, en compagnie de ses chiens. La Belle Sans-Mains avait en réserve deux poulets rôtis pour son menu. Elle avait économisé ces poulets pour en jouir le plus longtemps possible.

Le roi rentre au château et commence à lire ses journaux récemment reçus. Mais bientôt, la vieille reine s'aperçoit que son fils pleure en lisant. Elle voit couler les larmes. « Mais, mon fils, dis-moi ce qui te fait pleurer !

— Ah ! maman, j'ai assisté à une scène tellement triste, dans la forêt aujourd'hui, que je ne puis y penser sans pleurer !

— Mais qu'as-tu vu, mon fils ?

— J'ai rencontré une pauvre fille qui vit dans la forêt depuis deux ans et demi, logée dans un tronc de pin renversé. Elle s'est organisé une sorte de lit dans ce tronc de pin évidé. Elle a eu les deux mains coupées, elle vit de petits fruits sauvages qu'elle parvient à rassembler avec ses deux moignons de bras. C'est la seule façon de ne pas mourir de faim.

— Eh bien! mon fils, tu as une ample finance, tu es riche, va chercher cette fille et amène-la ici au château! Elle vivra à côté de toi. Tu mettras une servante à sa disposition pour la déshabiller le soir, et l'habiller le matin, l'aider à se laver et à manger. Tu n'as pas le droit de laisser une personne souffrir de la sorte!

— Puisque vous le désirez, maman, je vais aller la chercher dans la forêt!»

Le roi rassemble des vêtements dans une valise en vue d'en revêtir la Belle Sans-Mains et se rend dans la forêt. Il fait habiller la malheureuse fille, la fait monter avec lui sur son cheval et l'amène au château.

La Belle Sans-Mains vit donc au château. On lui procure les meilleurs soins, les couleurs regagnent son visage, elle prend du poids, bien nourrie comme elle l'est. Par contre, elle est très active. Elle aime aider les servantes de tout son pouvoir. Même avec ses poignets mutilés, elle transporte des chaudrons et autres fardeaux n'excédant pas ses forces. Les gens du château la trouvent gentille, ils se prennent à l'aimer. Elle se montre plaisante, elle tient des discours intéressants. Tout le monde, au château, est enchanté de la Belle Sans-Mains. Le roi ne fait pas exception. Mais quant à l'épouser, il hésite. Elle n'a pas de mains!

La vie s'écoule un certain temps. Un jour, la vieille reine dit à son fils: «Pourquoi ne prends-tu pas femme? Tu le vois, je vieillis de jour en jour, bientôt je mourrai et je n'aurai pas eu la consolation de te voir avec ton épouse sur ton trône!

— Maman, aujourd'hui il m'est justement passé une idée par la tête.

— Mais exprime-la, mon fils, cette idée!

— Vous savez... vous savez que la Belle Sans-Mains est très estimée par tout le personnel du château.

— Eh! oui, mon fils, je le sais!

— Si j'introduisais au château une autre personne qui vienne à chasser la Belle Sans-Mains ou à la reléguer dans un coin, ce serait une terrible épreuve pour nous tous.

— Oui, mon fils, tu dis vrai!

— Il y aurait un moyen, maman, d'éviter ce malheur, ce serait de suivre l'idée qui me poursuit: épouser cette fille!

— Mais, mon fils, épouse-la! Une fois marié, tu pourras avoir recours à une femme de chambre pour en prendre soin: l'habiller, la déshabiller, la faire manger. La nuit, tu seras avec elle, tu pourras en prendre soin, toi-même. Tu lui viendras en aide...

— Eh bien! maman, puisque vous m'approuvez, je vais épouser la Belle Sans-Mains! »

Le roi aimait aveuglement cette jeune fille. Et plus le temps passait, plus il en admirait la beauté.

Comme il l'avait décidé, le roi épouse la Belle Sans-Mains. Quelques jours après son mariage, il convoque en assemblée les Grands du royaume et la population rapprochée du château. Devant une foule qui remplit la salle du château à pleine capacité, le roi monte sur le trône avec son épouse, tous deux portant la couronne, et il fait un discours à son peuple pour leur dire comment il veut les gouverner.

Le peuple était heureux de cette cérémonie. Son roi, il l'aimait, parce que le royaume était très prospère, ce qui contribuait au bonheur de la population.

Une journée, le roi dit à sa nouvelle épouse: « Tu connais un peu le château, mais tu n'as pas encore visité les pièces du dernier étage. Aujourd'hui, je vais consacrer ma journée à te faire visiter lentement les moindres recoins du château! »

Le roi et son épouse entreprennent leur tournée dans le château et le visitent étage après étage. Mais la tour du château abritait deux voleurs, deux prisonniers. Ils vivaient dans une salle de grandeur moyenne; ils couchaient sur un tas de paille, et on leur apportait leur nourriture, une nourriture assez peu abondante, dans cette prison.

L'un de ces deux prisonniers s'appelait Bill, et l'autre, Jack. C'étaient deux ivrognes et deux voleurs. Quand les citoyens se plaignaient trop des méfaits de ces deux individus, le roi les faisait arrêter et les emprisonnait dans sa tour pendant trois semaines, un ou deux mois, pour tenter de les corriger.

Le roi conduit son épouse à la prison. « Ah! mon Dieu! que c'est donc regrettable! Même s'ils sont en prison, même s'ils se sont mal conduits, ce ne sont pas des tueurs, tout de même!

— Non, reprend le roi, le fait est qu'ils n'ont jamais tué personne!

— Si j'étais à ta place, dit-elle à son mari, je leur donnerais un bon lit. Il y a, dans le château, de bons petits lits d'acier munis de ressorts, j'en donnerais un à chaque prisonnier. Ensuite je leur fournirais des couvertures et je ferais nettoyer soigneusement cette salle. Pour nourriture, je leur ferais porter les restes de la table. Nous avons d'excellents restes que ces hommes seraient heureux de manger! »

Jack, placé assez près de la porte, entend ces remarques, mais Bill, d'un tempérament plus rude, s'était retiré au fond de la pièce. Il n'entend pas les suggestions de la nouvelle reine.

« Eh bien! puisque tu le veux, ma femme, reprend le roi, je vais améliorer le sort de ces prisonniers, selon tes suggestions! »

Quelques instants plus tard, le roi commande à deux valets de monter à la prison, de nettoyer cette salle de fond en comble, d'y placer une table, d'y transporter de bons lits, des couvertures confortables. Ils reçoivent l'ordre d'apporter aux détenus, comme nourriture, les restes de la table du roi, des morceaux de pâtisseries ou de rôtis. On peut facilement imaginer ce dont se nourrit un roi...

Les deux prisonniers sont heureux de leur sort amélioré, mais ils ne peuvent pas boire. Avant leur arrestation, ces hommes couraient de taverne en taverne, dès qu'ils avaient un peu d'argent. Souvent, ces beuveries tournaient à la bataille.

Bon! Le roi et la reine vivent au château. Tout s'arrange bien! ils s'aiment comme deux enfants d'une même famille, ou, si vous voulez, comme le frère et la sœur. Ils s'échangent nombre de caresses pour se prouver leur amour.

Le temps passe agréablement pendant une bonne période. Sept ou huit mois après son mariage, le roi reçoit une demande d'aide de la part d'un roi qui a maintes fois porté secours à son père affligé par des guerres. Le roi vient faire part à sa mère et à sa femme de la demande de ce vieil ami. « Je vais être obligé de vous quitter quelque temps. Lisez cette lettre. Un roi en guerre sollicite mon aide. Ce roi a défendu mon père, autrefois, et je me sens obligé de partir à son secours, à la tête de mes troupes. Maman, je vous recommande de prendre bien soin de ma femme comme vous en avez toujours eu soin.

— Mon fils, répond la vieille reine, va où t'appelle ton devoir et n'aie aucune crainte à propos de ta femme! Elle sera très bien traitée parmi nous! »

Quand approche la période du départ, le roi commande à ses officiers de préparer les troupes. À cette époque, les guerres ne se préparaient pas comme de nos jours. Il fallait des chevaux, un petit nombre de canons, des épées et des baïonnettes en plus des fusils. Une fois les troupes sur pied, le roi fait ses adieux à sa mère, à sa femme et à tout son personnel. Puis, il quitte le château.

Il se rend dans le pays où a lieu la guerre. À peu près un mois après son départ du château, la femme du roi donne naissance à deux jumeaux. Ce sont les plus jolis enfants de tout l'univers. La vieille reine est au sommet du bonheur. Elle habille la jeune maman d'une élégante toilette toute blanche, revêt les deux enfants de beaux habits, puis fait venir un artiste et lui demande de peindre le portrait de ces trois personnages. Elle veut ainsi causer une grande joie à son fils, mari de la jeune maman et père des enfants.

Elle adresse ensuite le portrait au jeune roi et écrit une lettre qui accompagne le portrait. Naturellement, c'est la vieille reine qui rédige la lettre, une lettre bien tournée, lui annonçant qu'il est le père de deux beaux bébés et que son épouse se porte bien.

Revenons maintenant à la femme du prince Pierre. Elle veut absolument savoir si la Belle Sans-Mains est morte. Elle sait que son mari lui a coupé les deux mains.

Elle se rend chez la sorcière et l'interroge au sujet de la Belle Sans-Mains. « Nous n'avons jamais entendu parler de la Belle Sans-Mains, lui dit-elle; elle est probablement morte. En es-tu certaine, toi?

— Non, ma petite, elle n'est pas morte. Elle a épousé un beau prince, et, de plus, elle est mère de deux jolis enfants, deux jumeaux. Sa belle-mère a écrit au roi son fils, mari de la Belle Sans-Mains, qui est à la guerre. Elle lui envoie, pour lui faire plaisir, le portrait de la jeune mère, dans son lit, avec ses jumeaux. »

La femme du prince Pierre ne prise pas cette nouvelle. Elle est même enragée. « Cette diablesse de belle-sœur, s'écrite-t-elle, va semer le malheur dans un autre milieu ! Il vous faut m'enseigner un moyen de changer la destinée de cette femme. Il me faut la détruire !

— Eh bien ! Écoutez-moi. Le postillon qui transporte la malle couche chez vous, chaque soir. Cette semaine, il va porter au roi le portrait et la lettre de la reine-mère. Trouve un moyen d'ouvrir le sac de malle pendant le sommeil du postillon, tâche de repérer la lettre et d'intercepter le portrait. Ensuite, tu liras la lettre et tu la réécriras de façon à arriver à tes fins.

— Entendu ! »

Le soir même, le postillon arrive chez Pierre. Pendant la nuit, sa femme se lève et parvient à ouvrir le sac de malle, trouve la lettre grâce à l'adresse, et développe le colis contenant le portrait. Elle constate qu'il s'agit bien de la Belle Sans-Mains et de ses jumeaux. Elle lit la lettre de la reine-mère, une lettre pleine de bons sentiments à l'égard de son fils.

La femme de Pierre écrit un autre texte qui se lit un peu comme suit : « Ta femme a mis au monde un chien et une chienne. Elle est partie dans la forêt avec sa progéniture. Ne sois pas surpris de ce phénomène ! Tu as épousé une femme de la forêt, tu as des descendants également de la forêt ! Tu dois t'attendre à ne jamais retrouver ta femme et sa progéniture ! »

Le postillon porte la lettre au roi. Celui-ci lit la lettre. Il en ressent une immense douleur, mais il rédige immédiatement une réponse. « Peu importe la qualité des enfants que ma femme a mis au monde ! Attendez mon retour avant de prendre une décision à ce sujet. Si ma femme s'est enfuie dans la forêt, je trouverai le moyen de la rejoindre, même si je dois mobiliser une énorme équipe de chercheurs ! »

La femme du prince Pierre surveille le sac du postillon, chaque fois qu'il loge chez elle. C'est là qu'il se retire pendant sa randonnée postière. Elle surveille tellement bien le sac de malle qu'elle parvient à ouvrir la lettre du roi à sa mère et à la lire. Elle change le texte de cette lettre destinée à la reine-mère. « Prenez ma femme avec son chien et sa chienne, et envoyez-la tuer dans la forêt par Bill et Jack. Ayez la bonté de récompenser ces deux hommes en remettant à chacun la somme de cent dollars. Si vous n'obéissez pas à cet ordre, vous aurez des comptes à me rendre à mon retour au château ! »

La reine-mère reçoit son courrier et y trouve la soi-disant lettre de son fils. Elle en est toute réjouie et elle dit à sa bru : « Enfin, une lettre de ton mari ! »

Elle tend la lettre à la Belle Sans-Mains, mais celle-ci la refuse. « Lisez-la donc, vous, belle-mère ! Moi, couchée comme je suis, je ne pourrai assez me concentrer pour tout comprendre ! »

La reine-mère ouvre la lettre et commence à la lire. « Mon Dieu ! » s'écrie-t-elle. Puis, elle tombe à genoux près du lit de sa bru. « Qu'est-il arrivé à mon fils, dit-elle, pour écrire une pareille lettre ? »

— Que se passe-t-il donc, belle-mère ? demande la Belle Sans-Mains.

— Si tu savais ce que contient cette lettre ! Je n'ai pas la force d'en terminer la lecture !

— Lisez-la-moi, belle-mère ! Même si elle contient des nouvelles pénibles, je suis préparée à tout pour avoir demeuré longtemps dans la forêt. Je ne m'opposerais pas à y demeurer de nouveau ! »

La reine-mère lit la lettre du roi. La Belle Sans-Mains n'en semble pas éprouver la moindre surprise. « Envoyez-moi tuer par Bill et Jack ! commande-t-elle. Ils nous tueront, moi et mes enfants. Eux, ils oublieront, avec le temps, le souvenir de cette tâche. »

La reine-mère envoie chercher Bill et Jack, donne à chacun une récompense de cent dollars et les charge de la mission indiquée dans la lettre du roi. Les deux hommes s'emparent de la jeune reine et de ses deux enfants avant de prendre la route de la forêt. Ils parcourent une bonne distance parmi les arbres. Bill s'adresse soudain à son compagnon : « Jack, nous sommes rendus assez loin. Aussi bien les tuer ici plutôt qu'ailleurs ! Nous ne devons les tuer qu'une seule fois. Ce lieu-ci est tellement éloigné de la ville que personne n'aura connaissance de ces exécutions. »

— Ah ! tais-toi, Bill ! Il nous faut marcher un peu plus loin pour trouver un lieu où les arbres sont moins abondants qu'ici. Il nous faut donc aller un peu plus loin ! »

Les deux hommes continuent leur marche encore un certain temps. Tout à coup Bill s'écrie : « Nous sommes assez loin dans la forêt. Moi, je m'arrête ici ! »

— Écoute-moi un peu, Bill ! Nous ne pouvons tuer cette femme !

— Mais nous avons été chargés de la tuer, nous avons même été payés pour le faire !

— Cet ordre, ce geste ne nous oblige à rien ! Moi, je me sens incapable de tuer cette femme qui a été si bonne pour nous, au château. Tu sais comment nous étions couchés, dans la tour ? Tu sais quelle était notre pitance ? Dès que cette femme est entrée au château, notre régime de prisonniers a complètement changé. C'est elle qui a obtenu ce changement. Et aujourd'hui, qu'est-ce qu'on va lui faire ? Non, non, Bill !

Tu sais que nous ne sommes jamais à court de moyens, nous deux, bons voleurs et habiles bûcherons.

Toi, tu vas redescendre en ville, pendant que moi, je vais rester avec la jeune reine ici, toute la nuit. Cette jeune femme va avoir peur, seule avec ses deux enfants. Elle est privée de ses mains, elle peut avoir de la misère à s'en tirer. Descends en ville cette nuit et va rôder de façon à trouver une scie, des haches et un peu de provisions de bouche. Visite les hangars, les remises, peu importe... Tu connais le métier, tu as l'habitude de ces randonnées.

À ton retour, nous bâtirons à la Belle Sans-Mains une bonne maisonnette. Nous viendrons lui apporter de la nourriture, lui couper du bois et refaire sa provision d'eau, deux fois par semaine. Toi, tu viendras, disons, le mardi, et moi, le jeudi. Avec ce programme, elle n'aura pas de misère. Nous assurerons sa nourriture et son bois de chauffage. Pour le reste, elle est assez habile pour se tirer d'affaire avec ses jumeaux, malgré ses poignets mutilés ! »

La décision est donc prise. Bill quitte la forêt et regagne la ville en pleine nuit. Il y fait une tournée. Il s'introduit dans un hangar et y découvre un godendart ; dans une autre remise, il trouve une ou deux haches, un peu de provisions et des feuilles de tuyau usagées mais encore utilisables. Il revient dans la forêt, aux premières lueurs du jour, avec sa charge.

Les deux compagnons se mettent à abattre des arbres et à construire une maisonnette de cinq ou six mètres de longueur. Ils éclairent la bâtisse de deux ou trois fenêtres obtenues frauduleusement. Une fois la maisonnette terminée, ils disent à la Belle Sans-Mains : « Maintenant, c'est ici ta demeure. Ne t'éloigne pas trop de ta cabane. Autrement, tu te perdras et ce sera difficile de te retrouver ! »

— Ah ! Ne craignez rien, je vais vous obéir ! »

La Belle Sans-Mains a maintenant du bois de chauffage, de l'eau et des provisions de bouche. Elle a soin de ses deux enfants et la vie est assez acceptable. Elle parvient, malgré son infirmité à préparer de la nourriture pour ses jumeaux et à les alimenter.

Le temps s'écoule... Bill et Jack se rendent deux fois par semaine à la maisonnette de la Belle Sans-Mains pour lui porter de la nourriture, lui couper du bois et maintenir la réserve d'eau, d'une visite à l'autre. Elle vit sans trop de misère. Elle se promène à une faible distance de sa cabane et y trouve des fruits sauvages ; elle en mange et en fait manger à ses enfants. Ses petits se développent tout en vieillissant. Bientôt, ils font leurs premiers pas, ils commencent à la suivre, mais elle désire aller de plus en plus loin dans la forêt.

Elle vient à bout de casser des branches avec ses bras mutilés et à tresser un panier assez vaste et assez fort pour porter ses jumeaux. Comme ceux-ci marchent difficilement dans les broussailles, leur mère les transporte, dans son panier, à une certaine distance

et peut ainsi cueillir des fruits sauvages autour du panier. Elle parvenait à les faire manger des fruits en approchant les branches. Ils pouvaient ainsi manger davantage. Quant à la mère, elle cueillait les fruits dans les branches plus élevées.

La vie se passe. Les enfants atteignent un an, un an et demi. Ils sont assez solides sur leurs jambes, mais la Belle Sans-Mains les transporte chaque jour dans son panier, de crainte qu'ils ne se blessent aux arbres.

La Belle Sans-Mains vit dans sa maisonnette depuis une couple d'années. Les enfants sont capables de marcher, mais, un jour, elle les dépose dans son panier et prend la forêt dans l'intention de ne pas trop s'éloigner de sa maisonnette. Mais elle marche, marche... Bientôt, elle ne sait plus... elle ne sait plus quelle direction suivre. Elle tente de revenir à sa cabane, en opérant un mouvement circulaire. Elle arrive soudain à un petit coteau. Elle voit couler un ruisseau, mais déjà le soleil disparaît. « Mon Dieu, s'écrie-t-elle, est-ce possible que j'aie perdu le sens de la direction? Je vais me perdre! Je ne sais plus comment m'orienter, mais voici de l'eau! Où donc est ma cabane? Au sud? Au Nord? Où est ma cabane? Où la retrouver? »

La Belle Sans-Mains se jette à genoux et s'adresse à sainte Anne. Bon! Elle se relève pleine de courage. « Eh bien! se dit-elle, j'ai soif, je vais aller boire de cette eau qui coule! Mes petits ont peut-être soif, eux aussi! »

Elle saisit le panier entre ses bras et le dépose avec ses enfants sur le bord du ruisseau. Pour mieux s'abreuver dans l'eau courante, elle s'allonge à plat ventre, le visage près de l'eau.

Comme elle est en train de boire, ses deux petits se penchent, eux aussi, sur le bord du panier pour se rapprocher de l'eau. Ils renversent le panier et tombent dans le ruisseau. À la vue de cet accident, elle se lève, rapide comme un coup de fouet, et fait le geste d'attraper ses deux enfants. « Mon Dieu! s'écrie-t-elle, j'ai mes deux mains! » Elle a un enfant à chaque main, et les tient solidement. « Mon Dieu! mes deux mains! Comment expliquer ce phénomène? Ce sont bien à moi, ces deux mains-là! »

Elle commence à crier. Soudain, elle entend des cris. Jack est venu la ravitailler à sa maisonnette. Ne trouvant plus la jeune maman et ses enfants, il s'est lancé à sa recherche. La Belle Sans-Mains se croyait très éloignée de sa cabane, mais elle n'en était pas très loin. Jack l'entend crier et répond par un cri. Il se guide sur le cri de la maman, celle-ci se guide sur celui de Jack et ils se rencontrent. « Qu'as-tu fait-là, Belle Sans-Mains? Tu tournais en rond, tu étais en train de te perdre!

— Je croyais être très éloignée de ma maison, et je me demandais...

— Non, tu n'étais pas si loin, mais tu aurais pu prendre une autre direction et te perdre à tout jamais! Ne recommence pas, je t'en prie, cette malheureuse expérience. Tu te perdras, et nous pourrions difficilement te retrouver!

— Mais, Jack, regarde-moi bien! Regarde-moi!

— Ah! tu as tes deux mains? demande Jack.

— Oui, j'ai retrouvé mes deux mains!»

La maman raconte l'histoire de ce miracle. «Eh bien! repart Jack, tu vas être heureuse dorénavant! Tu vas pouvoir facilement préparer la nourriture que l'on t'apporte, et la préparer à ton goût. Tu vas pouvoir plus facilement prendre soin de tes enfants! Finie la misère à ton sujet!»

Il reconduit la maman à sa cabane, lui prépare du bois et lui transporte de l'eau. «Tiens! Avec tout ceci, tu peux te tirer d'affaire quelques jours!

— Ah! Ne te fais pas de soucis pour moi, puisque j'ai mes deux mains! Même si je manquais de bois, il y a tellement de branches mortes dans la forêt... Je m'arrangerai bien au sujet du bois!»

Jack apporte de la nourriture et de l'eau en bonne quantité. La Belle Sans-Mains est heureuse en se séparant de Jack.

Dans cet intervalle, la guerre prend fin, le roi est de retour au château avec les honneurs de la victoire. En mettant le pied dans le château, il n'a rien de plus pressé que saluer sa mère et demander où est sa femme. «Mais mon fils, répond la reine-mère, tu dois savoir où est ta femme!

— Savoir où est ma femme... Maman, je ne comprends pas!»

La reine-mère tend à son fils la lettre qu'elle a reçue de lui après la naissance des jumeaux. «Mais maman, proteste le roi, je n'ai jamais écrit une pareille lettre! Dois-je comprendre que vous avez fait tuer ma femme?

— Oui! Relis ce que dit la lettre: envoyez tuer ma femme, dans la forêt, avec ses deux enfants, donnez à Bill et Jack une récompense de cent dollars!»

Le roi, on le comprend bien, baisse la tête et commence à pleurer. Mais, il reprend bientôt son aplomb tout en demeurant triste, les quelques jours suivants.

Bill et Jack, après avoir reçu leur récompense de cent dollars, font la belle vie. De temps en temps, ils se soûlent, vont d'une boutique à l'autre, causent, prennent un verre, mais ne font de mal à personne.

Le roi gardait au château, un vieux soldat, un ancien serviteur nommé Nazaire. Il était rendu à la vieillesse et vivait comme un parent avec le personnel du château, aux dépens du roi. Il était assuré d'un bon logement et d'une bonne nourriture. Le roi l'avait mis à sa retraite en lui disant: «Toi, maintenant, tu n'as plus qu'à boire et manger!» De retour au château, dans un état de grande tristesse de deux ou trois jours, le roi appelle le vieux soldat retraité, «Nazaire, lui demande-t-il, sais-tu où se trouvent Bill et Jack?

— Ah! Sire mon roi, il est facile de trouver ces deux personnages. Ils sont à la taverne ou dans une boutique quelconque!

— Va dire à Bill et Jack de venir ici; j'ai affaire à eux? »

Le vieux Nazaire rejoint les deux compagnons et leur transmet le message du patron. « Le roi vous appelle. Il a affaire à vous deux ! »

— C'est bien ! Le roi veut encore nous mettre en prison ! se disent-ils, l'un à l'autre. Il a encore découvert un de nos faux-pas ou quelqu'un lui a fait un rapport contre nous. Il veut probablement nous remettre en prison, mais allons le rencontrer ! »

Bill passe le premier parce qu'il a plus de front que Jack. Ils se présentent au château. « Bonjour, Sire mon roi ! commence Bill.

— Bonjour !

— En quoi puis-je vous rendre service ? demande l'ex-prisonnier.

— Bill, demande le roi, avez-vous tué ma femme et mes enfants ?

— Oui, Sire mon roi ! Nous avons été payés pour accomplir cette besogne. Il a bien fallu marcher ! »

Le roi laisse tomber sa tête sur la table et se remet à sangloter. Les deux compagnons tournent les talons et sortent du château. « Tu as très mal fait, Bill, d'affirmer au roi que sa femme était morte ! Dans toute cette affaire, il semble y avoir un secret que nous ne pouvons percer. Tu ne vois pas la profonde tristesse du roi ? S'il nous convoque de nouveau, c'est moi qui vas foncer le premier. On ne peut toujours pas mourir plus d'une fois ! Bill, je crois qu'il faut déclarer la vérité au roi ! Il en ressentira certainement un grand soulagement !

— Fais comme tu voudras, Jack, mais moi, je ne trouve pas prudent de déclarer les faits que nous connaissons ! »

La journée se passe. Le lendemain matin, le roi se sent encore tout bouleversé. Il fait demander le vieux Nazaire. « Essaie donc de retrouver Bill et Jack. J'ai encore affaire à eux, aujourd'hui. Dis-leur de passer par le château ! »

Les deux compagnons reçoivent le message. Jack passe le premier et rentre au château. « Bonjour, Sire mon roi !

— Bonjour, Jack ! Avez-vous, oui ou non, tué ma femme et mes enfants ?

— Non, Sire mon roi, nous ne les avons pas tués ! Vos deux enfants et votre femme vivent dans une maisonnette bâtie de poutres non équarries, en pleine forêt. C'est nous qui lui avons construit cette demeure, et nous avons vu à procurer à ces exilés des provisions de bouche. Si vous voulez revoir votre femme et vos enfants, faites atteler un beau carrosse et nous vous servirons de guides. Vous allez retrouver vos gens bien vivants et en excellente santé !

— S'il en est ainsi, j'accepte votre aide et nous nous mettrons en route bientôt !

— Faites atteler un carrosse et n'ayez aucune crainte! Nous allons vous conduire à l'endroit où vit votre femme. Vous ne pourrez vous rendre jusqu'à sa maison, en voiture, mais il est facile de s'y rendre à pied! »

À l'instant, le roi fait atteler deux beaux chevaux sur un carrosse, ce qu'il y a de plus élégant, le roi et les deux anciens voleurs prennent place sur les banquettes, et en avant! Ils voyagent dans le carrosse aussi longtemps que le permettent les chemins. Quand la route s'arrête, le roi dit au cocher: « Toi, reste ici et prends soin des chevaux! Vous autres, Bill et Jack, guidez-moi chez ma femme! »

Les trois hommes s'avancent à pied, en forêt. Chemin faisant, Jack pense à faire une révélation importante. « Sire mon roi, vous allez avoir une surprise en revoyant votre femme!

— Une surprise, dis-tu?

— Votre femme, que vous appelez la Belle Sans-Mains, a recouvré ses deux mains!

— Comment? Ma femme a maintenant deux mains? Comment ce phénomène s'est-il produit?

— Elle vous fera elle-même le récit de son aventure. Nous, nous n'avons fait que constater le fait: elle a deux mains! »

Le roi se sent encore plus heureux. On débouche soudain à la maisonnette de l'exilée. La femme se tient dehors, près de la porte, un enfant de chaque côté. Le roi s'avance, mais timidement. Il craint les reproches de sa femme. En effet c'est sa soi-disant lettre qui a exigé la mort de la mère et des jumeaux, dans la forêt!

Mais le contraire se produit. À la vue du roi, la femme s'empresse de lui sauter au cou et de l'embrasser longuement. « Ma femme, dit le roi, tu es un modèle de bonté! Tu as reçu une terrible nouvelle exigeant ta mort en forêt. Pourtant tu ne m'en veux pas. Je ne sais d'où vient cette nouvelle. Ce n'est certainement pas moi qui en suis l'auteur!

— Je te crois, mon mari. Je n'ai jamais douté un instant de ton innocence. Il y a, là-dedans, une sorte de mystère. Mais remettons ce sujet à plus tard. Comme tu le vois, je me porte bien, je n'ai pas eu de misère, Bill et Jack m'ont bien nourrie, je n'ai manqué de rien.

— Eh bien! maintenant, tu vas m'accompagner au château! »

Tout le groupe quitte la maisonnette et reprend la forêt. Le roi tient la reine par le bras, Bill et Jack portent les deux jumeaux sur leurs épaules, et l'on finit par rejoindre le carrosse. Bientôt la voiture s'arrête devant la porte du château.

La reine-mère avait grande hâte de revoir sa bru. Tout le personnel du château était au comble du bonheur, quand on répandit la nouvelle que la Belle Sans-Mains était vivante et qu'elle revenait avec ses deux enfants.

Le carrosse n'est pas sitôt immobilisé en avant du château que cinq ou six servantes et des valets revendiquent le plaisir d'accueillir les enfants. La reine a à peine le temps de les voir. Chacun veut les garder pour soi.

On rentre enfin au château après s'être salué réciproquement. Grande joie dans le château! Le roi surtout est au comble du bonheur. On célèbre ses retrouvailles pendant deux ou trois jours. Par la suite, tout va bien dans le château, tous les gens, la Belle Sans-Mains y compris, sont de bonne humeur. La reine a maintenant ses deux mains, elle est très active. C'est la reine, mais elle aide les employés. Personne ne recule devant la tâche.

Une journée, le roi, en lisant ses journaux, apprend une nouvelle un peu attristante. Dans une ville pas très éloignée du château, vit un prince qui est torturé depuis des années par une épine logée dans son talon. Aucun médecin n'est parvenu à extraire cette épine. On rapporte que ce prince souffre un vrai martyre.

Le roi s'empresse de faire part de cette nouvelle à sa femme et à sa mère. Il lit à haute voix la colonne du journal. La lecture terminée, la jeune reine dit à son mari: « Va donc rendre visite à ce prince. Dans mon pays natal, pendant ma jeunesse, quand on entendait dire qu'un prince ou qu'un roi était malade, des délégués des villes voisines allaient voir le malade pour le consoler, l'encourager...

— Ah! ma femme, tu ne trouves pas que nous avons vécu assez longtemps séparés?

— Mais cette séparation fait partie du passé! Maintenant, nous sommes de retour chez nous et nous sommes en bonne santé. Ah! même si tu t'absentais trois ou quatre jours! Va visiter ce malheureux prince. Tu vas le consoler et l'encourager. Tu sais, quand on est malade, on a besoin de sympathie!

— Eh bien! puisque tu insistes, je vais entreprendre ce voyage!

Il prépare ses bagages et quitte le château. À cette époque on voyageait surtout à cheval, mais le roi préférerait voyager à pied. Il prend la route, à pied.

Une fois son mari parti, la Belle Sans-Mains aborde la reine-mère: « Belle-mère, seriez-vous assez bonne de prendre soin de mes enfants d'une façon attentive? Pendant l'absence de mon mari, j'aimerais faire un petit voyage, moi aussi. Nous allons voyager en même temps, lui, de son côté, et moi, du mien. Nous reviendrons probablement le même jour. Ce sera une bonne façon de ne pas s'ennuyer l'un de l'autre!

— Va, ma petite, va où tes affaires t'appellent et ne te préoccupe de rien! »

La jeune reine remplit ses poches d'argent et va droit chez un tailleur, se fait fabriquer un habit de médecin, et se procure également un perruque d'homme. Elle n'a plus l'allure d'une femme, mais d'un homme. Elle prend la route et file.

Le soir, elle arrive à un hôtel où son mari s'est également arrêté. Le roi ne reconnaît pas sa femme. C'est un médecin! Un médecin d'une allure assez alléchante, je crois bien... Mais à en juger par son insigne, c'est un vrai médecin! Le roi et le médecin entament bientôt la conversation. Ils causent pendant toute la veillée. Le médecin s'informe au roi quel est le terme de son voyage. « Je me rends chez tel prince, répond le roi; ce pauvre prince a, dans le talon, une épine qui le fait affreusement souffrir. Je vais le consoler, l'encourager et lui souhaiter une prompte guérison. Ah! si l'on pouvait trouver une technique pour le débarrasser de cette épine! »

Pendant la nuit, les deux voyageurs logent dans la même chambre, un roi et un médecin! Le lendemain matin, les deux voyageurs décident de faire route ensemble. « Moi, je suis médecin, et j'ai à mon crédit plusieurs expériences au chapitre des maladies relatives aux épines. Je vais cheminer en votre compagnie et quand vous arriverez au château de votre prince malade, vous pourrez m'annoncer comme médecin assez au courant de sa maladie, assez habile également, et capable de le soulager. Si le malade veut me faire entrer, je lui rendrai visite, mais s'il refuse mes services, je continuerai ma route, seul.

— Entendu, docteur! »

Une fois au château du prince Pierre, le roi entre. Il se présente: « Je suis tel roi. J'ai voyagé jusqu'ici avec un jeune médecin qui me semble très brillant. Il a de bonnes connaissances sur votre cas qu'il a déjà un peu étudié. D'après lui, il pourrait au moins vous soulager!

— Ah! s'écrie la femme de Pierre, il y a tellement longtemps que nous dépensons de l'argent avec de vains résultats. Une visite d'un autre médecin ne changera rien à la maladie de mon mari!

— Ma femme, reprend le prince Pierre, de l'argent, nous n'en aurons aucun besoin après notre mort! Je suis d'avis qu'on le dépense pendant la vie sur terre? Sire mon roi, faites donc entrer votre compagnon de route! Il n'aboutira pas à de plus pitoyables résultats que les autres médecins! »

Le soi-disant docteur entre au château, s'approche du prince malade et lui demande des renseignements sur sa maladie. « Mais de quoi souffrez-vous, mon ami?

— Regardez-moi le pied! J'ai une épine dans le talon depuis plusieurs années. Les médecins ont essayé de scier cette épine pour m'en soulager le pied, mais aucun docteur n'est parvenu à me libérer de cette maladie.

— Pourrais-je jeter un coup d'œil sur votre plaie? demande le médecin.

— Certainement! »

Le médecin développe le pied du malade, saisit l'épine et tente de l'ébranler. « Ah! docteur, que vous me soulagez! s'écrie le patient.

— Ah! oui? Je vous soulage? Il s'agit d'une opération chirurgicale très simple, mais avant de procéder à l'opération, je vais exiger quelque chose!

— Quelle est cette exigence, docteur?»

À ce moment, la femme du prince Pierre est près du lit du malade. «Eh bien! continue le médecin, que vous me fassiez, vous deux, la confession des actes de votre vie. Cette confession générale aurait pour effet de chasser l'épine de votre talon sans aucune douleur! Votre pied redeviendrait normal!»

Cette exigence prend le malade et son épouse un peu au dépourvu. Le prince accepte assez facilement de se confesser, mais son épouse hésite à obéir au médecin. Elle a mené une triste vie. Elle a persécuté sa belle-sœur et l'a calomniée au point de lui avoir fait couper les mains!

Le prince Pierre procède à sa confession et raconte sa vie avec grande exactitude. C'est celle que j'ai moi-même racontée.

La confession terminée, le médecin saisit l'épine et la tire légèrement. «Ah! docteur, dit le prince, comme vous me soulagez!»

— Eh bien! Si votre épouse consentait à faire, elle aussi, la confession de toute sa vie, je pourrais retirer toute l'épine de votre talon sans aucune douleur! Votre pied serait normal comme autrefois!»

Le prince insiste auprès de son épouse. Il essaie de lui démontrer quel effet bénéfique aurait l'aveu des erreurs de toute sa vie. L'épouse se décide enfin. Elle fait l'aveu de tous ses méfaits. C'est une confession excessivement chargée. Entre-temps, la Belle Sans-Mains a découvert la preuve de la perversité de sa belle-sœur. Elle voit, affiché au mur, son portrait et celui de ses enfants, portrait que la reine-mère a fait peindre dans le décor du lit et qu'elle a expédié à son fils alors à la guerre. Mais elle n'en dit rien.

La femme de Pierre parvient à mettre fin à sa confession dans laquelle elle a avoué toutes les injustices causées à sa belle-sœur.

Le roi a toujours l'impression d'être en présence d'un médecin, mais il est avec sa femme. Il ne la reconnaît pas. Il croit que c'est un médecin et un médecin très habile.

Quand la femme du prince Pierre a terminé sa confession, le médecin saisit l'épine et la retire du pied du malade. Ce dernier se dresse droit sur ses deux jambes. «Ah! docteur, comme vous m'avez soulagé! Je ne sais vraiment pas quelle récompense vous donner!

— Je ne réclame pas un seul sou, prince, pas un sou pour récompense! Tu ne me reconnais pas, mais moi, aujourd'hui, je te reconnais! Je porte l'habit d'un médecin, mais je ne suis pas médecin! Je suis ta sœur, la Belle Sans-Mains comme on m'appelle! Je suis la femme dont tu as tranché les mains dans la forêt!»

Puis, se tournant vers le roi, le soi-disant compagnon de route lui dit : « Tu m'as pris pour un médecin, mais je suis ta femme, la Belle Sans-Mains ! Tu m'as recueillie dans la forêt. Regarde, sur le mur, le portrait que ta mère a fait faire de moi et de nos enfants, dans mon lit. »

Elle détache le portrait de la muraille et ajoute : « Tiens ! mon mari, ne me reconnais-tu pas près de nos deux enfants ? »

— Oui, c'est bien toi ! »

Le roi commence à hausser le ton contre le prince Pierre, mais sa femme vient apaiser sa colère. « Ne te fâche pas, mon mari ! Moi, j'ai souffert, mais Pierre aussi a souffert pendant de nombreuses années. Je lui avait fait une prédiction, et cette prédiction vient de s'accomplir. Quand il m'a tranché les mains je lui avais prédit qu'il lui pousserait une épine dans le talon et que je serais seule à pouvoir le libérer de sa souffrance, quand je recouvrerais mes deux mains. Eh bien ! comme mes deux mains m'ont été rendues, je me suis vue dans l'obligation de remplir ma promesse. Il a souffert, moi aussi j'ai souffert, mais j'ai retiré l'épine de son pied ! Maintenant, mon mari, finie la rancune, et trêve de chicane ! Retournons chez nous ! Nous y vivrons une vie paisible et heureuse ! »

À la suite d'un discours si sensé, le roi se calme et reprend la route de son château en compagnie de sa femme.

De retour chez lui, le roi assista à de grandes manifestations de joie, après avoir raconté à sa mère comment sa femme, déguisée en médecin, avait guéri le prince Pierre.

Une vie normale s'organisa au château et tous les personnages y vécurent ensemble.

De temps en temps, le roi, couronne en tête, en compagnie de son épouse également couronnée, montait sur son trône et faisait une proclamation devant ses sujets. Le bonheur accompagna le roi et la reine jusqu'à la fin de leurs jours.

L'an dernier, je suis passé par leur château. L'atmosphère en était une de plaisir. J'ai compté vingt-deux petits princes et douze petites princesses.

Puis, on m'a envoyé ici pour vous raconter ces événements.

LA BELLE SANS-MAINS

Monsieur Joseph Tremblay de Cap-Chat nous a raconté, en juillet 1955, le récit de La Belle Sans-Mains, conte qu'il a appris il y a une quarantaine d'années [vers 1914], de Monsieur Louis Derooy de Val-Brillant (Matapédia).

Enregistrement n° 767. Contes-types 706 I a, e, II, III d, IV a, b, et 712 II (motif de l'épine) toujours ensemble dans la tradition canadienne.

B'en, enn' fois, c'est p't-êt' bon d' vous dir', qu' c'éte' in roè et enn rein' qui ava'ent seul'mnt deux enfants, le princ' Pierr', p'is la princesse. Ça fa't qu' câ, cés enfants-lâ, lâ, le roè p'is la rein' voula'ent pâs qu' cés enfants-lâ soeille' [soient] él'vés, p'is voèr d'aut' parsonn' que lés parsonne' humain's du château. I' ava'ent pâs l' droit de sortir déhors. I' ont dit: « Quand ça viendrâ l' temps d' 'és instruire, on a'râ in instituteur, on a'râ in institutric' pour lés fère instruir' dans tous nos goûts! »

To'hours, qu'i' ont vieilli comm' câ, lés enfants. Quand ça été l'âg' d' 'és mett'e aux étud's, au lguieu [lieu] d' 'és mett'e aux étud's, b'en, i' on [ont] eu in maîtr' d'écol', ou enn' maîtress' d'écol' qui 'és â instruits, comprenez b'en, à fond, dans la musiqu', dans tout'. Quant' lés enfan ont 'té rendu' à l'âg' de dix-sept, dix-huit ans, la reine a tombé b'en... b'en malade. Quand 'a s'ést vue pri' [prise] pour mourir, alle â app'lé son roè. 'A dit: « Mon roè, 'a dit, faut que tu m' faize' enn' promesse avant que j' meure!

— I' a dit, quoi c' que c'est, ma reine?

— Faut qu' tu m' promettes, 'a dit, que nos enfants voeill'nt [voient] jama's d'aut's parsonne' humain's que les parsonn's du château!

— I' dit, je te l' promets, i' dit, ma femme, p'i i' dit, meur' en paix, si t' 'és pour mourir. Mé', si t' 'és pour (e) r'venir, b'en, on va t' soègner pour te faire r'venir! »

Câ, b'en! On vâ dir' qu' la reine ést morte, p'i' on lâ enterrée. P'i' apras qu'a a 'té enterrée, b'en, lés enfants ont to'jours resté au château, pareil' comme i' éta'ent [étaient]. I' ava'ent checun leu' chamb'e, checun leu' bord, et ça vivé't comm' câ.

1. *Pareil* comme: Tout comme.

Te'jours que quand au bout d'enn couplet d'année' encôr', le roè a tombé malade, lui 'tou², pour mourir, lui 'tou. Ça fa't qu' lâ, i' â app'lé sés deux enfants. I' dit: « Més enfants, i' dit, quand vot' mère ést morte, i' dit, j' leu'... j'ai fait enn' promesse à vot' mér' pour vous aut's. P'i' i' dit, faut qu' vous m' fait's [fassiez] la minm' promesse: que vous sortiez jama's du château, que vous voyiez pas d'aut's parsonne' humain's que lés parsonn's du château!

— I' ont dit, mon père, on vous l' promat [promet]. »

Te'jou's que le roè ést mort, lui 'tou, p'i' ils l'on [ont] enterré. Lés enfants ont resté t'ut seul' avec les servants, p'is lés servant's du château. I' ont vécu d' minm' jusqu'à in çertain temps. Mé' le prince Pierr', lui, au bout d'in çertain temps, in bon matin, i' s' leuv' p'i' i' leuv' lés vieux rideaux, lés affér's du châssis — i's boucha'ent câ, tout éte't bouché — p'i' i' s' ma' à r'gârdér déhors, à examiner lés beautés d' la natur' p'is l' commerce qui roul' dans la ville — i' y ava' pâs tant d' chârs p'is d'autos comme à c'tte heure — mé' en tou' 'és câs, pour dans c' temps-lâ, c'éta't dés gros chàronnets, p'is l' trafic qu'il y ava't dans la ville. I' trouva't don [donc] ça beau. Mé' i' resta't pâs longtemps. Te'jou's qu'i' a fait' ça in deux t'oâs matins.

Apras qu'i a eu fait' ça enne escouss' [secousse]³ de minme, i' s'en allé't trouver sa sœur d' temps en temps p'i' i' gu'i parla't. I' dit: « Ma sœur, i' dit, tu viens pâs, r'gârdér, i' dit, lés beautés d' la nature? I' dit, tu viens pâs, i' dit, on guira't fére un p'tit tour su' 'a gal'rie, déhors.

— Non, 'a dit, mon frère, moé, 'a dit, j' gu'y vâs pâs! Toé, 'a dit. j' te laiss' lib'e, 'a dit, fa's c' que tu voudrâs! T' sés, 'a dit, enn' promess' faite à in mort, 'a dit, on chang' pâs câ! »

I' r'viré't d' bord p'i' i' s'en allé't. Mé' te'jours, à la fin du compte, le princ' Pierre ést v'nu, p'i' i' a sorti su' 'a gal'rie p'is i' s'ést pri' enn' chaise; i' s'ést assi' in p'tit brin. Mé' i' éta't pâs longtemps, enn' demi-heur', t'oâs quarts d'heure. I' examiné't tout câ p'i' i' trouva't don câ beau!

Ça fa't quand qu' câ s'ést passé d' minm' enn' quinzain' de jours, in bon jour, i' y ava' in jeun homm' qui v'né't souven [souvent] au château, in p'tit garçon à peu près d' l'âg' du princ' Pierre. Il l'ava't pâs vu, ça f'sé't b'en dés années. Depu's que c' p'tit garçon-lâ, ava't grandi, lâ, i' v'né't p'u' au château, p'i' il l' voya't p'us. Ça fa't que l' princ' Pierre, enn' bonn' journée, i' éta't déhors su' 'a gal'rie, qui s' barcé't qui examiné't lés beautés d' la natur' p'i' l' commerce, l' trafic d' la ville... i' trouva't don ça beau!

Quiens! C' qui r'ssou' à lui? Ce gârs-lâ! « Bonjour, i' dit, princ' Pierre! Ah! i' dit, v'lâ longtemps, i' dit, qu'on t'a pâs vu!

— Ah! i' dit, j'ai jama's sorti. I' y â 'ien qu'enn' couplet de jours que j' sors! »

2. *Itou*, 'tou: Aussi, pareillement.

3. *Secousse*: Laps de temps, espace de temps, période.

P'is là, b'en, i' s' ma' a gu'i parler, p'i' i' s' ma' à gu'i d'mander, i' dit: « Pourquoi c' que tu viens pâs fère in tour au théâtre? J' te dis qu' c'est beau, lés théât's, là!

— I' dit, gu'y aller, t'ut seul, j' sé's pâ' où c' que c'est. I' dit, j'ai jama's sorti déhors. Depuis deux t'oâs jours, j' sors déhors, p'i' i' dit, j' sé's pâ' où c' que c'est, le ch'min.

— B'en, i' dit, à soèr, i' dit, prépar'-toé, m'as pâsser vers six heur's, p'i' i' dit, j' te prendrai en pâssant, p'i' i' dit, on guirâ au théâtre! Tu va' oèr, i' dit, qu' c'est désennuyant, p'i' i' dit, qu' c'est beau!»

Te'jours, là, d' temps en temps i' allé't trouver sa soèr pour asseyé' à l'emmener déhors a'ec lui, mé' i' y ava't pâs moyen. Elle, 'a voulé't sortir. 'A dit: «J'ai fait enn' promesse à mon pér' p'i' 'a dit, j' la quiendrai!»

Comm' de faite! Là, l' soèr, là, le gârs pâsse et p'is là, b'en, l' princ' Pierr' s'en va au théât'e. I' arrive au théâtre, i' trouv' ça beau là-d'dans. I' y â enn' jeun' fille, un' fill' d'enn vingtain' d'années, qu'est mentionnée. C'est ell' qui fait lés jeux du théât' le soèr, lés actag's [jeux de scènes] qu'i' y ava' à fère avec in aut' gârs. Mé' l'aut' gâ' [gars] ést pâ' arrivé encôre. Ils l'attendent. I' y â que'qu' chos' qui l' dérange. I' vient pâs. Ça fa't qu' quant' ça vient l' temps du théât', i' 'oeill'nt [voient] que l'acteur ést pâ' arrivé pour acter a'ec la d'moéselle — c'st enn' demoézell' qui faisé't la d'moézell' pâs mal — pour asseyer à n'en trouver in, dans la salle, pour acté' avec la d'moéselle. Le princ' Pierre, lui, i' ava't jama's sorti, mais câ, ça chanté't comme ça voulé't, ça joué't de tout's lés musiqu's, hein! C'é'té' instrui' à fond.

Te'hours, qu'on d'mand' le Princ' Pierr' pour acté' a'ec la d'moézell' pour in soèr, pour lés chants, pour lés dans's, pour tout'. I' a consenti. Là, i' a passé enn' veillée extrâ, comm' de raison, comme i' 'n n'ava't jama's passé. Mé', là, i' s'ést mi' a allé' au théâtre à tou' és soèrs, fère in tour, p'is là, b'en, i' s'ést emmouraché de c'tte d'moézell'-là. Au bout d'in quat' cinq moâs [mois], i' arriv' che'z-eux, un soèr, p'i' i' s'en va trouver sa soèr p'is s' ma' à gu'i parler: «Quiens! i' dit ma soèr, moé, je m' marie! I' dit, j'ai été au théât', p'is j'ai rencontré enn' demoézell' de mon goût, une créatur'⁴ qu' ést smat⁵ pâs mal⁶, p'i' i' dit, enn' bonn' créature. I' dit je m' marie!

— Oué? 'A dit, mon frér', j' t'empêch' pâs de t' marier, 'a dit, marie-toé! Comm' du voudras, 'a dit, quand tu voudrâs! Mé', 'a dit, avant de t' marguier, 'a dit, j'ai enn' chose à te d'mander. Tu sé's, à dit, quant' mon père est mort, 'a dit, i' nous a donné chacun la mo'quéié [moitié] du château. Mé' 'a dit, avant de t' marguier, 'a dit, tu vâs sêpârer l' château en deux: moé, mon bord, toé, l' tien. P'i' 'a dit, tu vâs fêr' mett'e enn' port' dans la c'oison [cloison] qui sêpâre l' château, p'is t' a'râs deux clés: moé, j'en a'rai enn', toé, tu 'nn a'râ' enne. I' y a'râ 'ien qu' toé qui s'râs capab' de v'nir (e) m' voèr, p'i' 'ien qu' moé qui s'râ' capab' d'aller t' voèr!

4. *Créature*: Fille ou femme.

5. *Smart* (angl.): Gentil, habile, dégourdi.

6. *Mal* (pas): Suffisamment, passablement, assez.

— Ah! b'en, i' dit, puisque c'est d' minm', i' dit, l'ouvrag' va s' fêre!»

Là, on â pris dés ouvrier' p'i' on fait barrer l' château avec enn' porte à leu' goût, deux serrur's... deux clés pour lés serrures. I' dit: «À c'tte heure, toé, i' dit, tu veux rester dans ton bord?

— Oui, 'a dit, moé, 'a dit, mon frère, 'a dit, j' rest' dans mon bord. Toé, 'a dit, fa's c' que tu voudrâs. Accup'-toé pâs d' moé, 'a dit, moé, j' su's che' nous!

— C'est b'en!»

To'jours qu'on vâ dir', que l' prince a fêni par (e) s' marguier. I' a fait' sa noce, p'is après sa noce, b'en, sa femm' s'est en-v'nue che'z eux, p'i' alle à resté che'z-eux, comm' de raison.

Ce princ'-là, b'en, i' a ronné [to run]⁷, b'en, d' minm' in t'oâs s'maine' in moâ [mois] avec sa femm' que ça alla't b'en.

Mé' in moment denné, i' gu'i a pri [pris] in plaisir de fêr' la chasse, d'aller fêre un tour dan' 'a forêt, à tou' 'és jours. I' s'est mi' à aller fêr' dés tours dan' 'a forêt. I' été't greillé [gréer]⁸ de t'oâs bons chiens p'is t'oâs bons jouaux, dés jouaux d' selle, comme on dit, pour aller à la chasse, p'is dés bons chiens d' chasse. À tous lés jours, i' partait vers huit heur's, neuf heur's, p'i' i' r'venait vers t'oâs heur's d' l'après-médi. En arrivant, sa femm' gu'i denna' à manger. Apras qu'i' ava't mangé, i' monta't trouver sa sœur, p'is i' passé't tout' le restant d' l'après-médi, p'is dés veillées. I' ést v'nu qu'i' pâssé't pluss' qu' la mo'quie d' son temps... qu'i' parté't dré' [dès] l' matin pour prend' la forêt p'i' i' r'vené't l' soèr, et p'is l' restant du temps i' allé't pâsser dés veillée' avec sa sœur, p'is veiller, jusqu'à onze heur's, main-nuit [minuit]. Sa femme ést v'nue jalous' de câ. La rage l'â pris. 'A dit: «J' su's rendue que j' voés p'us mon mari. I' arrive, i' ést mainnuit, i' r'pârt, i' ést quatre heure' et d'mie, cinq heur's. C'est rendu, que je l' voés p'us! 'A dit, c'tte démonn'-là, 'a dit, faut j' la fass' clairer [to clear]⁹ du château! Comment fêre?»

I' y avé't dans c'tte vill'-là, comme on diré't [dirait], enn' magicienne, enn' sorcier', vous savez. I' y en avé't, dans c'temps-lâ, comm' on dit. Enn' bonn' journée, son mari éta't parti pour le boâs, pour la chasse. 'A s'en vâ trouver c'tte magicienn'-là, p'i' 'a gu'i parl' de d'câ, p'i' a i' dit, comment c' que ça marche, p'i' tout'. 'A voét p'us son mari, r'guien en tout'. Ça fa't qu' b'en... la magicienne dit, 'a dit: «J' peux t'enseigner in moyen. P't-êt b'en, 'a dit, qu' ça gu'i touch'rè' au cœur, p'i' 'a dit, qu'i' 'a clair'ra't [to clear] du château.

— 'A dit, quoi c' que c'est?

7. *Run* [to] (angl.): Aller, conduire... Ici, vivre.

8. *Gréer*: S'outiller, se pourvoir de, se procurer, avoir à son usage.

9. *Clear* [to] (angl.): Chasser, congédier de.

— 'A dit, apras-médi, lâ, 'a dit, tu sé's, 'a dit, i' â sés t'oâs chiens. i' â t'oâs bons chiens. P'i' 'a dit, i' 'és eum' terrib'e. 'A dit, tu prendras in révolveur, [revolver]¹⁰ p'is tu tueras son chien, son plus beau, son meilleur.

— Oué!

— P'i' 'a dit, tu l'ouatcherâs [to watch]¹¹ p'is mecqu' tu l'œill's [voies] venir, tu courras en avant en criant: «Mon mari, l' malheur ést au château, l' malheur ést au château!» Ton mari vâ te d'mander quoi c' que gu'y â, quel malheur que gu'y â. Tu diras: «Tu sé's, ta soeur, quand tu gu'y és pâs... quand t' été' au château... jama's qu'a sort du château; mé' dré [dès] qu' t' és parti, 'a sort. Aujo'rd'hui, alle â sorti, alle a tué ton plus beau chien.

— Ah! i' dit, mon chien, i' dit, je l'euma's b'en, mon chien!»

Mé' i' n'en dit pâs p'us long qu' câ. I' s' rend che'z-eux, i' détell' son jual, en passant, et p'i' i' s'en vient au château. Sa femm' gu'i denne à manger, comm' de coutum' p'is apras qu'i' â mangé, i' vâ trouver sa soeur, p'i' i' s' mat à jâsé' avec elle. Mé' tout en jâsant, i' fa't v'nir câ su' l'à-propos. I' dit: «Ma soeur, dis-moé don, pourquoi qu' t' as 'té tuer mon chien, mon p'us beau chien?

— Ah! 'a dit, j'ai pâs tué ton chien, moé, a dit, mon frère!

— Oui, i' dit, tu l'âs tué!

— 'A dit, non, mon frère', j'ai jama' eu l'idée d' tuer ton chien!

— Qui c' qui l'â tué?

— 'A dit, Dieu et moé l' sé't!»

Ça fa't qu' ça ress' [reste] de minme. C'é' 'ien qu'in chien! I' ést pâs pour tuer sa soeur, ni 'a clairer du château pour in chien.

Ça fa't qu' quand alle a vu qu' ça faisé't pâs beaucoup, d' minm' le lend'main, son mari a encôr' parti pour le boâs [bois]. Lâ, 'a â été trouver la magicienne encor' p'i' 'a gu'i â parlé d' câ. «B'en, 'a dit, écoute! 'A dit, l' chien a pâs fait grand-chos', mé' 'a dit, i' a son jual, lâ, son p'us beau jual, lâ, ést dans l'écurie. I' â parti avec in aut' de ses jouaux qui eum' b'en étou, mé' i' a son préféré. Apras-médi, 'a dit, vâ à l'écurie p'is 'a dit, tue son jual, p'i' 'a dit, mècq' i' soeil [soit] mort, tu l'ouatch'râ encôr' p'is tu t'en irâ' en criguiant [criant], en t' lamentant: «L' malheur ést au château! L' malheur ést au château!» P'is ton mari va d'mander quoi c' que gu'y â? Quoi c' que gu'y â encore au château? Tu diras encôr' la minm chose: «Ta soeur, quand qu' t' és t-écitt', 'a sort pâs, mé' dré qu' t' és parti, 'a sort, p'i' alle â tué ton p'us beau joual, un dés meilleurs!

10. *Revolver*: Pistolet.

11. *Watch* [to] (angl.): Surveiller, guetter.

— Hé! i' dit, mon jual, i' dit, j' l'eumais b'en, i' dit, pourtant, i' dit, mon jual! »
Mé' i' n'en dit pàs p'us long encôre.

I' s'en vien à son château, i' mang' comme i' faut. Apras qu'i' â mangé, i' vâ trouver sa sœur encôr' p'is i' s' ma' [met] à parlé' avec. I' parl', mé' i' fa't v'nir çà su' l'à-propos: « Dis-moé don, ma sœur, i' dit, pourquoi qu' t' as tué mon jual? »

— Ah! 'a dit, mon frér, j'ai jama's tué ton jual, ni j'ai eu l'idée de l' tuer!

— Oui, i' dit, ma sœur, tu l'as tué!

— 'A dit, non, non... mon frère! 'A dit je l'ai pàs tué!

— Qui c' qui l'a tué?

— Dieu et moé l' sé't! »

'A gu'i en dit pàs p'us long qu' çà. I' descend, i' dit: « C'est encôre in jual, c' pàs du monde! »

Mé' sa princess', ça f'sé' assez longtemps qu'a été't marguée, dans c' temps-lâ, qu'a ava' in enfant. I' été't jeune encôr' i' été't dans l' ber, à peu près deux, toàs moàs... Te'jours, le lend'mon matin, l' princ' Pierre ést encôr' parti avec in aut' de ses jouaux, p'i' i' ést pris la fora' encôre. Là, 'a di' à ell'-minm', 'a dit: « C'est-i' vré' que j' gangn'rai pàs, 'a dit, à la fêr' sortir du château? R'guien gu'i touche au cœur! »

'A s'en va trouver la magicienn' p'i' 'a gu'i parl' de çà. « B'en, 'a dit, ma p'tit' femme, 'a dit, gu'y â p'u' i'en qu'in moyen. 'A dit, avec çà, 'a dit, tu vâs r'ussir! Autrement, tu r'ussirâs pàs!

— 'A dit, quoi c' que c'est?

— 'A dit, à matin, ton mari, 'a dit, i' â changé d'habit avant d' partir. La clé d' la port' d' la chamb', lâ, pour allé' 'oèr sa sœur, ést dans sa poch' de culott's qu'i' â ôtées. 'A dit, l' moyen que gu'y â, 'a dit, i' a p'u' i'en qu'in moyen pour qu' tu t' risque' à fêr' çà. Autrement, 'a dit, jama's qu' tu pourrâs. 'A dit, faut qu' tu tus's [tues] ton enfant, p'i' 'a dit, prend' la clé, p'is débarrer la port', p'is prend'e l' po'gnârd, que tu vâs parcer ton enfant, p'is fêre enn' trace de sang qui va partir du ber, p'i' dans l'escalier, p'i' aller mett'e l' po'gnârd, vers t'oàs heur's d' l'apras-médi, quand sa sœur dort. 'A dort to'hours deux heur's, deux heure' et d'mie, l'apras-médi. Parsonn' la réveille. P'is mett'e l' po'gnâr' au côté d'ell' pour qu'i' trouve l' pognârd, mecqu'i' arrive. De minme, 'a dit,... i' y â pàs moyen, lâ, i' vâ s' décider! »

Assez demonn' qu'a s'en vâ, p'i' 'a pren in po'gnârd, dans l'apras-médi, p'i' 'a vâ charcher la clé dan 'a poch' de son mari... 'és poch's de culott's de son mari, et puis, lâ, 'a tue son enfant avec in po'gnard et p'i' 'a graisse l' ber de sang, aller jusqu'en haut, p'i' 'a mat l' po'gnârd qui ést graissé' d' sang au râs sa sœur.

Lâ, mécieu'! 'a ouatch son mari, p'is quand 'a l' voét v'nir, lâ, 'a s'en vâ en pleurant, p'i' en critiguant: «P'is mon mari (e) l' malheur, (e) l' malheur (e) l' p'us grand malheur ést arrivé dans l' château!

— Quoi c' que c'est?

— B'en, 'a dit, tu sé's qu' ta sœur aujo'rd'hui... quand t' és t-au château, 'a sort pàs, mé' apras-médi, alle â sorti alle a tué notre enfant! Alle a pri' in po'gnârd p'i' alle a tué notre enfant. P'i' 'a dit, alle a fait enn' trace de sang qui monte en haut, p'i' 'a dit...

— Ah! l' dit, ma sœur, i' dit, lâ, i' dit, i' y a pàs moyen! Çâ, i' dit, mon enfant, i' dit, c'est mon sang et p'i' i' dit, l' quien!»

P'is, lâ, i' parl' p'u' in mot. l' s'en vien au château, p'is lâ, i' mange... i' mang' pàs. l' monte en haut. Sa sœur dormè' encôre. l' â arrivé' 'a éta't pàs réveillée... Monté en haut, i' voét l' po'gnârd qu' ést au côté d'ell', tout graissé d' sang. l' dit: «Misérab' que t' és! l' dit, quoi c' que t' as fait' lâ?

— 'A dit, quoi, mon frère, 'a dit quoi c' que gu'y â?

— Mé' i' dit, t' âs tué mon enfant, p'i' i' dit, t' â' encore l' po'gnârd... (e) l' po'gnâr' ést encôre au côté d' toé, tout graissé d' sang!

— 'A dit, mon frère, j'ai jama's tué ton enfant, 'a dit, moé! 'A dit, j'ai jama's sorti d' ma chambre!

— Qui c' qui l'a tué, mon enfant?

— Dieu et moé l' sé't, a' dit, qui c' qui l'a tué!

— Mé' i' dit, ma sœur, i' dit, tu veux pàs parler, tu fa's tout l' mal, tu veux pàs parler, t' as tué mon chien, t' as tué mon jual, lâ, i' dit, t' as tué mon enfant. B'en, i' dit, demain matin, i' dit, prépar'-toé, tu vas prend' la forat, p'i' i' dit, j' vâ aller t'en fère autant, i' dit, dans la forat!

— Ah! 'a dit, fa's d' moé c' que tu voudrâs, 'a dit, mon frér', c'est pareil pour moé!»

To'hours, le lend'main matin, i' s' greille [gréer]¹² a'ec in fusil p'i' enn p'tite hach', p'is lâ, i' po'gn' sa sœur, p'i' i' l'emmèn' dans la forat. Quand i' ést rendu in bon bout' dan 'a forat, 'a dit: «Mon frér', t' és t-assez loin. T' és t-aussi b'en de m' tué' écitt' comm' de m' tuer alguieurs [ailleurs]!

— Oui, i' dit, c'est vré' [vrai]!

— Mé' 'a dit, mon frér', tu t'aparçoés pàs, 'a dit, que l' temps change, 'a dit, pour fère un meurt'e comm' tu veux fér' lâ?

12. *Gréer* (se): Se préparer, faire des préparatifs, se procurer.

— I' dit, ma sœur, i' dit, tés m'nace', i' dit, m' f'ront pàs pœur. I' dit, j' te tuerai pàs, mé' i' dit, m'âs t' fér' pâtir plus longtemps qu' câ!»

I' gu'i fa't mett' lés deux mains su' in corps d'â'b' [arbre] p'i' i' gu'i coup' lés deux mains d'en par écitt' [montrant les poignets].

Bon, lâ! 'a dit: « Mon frère, 'a dit, tu veux m' fér' pâtir, m' fér' mourir en longueur. Lâ, tu m'envoeill' dans la forat... j' va's prend' la forat, j'ai p'us d' mains pour manger, pour (e) m' sauver la vie, comment c' que j' va's m' sauver la vie? Mé', 'a dit, r'marqu' b'en enn' chose. 'A dit, mon frère, avant qu' tu soeill's [sois] rendu à ton château, 'a dit, i' t' pouss'râ enne épin' dans l' talon, de six pouc's de long. I' gu'y a'râ 'ien qu' moé qui pourra' te l'ôter, quand j'a'rai trouvé més deux mains! P'i' 'a dit, deux mains pardues 'a dit, c'est mal'isé [malaisé] à trouver!

— Tés m'nac's, i' dit, m' font pàs pœur!»

Comm' de faite! V'lâ l' princ' Pierr' qui pârt. Mé', quand i' tombe... comme on dit, apras qu'i' ést sorti du boâs, qu'i' arrive aux promiér's maisons, i' tombe à terr', me'cieu'! avec enne épin' qu' ést longu' de minme [10 centimètres], dans l' talon. P'is lâ, i' évent' lés cris; i' ést p'us capab' d' marcher... que l' mond' que gu'y â lâ sont ôbligés d'allé' à son secours p'is de l' rendre à son château.

Lâ, i' ést dans son château, p'i' i' a l' pied... i' ést couché su' in p'tit lit', p'i' i' â l' pied su' enn' chaise, p'is lâ, i' s' lamente. On fa't v'nir dés docteurs, lés méd'cins lés plu' habil's, lés... de tout's lés clâss's, lés spécialiss's [spécialiste]. Pâ' in ést capab' de gu'i ôter câ, i' y a pàs de r'mèd' pour câ, p'i' i's sont pàs capab's de couper câ, i's sont pàs capab's de r'guien.

Lâ, on vâ l' laisser lâ, lui, qui pâti' avec son épine, on vâ prend' La Bell' Sans-Mains, lâ, qui s'en vâ dans la forat.

La Bell' Sans-Mains, alle â l'idée, quand 'a pâss' dans l' boâs vert, to'hours du sapin, 'a vien à bout de crever dés vèssies d' sapin, p'i' 'a s' frott' lés moignon apras câ, avec dés feuil's qu'a arrach' comme 'a peut, a'ec sés moignons pour couvrir câ in peu, pour pàs, que l' saleil et p'is... D' temps en temps, quand 'a trouv' dés cours d'eau, b'en, 'a s' lav' lés poignets comme i' faut. B'e'tôt, 'a lés r'graisse encôr p'i' 'a s'en vâ. To'hou's! L' sang vient qu'i' arrête...

'A fil' de minme. On vâ dir' qu'a march' joliment long dans la forat.

Alle arrive, in jour, apra' in pendant d' côte. I' y ava' in gros pin, en haut, in gros pin d' quarant' quarant'-cinq pouces, qu'éta't renversé en montant, la tête en montant. Et p'i' 'a r'gârd' câ: l' dedan ést tout' pourri. «Quiens! 'a dit, m'âs m' fére, 'a dit, enn' maison écitt'!»

'A vien à bout, aves sés moignons, de sortir tout l' boâs pourri qu'i' y â là-d'dans; p'i' a' rent' là-d'dans. Alle ést à l'abri. «Qu'i' mouill' tant qu'i' voudrà, 'a dit, l' pin ést en descendant, l'eau renteur'râ pàs là-d'dans! 'A dit, m'âs viv' comme j' pourrai

avec lés p'tits fruits p'is lés racinag's dés arb's. Tant que j' vivrai, b'en... Quand que l' bon Dieu voudrà m' fêr' mourir, b'en 'a dit, i' m' f'râ mourir!»

C'est b'en! On vâ dir' que La Bell' Sans-Mains ést dans c' corps de pin-lâ, lâ, p'is s'amanch'¹³ comme 'a peut pour pou'oèr viv'e. I' y â dés fruits. C'st un' place où i' y â dés fruits pâs mal dans l' boâs. 'A vit d' minm' pendant deux an et d'mi d' temps.

Au bout d' deux an et d'mi, 'a s' trouvét' aux avis [vis-à-vis] d'enn' ville. I' y avè' in prince, lâ. C'éta't pluss' qu'in princ', c'éte' in roè. Son père éta't mort, p'i' i' ava' encor' sa mér', p'i' i' avé't tout' eu les couronn's de son pér', p'is lés roéyaum's de son père. Mé' dans c'tte plaç'-lâ, in roè éta't pâs capab' d' porter sés couronn's tant qu'i' ava't pâs d' femm' pour monter su' son trône avec lui p'is sa femm' couronnée, elle étou.

Te'jours que lui, i' avè' eu c'tte mod'-lâ: avec enn' coupel de chiens qu'i' avé't, avec dés bon chiens p'i' in jual, p'i' i' s' prom'né't dans la forat pour s' désennuyer. D' temps en temps, sa mér' gu'i disa't: « Mon fils, pourquoi c' que tu t' maries pâs? M' semb'e, si tu t' marguais [mariais] qu' ça m' f'ra't plésir. J' commence à êt' vieille, et ton père ést mort, i' t'â denné tout's tés couronn's. Ça m' f'ra't plésir de t' voèr su' ton trône avec ta reine, p'is tés couronn's su' 'a têt' pour gouverner ton... ton... peup'e, aussi ton roéyaume!

— Ah! i' dit, ça press' pâs, i' dit, moumouan!»

B'en, to'jours, qu'in bon jour que l' prince a 'té fère un tour dans la forat. I' s'en vient, l' soèr. La Bell' Sans-Mains a eu connaissance qu'i' a pâssé in prince; au travers du boâs, in peu, all' l'â enteurvu. Lui, a vu comm' que'qu' chos', comme in tapon¹⁴ blanc, mé', on diré't comm' si i' avé' eu pèur. I' s'ést poussé¹⁵. Mé' lés chiens s' sont amusés. I' ont vu c'tte parsonn'-lâ, qu'éta't lâ, p'i' i's sont amusés lâ, p'i' i' ont 'té rendus b'en apras lui. I' a trouvé ça b'en curguieux qu' sés deux chiens arriva'ent b'en apras lui. Te'jours...!

C' soèr-lâ, lés sarvant's vienn'nt trouver le roè p'i' i' ont dit: « Sir' mon roè, quoi c' que vous voulé' avoèr pour vot' déjeuner, d'mon matin?

— B'en, i' dit, vous m' tueré' in poulet, lâ, p'is vous l' prépar'ez, p'i' i' dit, vous l' f'rez cuire à soèr enne escousse; d'mon matin, vous rajeuv'rez. On s' lev' jama's b'en b'en matin. I' dit, on rajeuv'râ de l' fêr' cuire, vous l' prépar'ez, p'is quand i' s'râ pra' [prêt] à déjeuner, i' dit, vous me l' direz!»

Eh b'en! Cés deux chiens-lâ 'ta'ent [étaient] te'jours couchés dans la cuisine. I' alla'ent déhor' enne escouss', mé' i's rentra'ent dans la cuisine. C'éte'nt deux bons chiens p'is dés chiens qu'éta'ent fins terriblement.

13. *Amancer* (s'): S'arranger, s'y prendre.

14. *Tapon*: Tas, amas, amoncellement.

15. *Pousser* (se): Prendre la fuite en vitesse, déguerpir.

Te'jours que lés sarvante' ava'ent tout appareillé câ. P'is l' déjeuner du roè éta't prat. Ça fa't qu' quante l' déjeuner ést prat, l' poulè' ést su' 'a tab', tout routi, p'is tout l' restant, qu'i' ava't besoin, dessus la tab'e, enn' [l'une] pârt pour aller dire au roè de v'nir prend' son déjeuner, l'aut'e ést accupée à emm'né' encor' que'qu' chos' su' 'a tab'e; durant c'temps-lâ, i' y â in chien qui saut' su' 'a tab'e p'i' i' ramâsse l' poulet, p'is sss sss... la porte éta' ouvarte par en déhors, p'is v'lâ lés deux chiens partis, l'un darguier' l'aut', p'is ça mène¹⁶. Lés sarvant's sont tout's découragées. I's vont trouver le roè, i' ont dit: «Sir' mon roè, in affér' qu'à jama' arrivée! I' y â in d' vos chiens qu'a sauté su' 'a tab' p'i' i' a ramâssé l' poulet p'i' i' ést parti avec!

— Bon! B'en, i' dit, laissons-lés fère! Co' minm' qu'on courrè' après, ô' ést pâ' 'apab' de l' rattraper. Mé' deunnez-moé qu'qu' chose à manger. I' dit, i' y â d'aut' chose assez, i' dit, pour à matin. Mé', i' dit, demon matin, i' dit, on vâ fér' mieux qu' câ!»

Comm' de faite! Dans la journée, b'en, i' s'en vâ s' prom'né' encôr', p'i' i' laiss' fère in peu. Mé', l' soèr, lés sarvant's gu'i d'mande' encôr' quoi c' qu'i' vâ manger. I' dit: «Fait's-moé routir in poulet comme à matin. Mé', i' dit, demon matin, i' dit, m'â' avartir in valet qu'i' mett' mon jual à râs¹⁷ l' person p'is qu'i' l' quienn' [tienne] lâ. P'i' i' dit, mon fusil, lâ! P'i' i' dit, moé, i' dit, j' vâ's m' quiend' prêt. P'i' i' dit, si l' chien vâ charcher l' poulè' encôre, i' dit, en prenant l' poulet, i' dit, mäs prend' la port' p'is lâchez-moi in cri. I' dit, j' saut' su' mon jual p'is j' m'âs denner par darguier' l'aut'e. J' voèrai, i' dit, quoi c' que gu'y â!»

Comm' de faite! L' lend'mon matin, i' y â in valet qui ést rendu à râs l' perron, lâ, avec son jual et p'is l' fusil à la main, pra' [prêt] à l' denné' au roè. Lâ, lés sarvante' ouatch'nt. I' ont pâs l'air de ouatcher, mé' i' ouatch'nt. B'e'tôt l' chien saut' su' 'a tab' encôr', p'i' i' po'gne l' déhors. Lés deux chiens sont parti' encôre! I's lâche' in cri au roè. Le roè sort vit'ment p'is saut' su' son jual, a'ec sa carabine, i' denne en arguier' d' sés chiens. L' temps qu'i' ést au travers dés bâtiss's, dans la vill', p'i' i' pren enn' rout' qui vâ dan enn' campagne. I' suit sés chiens; i' 'és voét tout l' temps. Mé', b'e'tôt, i' prend la forat, à travers du boäs, b'en, sés chiens vont plus vit' que lui.

Mé' lâ, i' fil' pâs mal in bon bout'. B'e'tôt, i' arret' pour écouter, voèr si i' vâ attend' [entendre] japper¹⁸ sés chiens. T'ins! i' attend japper sés chiens. I' s'en vâ su' l' jappe. Tout d'in coup, i' arriv' lâ, mé' la Bell' Sans-Mains l'a vu v'nir au travers du boäs. P'i' 'a éta't presque tout nue: ça f'sa't deux an et d'mi qu'à éta't dans l'boäs, courir dans 'és brousse', alle avé't presque p'us d' butin su' elle. P'is lâ, voèr... alle avé't vu arriver cés deux chiens-lâ avec in beau poulet tout chau' [chaud] encôre. «Dis-moé don, 'a dit, c'est-i' l' bon Dieu, 'a dit, qui parmè' [permet] à cés chiens-lâ, 'a dit, d' m'emporté' à manger? In beau poulet tout routi, tout chaud! 'A dit, v'lâ longtemps qu' j'en n'ai pâs mangé! Faut pâs qu' j'en mang' trop pour commencer!»

16. *Mener*: Voyager en grande vitesse.

17. *Ras* [à, au]: Près de, à côté de...

18. *Japper*: Aboier.

Mé', 'a 'nn avé't po'gné avec sés deux moignons, p'is te'jours, alle ava't trouvé câ bon. 'A 'nn avé't mangé in peu.

Durant c' temps-lâ, qui c' qu'a voé' arriver? C't homm'-lâ à travers du boâs! 'A s' rent' dans son pin. Mé' i' a eu l' temps d' la voèr in peu. P'is sés deux chiens sont lâ; l' poulè' ést su' enn' racin' du pin, lâ. I' s' mè' à r'gârdèr, i' voé't qu'i y â que'qu' chos' dans l' pin. I' dit: « C'ést-i' enn' personne humaine ou si c'ést in fantôme? i' dit.

— Ah! 'a dit, pardon! 'a dit, prince! J' su's pâ' in fantôme. J' su's t-enn' parsonne humaine! Mé', 'a dit, j' su's tout nue, 'a dit, j' peux pâs sortir, parlé' avec vous. Si vous avé' in morceau d' butin, in pardessus, que'qu' chose à m'envoyer, 'a dit, j' vâs m' couvrir (e) l' corps, p'i' 'a dit, j' vâs sortir! »

Lâ, i' ôt' son p'tit pardessus, comme in p'tit cach'-poussiér' qu'i' avé't par-dessus, qu'éta't long pas mal, i' gu'i envœil câ. 'A s'env'loppe avec câ, p'is lâ, 'a sort. I' trouv' c'tte créatur'-lâ maigr', mé' i' 'a trouv' bell' terrib'e. 'A été't bell' c'tte créatur'-lâ et bell' femme. I' s' mè' à jâsé' avec; i' trouv' qu'a parl' b'en terribulment. Ça a l'air d'enn' parsonn' qu'ést b'en instrui'; r'guien qu' par son parler, i's connaiss'nt câ, 'és aut's. B'e'tôt, i' s'aparçoét qu'alle a pâs d' mains. « Mé', i' dit, vous avez pâs d' mains, i' dit, la d'moéselle?

— Ah! 'a dit, non! 'A dit, ça fa't deux ans et d'mi, 'a dit, qu' j'ai eu lés deux mains coupées, p'i' 'a dit, j'ai 'té envoyée dan 'a forat!

— Ça fa't deux an et d'mi, i' dit, qu' vous êt's dans la forat, p'i' i' dit, vous avez pas d' mains, comment c' que vous avez vécu, lâ?

— 'A dit, j'ai vécu aux p'tits fruits, p'is j'ai guéri més moignons, ramassé d' l'herbe p'is dés p'tits fruits, ramass' câ comme j' peux. J' plie lés branch's p'is 'a dit, j' mange après lés arbr's, 'a dit, pour m' garder la vie, comm' de raison.

— B'en, i' dit, la d'moéselle, i' dit, éloègnez-vous pâs! Moé, i' dit, che' nous, i' dit, j' su's maîtr' p'is j' su's pâs maître. J'ai ma vieill' mère avec moé, mé', i' dit, si j' su's pâs capab' d' vous am'né' à mon château, i' dit, j'a'rai l' moyen d' vous fér' bâtir enn' p'tit bâtiss', p'i' i' dit, vous emporté' à manger. I' dit, vous allez viv' mieux qu' câ. I' dit, i' y a pâs moyen, i' dit, d' laissé' enn' parsonn' de minme, i' dit, dans la forat! »

Te'jours qu'i' pârt p'is lâ, i' r'descend che' z-eux. Sés chiens sont avec lui, lâ. Alle ava't deux beaux poula' [poulets] à manger, all' l'ava't ménagé pour 'en avoèr plus longtemps.

I' arriv' che' z-eux p'i' apras qu'i' ést rendu che' z-eux, i' s' ma' [met] à prend' sés journaux qu'éta't [étaient] arrivés p'i' i' s' ma' à lire. Mé', b'e'tôt, sa mér' s'aparçoét qu'i' lit, mé' i' pleure. 'A gu'i voét tomber lés larmes. « Mé', 'a dit, mon fils, dis-moé don [donc], 'a dit, que c' que t' â' à pleurer?

— Ah! i' dit, moumouan, i' dit, j'ai vu d' quoi assez trist' dans la forat aujourd'hui, i' dit, que j' pense à câ p'is j' peux pâs fère autrement qu' pleurer!

— 'A dit, quoi c' que t' as vu, mon fils?

— I' dit, j'ai rencontré enn' fill' qu' ça fa't deux ans qu'est dans la forat, mâman, i' dit, qu'a a tout' partag' pour s' cacher, in pin... l' creux d'in pin qui ést tombé, qui ést renversé, p'i' 'a [i'] dit, alle a son lit là-d'dans! Alle a pâs d' mains, lés deux mains coupées, p'i' 'a [i'] dit, 'a vi' [vit] aux p'tits fruits qu' 'a remmène avec sés moignons d' brâs, pour v'nir à bout d' manger câ avec câ...

— B'en, i' [a] dit, mon fils, 'a dit, toé qu'és riche, t'âs l'moyen, 'a dit, vâ la charcher, p'i' 'a dit, amèn'-là écite au château. 'A vivrà avec toé! 'A dit, t' as l' moyen; 'a dit, tu gu'i denn'râ enn' sarvant' pour elle, l' soèr, pour la déshabiller, l'habiller l' lend'mon matin, la laver p'is la fêr' manger. I' y â pâs moyen d' laisser pâtir enn' créatur' de minme!

— Ah! i' dit, puisque vous l' voulez, m'mouan, i' dit, j' vâ' allé 'a charcher! »

Lâ, i' s'est greillé [gréer] du butin dan in port'-manteau, pour l'habiller, p'i' i' a 'té [été]. Lâ, il l'â fait fère habiller p'i' il l'â embarquée su' son joual avec lui p'i' il l'â descendue ch' z-eux.

Bon! V'lâ La Bell' Sans-Mains qu' ést au château! Alle ést b'en soègnée, lâ. Lés rougeurs gu'i r'vienne' in peu, alle engraisse, alle éte't b'en nourrie, lâ. Mé', 'a éte't vaillante, par 'zamp' [exemple]. Charcha' à aidé' aux sarvant's, t' sé's b'en, tant qu' 'a pouvait. Avec sés moignons, manoeuvré't lés cha'drons, tout câ, de quoé c' qu' a pouvét. Ah! i'a trouva'ent smat' [smart]. Tout l' mond' du château, tout' la cour du château s' sont mi' [mis] à eumer c'tte créatur'-là... la magniér, qu'a était plaisant' p'is qu'a parlét si b'en, comprenez b'en! I' étaient tout' enchantés de c'tte parsonn'-là. P'is le roè, comm' les aut's, lui, b'en... Mé', la marguier [marier] c'ta't pâs mal guiâb'e, alle ava't pâs d' mains!

Te'hours qu' ça fil' de minme, oh! enne escousse. In bon jour, sa mér' dit, 'a dit: « Mon fils, 'a dit, pourquoi c' que tu t' maries pâs? Tu voés, j' vieillis tout l' temps, b'e'tôt, 'a dit, j' mourrai, p'i' 'a dit, j'a'rai pâ eu l'honneur de t' voèr, 'a dit, su' ton trône, 'a dit, avec ta femme.

— I' dit, moumouan, i' dit, aujo'rd'hui, i' dit, j'ai pensé à enn' chose.

— Quoi?

— Vous savez, i' dit, La Bell' Sans-Mains, dans l' château, lâ, alle ést aimée, alle ést aimée par tout l' monde!

— 'A dit, oui, 'a dit, mon fils.

— Si j' rentra' [rentrais] enn' parsonne écitt'-dans, lâ, p'is qu'i's nou' 'a chass'ra'ent, dans l' château, ça f'ra'enn' terribleul peïn' p'i' enn' terrible ennui pour nous aut's!

— 'A dit, oui, c'est vrai!

— I' dit, i' y a'ra' 'ien qu'in moyen, i' dit, mouman! I' dit, j'a'ra's l'idée d' la marguier!

— Mé', 'a dit, marie-lâ, mon fils! Ça s'ra pàs pire apras qu' tu s'ràs marguïé de laissé' enn' sarvant' pour 'n avoèr soin, l'habiller, la déshabiller, la fér' manger. La nuit', tu s'râ' avec elle; si tu veux 'n avoèr soin, tu 'nn a'ràs soin, toé. Hein! Tu pourras gu'i éder [aider].

— B'en, i' dit, d' minm', mou'an, puisque vous êt's consentante, i' dit, j' vâs marguier La Bell' Sans-Mains!»

Il l'eumé't terriblement, p'is lâ, pluss' ça allé't, plus qu'i' 'a trouvét' belle. Alle engraisse't, p'is bon...

Te'jours, comm' de faite! On vâ dir' que le roè â marguïé La Bell' Sans-Mains. Apras qu'i' â été marguïé, t'ut suite, lés premiers jours, b'en, lâ, i' a fait in assemblée de son roéyaume, tout's lés p'us grands d' son roéyaume, p'i' avec tout l' mond' qu'i' y ava' à l'entour du château, l' château 'ta't [était] paqu'té¹⁹ b'en dur. P'is lâ, b'en, i' a monté su' son trône avec sa femm', couronnés tou' 'és deux, p'is lâ, b'en, i' â parlé à son monde. I' leu's â dit quoi c' qu'i' voula't fére avec 'és aut's, p'is tout', v's savez b'en. L' monde éta't content. Ils l'euma'ent leu' roè! I' conduisa't b'en son roéyaume, p'is tout l' monde éta' heureux.

Te'jours, lâ, enn' bonn, journée, i' di, à sa femme: «Quiens! i' dit aujo'rd'hui... t' as pàs tout visité l' château, encôre; t' as pàs 'té, i' dit, dans lés dargniér's étag's d'en haut. On vâ prend' la journée p'i' on va tout visiter câ tranquill'ment, m'âs tout' te montrer câ, quoi c' que gu'y â dans mon château.

— 'A dit, c'est correck!»

Lâ, i's part'nt tou' 'és deux, p'is d'enn' place à l'autr', d'in étage à l'autr', d'in étage à l'autre... Mé', dans la tour de son château, i' y avé't deux voleurs, lâ, qu'éta' [étaient] en prison, lâ; câ, c'ta't leu' prison, câ. C'ta' enn' moyenn' salle, i's coucha'ent su' in tâs d' paille qu'i's leu' metta'ent lâ, p'i' i's mangeaient, b'en... i's lés priva'ent d' mangé' in peu.

C'éte't deux gârs, t'ins, i' 'nn â in qui s'app'lé't Bill, p'is l'autre, Jack. Câ, c'éte't deux ivrogn's, p'is deux voleurs. P'is quante l' monde s' lamenta't trop, qu'i' 'eu' [leur] faisé't trop d' mal, b'en, le roè lés prenét' p'is les renfarmét' lâ pour in t'oâs s'maine' in moâs [mois], deux moâs, pour asseyé' à lés dompté' in peu.

19. *Paqueté*: Rempli, comble.

Te'hours, i' arriv' lâ avec sa femm' p'i' i' gu'i a montré câ. « Ah! mon Guieu! 'a dit, qu' c'est triste, 'a dit, quand minme! 'A dit, co' minm', qu' 'a dit qu' i's s'ra' [seraient] en prison, 'a dit, qu' i' ont fait du mal, 'a dit, i' ont te'jours pâs tué? »

— I' dit, non, i' ont jama's tué, par 'hemp'e [exemple]!

— 'A dit, moé, êt' toé, 'a dit, j' leu' denn'ra' in bon lit; t' as dés bons p'tits lits, lâ, d' fer, avec des sprign's [springs]²⁰, p'i' 'a dit, dés couvart's, p'i' 'a dit, j' nettèra's [nettoierais] ça comme i' faut, j' f'ra' 'ien qu' netteyer câ, p'i' 'a dit, j' leu' denn'ra's lés restants d' ta tabl' pour manger. T' as dés bons restants, 'a dit; i's s'ra'ent contents d'avoèr câ, 'és aut's, lâ!»

Mé', Jack ést à râ' 'a port', lui, qu' a attendu [entendu] câ. Mé' Bill ava' enn' physionomie plus roff [rough]²¹, i' éta't plu' au fond. I' attend pâs grand-chos' de câ.

Comm' de faite! « B'en, puisque tu l' veux, i' dit, ma femme, i' dit, j' vâs fère arranger câ comm' tu l' veux! »

Lâ, c'est pâs long qu' i' command' deux valets, p'i' i's monte' en haut, p'is lâ, i's netteill'nt [nettoient] tout' c'tte chamb'-lâ, p'i' assi' à tab', p'i' i's mett'nt dés bons lits d' là-d'dans, dés bonn's couvart's, p'is lâ, b'en, i's leu' charrie' [charroient] à manger, des restants d' sa table, dés morceaux d' tarte et p'is d' rôti... Hein! vous savez c' que c'est qu'in roè!

Ah! b'en, lâ... lâ, lés deux prisonniers sont contents. Ça vâ b'en, i's mang'nt b'en, mé' i's peuv'nt pâ' aller boére. P'i' i's buvaient, la menut' qu' i' ava' [avaient] in p'tit brin d'argent, b'en, c'éta't d' boér' d'enn' saloune [saloon]²² à l'autre. Dés fois, b'en, qu' i's m'na' [menaient] d' la chicane.

Bon! Lâ, on vâ dir' qu' lâ, qu' i's sont tou' 'és deu' au château, le roè p'is sa femm', p'is ça vâ b'en, câ s'eume [aime], c'est comm' deux enfants qui sont él'vé' ensemb'e, comprenez b'en, deux frèr's, l' frère et sa sœur. I' y a pâs d' caress' qu' i's s' font pas. Mé' ça s' pâss' de minme, in çertain temps.

Au bout d'in çertain temps — v'lâ sept huit moâs [mois] qu' i's sont marguiés — le roè ést d'mandé pour allé' en guerre, pour porter secour' à in roè qu'a b'en porté secour' à son pér' quand i' ést dan 'és guerres. I' s'en vient trouver sa femm' p'is sa mère, i' dit: « J' vâ être obligé d' partir pour enne escousse, mouman p'is ma femme. I' dit, r'gârdé c'tte lett'e, i' dit, j' su's d'mandé. In roè qu'est en guerre. C'est in roè qu'a porté dés grands secour' à mon pér', câ, p'is i' dit, j' su's t-ôbligé d' partir, moé 'tou, i' dit, avec mes troup's.

Mé', i' dit, moumouan, i' dit, j' vous r'command' ma femme. I' dit, ma femme, ayez-en soin, i' dit, comm' vous 'nn avez jama' eu soin!

20. *Springs* (angl.): Ressorts.

21. *Rough* (angl.): Dur, rude, brutal, bourru.

22. *Saloon* (angl.): Taverne, buvette.

— 'A dit, mon fils, vâ à ton affér' p'i' 'a dit, crains pâs, 'a dit, ta femme, 'a vâ êt' b'en avec n'us aut's!»

Comm' de faite! Te'jou's, quant' ça vient l' temps d' partir, le roè command' sés capitain's de greyer lés troup's. Dans c' temps-lâ, b'en, c'éta't pâs comme à c'tte heure, lés guerres. C'est lés jouaux, p'is lés canons in peu, p'is dés... épées p'is dés baïonnett's, dés carabines. I' greill' sés troup's, p'is lâ, i' fait des adieu' à sa femm' p'i' à tout' son château, p'i' i' pârt.

Lâ, on va dir' qu'i' s'en vâ, lui à la guerr', lâ. Ça s' pâsse à pe' pra' [près] in moâs [mois] qu'i' ést parti, lui, sa femm' fa't trouvâill'²³ de deux beaux p'tits jumeaux. C'est lés deux plus beaux enfants qu'i' y a pâs sour la couronn' du saleil. Lâ, la vieill' reine ést assez contente... alle habill' la femm' de promiér' clâss', tout en blanc, lés deux p'tits enfants b'en habillés. 'A fa't v'nir in artist' qu'i' 'a fa't posé' [poser] in portra't, lâ, la femme avec lés deux p'tits enfants, pour envoyé' à son mari pour gu'i fère enn' joie.

Mé' lâ, à c'tte heure, lâ, alle écri' à son mari pour envoyer câ, c' portra't-lâ. Mé', c'est la vieill' rein' qui écriv' [écrit] comm' de raison, p'i' alle écri' enn' bell' lettre à son mari, p'is qu'i' a deux beaux p'tits jumeaux, p'is sa femm' se porteur [porte] b'en...

Mé' lâ, lâ, r'venon à la femm' du princ' Pierr', lâ. Alle ést accupée d' savoèr si La Bell' Sans-Mains ést morte. 'A l' sé't qu'alle a eu lés deux mains coupées par son mari.

'A s'en vâ su' 'a magicienn' p'i' 'a gu'i parl' de câ. 'A dit: «Sé's-tu câ, lâ, toé? La Bell' Sans-Mains, on 'n n'â jama' r'attendu parler; 'a dit, 'a doé' êt' morte!

— Ah! 'a dit, non, ma p'tit' fille, alle ést pâs morte! Alle ést marguée avec in beau roè. P'i' i' [a] dit, lâ, alle a pluss' que câ, alle a deux beaux jumeaux. P'i' 'a dit, lâ, 'a dit, sa bell'-mère â écri' à son fils qu'est en guerre, p'i' 'a dit, alle a fa't posé' in portra't, dans son lit, avec sés deux jumeaux, p' fair' plaisir à son mari!»

Lâ, ça fa't pâ' à la femm' du pér' [prince] Pierr', câ, du princ' Pierre. 'A ést enragée d' câ. 'A dit: «C'tte démonn'-lâ, 'a vâ encôr' fêr' du mal su' in aut' bord! 'A dit, faut qu' vous m'enseignié' [enseigniez] in moyen pour que j' chang' câ, pour que j' faiz' détruir' câ, c'tte démonn'-lâ!

— B'en, 'a dit, écoute! Lâ, 'a dit, l' portra't, 'a dit, celui-lâ qui mèn' la malle, i' vient coucher che' vous' à tou' 'és soèrs. 'A dit, mecqu'i' pâsse, lâ, c'tte s'maine, 'a dit, la lett' vâ êt' dedans. Asseill' [essaie] de trouvé' in moyen de rouvrir(e) l' sac, dans la nuit', p'is d' trouver c'tte lett'-lâ et p'is d' sortir(e) l' portra't qu'i' y â d'dans, p'is tu lirâs la lett', tu 'a r'transcrirâ à ton goût, toé, pour fêr' de quoé c' que tu voudrâs fère.

— 'A dit, c'est correck!»

23. *Trouvaille* (faire): Donner naissance à un enfant.

Comm' de faite! Le postillon arriv' le soèr, p'is couch' là. Dans la nuit' 'a s' leve, ell', p'i' 'a vien à bout d' trouvé' in moyen de rouvrir(e) l' sac de malle, p'i' 'a vient à bout de trouver c'tte lett'-là par l'adress' que gu'y avé't, p'i' 'a voét qu'i' y â in portra't là-d'dans. 'A rouv' câ... Comm' de faite! La Bell' Sans-Mains, avec sés deux enfants! P'is là, c'éta' enn' bell' lett'e, écoute! qu' la mère écriva' à son fils. Mé' là, 'a transcrit câ, elle. Alle escri' au mari d' sa bell'-sœur, là, que sa femme... qu'i' pouva't pàs... qu'i' s'ra't pàs surpris, parc' qu'avec enn' femm' de boàs [trouvée dans la forêt], on peut trouver dés enfants d' boàs... que sa femme â fait trouvâill' d'un chien p'is d'un' chienne, p'is qu'alle ést partie dedans la forat' avec sés deux enfants, p'is qu' jama' i's se r'trouvèront.

Mé' lui, i' r'ssou' [ressoudre] avec la lett', là, p'i' i' lit câ. Ça gu'i fa't b'en d' la peine, i' â d' la peïn' terriblement, mé' i' récri' in aut' lett'e: que ça soeill'... que ma femme eill' [ait] trouvé²⁴ de quoi c' que ça voudrà, qu' ça seill' [soit] quoi c'est qu' ça voudrà, qu'i' attend'nt jusqu'à son r'tour p'i' i' 'n en f'râ c' qu'i' voudrà de d' câ. Si sa femme ést pris la forat, i' trouvèra' in moyen pour la rencontrer dan 'a forat, avec assez d' monde.

Mé' là, l'aut' qui ouatch [watch] encôr le courguier [courrier] quand i' s'en r'vient, là, qui couch' là à tou' 'és fois qu'i' pàsse. C'est sa place pour coucher. 'A ést encôr pra' [prête], là. 'A vien à bout d' rouvrir(e) l' sac encôr p'i' 'a prend c'tte lett'-là encôr. All' l'a trouv' p'i' à chang' câ encôr. 'A fa't d'mander, là, comm' si c'éta't son mari qu'i gu'i écrivait, fa't d'mandé' à sa mère, là, de prend' sa femme avec sés deux chiens, son chien p'is sa chienne, p'is de l'envoyer tuer dans la forat par Bill et Jack, p'is d' leu' denner chequin in p'tit cent piass's de récompense... ou sinon, qu'i' auront connaissance de lui mecqu'i' r'vienne au château.

La vieill' reine r'çoét câ, c'tte lett'-là, quand 'a dépacqu'te [dépaquette] sa malle. 'A voét c'tte lett'-là. Bon! b'en, 'a ést contente, 'a dit: «V'lâ enn' lett' de ton mari!»

'A s'en vâ trouver sa p'tit' bru et p'i' 'a veut gu'i denné' 'a lett'e; 'a dit: «Lisez-lâ don, 'a dit, ma bell'- mère! 'A dit, moé, comme j' su's là, 'a dit, couchée d' minme, 'a dit, j'ai pàs d'attention pour lir' câ!»

Ça fa't qu' la vieill' rein' prend la lett' p'i' 'a commence à 'a lir' tout bâ' à pârt de câ. «Mon Dieu!» 'a dit. P'i' 'a tombe à g'nou' au côté du lit. «Quoi c' que mon mari... quoi c' que mon fils a là, 'a dit, de fère écrire enn' lett'e, 'a dit, semlab'e?»

— 'A dit, quoi c' que c'est... quoi c' que gu'y ést, don, 'a dit, ma bell'-mère?

— 'A dit, si tu savé's quoi c' qu'i' y â là-d'ssus? 'A dit, j' su's seul'ment pàs capab' de l' lire!

— Lisez-moé-lé! Si i' y â que'qu' chose, 'a dit, qui fait pàs, 'a dit, j'ai déjà resté dan 'a forat p'is j' peux gu'y resté' encôr!»

24. *Trouver*: Enfanter, mettre au monde.

Lâ, 'a gu'i li' [lit] 'a lett'e. Ça a pâs d' l'air à 'a surprend'e, elle. 'A dit: «Ça m' surprend pâs, 'a dit. Envoyez-moé, 'a dit, avec... par Bill et Jack, p'i' 'a dit, ma misér' s'râ fénie. 'A dit, i's vont m' tuer p'is més enfants, p'i' 'a dit, moé, b'en, j' gu'irai où c' que j' pourrai aller, p'i' 'és aut's, b'en, 'a dit, i's s'arrang'ront comme i's pourront, avec le temps!»

Ça fa't, comm' de faite! 'A prend... 'a vâ charcher Bill et Jack, p'i' 'a leu' donne enn' récompense de chacun cent piass's, p'is lâ, i's po'gn'nt la femm', la jeun' reine avec sés deux enfants, p'i' i's prenn'nt la fora' [forêt] avec.

I's fon [font] in bon bout' dan 'a forat. Mé', apras qu'i' ont fait in bon bout', Bill di' à Jack, i' dit: «Jack, on ést assez loin. C'st aussi b'en d' la tué' écitt' comme alguieurs [ailleurs]. I' dit, on n'â 'ien qu'enn' foi' [fois] à 'a tuer! I' dit, écitte on ést assez loin dan 'a forat, i' dit, parsonn' n'aurâ connaissance!

— Ah! i' dit, tés-toé [tais-toi] don! On vâ fère encôre in p'tit bout', i' dit, trouvé' in beau terrain qu'i' y â pâs trop d' boâs, l' boâ' ést clair in peu, lâ, p'i' i' dit, on vâ monté' encôre in bout'!»

Ça fa't qu'i's monte' encôre in bout'. Lâ, Bill dit: «On ést assez loin. I' dit, moé, j' vâs pâs p'us loin!

— I' dit, arrette in peu, Bill! Ô' 'a tuera pâs, c'tte femm'-lâ!

— Ah! b'en, i' dit, on l'ést condâmné, ô' ést payé pour la tuer!

— Ça fa't r'guien, ça! Moé, i' dit, j' su's pâs capab' d' la tuer, 'a a été trop bonn' pour nous aut's! J' sé's, i' dit, apras que c'tte femm'-lâ 'â 'té dans l' château, comment c' qu'on éte't couché p'is comment c' qu'on mangeai', hein! C'ést ell' qui nous a fait avoèr câ. Mé', aujo'rd'hui, quoi c' qu'on vâ 'n en fêr', quoi c' qu'on vâ 'n en fère? Ah! J' sé's, Bill, i' dit, moé, ô' ést jama' en peine. O' ést deux bons voleurs p'is deux bons bûch'rons. Tu vâs descend'e; m'âs resté' avec elle, moé, écitt', lâ, pour passé' 'a nuit', lâ: c'é' 'a nuit', p'i' i' dit, 'a vâ avoèr pœur, p'i' avec sés deux enfants, t'ut seule, 'a â pâs d' mains, 'a vâ avoèr d' la misère. Tu vâs descend'e à la vill', toé, p'is cett' nuit tu vâs ravauder²⁵ pour trouvé' enn' scie p'is dés hach's p'i' in peu d' provisions. Vâ dans lés hangars, quiens b'en! Tu connais câ, t'és t'-accoutumé à câ. P'i' i' dit, on vâ gu'i bâtir enn' bonn' p'tit' maison, écitt', p'i' i' dit, on gu'i emport'rá à manger, p'i' i' dit, on viendra gu'i fêr' du boâs p'is d' l'eau deux fois par semaine. Tu viendrâ enn' journée comme l' mârdis, p'is moé, l' jeudi. D' minme, i' dit, alle a'rá pâs d' misère! On gu'i denn'rá à manger, p'is, avec ses moignons, 'a viendrâ b'en à bout... d'abord qu'a a'rá to'jours du boâs, 'a viendrâ b'en à bout d' s'arrangé' a'ec sés deux enfants!»

25. *Ravauder*: Rôder, vagabonder, aller ça et là, passer et repasser.

Ça bon! I's sont décidés. V'lâ Bill qui pârt p'is s'en vâ à 'a ville. I' arrive, i' fa't noèr. En tout câs, l' v'lâ parti dan 'a ville. I' rencont'e in galendart [godendart]²⁶ dan enn' ched [shed]²⁷, enn' coupel de hach's dan in aut'e, et p'i' in peu d' provisions, p'is des feuell's de tuyau qui sont pâs neuv's neuv's, mé' bonne' encôre. I' monte avec enn' charge, to'hours. Bon, il arrive... Bill, a'ec sa charge, l' matin, i' commence à fêr' clair.

Lés v'lâ qu'i's s' mett'nt dans l' boâs, p'i' i's gu'i fon [font] enn' bell' p'tit' maison, lâ, à pe' pras d'enn' quinzain' de pieds carrés. I' ava'ent djompé [to jump]²⁸ dés p'tits châssis... i' ont mis deux t'oâs p'tits châssis là-d'dans, lâ. « Quiens! i' ont dit, La Bell' Sans-Mains, tu vâs resté' écite! Éloign'-toé pâs d' ta caban', par 'zemp'e! parc' qu'i' dit, tu t'écart'râs, p'i' on pourrâ pâs te... trouver!

— 'A dit, craignez pâs!»

Te'jours que lâ, alle a du boâs, alle a d' l'eau, alle a d' quoi manger. Lâ, elle ést lâ avec sés enfants p'i' alle ést b'en, ça vâ b'en de premiér' clâsse. 'A vien à bout d' leu' fère à manger, p'is fêr' manger sés enfants comme 'a peut, avec sés deux moignons, p'is...

On vâ dir' qu'alle ést lâ penden in çertain temps. Mé' Bill et Jack gu'y vont deux fois par semain', tout l' temps. I's gu'i mont'nt dés provisions, i's gu'i font du boâs, i's denn'nt de l'eau pour (e) l' temps qu'i's sont partis. 'A a pâ' 'a peine... P'i' elle, b'en, 'a rôde à entour d' sa p'tit' cabane. I' y â dés fruits, 'a vien à bout d' manger dés fruits, 'a 'n en fa't mangé' à sés p'tits enfants. Sés p'tits enfants vieilliss'nt. B'e'tôt, i's commence' à marcher, i's commence' à la suir'e [suivre]. Mé' 'a s' content' pâs d' çâ.

'A vien à bout, avec sés moignons, d' câsser dés branch's p'is de s' fère in pagnié' [panier] assez fort pour porter sés deux enfants. 'A met sés deux enfants là-d'dans p'i' 'a lés emm'né't. I' ava'ent d' la misère à marché' au travers d' 'és branch's. De minme, 'a lés transporté' [transportait] in p'tit bout', p'is lâ, 'a mangeai' à l'entour. 'A v'né à bout d' leu' denné' assé' à manger: 'a 'n en po'gné' in, p'i' 'a l' metté't... i' v'né à bout d' po'gner dés p'tits fruits. Ça mangeait! P'i' elle, b'en, 'a prené't dés â'b's plus hauts, p'is...

Ça vit d' minme in escousse. Lâ, sés enfants sont rendu' à in an, in an et d'mi. Ça march' b'en, mé' 'a lés traîn' tout l' temps dans l' pagnier. À travers du boâs, 'a ava't pèur qu'i's vîn [viennent] à s' fêr' mal.

In bon jour, te'hours, ça fa' à pe' pras, tout pras d' deux ans qu''a ést lâ. Lés enfants marcha'ent comme i' faut. Mé' lâ, 'a lés met dan in pagnier p'i' 'a cré't [croit] d' pâs

26. *Godendart*: Longue scie utilisée pour scier les gros arbres; cette scie est munie d'une poignée à chaque bout.

27. *Shed* (angl.): Hangar, remise.

28. *Jump* [to] (angl.): Voler, subtiliser, obtenir clandestinement.

trop s'éloègner, c'tte journée-lâ, mé' 'a s'éloègne in peu. 'A s'éloègne in peu, mé' 'a s'aparçoét, b'e'tôt' qu''a sé't p'us quel bord prend'e. Mé' 'a marche en virant comm' si 'a voula't r'venir à sa cabane, mé' lâ... B'e'tôt, alle arriv' su' in p'tit côteau. 'A voét coulé' in p'tit ru'sseau. Mé' v'lâ la brun qui s'en vient. « Mon Dieu! 'a dit, c'est-i' vré', 'a dit, que j' vâs m'écarter! J' vâs m'écarter! Lâ, 'a dit, j' sé's p'us quel bord prend', p'is v'lâ d' l'eau. Lâ, p'i' 'a dit, j' sé's p'us quel bord prend'e. De quel bord... c'est-i' lâ, ma cabane, c'est-i' lâ? »

'A s' ma' à g'noux p'i' 'a fa' enn' priguière [prière] à sainte Anne. Bon! 'A se r'lev' de d'lâ. « B'en, 'a dit, v'lâ d' l'eau qui coule, 'a dit, j'ai soëff, m'en vâ' aller boëre. P't-êt' b'en qu' mës enfan ont soëff étou! »

'A prend son pagnier dans son brâs p'i' 'a traîn' sés deux enfants jusqu'au bord du ru'sseau. En arrivan au bord du ru'sseau, 'a mat son pagnier su' l' bord du ru'sseau, p'i' ell', b'en, 'a s' jette à plein ventr' pour v'nir à bout d' boëre, hein! la face en bas dans l' ru'sseau.

Comme à ést apras boër', sés deux enfants s' pench'nt pour boëre, étou 'és aut's, i's s' mett'nt su' l' bord du pagnier, i's renvars'nt, i's tomb'nt dans l' ru'sseau. En voyant tomber sés enfants dans l' ru'sseau, 'a s' lev' comme in... comme in coup d' fouett' p'i' 'a ramâss' sés deux enfants. En ramâssant sés enfants, 'a dit: « Mon Dieu! 'a dit, j'ai mës deux mains! » 'A 'nn â in chaqu' main p'i' 'a lés quient b'en. « Mon Dieu! 'a dit, mës deux mains! Comment ça s' fait, câ? » C'est tout à ell' cés deux mains-lâ!

Lâ, 'a s' mè' à criguièr [crier]. Tout d'in coup, alle attend [entend] criguièr. Lâ, c'est Jack qu'est monté, lâ, p'i' i' s'a [est] aparçu qu''a gu'y ést p'us, p'is lâ, i' 'a char-che. Mé', alle ést pâs b'en loin. 'A s' pensait loin, mé' 'a éta't pâs loin. Bill l'attend criguièr... pâs Bill, Jack l'attend criguièr, p'is lâ, i' gu'i rapond [répond]. Lâ, 'a vient su' l'cri, p'is lui, s'en vâ su' elle étou. « Quoi c' t' as fait' lâ, i' dit, don, La Bell' Sans-Mains? I' dit, t' as perdu ton contrôl', lâ, i' dit, t' éta' apras t'écarter!

— Ah! 'a dit, m' semb' que j'étais loin, mé', 'a dit, j' m'ai aparçu...

— Non, i' dit, t'éta's pâs loin, mé' t' a'râ's pu aussi b'en prend' d'aut' bord, p'is lâ, t' éta' écartée! I' dit, fais jama's d'affér' de minme! I' dit, tu t'écart'râs, p'i' i' dit, ô' a'râ d' la misér' à t' trouver!

— Mé', 'a dit, Jack, 'a dit, c'est pâs câ! 'A dit, r'gâr', 'a dit, Jack!

— Comment câ, i' dit, t' as tés deux mains?

— 'A dit, oui, j'ai trouvé mës deux mains! »

P'is lâ, 'a gu'i cont' l'histoère comm' ça arrivé. « B'en, i' dit, tu vâ' êt' b'en, à c'tte heure! 'Avé' [avec] d' quoi manger, lâ, tu vâs pouvoèr te fére à mangé' à ton goût, p'i' avoèr soin d' tés enfants. On n'aurâs pas d' misère avè' toé! »

Lâ, il l'emmène à sa caban' p'i' i' gu'i donn' de l'eau encôr' p'is du boàs. « Quiens, i' dit, à c'tte heure, i' dit, avec ça... »

— Ah! 'a dit, accup'-toé pàs d' moé, à c'tte heure, 'a dit, à c'tte heure que j'ai més deux mains, co' minm' que j' manqu'ra's d' boàs, 'a dit, i' y en â assé' à traîné' écitt', 'a dit, j' m'arrang'rai b'en! »

I' gu'i denn' de l'eau p'is du mangé' en masse.

— « C'est b'en! »

Lâ, durant c' temps-lâ, le roè arrive, lâ, lui, lâ. Le roè arriv' d' la guerre. I' avait gagné' la victoère, p'is lâ, le roè arriv' d' la guerre. I' arriv' che' z-eux, r'guien d' plus pressé, c'est d' denner la main à sa mér', p'is d'mander sa femme. « Mé', 'a dit, mon fils, ta femme, 'a dit, tu doés savoèr où c' qu'alle ést!

— Comment, i' dit, moumouan, j' doés savoèr où c' qu'alle ést... »

'A pren enn' lett', lâ, la lett' qu'alle avè' eue, p'i' 'a lui monteur [montre] ça. I' lit ça. « Mé', i' dit, mouman, i' dit, j'ai jama' écri' enn' lett' de minme! P'i' i' dit, d' minm', vous avé' envoyé tuer ma femme? »

— Oué. 'A dit, tu 'oés quoi c' que la lett' dit: d'envoyer tuer ta femm' dans la forat, et p'i' i' dit, de payer Bill et Jack cent piass's chaqu' pour aller la fér' tuer, avec sés deux enfants! »

Lâ, le roè, tu comprends b'en, i' baiss' la têt' p'i' i' s' mè' à pleurer. Mé', i' se r'console. I' pàsse enn' coupleul de jours de minme. I' ést triss' [triste] pàs mal.

Bill et Jack, b'en, qu'ava'ent d' l'argent, qu'ava' eu chacun cent piass's, hein! I's font la vie, lâ! Temps en temps, i's sont chauds²⁹, p'i' i's vont d'in store³⁰ à l'aut', d'enn' maison... d'enn' boutique à l'aut', p'is ça jâse, p'is ça pren in coup d' temps en temps. I's font d' mal à parsonne.

Ça fa't qu' lâ, le roè, lâ, qu'éta't pàs mal attristé, in bon jour, au bout d' deux t'oàs jours... i' avé' in vieux sarvant³¹, in vieux saldât qui l'ava't te'jours b'en sarvi, p'i' i' été't vieux, lâ, i' vivé't comme in parent, i' vivé' à minme l' château, à minm' le roè. I' éta't b'en couché p'is b'en nourri, i' vivait... faisé't p'us r'guien, i' éta't trop vieux. Le roè gu'i ava't denné sa pension. « Toé' i' dit, vi' [vis] à c'tte heur', boés p'is mange! »

To'hours qu'un' bonn' journée, i' appell' son vieux Nazaire. I' s'app'lé't Nazair', c' vieux saldât'-lâ. I' dit: « Nazaire, i' dit, sé's-tu où c' que Bill et Jack? »

— Ah! i' dit, oui! I' dit, Bill et Jack sont pàs malisé' à trouver! I's sont à 'a saloûne ou b'e' don dan 'és boutiques!

29. Chaud: Ivre.

30. Store (angl.): Magasin.

31. Servant: Serviteur.

— Vâ gu'ieu [leur] dir' qu'i's vienne' écitt' tou' 'és deux, Bill p'is Jack: j'ai affère à 'és aut's!»

Ça fa't que l' vieux Nazair' pârt p'i' i' vâ trouver Bill et Jack. I' dit: «Le roè vous appelle. I' dit, i' â affère à vous aut's.

— C'est b'en! Là, i' ont dit, le roè veu' encôr' nous po'gner! On â fait' que'qu' chose encôr' là, qui... I' a eu dés rapports de que'qu's-uns, p'i' i' veut nous po'gné' encôr', nous mett'e en prison... C'est b'en! Allons-y!»

Mé', c'est Bill qu'est en avant. Bill â 'a face p'us dure. Te'jours, i' arrive' au château. «Bonjour, Sir' mon roè!

— Bonjour!

— I' dit, quoi c' que gu'y â à vot' sarvice?

— I' dit, Bill, i' dit, a'-vous tué ma femm' p'is més enfants?

— Bill dit, oui, Sir' mon roè! I' dit, ô' â été payé pour, p'i' i' dit, â b'en foulu [fallu] fér' l'ouvrage!»

Le roè tomb' la têt' su' 'a tab'e, encôre en pleurant, p'is là, lés deux aut'es r'vir'nt de bord. Apras qu'i's sont sortis, Jack dit: «T' as b'en mal fait', i' dit, Bill! T' a'ra's dû gu'i dir' qu'a éta't pâs morte. I' y â que'qu' chose, i' dit, dans c'tte affér'-là, n'us aut's, qu'on comprend pâs. Tu voés pâs, i' dit, tout' la pein' que le roè â, là, terrib'e. I' dit, si i' nous r'demande encôre, i' dit, c'est moé qui vâs gu'y allé' en avant! Mourir pour mourir, i' dit, on â to'hour' 'ien qu'enn' mor' [mort] à mourir! B'en, i' dit, écoute, i' dit, on gu'i dirâ la vérité. P't-êt' b'en qu' ça vâ gu'i fér' plésir pluss'!

— Fais comm' tu voudrâs, i' dit, Jack! Moé, i' dit, j' su's pâs pour l' déclarer!»

Te'jours, ça fil' jusqu'au lend'main. Le lend'main matin, le roè est encôr' peiné pâs mal. I' appell' son vieux Nazaire, i' dit: «Vâ don voèr si tu vâs trouver Bill et Jack, qu'i's vienne' encôre écitt' aujo'rd'hui. J'ai affère à 'és aut's!»

Lâ, comm' de faite! C'est Jack qui s'en vien en avant, p'i' i' rentre au château. «Bonjour, i' dit, Sir' mon roè!

— Bonjour, i' dit, Jack. I' dit, Jack, i' dit, a'-vous tué ma femm' p'is més enfants?

— Non! i' dit, Sir' mon roè, i' dit, on lés â pâs tués! Vos deux enfants p'is vot' femme, i's sont dans l' boâs, dan enn' bell' p'tit' bâtisse en boâs rond qu'on gu'i â bâtie, p'is on l'â to'jours nourrie là, à gu'i chârgruier [charroyer] dés provisions. P'i' i' dit, si vous voulez la voèr, i' dit, vous avé' 'ien qu'à fère att'lé' in beau cârross', p'i' i' dit, on vâ monté' avec vous, p'i' i' dit, vous allez voèr vot' femm' p'is vos deux enfants qui sont b'en vivants p'is b'en grâs, p'is vot' femme, c'est pareil.

— B'en, i' dit, d' minme, i' dit, puisque c'est d' minme, c'est enne affér' çartaine, v'nez, i' dit!

— Faite' att'lé' in câross', p'is craignez pâs, on vâ vous m'né où c' qu'alle ést, vot' femme! Vous pourrez pâs vous rend' lâ en voétur', mé' on s' rendrà à pied!

— C'est correck!»

C'est pâs long qu' le roè fè' att'ler deux beaux jouaux su' in cârosse, écoutez! de quoi c' qu'i' â d' plus beau, in beau cocher su' l devant, p'i' i' embarqu'nt tou' 'és t'oâs. I's vont tant qu'i's peuv'nt p'is tant qu'i' y â dés ch'mins. P'is quand i' y â p'us d' chemin, i' di' au cocher: «Toé, tu vâs resté' écitt'; é' [aie] soin dés jouaux. P'i' i' dit, Bill p'is Jack, 'és aut's, b'en, i' dit, vous allez me m'ner lâ!

— C'est b'en!»

Lâ, ça pârt, p'is s'en vont tou' 'és t'oâs, mé', Jack dit: «Écoutez, i' dit, Sir' mon roè! I' y â que'qu' chos' qui vâ vous surprend' là-d'dans, lâ.

— I' dit, quoi c' que c'est?

— I' dit, vot' femme, i' dit, qu' vous app'lez La Bell' Sans-Mains, alle a r'trouvé sés deux mains!

— Comment? I' dit, ma femme â sés deux mains?

— I' dit, oui!

— Comment câ, i' dit, qu''a â r'trouvé sés deux mains?

— I' dit, elle, 'a vous cont'râ son histoère. N'us aut's, i' dit, on sé't qu''a â sés deux mains, p'is c'est tout'!

— C'est correck!» i' dit.

Lâ, ça l' console encore. I' arriv' donc tout d'in coup dans c'tte p'tit' maison-lâ, lâ, à c'tte p'tit' maison-lâ, lâ; la femme ést à 'a porte avec sés deux p'tits enfants chaqu' bord de elle. I' s'approch', mé' ça gu'i cout' d'approcher. I' a pêur que sa femm' gu'i faiz' dés r'proch's, comm' de raison, qu'il l'avè' envoyé tuer dans... la forat. Mé' c'est tout l' contraire.

Sa femme, en l' voyan approcher, 'a gu'i saute au cou, p'i' 'a l'embrasse, 'a l' chérisse. «Ma femme, i' dit, t' és bonne! Apra' avoèr eu des novell's comm' t' a' eues d' moé, d' t'envoyer tuer dans la forat... Mé', i' dit, j' sé's pâs d'où c' que ça d'vient, parc' qu'i' dit, c'est jama's moé...

— 'A dit, je l' sé's, 'a dit, mon mari! J'ai jama's douté, j'ai jama' doutanc'³² su' toé. 'A dit, i' y â que'qu' chose, 'a dit, qu'ést in peu incompréhensibl' là-d'dans. Mé',

32. *Doutance*: Doute, soupçon, appréhension.

'a dit, ça fa't r'guien, 'a dit... tu voés, j' su's b'en grosse et grâss', j'ai pâ' eu d' misér', j'ai été b'en nourrie par Bill et Jack. J'ai pâs pâti de r'guien!

— B'en, i' dit, tu vâs t'en v'nir au château, à c'tte heure! »

Comm' de faite! Lâ, i' ont pris l' boâs, lâ, tout ensemble. Hein! Lés enfants, Bill 'nn â po'gné in, Jack a po'gné l'aut', p'is l'aut'e a po'gné sa femm' par le brâs, à travers du boâs, p'is sont en allés jusqu'à 'a voéture. Lâ, sont en v'nu' au château.

La vieill' reine ava't pâs qu'enn' p'tit' hât' de voèr sa bru, lâ. Après qu'i' ont su... tout' la cour du château ont su qu' La Bell' Sans-Mains éta't pâs mort', p'is qu''a ava't sés deux enfan a'ec elle encôre... Écoute! Quand alle a arrivé au château, l' cârrosse éta' 'ien qu' rendu en avant, i' y ava't cinq six sarvant's p'is dés sarvants pour po'gné' 'és enfants. La reine a pâ' eu l' temps d' 'és voèr qués'ment. C'est à qui allé' 'és avoèr!

Lâ, i's sont mi' à rentrer. I' gu'ieux ont denné la main. Ah b'en! C'éta' enn' grand joie dans l' château. P'is le roè, b'en, i' été't content lui 'tou.

On vâ dir' qu' ça a filé deux t'oâs jours de minme... Enn' bonn' journée, lâ, tout' vâ b'en dans l' château, tout l' mond' sont d' bonne humeur, p'is La Bell' Sans-Mains ést d' bonne humeur. Tu voés, lâ, 'a a sés deux mains, 'a ést vaillante. C'est la rein', mé' 'a travaille avec 'és aut's. I's font d' l'ouvrage.

Lâ, enn' bonn' journée, son mari â dés novell's, lâ. I' y â sés journaux. I' trouv' su' in journal que gu' y â enn' ville, pâs b'en loin, deu' ou t'oâs vill's plus loin qu' lés sienn's, que gu'y â in prince qu'est b'en... qu'est b'en estropié... par in épin' qu'i' â dans l' talon, depu's tant d'années, p'is qu'i' y â jama' eu in méd'cin capab' de gu'i ôter câ... P'is qu'i' souffr' terriblement, i' souffre l' martyre.

I' s'en vient p'i' i' mont' [montre] câ à sa femm' p'i' à sa mère. Apras qu'i' a li [lu] câ, sa femm' dit: « Vâ don l' voèr! 'A dit, n'us aut's, dans not' pays, 'a dit, tant qu' j'éta's fille, 'a dit, quand ô' attenda't parler qu'in prince ou in roè éta't malade, tout's lés zôn's d'alentour d'enn' ville, 'a dit, allé't l' voèr pour (e) l' consoler, l'encourager...

— Ah! i' dit, ma femme, tu trouv's pâs qu'ô' â pâ' été assez longtemps séparés, i' dit...

— Ah, b'en! câ, 'a dit, c'est r'guien. À c'tte heure, on ést r'venu, ô' ést en bonn' santé. Ah! co' minm' que tu s'rais parti t'oâs quat' jours. 'A dit, vâs-y fêre in tour. Ça l' consol'ra, tu vâs l'encourager. P'is, t' sé's quand ô' ést malade, ô' a besoin d'encourag'ment.

— B'en, i' dit, puisque tu l' veux, i' dit, m'âs gu'y aller! »

I' s' greill' [se gréer]... i' s' greill' p'i' i' pârt. On vâ dir', ça pârt [part] à pied, dans c' temps-lâ, t' sé's b'en... foulé't qu'i' vîn [vînt] allé' à jual, mé' i' euma't mieu' allé' à pied.

Apras qu' son mari ést parti, elle, 'a s'en vâ trouver sa bell'-mère, 'a dit: « Ma bell'-mère, 'a dit, êt's-vous capab' d'avoèr soin d' mes enfants comm' faut? 'A dit, tandiss' que mon mari ést parti, j'a'ra' in p'tit voéyage à fér', moé 'tou! Ça fa't qu''a dit, on vâ fér' not' voéyage ensemb'e; i' ést parti d' son bord, moé, m'âs partir. 'A dit, on vâ r'venir à pe' pra' [peu près] ensemb'e. Lâ, b'en, 'a dit, on s'ennuiera pâs ni in ni l'aut'e...

— 'A dit, vâ, ma p'tit' bru, où c' que t' â' affér', p'i' 'a dit, accup'-toé pâs!»

Lâ, elle, alle â d' l'argent dans sés poches. 'A s'en vâ su' in marchand-tailleur, 'a s'habille en docteur, avec enn' perruqu' d'hommm' su' 'a tête. C'ést p'u' enn' créatur', c'ést in homme! 'A prend l' chemin. 'A file...

Lâ, alle arrive l' soèr... Son mari couch' dan in hôtel. Alle ést rendue lâ avec lui, mé', i' 'a r'conna't pâs: c'st in docteur! Beau p'tit docteur, j' crés b'en! Son enseigne et p'is, c'st in vré' docteur! Ah! i's s' mette' à parlé' ensemb'e, le roè p'is l' docteur. I's couche' ensemb'e, l' soèr, mé' c'ést in docteur, p'is c'ést in roè. C'ést pâs sa femme! Ça pâss' de minm' la veillée. Ça fa't qu'i' s'informe é' gu'y où c' qu'i' vâ, lâ... l' docteur s'informe ioù c' que le roè vâ. I' dit: «J' vâs su' in tel prince, lâ, i' dit, qui â in épin' dans l' talon, qui l' fa't souffrir terriblement: i' dit, j' vâs pour l' consoler, l'encourager, i' dit, p'is gu'i' souhaiter bonn' chance. I' dit, i's peuv'nt v'nir à trouvé' in moyen de fère ôter çâ!

— B'en, i' dit, on vâ fér' route ensemb'e. Moé, i' dit, j' su's t-in docteur, p'i' i' dit, j'en sé's pâs mal long, i' dit, dans cés affér's-lâ. I' dit, m'en vâ allé' avec vous, p'i' i' dit, vous renteur'rez, i' dit, au château, lâ, du prince, p'i' i' dit, si i' veut que j' rent'e, vous m'introduirez: J' su's t'in docteur, p'is j'en sé's joliment long dans cés affér's-lâ, j' su's pâs mal habil' là-d'dans, que j' peux p't-êt' b'en l' soulager. Si i's veule'nt m' fér' rentrer, b'en, i' dit, j' rentr'rai, p'is si i's veul'nt pâs, b'en, i' dit, j' pass'rai outre!

— C'ést correck!»

Rendu, don, au château du prince Pierr', lâ, le roè rentre. I' s'introduit³³: «J' su's le roè!» Et p'is lâ, i' gu'i' dit çâ. I' dit: «J'ai in jeun' docteur avec moé. I' dit, qu'en sé't terriblement long. Par vot' câs, i' dit, i' â étudié çâ in peu, p'i' i' dit qu'i' pourrét vous soulagé in peu.

— Sa femm' dit, mon Guieu [Dieu]! 'a dit, v'lâ assez longtemps qu'on dépens' d' l'argent pour çâ, 'a dit. Co' minm' qu'i' en viendrè' in aut', ça s'râ pâs mieux!

— L' princ' Pierr', b'en, i' dit, ma femme, i' dit, d' l'argent, d'abord, i' dit, mecqu'on meure, on 'n n'a'râ pâs besoin. C'ést d' s'en sarvir, du temps qu'on ést su' 'a terre; i' dit, fa's-lé don rentrer! I' s'râ te'jou's pâs pir' que 'és aut's!»

33. Introduire (s'): Se présenter.

Te'jours, i's font rentrer l' docteur. L' docteur arrive à râs, p'i' i' s' mè' à gu'i parler, tout çâ. «Mé', i' dit, quoi c' que vous avez?

— I' dit, r'gârdéz, i' dit, c'est in épin' que j'ai dans l' talon depuis tant d'années, p'i' i' dit, i' y â jama' eu in docteur... I' on asseyé jusqu'à scier, çâ, p'i' i' y â r'guien qui prend là-d'ssus d' tout' sorte!

— I' dit, on peut-i' voèr çâ?

— I' dit, oui!»

Ça fa't qu' lâ i' gu'i dev'loppe l' pied, p'i' i' prend... 'a prend... l' docteur prend l'épin' p'i' i' 'a branle in peu. «Ah! i' dit, docteur, que vous m' soulagez!

— Oué, oué, i' dit, j' vous soulage! I' dit, c'st in affér' de r'guien à ôter, mé' i' dit, avant çâ, i' dit, j'ai enn' chose à vous d'mander.

— Quoi c' que c'est?

Lâ, son mari éta' avec elle. «B'en, i' dit, vous avé' 'ien qu'à m' fér' vot' confession général' de vot' vie d' tou' 'és deux, p'is l'épin' vâ sortir san [sans] aucun mal. Vous allez r'venir (e) l' pied tel que vous l'aviez!»

Ça lés surpren in peu. Lui, i' ést consentant t'ut suite. Mé' elle, alle a fait une triste vie, lâ, elle, apra' avoèr fait la vie qu'alle a lâ, lâ... d'avoèr lapidé sa bell'-soeur comme aller jusqu'à gu'i fér' couper lés mains, par trahison.

Ça fa't que lui, i' ést pra' à consentir à fér' sa confession générale. Mé', i' 'a fa't tell' qu'alle ést, comm' de raison, tell' que je l'ai contée. Apras qu' sa confession générale ést faite, 'a [le docteur] pren encôr' l'épin' p'i' 'a la décolle encôre. «Ah! i' dit, docteur, que vous m' soulagez!

— B'en, i' dit, vot' femme a 'gu'ien qu'à fér' sa confession générale, p'i' i' dit, quand alle a'râ fêni, l'épin' sortirâ, i' dit, san aucun mal. Vous r'viendrez l' pied tel que vous l'avez!»

Lâ, i' ést apras sa femme. Te'jours, sa femme s' décid' de fér' sa confession générale. 'A 'n n-â enn' tañnante³⁴! Mé', elle, [La Belle Sans-Mains] alle avé't vu clair, lâ, au travers de çâ. Alle avé't son portra't, lâ, qu' sa mère ava't fait imprimer dans son lit, p'i' i' été' accroché justemen apras lés murs. Mé' 'a parla't pâs.

Te'jours qu' 'a vien à bout d' fér' sa confession générale. Lâ, 'a déclar' tout' c' qu' 'a a fait à sa bell'-soeur, p'is tout'.

Mé', le roè, lui, i' carcul [calcule]³⁵ c'est in docteur qu'ést au râs lui, p'is c'est sa femme. Mé', i' 'a conna't pâs, c'est pâs sa femm', c'st in docteur! Mé', c'st in docteur qu'ést habil' terrib'e!

34. *Tannant*: Extraordinaire, terrible.

35. *Calculer*: Penser, croire.

Apras qu'a a feni sa confession générale, 'a s'en vâ p'i' 'a prend l'épin' p'i' 'a gu'i ôt' d' dans l' pied. P'i' i' ést tel qu'i' s' leuv' drett' debout'. Quiens! «Ah! i' dit, qu' vous m'avez soulagé, docteur! I' dit, j' sé's pàs comment vous récompenser!

— 'A dit, pâ' enn' cenn' de récompense, 'a dit, prince, pâ' enn' cenne! Mé', 'a dit, tu m' conna's pàs, aujo'rd'hui. Moé, 'a dit, je te conna's! J' su's t-habillée en docteur, mé', i' dit, c'ést pàs moé, qui... j' su's pâ' in docteur. Mé', i' dit, j' su's La Bell' Sans-Mains, par 'zemp'e, i' dit... t' as coupé les mains, i' dit, à ta sœur, dans la forat!»

Lâ, 'a di' à son mari, 'a dit: «Gâr'e [regarde], 'a dit, tu m' prends pour in docteur, mé', 'a dit, c'ést moé qu'ést ta femme, 'a dit, La Bell' Sans-Mains qu' t' as ramassée dan 'a forat, p'i' 'a dit, 'gârde, 'a dit, l' portra't qu' mouman... qu' ta mère a fa't poser, avec mes deux enfants, 'a dit, quand j'ai eu mès deux enfants, hein! qui sont posés dans mon lit!»

'A s'en vâ, p'i' 'a décroche l' portra't. «Quiens! 'a dit, mon mari, c'ést b'en moé avec mes deux enfants!

— Oui!»

— P'is lâ, le roè veut s' fâcher. «Ah! 'a dit, arrette, arrett', mon roè! 'A dit, fâch'-toé pàs! Moé, j'ai souffert, mé' 'a dit, lui, â souffert. Tu voés comment c' qu'i' â souffert depu's tant d'années. Mé' c'ést enn' promess' que j' gu'i ava't dit, p'i' alle â arrivé. J' gu'i ava's dit, comment... quand i' m'â coupé lés deux mains, qu'i' gu'i pouss'ré' [pousserait] enn' épin' dans l' talon, de six pouc's de long; gu'i' y a'ra't gu'ien qu' moé, quand j'a'ra's mes deux mains, pour v'nir gu'i ôter. B'en, 'a dit, j'ai trouvé mes deux mains, p'is j' su's t-ôbligée d' venir accomplir ma promesse comm' je l'ava's faite. 'A dit, j' gu'i ai ôté son épine; lui, â pâti p'i' 'a dit, moé 'tou! P'i' 'a dit, à c'tte heure, mon mari, pàs d' rancune, p'i' 'a dit, pàs d' chicane! On vâ s'en aller che' nous, p'i' on vâ viv' tranquill's, h'ureux. C'ést à nous...»

Eh b'en! quand i' a vu qu' sa femm' parla't d' minm', b'en, lâ, i' ont parti p'i' i's s' sont en allés che' z-eux.

En arrivant che' z-eux, ah! b'en, c'a été dés joie' encôre. Lâ, le roè a conté à sa mér' quoi c' que sa femme ava't fait: 'a s'été' habillée docteur p'i' 'a ava't guéri c't homm'-lâ.

P'is lâ, b'en, i' ont te'jours vêtu [vécu] ensemb'e. Le roè, d' temps en temps monté't su' son trône avec sa femme, tout's couronnés tou' 'és deux, p'is lâ, i' faisé't dés discours à son roéyaume, à sés gens dans le royaume. Ah! Ça été l' bonheur, lâ, l' restant d' leu's jours.

P'is j'ai passé par lâ, l'année passée. L' monde ava't du plaisir, et p'i' i' y ava't vingt-deux p'tits princes p'is douz' p'tit's princesses.

P'i' i's m'on [ont] envoyé écitt' pour vous conter ça!

LEXIQUE

- ABATIS (faire de l') : Opération consistant à abattre les arbres en vue de mettre le terrain en culture, 68.
- ACCOTER : Appuyer contre un mur dans une position penchée, 45, 182.
- AMANCHER (s') : S'arranger, s'y prendre, 257.
- AMARRER : Attacher, 222.
- AMUSER : Leurrer, 221.
- APPARATS : Préparatifs, 98.
- ARDEUR : Lueur. Du vx fr. ARDER : Brûler. D'où *ardeur*, reflet qui émane du feu, 211.
- BAISSEUR : Baissière, dépression de terrain, 38.
- BARBILLON : Barbe de blé, de seigle ou d'orge, 110.
- BARDA (ou berda) : Ménage, entretien de la maison, 46.
- BARDASSAGE : Besogne routinière de peu d'importance, 150.
- BARDASSER : Voir au ménage, à la maison, 41.
- BARRER : Fermer au moyen d'une barre. Ici, fermer à clé, 45, 185. *Débarrer* : Enlever la barre, ouvrir une porte fermée à clé.
- BARRER : Diviser une chambre en plusieurs petites pièces, 185.
- BARRURE : Mur de stalle d'écurie, 182.
- BER : Berceau, 48.
- BEST (angl.) : Meilleur, le plus. *Mon best* : ce que je préfère, 136.
- BOSS (angl.) : Contremaître, gérant, chef, 39.
- BOUCANE : Fumée, 186.
- BOUCANER : Fumer, laisser échapper de la fumée, 39.
- BOYART : Brancard, civière, 68.
- BRAGUETTE : Califourchon ; se chauffer la braguette au poêle : synonyme de paresse invétérée, 136.
- BRAILLER : Pleurer, se lamentir, 183.
- BROC : Fourche à cinq ou six fourchons destinée à manier le fumier, 138.
- BROUE : Écume, 67.
- BUTIN : Vêtements, trousseau, lingerie, 38.
- CALCULER : Penser, estimer, 37, 148.
- CAMP (sacrer le) : Déguerpir à la hâte, 44, 141, 181.
- CARRÉ : Adv., sans hésiter, sans ralentir, 111.
- CHARLANTER : Chercher à persuader, insister auprès de, 53, 214.
- CHAROGNE : Cadavre, 100.
- CHÂSSIS : Fenêtre, 53. « Fenêtre du châssis » : tablette de fenêtre, 161.
- CHAUD : Ivre, 268.
- CHEMIN (venir dans le) : Être à la mendicité, 109.
- CIPÂTE (prob. sea pie) : Mets paysan composé de différentes sortes de viande, de patates, le tout soigneusement assaisonné, 162.
- CLASSE (de première) : Rondement, sans difficulté, 147.
- CLEAN [to] (angl.) : Nettoyer, débarrasser, 86.
- CLEAR [to] (angl.) : Congédier, 138, 252. Adjectif : Quitte, 151.
- COLON : Défricheur ; premier occupant d'une terre de colonisation, 67.
- COMBLE : Toit, pignon, 45.
- COMPTER : Penser, estimer, croire, 39.
- CONTE (à son) : Selon sa façon de dire, selon son expression, 100.
- COULANT : Glissant, 111.
- COURRIETTE : Lanière, 135.
- CRAWL [to] (angl.) : Ramper, se traîner à quatre pattes, 124.

- CRÉATURE: Femme ou fille, 45, 88, 209, 251.
- CURIEX: Nouveau, intéressant, 110. Bizarre, 160.
- DÉBAUCHER: Convaincre quelqu'un de quitter un lieu, 213.
- DÉGREYER (se): Enlever ses habits, ses habits de voyage, 51.
- DÉMORPHOSÉ: Rendu à son état normal, après la métamorphose, 48.
- DIABLE (ça parle au): Se dit de ce qu'une situation a de fâcheux, de difficile, 181. *Mener le diable*: Chicaner, faire des reproches malveillants, 209.
- DOUTANCE: Doute, soupçon, appréhension, 270.
- DRILL [to] (angl.): Entraîner, exercer, apprendre méthodiquement une technique, 58.
- EFFETS: Marchandises, 189.
- EMMORPHOSÉ: Métamorphosé, 42, 87.
- ENCAVE: Là où la branche présente une faiblesse, une sorte d'entaille, 56.
- ENDORMITOIRE (eau d'): Eau qui a la vertu de faire dormir, 182.
- ÉQUIPOLLENT (en): À proportion de, 125.
- ÉTRIVER: Choquer, fatiguer, agacer, 48.
- FAUT (comme): Comme il faut, i.e. de façon solide, 111.
- FILOU: Trompeur; qui use de détours pour arriver à ses fins, 212.
- FLY (angl.): Voler dans les airs, aller rapidement, 140.
- FOREMAN (angl.): Contremaître, surveillant de travaux, 211.
- FORT: Liqueur alcoolisée, boisson forte, 182.
- FOUILLER: Se dit du travail d'un porc qui remue la terre avec son groin, 183.
- FOURBU: Qui a de la difficulté à marcher à cause d'un excès de fatigue, 92.
- FRICASSÉE: Sauce très épaisse contenant de menus morceaux de viande, 95.
- FRONTEAU: Extrémité de la ferme, borne mitoyenne entre la ferme d'un cultivateur et celle d'un fermier du rang voisin, 139.
- FUN (angl.): Plaisir, 190.
- GANG (angl.): Groupe, grand nombre, 41, 139.
- GINGUEUX: Porté à danser ou à gambader, 98.
- GODENDART: Longue scie utilisée pour scier les gros arbres; cette longue scie et munie d'une poignée à chaque bout, 266.
- GRÉER (ou greyer) se: Se préparer, s'organiser, 45, 255. Gréer: Se procurer, appareiller, 252. Organiser, préparer, 148, 191, 213.
- GRÉMENTS: Machines, instruments nécessaires à une exploitation, 134.
- HALER: Tirer, retirer, 140.
- INTRODUCE [to] (angl.): Présenter, 60.
- INTRODUIRE (s'): Se présenter, 272.
- ITOU: Également, aussi, pareillement, quand même, 60, 136, 182, 209, 250.
- JAPPE: Jappement, 135.
- JAPPER: Aboyer, 258.
- JEUNESSES: Des jeunesses: adolescents, jeunes gens, 139.
- JOB (angl.): Ouvrage, occupation, travail, 86.
- JOB [to] (angl.): Se charger de l'entreprise, du travail, 185.
- JOURNÉE (à la): En accumulant quelques sous gagnés jour après jour, 109.
- JUMP [to] (angl.): Voler, subtiliser, obtenir clandestinement, 266.
- LÂCHE: Lent, 213.
- LOOSE (angl.): Qui a du jeu, qui n'est pas entouré de mortier ou de ciment, 186.
- MAGANÉ: Maltraité, malmené, 209.
- MAL (pas): Passablement, assez, 179, 251.
- MANQUE (bien): Peut-être, probablement, 61.
- MASSE (en): Abondamment, en bonne quantité, 135, 147.
- MENER: Conduire, accompagner, 38. Se déplacer rapidement, 55, 219, 258.
- MENTERIE: Mensonge, 109.
- MER: Houle, vague, 45.
- MOÉ 'TOU: Moi aussi. *Itou*: également, aussi, pareillement, 108.
- MOLLIÈRE: Fondrière, borbier, 139.
- MONDE (prendre du): Embaucher des ouvriers, des aides, 134.
- OCCUPÉ (être): Être préoccupé, sans repos, affairé, 52, 215.
- OCCUPER: Inquiéter, 149.

- PAQUETÉ: Rempli, comble, 261.
 PAREIL COMME: Tout comme, 249.
 PELLETERIE: Peau; ensemble de peaux, 91.
 PLAIN: Rivage, plage, 215.
 PLANTER (se): Faire de grands efforts, agir avec grande attention, 58.
 PLAQUER: Indiquer les bornes d'un terrain en faisant des « plaques » sur les arbres, 51.
 PLEUMER: Enlever la peau (plumer) d'un animal, 111.
 PORTAGE: Ici, endroit inhabité couvert de forêt, 109, 159.
 POUSSER (se): Prendre la fuite en vitesse, déguerpir, 257.
 QUÉRIR: Chercher, 46, 120.
 RANG: Suite de fermes s'échelonnant sur une partie de territoire desservie par une route commune, 158.
 RAS (à): Proche, tout près, 137, 149, 222, 258.
 RAVAUDER: Rôder, vagabonder, aller ça et là, passer et repasser, 265.
 RÉCHAPPE: Action de réchapper d'une maladie. *Plus de rechappe*: condamné à mourir, 50.
 REMÂTER (se): Faire le beau, prendre des airs prétentieux, 61.
 RENDU QUE: Pourvu que, 148.
 RENVOI-D'EAU: Larmier, 44.
 RESSOUDRE: Arriver à l'improviste, 43, 67.
 REVOLER: Être projeté, bousculé, 58.
 REVOLVER (angl.): Pistolet, 41, 253.
 ROUGH (angl.): Dur, rude, brutal, bourru, 262.
 RUN [to] (angl.): Conduire, gérer, 193. Vivre, 252.
 SALOON (angl.): Taverne, buvette, 262.
 SAPRER: Autre forme de *sacrer*. Ici, donner, lancer, appliquer, 39, 95.
 SECOUSSE: Espace de temps, 40, 110, 148, 161, 179, 209, 250.
 SERVANTS (angl.): Serviteurs, domestiques, 46, 268.
 SHAVE [to] (angl.): Se raser, se couper la barbe, 150.
 SHED (angl.): Hangar, remise, 185, 218, 266.
 SILEMENT: Sifflement, 215.
 SLICE (angl.): Voiture à quatre roues dont la plate-forme de bois flexible sert de ressorts, 38.
 SMART (angl.): Intelligent, habile, doué, 41, 110, 190, 251.
 SPRINGS (angl.): Ressorts, 262.
 STEP [to] (angl.): Avancer en sautant ou rythmant ses pas comme à la danse, 97.
 STORE (angl.): Magasin, 180, 268.
 SULKY (angl.): Voiture à deux roues, très légère, 139.
 TANNANT: Remarquable, extraordinaire, 125, 273.
 TANNER: Fatiguer de questions, 53.
 TAPON: Tas, amas, amoncellement, 257.
 TENTURES: Pièges, collets à lièvres, 57, 89.
 TÊTES (à): Maison à têtes: maison construite de poutres non équarries et selon une technique spéciale dans les encoignures, 158.
 TOMBÉREAU: Voiture de ferme composée de deux solides roues et d'une carrosserie en forme de boîte carrée sans couvercle, 186.
 TOUGH [to] (angl.): Endurer, attendre, 43.
 TOURNÉE (faire sa): Visite paroissiale, 158.
 TRAIN: Bruit, tapage, 123.
 TRAÎNE (à la): *Laisser quelqu'un à la traîne*: Laisser une personne sans résidence fixe, sans subsistance assurée, 159.
 TREMPÉ: Trempé, mouillé, détrempé, 216.
 TROUVAILLE (faire une): Mettre au monde, donner naissance à, 48, 263.
 TROUVER: Enfanter, mettre au monde, 264.
 TUABLE (pas): Impossible de tuer; interdit de tuer, 49.
 TWIST (angl.): Tour, ruse, 190.
 VAILLANT: Actif, alerte, dur au travail, 215.
 VALEUR (de): Malheureux, lamentable, 44.
 WATCH [to] (angl.): Surveiller, guetter, 39, 93, 120, 135, 220, 253.

INDEX ANALYTIQUE

- ABOIEMENT**; Un prince rejoint une princesse cachée dans la forêt, en se guidant sur l'aboielement de ses chiens, 233.
- ABRI**; Privée de ses deux mains, une princesse parvient à se trouver un abri à l'intérieur d'un pin abattu et dont le cœur a cédé à la pourriture, 231.
- ALÈNE**; Chez un seigneur, si l'employé perd patience, il perd son salaire et reçoit trois coups d'alène dans le fessier, 127.
- AMÉLIORATIONS**; Un prince apporte des améliorations dans la vie de ses prisonniers, à la suggestion de sa nouvelle épouse, 236s.
- AMÉRINDIENS**; Un couple d'Amérindiens vient au secours de Belle Aurore qui a été jetée à l'eau, 200s.
- AMOUREUX**; Le prince Pierre, qui a pourtant promis à son père mourant, de n'avoir aucune relation avec les gens de l'extérieur, devient amoureux d'une jeune actrice et finit par l'épouser, à la grande déception de la princesse, sa sœur, 226s.
- ANTIPATHIE**; Une veuve, mère d'un laideron de fille épouse le père de Belle Aurore. Elle a de l'antipathie pour la fille de son second mari, 194.
- APPROBATION**; Une vieille reine donne son approbation à son fils qui désire épouser une princesse privée de ses mains et qu'il a retrouvée dans la forêt, 236.
- ARGENT**; Une reine suggère à son mari d'entreprendre un grand projet pour dépenser son argent, 69.
- ARBRE**; Conquête de l'arbre chanteur par trois enfants d'un roi élevés chez un meunier, 26-29.
- AURORE**; Une jolie fille, appelée Belle Aurore, est née d'un père qui épouse, en seconde noces, une femme, mère d'un laideron inqualifiable. La seconde mère de Belle Aurore tente de plusieurs façons de trouver un mari à son laideron de fille, tout en traitant Belle Aurore comme une esclave. Grâce à Ti-Jean, frère de Belle Aurore, cette dernière épouse un roi; le laideron et sa mère sont punis, 194-208.
- AVEU**; Un fin voleur, rassuré par l'amnistie du roi, avoue avoir commis plusieurs vols, 178; accusée d'avoir tué le jeune enfant du prince Pierre, la sœur de ce dernier ne fait aucun aveu; elle nie d'avoir commis le meurtre, 230.
- AVEUGLE**; Une reine devenue aveugle à cause d'une mauvaise fée qui lui a arraché les yeux est hébergée par un chasseur, met au monde un fils, Ti-Jean, que le chasseur élève. Ce fils retrouvera les yeux de sa mère et lui rendra la vue, 71ss.
- BANQUET**; Banquet organisé par un roi pour réunir tous les hommes. La princesse servira d'appât au rusé voleur que le roi veut pincer, 175; second banquet organisé pour trouver l'identité d'un fin voleur, 177.

- BASSES-FOSSSES**; Ti-Jean, privé de la parole, ne répond pas aux questions du roi. Ce dernier condamne le jeune homme aux basses-fosses (prison). Il y demeure très longtemps, 202, 205s; une marâtre et sa fille sont condamnées aux basses-fosses pour avoir persécuté Belle-Aurore et Ti-Jean son frère, 207s.
- BÂTON**; Une petite bonne femme (bonne fée) donne à Ti-Jean un bâton magique qui lui permettra d'aborder une chèvre gardée par des géants, 77.
- BEAUTÉ**; Une femme est tellement orgueilleuse qu'elle décide de se débarrasser de sa petite fille parce que la beauté de la fillette menace de dépasser celle de sa mère, 11ss; malgré ses privations et ses souffrances, une jeune princesse privée de ses deux mains attire, par sa beauté, l'attention d'un prince, 234.
- BELLE**; La Belle Sans-Mains — voir MAINS.
- BÉNÉVOLES**; Avec la collaboration de nombreux bénévoles, un évêque construit rapidement un évêché, 142.
- BERCEAU**; Les sœurs d'un roi volent ses trois enfants et laissent croire qu'ils ont été dévorés en maculant le berceau de sang de poule, 22ss.
- BILLET**; Le roi avait fait pénétrer dans chaque maison une boîte contenant un soldat chargé d'espionner. Un fin voleur distribue de nombreux billets faussement signé par le roi, ordonnant de tuer le soldat caché dans les boîtes, 174s.
- BLÉ**; Un seigneur fait battre son blé au fléau; il refuse de nourrir ses employés. Ti-Jean vend le blé du seigneur pour se nourrir, 128s.
- BOEUF**s; Ti-Jean raconte que son père a acheté un gros bœuf. Une corneille quittait l'une de ses cornes, le printemps, et ne touchait l'autre corne qu'à l'automne, 105s; Ti-Jean, défié par le roi, son parrain, vole deux bœufs sous les yeux des charretiers, 166.
- BOURBIER**; Un seigneur confie à Ti-Jean la garde de ses porcs en lui soulignant le danger qu'il y a à les laisser libres dans les environs d'un bourbier. En fait, Ti-Jean fera croire au seigneur que tout le troupeau s'est enlisé dans le bourbier, 131s.
- CABANE**; Un chasseur bâtit une cabane de branchages pour abriter temporairement une femme (reine) dont les yeux ont été arrachés, 71ss.
- CADAVRE**; Des voleurs trouvent une fillette magiquement endormie. Ils la croient morte et déposent son cadavre dans un coffre qu'ils confient à la mer. Un jeune roi trouve le coffre et conserve dans sa chambre le cadavre de la fillette, 18s; Ti-Jean tue trois fées et lance leurs cadavres par la fenêtre, 82; un roi trouve, dans sa banque, le cadavre d'un homme décapité. Il tente à plusieurs reprises, mais en vain, d'identifier le voleur, 172ss.
- CAGE**; Ti-Jean est retenu prisonnier dans une cage en attendant d'être gras et prêt à rôtir dans le four, 116s.
- CARTES**; La femme d'un chasseur, inquiète des agissements de son mari, va consulter une tireuse de cartes. Cette dernière lui dit que le chasseur nourrit une femme infirme dans la forêt, 72s.
- CHAÎNE magique** qui, avec l'aide d'une formule, peut transporter un château à volonté, 80ss.
- CHANDELLES**; Trois chandelles contiennent le principe de vie de trois fées. En les éteignant, les fées sont détruites, 82.
- CHAPEAU magique** qui cause le sommeil à celle qui le porte, 15s.
- CHAPELLE**; En tombant du ciel sur la terre, Ti-Jean aboutit dans une chapelle où tout l'enchantement, 107.

- CHASSE**; Logés dans leur château, les soi-disant enfants du meunier s'adonnent à la chasse et à la pêche, 24s; après son mariage, le prince Pierre se livre à la chasse, et néglige son épouse; celle-ci ne lui pardonne pas de retourner causer avec la princesse, sa sœur, au retour de la chasse, 227s.
- CHASSEUR**; Un chasseur découvre, dans la forêt, une femme dont les yeux ont été arrachés. Il l'amène chez lui et en prend soin, 71ss.
- CHÂTEAU**; Une fillette précipitée dans un puits découvre, dans un paysage ensoleillé, un château où vivent vingt voleurs; de ce château, la fillette aboutira dans le château d'un roi qu'elle épousera, 13ss; les trois enfants d'un roi, élevés chez un meunier, se bâtissent une sorte de château et retrouvent le roi, leur père, au cours d'une chasse. Ils vont habiter le château où ils sont nés, 24-36; le chef de vingt voleurs trouve l'être mystérieux qui prépare leurs repas et s'engage à protéger cette fillette, 14s; au cours d'une promenade en carrosse, le roi aperçoit un magnifique château qu'il n'a jamais vu, 70; Ti-Jean refuse d'aller habiter le château du capitaine et préfère se diriger vers le château du roi où on lui assigne la fonction de jardinier royal, 195s.
- CHEVAL**; Ti-Jean, fin voleur, va voler le cheval du roi surveillé par plusieurs gardiens dans les écuries royales, 167; Belle-Aurore, douée de pouvoirs magiques, procure à un vieil Amérindien des chevaux qui filent comme des oiseaux, 202-207; une épouse, jalouse de sa belle-sœur, fait tuer le plus beau cheval de son mari en lui disant que c'est l'œuvre de sa sœur, 229.
- CHIENS**; Le chien du seigneur va avertir l'employé qu'il est temps de dîner, mais le chien mange le repas de l'employé, 128; pour jeter le discrédit sur une belle-sœur, une épouse suit les conseils d'une sorcière: tuer le plus beau chien de chasse du mari en disant à ce dernier que c'est l'œuvre de sa sœur, 228; deux chiens, qui accompagnent un prince à la chasse, découvrent une princesse qui vit péniblement en forêt, privée qu'elle est de ses deux mains amputées par son frère, 232.
- CLÉ**; Une épouse s'empare d'une clé laissée dans le gilet de son mari pour pénétrer dans les appartements de sa belle-sœur et y déposer le couteau qui a mis à mort son enfant. Ainsi, le mari aura une preuve que sa sœur trame son malheur, 229s.
- COCHONS**; Jacques, frère de Ti-Jean, devient responsable de l'entretien des cochons chez le roi, 112; pour tromper l'astuce de Ti-Jean, le seigneur lui confie son troupeau de cochons à garder et à protéger contre l'enlèvement dans la savane, 131s.
- COFFRE**; Des voleurs fabriquent un coffre et y enferment le cadavre d'une fillette qui semble morte, et confient le coffre à la mer. Un jeune roi trouve ce coffre flottant, 18s; Ti-Jean se fait fabriquer un coffre et y enferme un géant, 118.
- COLÈRE** du géant subitement privé de son soleil, 114.
- CONCOURS**; Un curé et son bedeau approuvent un concours pour savoir qui de trois concurrents va manger un œuf, 155; celui qui fera le plus beau rêve mangera le cipâte, 156s.
- CONDITIONS**; Un seigneur annonce à ses employés que ses conditions d'embauche sont changées: si l'employé s'impatiente, il perd son salaire et reçoit des coups d'alène dans le fessier, 127s.
- CONFESSION**; Un faux médecin oblige le prince Pierre et sa femme à faire la confession de leurs nombreuses fautes avant de guérir le prince malade, 247s.
- CONSTRUCTION**; Grâce à l'aide de nombreux bénévoles, la construction d'un évêché avance rapidement, 142.

- CONVERSATION d'un roi avec l'oiseau parleur (de vérité); le roi apprend comment ses enfants ont été enlevés et qui ils sont, 34s.
- CORDE; Ti-Jean descend du ciel en se laissant glisser le long d'une corde tissée en paille d'orge par saint Pierre et saint Jacques, 106s.
- CRIEUR; Le roi charge un crieur d'annoncer, à la porte de l'église, son besoin d'ouvriers pour exécuter un projet de défrichement, 70.
- CUISINE; Une fillette prend soin de la cuisine dans un château de voleurs, 13ss.
- CURÉ; Au cours de sa visite paroissiale annuelle un curé adopte un jeune paroissien très intelligent, 152s.
- DÉCEPTION d'une femme orgueilleuse qui apprend que sa fille est plus jolie que la mère, 11s; une épouse est déçue du peu de résultat qu'a eu sur son mari la destruction de son chien le plus cher, 229.
- DÉCISION; Pierre prend la décision de solliciter un emploi chez le seigneur, 127; grave décision que de permettre à une marâtre de faire le voyage en compagnie de Ti-Jean et de Belle Aurore. Cette dernière est jetée à l'eau par la marâtre qui, en plus, lui enlève les yeux, 199s.
- DÉCLARATION; Un meunier, à la veille de mourir, fait à trois de ses enfants une déclaration surprenante: ils ont été trouvés dans un coffre qui s'est arrêté sur les vannes du moulin et ils ont été adoptés, 23.
- DÉCOUVERTE; Renfermé dans le château paternel, le prince Pierre fait une découverte: le spectacle d'une ville à la vie trépidante. Malgré la promesse faite à ses parents, il commence à sortir en ville et à prendre part à la vie culturelle du milieu, 225ss.
- DÉNONCIATION; Pierre et Jacques dénoncent au roi de soi-disant vantardises de Ti-Jean, 113s.
- DON; Un meunier qui a élevé trois enfants étrangers (de roi) leur fait don d'une somme d'argent et d'une grande propriété où ils pourront s'établir et gagner leur vie, 23.
- EAU; Une reine-fée, qui en veut à Ti-Jean, l'envoie chercher de l'eau dont la vertu peut ramener les morts à la vie, 78.
- ÉCRITEAU; Un évêque place au-dessus de la porte de son évêché l'écriteau suivant: Bon vivant — Chanceux — Heureux. Le roi se trouve indigné de cet écriteau et il force l'évêque à répondre le lendemain à trois questions, 143.
- ÉDUCATION; Un roi et une reine voient à éduquer leurs deux enfants, le prince Pierre et une princesse (qui deviendra la Belle Sans-Mains) à l'écart des gens de leur entourage, 225.
- EMPLOI; Ti-Jean va demander un emploi à la reine qui, en fait, est une mauvaise fée, 76; Ti-Jean et ses deux frères vont demander un emploi à un roi; les trois obtiennent un emploi, 112ss; trois fils d'une pauvre famille vont, l'un après l'autre, solliciter un emploi chez le seigneur, 127s.
- ENTENTE entre le seigneur et ses employés: ne pas manquer de patience, autrement le salaire en souffre, le dos aussi, 127ss.
- ENTHOUSIASME de Ti-Jean en entendant le seigneur énumérer ses exigences extravagantes, 129.
- ÉPINE; Après avoir eu les mains coupées par son frère, une princesse lui prédit qu'une épine lui percera le talon et qu'elle seule pourra l'en débarrasser quand elle recouvrera ses mains, 231.

- ERMITE; Un vieil ermite donne des conseils à deux frères et à une sœur partis à la recherche de trois merveilles, 26ss.
- ÉTABLE; Ti-Jean raconte que son père a bâti une étable tellement longue qu'un bœuf y entrerait par un bout à l'automne, la traversait en mangeant et aboutissait à l'autre bout, seulement au printemps, 104.
- ÉTUDES; Une fée conseille à une femme orgueilleuse de sa beauté d'envoyer sa petite fille aux études dans un couvent, 11s.
- ÉVÊQUE; Un évêque est désigné pour aller bâtir la cathédrale d'un nouveau diocèse. Il accepte de s'acquitter de sa mission, mais demande à Pierrot, son serviteur depuis longtemps, de l'accompagner. Pierrot va aider son évêque à bâtir une cathédrale et un évêché, 142s.
- EXCURSION de chasse d'un chasseur et de son jeune fils adoptif. Ce dernier se perd en forêt et aboutit chez une petite bonne femme qui lui révèle ses origines et lui procure une petite plume magique, 74s.
- EXCUSES; Deux jeunes garçons s'aperçoivent qu'ils sont sur le domaine du roi; ils songent à faire des excuses au monarque, 30.
- EXPLICATION; Un roi demande à Belle Aurore de lui expliquer comment il se fait que Ti-Jean est muet en présence du roi, mais qu'il parle dès que la jeune fille arrive, 206s.
- FÉE; Une fée est la marraine d'une femme qui est très orgueilleuse de sa beauté. Cette femme ira jusqu'à tenter de faire disparaître sa fille, avec l'aide de la fée, 11ss; une fée apparaît dans le carrosse royal et menace de métamorphoser sa ville, si le roi n'arrache pas les yeux de sa reine, 71; les trois filles de cette reine-fée restent dans un château dépourvu de porte au niveau du sol. Elles gardent les yeux de la reine, 78s.
- FEMME; Une petite femme blanche révèle à une fillette qu'elle pourrait se procurer trois merveilles: une fontaine d'or, un arbre chanteur et un oiseau parleur, 24s.
- FILLETTE; Une fillette chassée par sa mère trouve asile dans un château de voleurs, devient leur cuisinière, 13s.
- FLÉAU; Un seigneur fait battre son blé au fléau, 128s.
- FLÉTRISSEMENT; Le flétrissement d'une feuille verte annoncera un malheur pour le frère parti à la recherche des trois merveilles, 26s.
- FLEURS; Une jeune fille à laquelle on a enlevé les yeux a un don précieux pour cultiver les fleurs. Elle en fait de beaux bouquets qu'elle envoie vendre non pour de l'argent mais pour des yeux humains. Elle retrouve ainsi ses yeux et sa vue, 201ss.
- FONTAINE; Conquête de la fontaine d'or par les trois enfants d'un roi élevés chez un meunier, 26ss.
- FORÊT; Une reine dont une fée a arrachée les yeux se traîne dans la forêt et est aidé par un chasseur, 71ss; une princesse a été conduite par son frère dans la forêt où il lui a coupé les deux mains. La princesse a survécu à ses souffrances et est découverte par un prince célibataire qui chassait dans la forêt, en compagnie de ses chiens, 232s.
- FORMULE que Ti-Jean doit utiliser pour profiter de la vertu d'une petite plume blanche, 76; formule capable de transporter un château à volonté, 80s.
- FORTUNE; Un roi est tellement riche qu'il ne peut imaginer les limites de sa fortune, 69s.
- FOUR; Le géant ordonne d'engraisser son prisonnier, Ti-Jean, et de le faire rôtir dans son four, 116.

- FRONT; Une princesse fait une marque au crayon dans le front d'un fin voleur recherché par le roi. Le voleur marque le front de tous ses compagnons, même celui du roi, 176.
- FUMÉE; Un roi se sert de fumée intense dans sa banque pour détecter une entrée secrète, 171s.
- FUSIL; Un chasseur, père adoptif et parrain de Ti-Jean, achète un fusil à son filleul et lui apprend à tirer, 74.
- GÉANTS; Deux géants préposés à la garde d'une chèvre menacent la vie de Ti-Jean, 77s; Ti-Jean est obligé d'aller voler la lune, le soleil et le violon d'un géant. Finalement il va voler le géant lui-même, 112-118.
- GOURMANDISE; Un curé qui a adopté un garçonnet, veut voir si son protégé peut se laisser aller à la gourmandise. Il place une grosse pomme près de la fenêtre, bien en vue, 154.
- GUERRE; Un jeune roi part pour aider un autre roi qui doit soutenir une rude guerre. Ce dernier roi était autrefois venu aider le père de ce jeune roi, 19ss; un prince, qui vient d'épouser une princesse infirme, est forcé de partir pour la guerre, 237.
- HABILETÉ; Deux frères démontrent au roi leur habileté au tir en abattant une bête en fuite, 30s.
- HABITS; Ti-Jean, frère de Belle Aurore revient dans son pays habillé en prince, 197.
- HÉBERGEMENT; Un chasseur et sa femme hébergent une reine aveugle, retrouvée en forêt. La reine met au monde un enfant; le chasseur et sa femme le portent au baptême et se chargent de l'élever, 73ss.
- HÉSITATION; Deux hommes transportant un bûcheron supposément mort ont une certaine hésitation avant de s'aventurer dans un sentier plutôt que dans un autre, 66; à une bifurcation de la route, Ti-Jean a une certaine hésitation. Il choisit une route, la mauvaise, et se perd dans la forêt, 75.
- HISTOIRE; Ti-Jean raconte au roi l'histoire des malheurs de sa famille, 197.
- IMPATIENCE d'un seigneur qui a trouvé son employé, Ti-Jean, couché avec la seigneuresse, 133.
- INCENDIE; Un père est réduit à la pauvreté par suite d'un incendie, 105.
- INCITATION; Incitation d'une vieille reine, à son fils célibataire, à se trouver une épouse, 232.
- INQUIÉTUDE; La femme d'un bûcheron ressent de l'inquiétude en constatant que son mari n'est pas venu dîner, à midi, 66.
- INTERDICTION; Un jeune roi, à son départ pour la guerre, interdit à sa mère l'entrée de sa chambre, 19.
- INVITATION; Un roi invite deux jeunes chasseurs à dîner chez lui; en retour, les deux jeunes hommes invitent le roi à prendre le dîner chez eux, le lendemain, 31.
- JACQUES; Second fils d'une famille de trois garçons, Pierre, Jacques et Jean. Jacques va, à la suite de Pierre, demander un emploi à son seigneur, 128.
- JACQUES (saint); En montant dans un mât, Ti-Jean parvient au ciel où il rencontre saint Pierre et saint Jacques en train de battre l'orge, 106.
- JALOUSIE; L'épouse d'un chasseur entretient des soupçons à l'égard de son mari qui, d'après elle, nourrit une concubine, 72s; par jalousie, Pierre et Jacques disent au roi que Ti-Jean s'est vanté d'aller voler la lune, le soleil, le violon magique d'un géant, puis le géant lui-même, 113s.
- JARDINIER; Ti-Jean s'engage comme jardinier chez un roi. Ce dernier l'observe, dans le jardin, quand il regarde le portrait de sa sœur, Belle Aurore. Le roi demande à son jardinier d'aller chercher sa sœur qu'il a l'intention d'épouser, 196s.

JEAN; voir TI-JEAN

JUMEAUX; Une princesse donne naissance à deux jumeaux pendant que son mari est à la guerre, 237.

JUPON; Jupon magique qui paralyse une fillette, 17s.

LAIDERON; Une veuve, mère d'un laideron, a épousé un homme qui est père d'une jolie fille, appelée Belle Aurore. Cette seconde mère persécute les enfants de son mari et en vient même à arracher les yeux de Belle Aurore et à la jeter à la mer. Ensuite, elle s'arrange pour faire passer son laideron pour Belle Aurore, 194, 199ss.

LAIT; Pour faire périr Ti-Jean, une reine-fée l'envoie lui chercher du lait de chèvre gardée par des géants, 77s.

LANIÈRE; Si un employé perd patience, il perd son salaire et doit se faire enlever une lanière de peau tout le long du dos, 127.

LETTRE; Une princesse jalouse de sa belle-sœur intercepte une lettre adressée à un prince qui se bat à l'étranger et change complètement la teneur de la lettre, 238ss.

LIME; Pour aller voler le violon magique du géant, Ti-Jean exige une lime très perfectionnée, 115s.

LUMIÈRE; Guidé en pleine nuit par une petite lumière, Ti-Jean arrive à une cabane où habite une charitable petite femme, 75.

LUNE; Ti-Jean est obligé d'aller voler la lune du géant, 113s.

MAINS; La Belle Sans-Mains: princesse qui est trahie par sa belle-sœur et est conduite en forêt par son frère Pierre qui l'y abandonne après lui avoir coupé les mains. Cette infirme est trouvée par un prince qui l'épouse. Mais, au cours d'une guerre la Belle Sans-Mains est de nouveau trahie par l'épouse de son frère: on l'exile en forêt avec ses deux jeunes enfants. Elle survit, recouvre miraculeusement ses deux mains et revient guérir son frère gravement malade. Elle pardonne à son frère et à sa belle-sœur et revient vivre dans la famille de son mari, 225-248.

MARIAGE d'un jeune prince avec une fillette qu'il a découverte dans un coffre flottant, sans apparence de vie, 21; Ti-Jean propose le mariage à l'aînée de trois fées, mais ce mariage n'a pas lieu, 80; Belle Aurore, longtemps persécutée, finit par épouser un roi qui s'est laissé attirer par la beauté de la jeune fille, 207; malgré la promesse faite à son père mourant de n'avoir aucun contact avec l'extérieur, le prince Pierre épouse une actrice, au grand désespoir de sa sœur, princesse, 226s; un prince célibataire épouse une jeune princesse privée de ses deux mains et qu'il a retrouvée dans la forêt, 235.

MARQUE; Des policiers, croyant avoir pincé un voleur, font une marque au crayon sur la maison. Mais le voleur multiplie les marques sur les maisons environnantes, 173.

MARRAINE; Une femme très jolie a une fée pour marraine. Elle utilise les conseils de la fée pour se débarrasser de sa fillette très jolie, 11s.

MÂT; Ti-Jean monte au ciel en se hissant dans un long mât, 106.

MÉDECIN (faux); Une princesse autrefois privée de ses mains par la jalousie de sa belle-sœur, recouvre l'usage de ses mains et, déguisée en médecin vient guérir son frère, le prince Pierre, tourmenté par une épine qui le fait souffrir depuis le jour où il a coupé les mains de sa sœur, 245ss.

MENACES; Une princesse prédit à son frère qu'une épine lui traversera le talon et qu'elle seule pourra l'en débarrasser, mais le prince ne se laisse pas toucher par ces menaces, 231.

- MENDIANTS**; Un mendiant et sa femme sont rabroués par un roi riche mais pingre. La reine prend pitié de ces pauvres gens et décide son mari à les aider et à créer de l'emploi pour les sujets, 69s.
- MENSONGES**; Un roi promet sa princesse à celui qui dira un mensonge assez invraisemblable qui force sa fille à dire « Tu as menti! », 104.
- MERVEILLES**; Sur le conseil d'une petite femme blanche, deux frères et une sœur font la conquête de trois merveilles: fontaine d'or, arbre chanteur et oiseau parleur, 25ss.
- MESSE**; Un jeune garçon, nouvellement adopté par son curé, assiste à la messe pour la première fois, 153s.
- MEUNIER**; Les trois enfants d'un roi sont mis dans un coffre et jetés à la rivière et aboutissent chez un meunier qui leur sert de père nourricier, 22s; un enfant de huit ans conduit le cheval de son père pour aller faire moudre du grain chez le meunier, 105.
- MEURTRE**; Meurtre d'un jeune enfant par une maman qui en reporte la responsabilité sur sa belle-sœur dont elle est jalouse, 230.
- MIRACLE**; Pour sauver ses deux enfants tombés à l'eau, la Belle Sans-Mains se recommande à sainte Anne et recouvre l'usage de ses mains, 241.
- MIROIR**; Une femme très jolie mais très orgueilleuse questionne son miroir pour savoir si elle est la plus belle femme de l'univers, 11.
- MORT** (1a); À la suite de la prédiction d'un étranger, un bûcheron attend la mort d'un instant à l'autre. Finalement la mort l'abat, 65s; Ti-Jean provoque la mort de trois fées, en éteignant trois chandelles et donne la mort à leur mère en brisant un œuf de pigeon, 81s; après la mort de leurs parents, le prince Pierre et sa sœur respectent, pendant un certain temps, la volonté du roi et de la reine qui leur ont fait promettre de ne jamais sortir du château, 225s.
- MOYENS**; Une femme négligée par son mari, va demander à une sorcière les moyens de se débarrasser de sa belle-sœur qui lui porte ombrage, 228ss.
- NERVOSITÉ** du géant quand il entend résonner son violon magique, 116.
- NOCE**; Le prince Pierre épouse une actrice et, après les noces, vient s'installer dans le château paternel avec son épouse. La sœur de Pierre voit d'un mauvais œil le mariage de son frère, 227.
- NOURRITURE**; Un chasseur, touché par l'état pitoyable d'une femme aveugle, l'installe dans une hutte et lui apporte de la nourriture chaque jour, 72s; un seigneur tente de faire perdre patience à ses employés en les privant de nourriture, 129s; deux chiens de chasse découvrent en forêt, une princesse privée de ses deux mains et ils lui procurent de la nourriture en dérochant des poulets à la table de leur maître, 233s.
- OBJETS MAGIQUES**; Miroir qui, par l'entremise d'une fée, renseigne une femme sur sa beauté; chapeau qui endort celle qui le porte; pommes qui ont la même vertu que le chapeau; jupon qui paralyse la fillette qui le porte, 11, 15s, 17s.
- OEUF**; Un œuf de pigeon contient la vie d'une méchante fée, 81s.
- OISEAU**; Conquête de l'oiseau parleur (de vérité) par les trois enfants d'un roi élevés chez un meunier, 25ss.
- OR**; Conquête de la fontaine d'or par trois enfants d'un roi qui ont été élevés par un meunier, 28ss; un roi s'aperçoit qu'on lui vole son or; il décide de faire bâtir une banque en pierre. Mais une pierre laissée sans mortier permet aux voleurs de se servir, 171s.

- OREILLES; Ti-Jean vend un troupeau de porcs et réserve les queues et les oreilles de ces animaux, 132s.
- ORGE; Saint Pierre et saint Jacques tissent une corde de paille d'orge pour faire descendre Ti-Jean sur la terre, 106.
- ORGUEIL d'une reine qui veut être la plus jolie femme de l'univers, 11s.
- ORIGINES; Une sympathique petite femme, en pleine forêt, révèle à Ti-Jean qu'il est d'origine royale, 75.
- PAILLE; Saint Pierre et saint Jacques tissent une corde de paille pour faire descendre Ti-Jean sur la terre d'où il venait, 106.
- PAIN; Un roi défie Ti-Jean fin voleur d'aller voler son pain dans le four royal entouré de gardiens. Ti-Jean, habillé d'une peau de truie va voler le pain sans se faire pincer, 169.
- PAROLE; Une vieille marâtre jette Belle Aurore à l'eau et enlève l'usage de la parole à Ti-Jean, frère de Belle Aurore, 202.
- PARRAIN; Un roi était le parrain d'un paysan nommé Ti-Jean et qui choisit le métier de fin voleur, 165.
- PATIENCE; Concours de patience entre un seigneur et ses employés, 128-133.
- PEAU; Ti-Jean se fait une lanterne de cuir en taillant une peau de pou, 107; chez un seigneur, un employé qui manque de patience doit accepter qu'on lui enlève une lanterne de peau dans le dos, 127s.
- PELLE; Un seigneur croit que son troupeau de porcs s'est enlisé dans une savane. Il demande à Ti-Jean d'aller chercher une pelle au château pour tirer ses animaux de la boue, 133.
- PETS; Un étranger avertit un bûcheron plein de santé qu'il mourra bientôt, c'est-à-dire quand il aura lâché trois petits pets, 65.
- PIERRE; Fils d'un pauvre ouvrier obtient un emploi chez le seigneur, 127s.
- PIERRE (saint); Ti-Jean parvient au ciel en grimpant dans un mât; il y rencontre saint Pierre et saint Jacques qui battent de l'orge au fléau, 106.
- PIERROT; Valet d'un évêque, Pierrot rend de grands services à son patron, 142ss.
- PIGEON qui porte un œuf dans son corps. Cet œuf contient la vie d'une méchante fée, 81.
- PISTOLETS; Un chef de voleurs fait prêter serment sur deux pistolets à ses compagnons de respecter la fillette qui leur sert de cuisinière, 15.
- PLAIDOYER; Plaidoyer de Pierrot auprès de son évêque pour prendre le risque d'aller répondre aux questions du roi, 145.
- PLANS; Un seigneur est toujours à la recherche d'un plan pour faire perdre patience à son employé Ti-Jean, 131; différents plans utilisés par un roi pour découvrir un voleur rusé, 172-178.
- PLUME; Une petite bonne femme donne à Ti-Jean une plume merveilleuse qui lui permet de voyager rapidement, d'accomplir des tâches difficiles, de reconnaître le roi, son père, et de rendre la vue à sa mère, 76ss.
- POMMES magiques qui endorment celui qui en prend une bouchée, 16s.
- PORCS; voir COCHONS
- PORTE; Jetée dans un puits, une fillette y découvre une porte qui lui donne accès à une région ensevelie, 13s.

- PORTRAIT**; À la veille de quitter le pays, Ti-Jean fait faire le portrait de sa sœur Belle Aurore. Il contemple souvent ce portrait, en pleurant. Le roi, son patron, voit le portrait et envoie Ti-Jean chercher sa sœur. Celle-ci a été jetée à l'eau et l'on présente au roi un laideron qui ne correspond pas au portrait, 194ss; une vieille reine fait faire le portrait de deux jumeaux, fils de sa bru, et veut les faire parvenir à son fils qui combat à l'étranger, 237.
- POU**; Ti-Jean prolonge une corde de paille en y ajoutant une lanière de peau de pou, 107.
- PRÉDICTION**; Un étranger prédit à un solide bûcheron qu'il mourra après avoir lâché trois petits pets, 65; après s'être laissé couper les poignets par son frère, une princesse fait à ce dernier la prédiction suivante: une épine te percera le talon et je serai la seule à pouvoir l'extraire quand j'aurai recouvré l'usage de mes mains. La prédiction se réalise, 231, 248.
- PRIÈRE**; Une maman prie sainte Anne de lui révéler la vocation de son jeune fils, Ti-Jean. La paysanne entend une voix qui lui affirme que son fils sera fin voleur, 165.
- PRINCE**; Un prince célibataire s'ennuie et passe une partie de son temps à chasser en forêt, 232.
- PRISONNIERS**; Un jeune prince retenait chez lui deux prisonniers, ivrognes et voleurs. L'épouse du prince visite la prison, prend les deux malheureux en pitié et s'attire leur sympathie. Ils lui sauveront la vie, plus tard, 236ss.
- PROMESSE**; À la veille de sa mort, une reine exige une promesse de son mari: empêcher le prince Pierre et sa sœur d'avoir le moindre contact avec les gens de l'extérieur, 225; à la veille de sa mort, le roi exige de ses deux enfants la promesse de ne jamais sortir du château, 225s.
- PRÔNE**; Pendant son prône, un curé publie un ban annonçant un prochain mariage, en indiquant les noms des deux futurs époux, 153.
- PROVISIONS**; Une jeune fille, qui a perdu la vue, et qui possède des pouvoirs magiques procure à un vieil Amérindien de bonnes provisions de bouche, 202.
- PRUDENCE**; Pour empêcher que les limiers du roi ne découvrent l'identité d'un voleur, son compagnon, le fin voleur de Paris se tranche la paume de la main avec un rasoir, 172s.
- PUBLICATION**; Un garçonnet a entendu son curé faisant une publication de mariage. Pour s'emparer en toute bonne conscience d'une pomme alléchante, il la publie trois fois au vu et au su des passants. Comme personne ne signale d'empêchement, il mange la pomme, 154s.
- PUITS**; Une mère, jalouse de la beauté de sa fillette, jette cette dernière dans un puits, d'où elle découvre un autre milieu sympathique, 11ss.
- PUNITION**; Un jeune prince décide de punir sa sœur en lui coupant les deux mains parce que, au témoignage de son épouse, cette sœur a tué leur enfant, 231.
- QUESTIONS**; Un roi force un évêque à répondre à trois questions: Où est le centre de la terre? Combien le roi vaut? Quelle est sa pensée (du roi)? Pierrot, habillé en évêque, obtient de répondre aux questions du roi. Le centre de la terre? Il est ici! La terre est une immense boule... Combien vaut le roi? Le Christ valait 30 deniers; le roi ne vaut pas plus que Lui. Que pense le roi? Il pense parler à l'évêque, mais il parle à Pierrot!, 143ss.
- QUEUES**; Ti-Jean vend tout un troupeau de porcs et réserve les queues et les oreilles des animaux, 132.
- RECETTE**; L'oiseau parleur donne à une fillette une recette pour préparer un gâteau au roi, 32s.
- RECHERCHE**; Deux frères et leur sœur partent, l'un après l'autre, à la recherche de trois

merveilles dont une femme blanche leur a révélé l'existence, 26ss.

RECOMMANDATION; Un seigneur fait une recommandation à Ti-Jean: surveiller ses porcs de façon qu'ils n'aillent pas s'enliser dans le bourbier près de la route, 132.

RECONNAISSANCE; Deux anciens prisonniers autrefois aidés par une princesse, viennent au secours de cette princesse abandonnée dans la forêt, 240s.

REFUS; Fidèle à une promesse faite à son père mourant, une princesse refuse de suivre les suggestions de son frère qui l'invite à jouir de la nature et des beautés de la ville, 226s.

REINE; Une reine accusée faussement d'avoir mangé ses enfants est jetée dans les basses-fosses et est libérée longtemps après, sur les révélations d'un oiseau parleur, 23, 34; une reine obtient de son mari, roi riche mais avare, d'aider les pauvres et de créer de l'emploi pour ses sujets. Une fée enlève les yeux de la reine et prend sa place au château. La reine chassée dans la forêt, est secourue par un pauvre chasseur. La reine met au monde un fils que le chasseur élève. Ti-Jean, fils de la reine, est aidé par une bonne fée et retrouve les yeux de sa mère gardés par des fées, retrouve son père, le roi, et vient rendre la vue à la reine, sa mère, 69-84; un roi et une reine ont un fils (Pierre) et une fille qu'ils font éduquer sans contact avec les gens de leur entourage. À leur mort, ils s'assurent que leurs enfants continuent à vivre sans sortir du château, 225ss.

RENARD; En tombant du ciel sur la terre, Ti-Jean tombe à cheval sur un renard qui, pris de peur, transporte le jeune aventurier au fond d'une chapelle... où il découvre un roi, 107.

RENCONTRE; Rencontre de Ti-Jean fin voleur et du voleur de Paris, dans un hôtel, 170.

RENSEIGNEMENTS; Un vieil ermite donne des renseignements à tous ceux qui désirent conquérir les trois merveilles: fontaine d'or, arbre chanteur et oiseau parleur, 26ss.

REPAS; Une fillette prépare assez longtemps les repas d'un groupe de voleurs, 13ss.

RÉPONSES; Pierrot, déguisé en évêque, donne une réponse à chacune des trois questions du roi, 144s.

RÉSURRECTION de milliers de personnes changées en masses de sel, 29.

RETOUR d'une reine faussement accusée d'avoir mangé ses enfants; après seize ans d'emprisonnement elle retourne vers les siens, 35.

RETROUVAILLES; Un roi séparé de ses trois enfants depuis longtemps les retrouve, sains et saufs, à la suite d'une conversation avec un oiseau parleur, 35s; un prince, revenu de guerre, et apprenant que sa femme a été condamnée à mort en forêt sous une fausse accusation, se renseigne parmi les gens du château et parvient à retrouver sa femme et ses deux enfants, 242ss.

RÉVÉLATION; Une petite dame (fée) fait une révélation à Ti-Jean: il est fils de roi, élevé dans la famille d'un chasseur, 75.

ROI; Un roi riche consent à suivre le conseil de sa reine: exploiter la forêt royale, tout en donnant du travail à ses sujets. Une fée enlève les yeux de la reine et chasse celle-ci dans la forêt. La reine est secourue par un chasseur. La reine donne naissance à Ti-Jean qui, aidé par une bonne fée, retrouve son père, le roi, et rend la vue à la reine, sa mère, 69-84; un roi promet sa princesse à celui qui lui fera dire «Tu as menti!», 104; parrain d'un paysan Ti-Jean, devenu fin voleur, défie son filleul de perpétrer différents vols sans se faire pincer, 165; un roi accorde un emploi à Ti-Jean; il en fait un jardinier. Ce roi finit par épouser Belle Aurore, sœur de son jardinier, 196-208; un roi et une reine ont un fils et une fille qu'ils tentent d'éduquer à l'écart des gens de leur entourage. À leur mort, ils s'assurent

- que leurs enfants continuent à vivre sans sortir du château, 225ss.
- RUSE; Ti-Jean offre à la femme du géant de l'aider à chauffer son four; il l'aide puis se sauve hors de sa prison, avec le violon du géant, 116.
- SECRETS; À force de diplomatie, Ti-Jean parvient à apprendre de trois fées des secrets précieux, 79-82.
- SEIGNEUR; Un seigneur emploie des gens, mais à condition qu'ils soient patients. S'il s'impatiente ils perdent leur salaire et attrapent une sévère punition, 128ss.
- SEL; Les gens qui détournent la tête en gravissant un escalier sont changés en masses de sel, 29.
- SERMENT; Des voleurs prêtent serment sur deux pistolets de ne faire aucun mal à la fillette qui sert de cuisinière, 15.
- SERVANTE; Des servantes ouvrent un panier destiné à être enterré dans une fosse et y découvrent le corps d'une fillette qui semble morte, mais n'est qu'endormie, 20.
- SOLDATS; Pour espionner dans toutes les maisons, un roi renferme des soldats dans des boîtes et distribue une boîte dans chaque famille, 174.
- SOLEIL; Ti-Jean est obligé d'aller voler le soleil magique du géant, 114.
- SOMMEIL d'une jeune fille qui a subi des effets d'une pièce de vêtement magique, 17; Ti-Jean fin voleur vole le cheval du roi après avoir fait boire aux gardiens de l'écurie une petite quantité d'alcool et d'eau soporifique. Cette liqueur provoque le sommeil des gardiens, 168.
- SORCIÈRE; La nouvelle épouse du prince Pierre, jalouse de sa belle-sœur, va consulter une sorcière pour savoir que faire pour chasser cette belle-sœur du château, 228ss; une femme jalouse de sa belle-sœur chassée en forêt, va consulter une sorcière pour savoir si cette belle-sœur est morte ou encore vivante, 237s.
- SOUFFRANCES; Le prince Pierre souffre le martyre à la suite d'une blessure causée par une épine. Aucun médecin ne peut calmer ses souffrances, 231.
- SUGGESTIONS; Une reine se hasarde à faire une suggestion au roi; mettre en culture d'immenses domaines boisés, 69s; malgré la promesse faite à ses défunts parents de ne jamais prendre contact avec les gens de l'extérieur, le prince Pierre invite sa sœur à sortir sur la galerie pour admirer la nature et les beautés de la ville. La princesse refuse, 226.
- SURPRISE; Ti-Jean apprend au roi qu'une grande surprise l'attend: il va revoir sa reine disparue depuis des années, 83; un garçonnet, nouvellement adopté par le curé est très surpris par le fait que le prêtre a nommé, du haut de la chaire, deux de ses paroissiens à la veille de se marier, 154.
- TALON; Le prince Pierre souffre le martyre après l'introduction accidentelle d'une épine dans son talon, 231.
- TAPIS; Un tapis d'or, flottant dans l'air, vient se poser devant le carrosse du roi. Ce dernier s'empare du tapis et l'emporte dans son carrosse, 70.
- TEINT; Une fillette paralysée par un jupon magique paraît morte tout en conservant son teint naturel, 18.
- TESTAMENT; Averti par un médecin que sa santé est gravement compromise, un meunier dresse son testament, 23.
- TÊTE; En entrant dans la banque du roi, Ti-Jean se fait trancher la tête par un sabre invisible.

Le fin voleur de Paris, son compagnon, ramasse la tête de Ti-Jean, certain qu'il est de l'impossibilité de reconnaître ce cadavre décapité, 172s.

TI-JEAN prend part à un concours de mensonges qui lui vaut une princesse pour épouse, 104; jaloux par ses deux frères, Ti-Jean est forcé d'aller voler la lune, le soleil et le violon d'un géant. Finalement, il va voler le géant lui-même, 113-118; Ti-Jean obtient un emploi chez le seigneur. Ce dernier croit que Ti-Jean va manquer de patience comme les autres, mais il se trompe, 129ss; frère de Belle Aurore, Ti-Jean est maltraité par la seconde épouse de son père. Il part à l'étranger, travaille chez un roi qui le renvoie chercher sa sœur Belle Aurore. Mais sa seconde mère, une marâtre, parvient à faire passer son laideur de fille pour Belle Aurore. Celle-ci est jetée à l'eau après avoir eu les yeux crevés. Elle parvient au rivage et est accueillie par un couple d'Amérindiens. En vendant des fleurs, elle retrouve ses yeux, épouse le roi qui se charge de punir la vieille marâtre et sa fille, 194-208.

TRAHISON; Par suite d'une fausse lettre que l'on croit écrite par un prince qui combat à l'étranger, une princesse est condamnée à mort, en forêt, avec ses deux enfants. La princesse ou la Belle Sans-Mains sera épargnée et sera retrouvée en forêt par son mari, à son retour de la guerre, 238ss.

TRAPPE; Pour saisir un fin voleur, le roi fait installer une trappe basculante. Le voleur tombe dans la fosse que recouvre la trappe, mais réussit à sortir de la fosse sans se faire attraper, 176s.

TRAVAIL; Un roi et une reine s'intéressent au travail fébrile d'ouvriers engagés pour défricher le domaine royal, 70.

TRISTESSE; Tristesse de Ti-Jean devenu jardinier du roi. Ti-Jean pleure en regardant souvent le portrait de sa sœur, Belle Aurore, 196s.

TRUIE; Ti-Jean se glisse dans une peau de truie pour aller voler le pain du roi dans le four royal entouré de gardiens, 169.

VACHES; Pierre, frère de Ti-Jean et de Jacques prend soin des vaches, au château du roi, 112; Ti-Jean tue les vaches de son seigneur pour les faire monter au sommet d'un îlot rocheux dépourvu de chemin, 131.

VANTARDISE; Ti-Jean est victime de ses soi-disant vantardises, 113s.

VIANDE; Viande de bœuf mise en vente par le roi pour découvrir un voleur. Si l'on paie avec de l'or, le roi aura un semblant de preuve, 173.

VIEILLARD; Un vieillard reçoit des voyageurs et leur fournit les renseignements nécessaires au succès de leur voyage, 26ss.

VIN; Une reine fabrique du vin et fait déposer les bouteilles dans la terre pour le laisser vieillir, 19.

VIOLON magique dont Ti-Jean se sert pour faire danser trois fées, trois sœurs, dans un château isolé, 78s; Ti-Jean est forcé par le roi d'aller voler le violon d'un géant, un violon magique, 115s.

VITESSE; En se laissant glisser le long d'une corde, Ti-Jean descend à une vitesse étonnante, 107.

VOIX; Un bûcheron supposément mort fait entendre sa voix pour indiquer quel sentier il utilisait de son vivant, 66.

VOLEURS; Vingt voleurs logés dans un château prennent soin d'une fillette jetée dans un puits, et finalement, croyant qu'elle est morte, ils la placent dans un coffre et la confient à la

- mer, 13-18; histoire de deux voleurs habiles, Ti-Jean et le fin voleur de Paris qui volent argent, animaux... sans se faire déclarer, 165-178.
- VOYAGE; Ti-Jean entreprend un long voyage maritime pour se trouver un emploi. Il devient jardinier chez un roi qui le renvoie chercher sa sœur Belle Aurore. Au cours de ce voyage, Belle Aurore est jetée à l'eau après avoir eu les yeux arrachés par sa seconde mère, une marâtre, 194-208.
- VUE; Une reine recouvre la vue quand Ti-Jean lui redonne les yeux qu'une fée lui avait arrachés autrefois, 84.
- YEUX; Une fée arrache les yeux d'une reine et prend sa place auprès du roi, après avoir chassé la reine dans la forêt, 71s; une marâtre arrache les yeux de Belle Aurore, fille de son second mari, et la jette à la mer. Accueillie par un couple d'Amérindiens, elle parvient à recouvrer ses yeux que la marâtre a conservés, 199-205.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION	10
<i>Répertoire de Joseph Tremblay</i>	
1 — L'arbre chanteur... l'oiseau parleur...	
Texte remanié	11
Texte original	37
2 — Les trois petits pets	
Texte remanié	65
Texte original	67
3 — La petite plume blanche	
Texte remanié	69
Texte original	85
4 — Tu as menti!	
Texte remanié	104
Texte original	108
5 — Ti-Jean et le géant	
Texte remanié	112
Texte original	119
6 — Ti-Jean et le seigneur	
Texte remanié	127
Texte original	134
7 — Pierrot, valet de l'évêque	
Texte remanié	142
Texte original	147
8 — Un curé et un petit garçon intelligent	
Texte remanié	152
Texte original	158

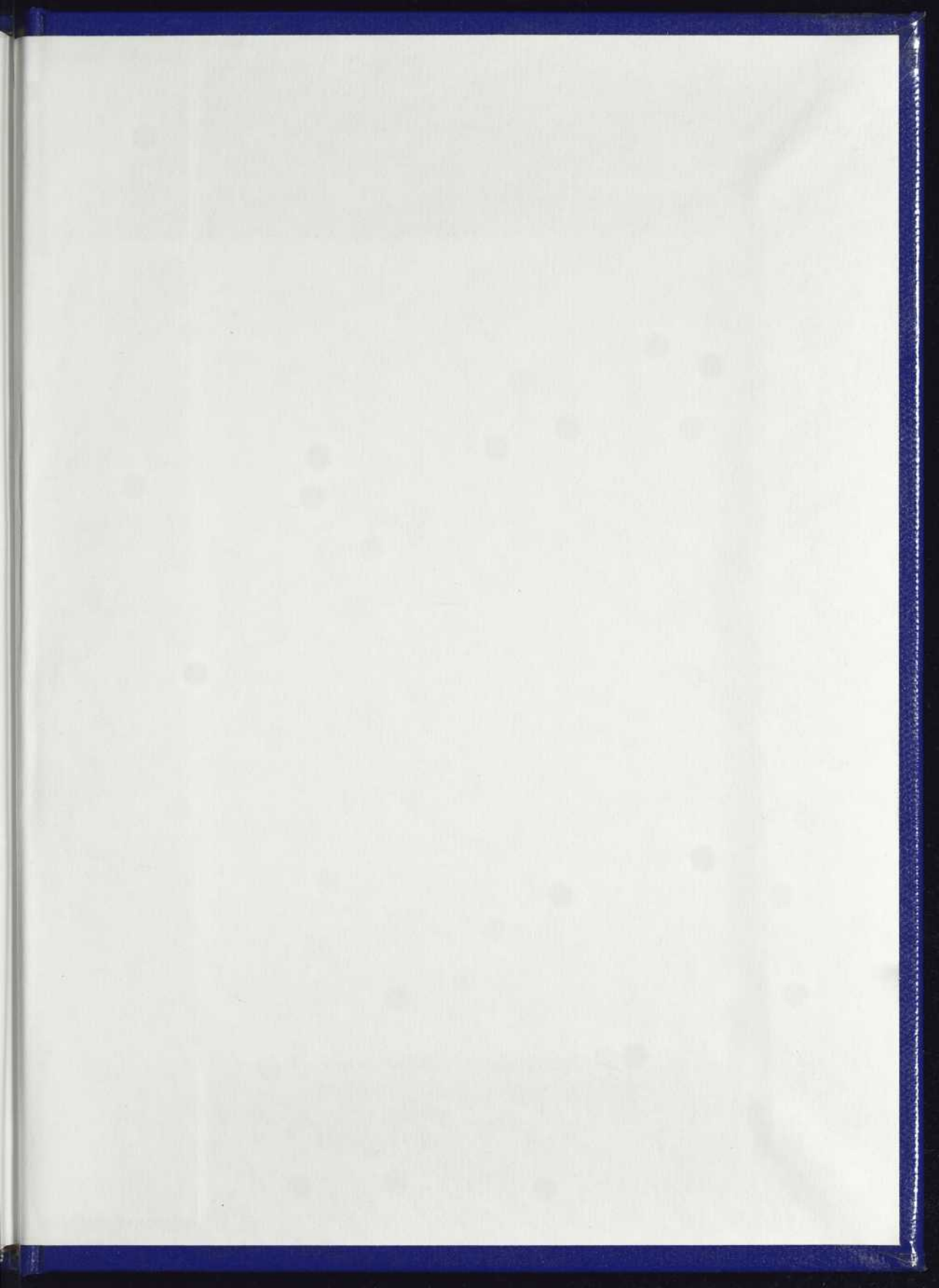
9 — Deux fins voleurs	
Texte remanié	165
Texte original	179
10 — Belle Aurore	
Texte remanié	194
Texte original	209
11 — La belle sans-mains	
Texte remanié	225
Texte original	249
LEXIQUE	275
INDEX ANALYTIQUE	279

THE
LIBRARY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
125 NASSAU ST. N.Y.C. 10038

9 — Dans l'air du temps	
Texte révisé	265
Texte original	272
10 — Belle Amore	
Texte révisé	274
Texte original	280
11 — La belle poétesse	
Texte révisé	282
Texte original	288
LENIQUE	293
INDEX ANALYTIQUE	298



Achévé Imprimerie
d'imprimer Gagné Ltée
au Canada Louiseville



BNQ



000 340 204

Cet inventaire du répertoire paysan a commencé, pour le Père Germain Lemieux, en 1948, par une série d'enquêtes qui ont démontré que les pionniers franco-ontariens sont restés fidèles à la tradition orale tout comme leurs ancêtres québécois.

Ce travail d'envergure a permis au Père Lemieux, en plus d'inventorier le répertoire ancestral, de tirer des conclusions assez solides sur la culture canadienne-française des siècles passés. Il a rassemblé une imposante documentation sur la vie paysanne du siècle dernier, sur plusieurs techniques artisanales traditionnelles. Cette documentation a étoffé certains volumes et plusieurs causeries, ces dernières années.

Grâce à ses visites dans les familles pionnières, il a pu rassembler une foule d'objets anciens, outils, instruments de musique, images et photographies. Il a donc organisé un musée qui fait les délices des visiteurs, surtout des jeunes étudiants qui n'ont jamais vu un gramophone Edison, un javellier ou une horloge à poids. Cette documentation matérielle est précieuse pour rappeler aux plus âgés l'époque de leur jeunesse, et apprendre aux plus jeunes le mode de vie des anciens.

Cette documentation sur la classe paysanne n'a pas manqué d'attirer l'attention de plusieurs universités canadiennes, qui ont décerné à notre chercheur un doctorat honorifique: l'Université York de Toronto (1977), l'Université d'Ottawa (1978) et l'Université Laurentienne de Sudbury (1984). En 1972, il se méritait le Prix Champlain lors de la publication d'une expérience de 25 ans d'enquête, puis en 1979, la Médaille Luc-Lacourcière venait souligner le travail d'édition de ses contes folkloriques. En 1984, il reçut l'insigne de l'Ordre du Canada (C.M.).

Maintenant septuagénaire et professeur retraité, il rédige les derniers manuscrits de la présente collection, tout en travaillant à la promotion du patrimoine canadien-français.



La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste: les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.